

LE BATARD DE RAVAILLAC

PAR

ÉDOUARD MONTAGNE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS.

Nevers, imp. V^e GOURDET et FILS.

LE BATARD
DE RAVAILLAC

PAR

ÉDOUARD MONTAGNE

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS,

LE BATARD DE RAVAILLAC

I

COMMENT LE ROI HENRI IV FUT ASSASSINÉ

Dans la soirée du 13 mai 1610, une lampe de forme lorentine, mystérieusement cachée dans le recoin d'une salle basse du vieux Louvre, éclairait, à la Rembrandt, un groupe étrange de trois personnages

C'était d'abord une femme de petite taille, vêtue de soie, à l'espagnole, dont la figure sèche, brune et marquée de petite vérole offrait un mélange de laideur spirituelle et énergique des plus saisissants. Des yeux percés en trous de vrille, scintillants comme des diamants noirs, ajoutaient encore au cachet presque diabolique de cette bizarre physionomie, qui réalisait le phénomène d'être séduisante et répulsive à la fois.

Cette femme causait presque bas, quoique de l'air le plus animé, avec un grand et beau cavalier au type italien, portant le costume des gardes suisses. Mais certains signes physiques juraient avec son accoutrement militaire. La peau fine de son visage et d'une de ses mains, sortie de son gant de buffle, appartenait à un courtisan et non à un simple soldat.

Auprès de la lampe, une autre femme s'asseyait, tout habillée de noir comme la première, mais aussi belle que sa compagne l'était peu.

Rappelez-vous la Fornarina, la voluptueuse maîtresse de Raphaël, immortalisée par son divin pinceau, et vous connaîtrez cette splendide créature.

Ajoutons toutefois qu'elle différait, par un trait frappant, de l'inspiratrice ardente du roi des peintres. Une pâleur mate donnait à ses traits quelque chose de l'aspect du marbre blanc. L'immobilité de son attitude la faisait plutôt ressembler à une statue qu'à un être vivant

– Ainsi, disait âprement l'interlocutrice du cavalier déguisé, ainsi ce misérable fou recule encore !... Et *l'autre* va bientôt partir pour envahir l'Allemagne, car il est assiégé de pressentiments sinistres à Paris !...

– Et son couronnement d'aujourd'hui ne servira à rien, pour notre souveraine adorée, au cas probable où... *l'autre* s'empare de cette maudite princesse de Condé, dont l'enlèvement de France par son mari est une des causes de la guerre.

– Un double divorce donnera au barbon royal son adolescente Dulcinée !

– On renverra à Florence, dépossédée de la plus noble couronne de la terre, celle qui nous aime assez... pour nous confier à nous seuls, le soin de soutenir ce diadème sur sa tête, si elle le porte jamais comme régente du royaume...

– Ah ! demonio ! que ne puis-je, sans perdre aux yeux de la postérité Marie de Médicis, poignarder moi-même cet exécrationnable galantin, qui, malgré ses cheveux gris, prostitue à d'autres une tendresse dont notre reine est digne... au point d'en emplir mon âme, à moi. son esclave.

– Du calme Léonora, interrompit le faux garde suisse très-inquiet. Parlez moins haut, je vous en conjure ! si l'on nous entendait, ce serait notre perte à tous deux.

– Et qui pourrait nous entendre. Ne me suis-je pas glissée en cachette, avec ma cousine Paula, dans cette pièce au prestige effrayant, pour attendre votre retour ? Qui donc ose, au Louvre, errer la nuit, seulement autour de la salle historique d'où sort ce spectre d'homme rouge, dont l'apparition prédit la mort imminente des rois de France !... Concino ! mon mari Concino !...

si je pouvais voir se dresser à l'instant le sanglant fantôme.. dussé-je en être foudroyée !

Le cavalier se signa en frissonnant.

La femme assise conservait toujours sa pose d'effigie sépulcrale.

Ici nous pouvons dévoiler complètement l'incognito, déjà à demi déchiré, du trio qui ouvre notre sombre drame.

L'homme, c'était Concino Concini, plus tard maréchal d'Ancre et ministre tout puissant du jeune Louis XIII, qui se débarrassa de ce parvenu étranger à l'aide du coup de pistolet de Vitry.

La femme aux paroles terribles, c'était Léonora Galigai, mariée à l'aventurier florentin, fille de la nourrice de Marie de Médicis, camériste et favorite de celle-ci, véritable reine occulte quand la veuve d'Henri IV devint régente de France, enfin brûlée – comme sorcière après l'assassinat du maréchal.

La belle personne au maintien taciturne se nommait Paula Dori ; elle était la cousine germaine de la Galigai.

Attachée comme elle au service de chambre de l'héritière du grand-duc de Toscane, quand la princesse épousa le chef de la maison royale des Bourbons, elle avait tout à coup perdu l'expansion juvénile qui la caractérisait à l'époque lugubre de la décapitation du duc de Biron.

En vain l'éloigna-t-on alors de la cour, sans doute pour tâcher de guérir, au pays natal, cette inexplicable mélancolie.

Au bout de trois mois la Dori revînt près de Léonora, mais plus morne, plus accablée, parfois plus égarée que jamais.

Cet état navrant durait depuis bientôt huit années, sans altérer visiblement les charmes de Paula, quoique sa raison passât généralement pour y avoir succombé.

– Pourquoi le père Cotton nous a-t-il désigné ce François Ravailac comme un fanatique du genre de Jacques Clément, reprit la Galigai avec rage. Si nous n'avions pas compté entièrement sur le pronostic de ce jésuite, nous eussions probablement trouvé un bras plus capable de ramasser le couteau échappé par fatalité à Jean Châtel et à Barrière !

– Eh ! *per Bacco* ! qui sait ! répondit Concini. Dix-huit tentatives pareilles n'ont-elles pas échoué ?

– Oui, mais je ne les inspirais pas, moi qui possède le *mauvais œil*. Oh ! le lâche bigot qui recule au moment suprême. Et donne-t-il au moins une raison plausible de sa trahison ?

– Pour se décider à agir, il attend une vision qui ne vient pas, dit-il. Quand je l’ai prévenu ce soir, à son auberge, de la visite certaine de *l’autre* à l’Arsenal pour demain, il m’a répondu que l’Ange l’ayant envoyé d’Angoulême devait se rendre palpable et visible la nuit d’avant la grande extermination. En vain j’ai essayé de l’exalter avec le moyen ordinaire, en lui affirmant qu’il s’agit de sauver notre Saint-Père le Pape, menacé dans sa tiare et dans sa vie par le huguenot relaps. Ce grossier mensonge n’a rien produit cette fois sur l’esprit fébrile de l’ignorant catholique. Saint Jacques Clément, m’a-t-il répété, a appris, d’une illustre princesse, où et comment il fallait frapper l’impur Henri III ; à moi la voix m’a promis d’incarner son essence céleste pour m’indiquer la place de la blessure mortelle à ouvrir au flanc de son infernal successeur.

– Quel est donc l’âge de cet homme ? fit rêveusement Léonora. Quel a été son genre d’existence jusque-là ?

– François Ravailac dépasse la trentaine. Il fut successivement clerc, valet de chambre, maître d’école et solliciteur de procès dans sa ville natale. Pendant un voyage à Paris, il a pris l’habit de frère convers chez les Feuillants. qui le renvoyèrent au bout de six semaines comme visionnaire. Il retourna à Angoulême, d’où il est revenu dans la capitale, sur le bruit que *l’autre* allait déclarer la guerre au Pape, et parce que sa Voix l’y poussait impérieusement.

– Mais sa vie, son. tempérament ?

– Un sang enflammé et une conduite d’ascète.

– Il est donc sobre... et., et... chaste ?

– Comme un solitaire de la Thébàïde. Cependant, jugez de la démence de ce songe creux ! Lui qui rougit quand l’effleure une robe de femme, il m’a confié à quelle marque infaillible il reconnaîtrait l’heure venue d’immoler l’infâme hérétique. « Son ange inspirateur, se faisant chair, l’enivrera d’ineffables voluptés, pour le récompenser, par avance, des tortures affreuses que lui vaudra son action digne de Judith. » Car il a la conviction de ne point échapper au supplice horrible des régi.

– Ah 1 interrompit de nouveau la Galigai avec un intraduisible éclair dans ses yeux noirs, c'est une nouvelle duchesse de Montpensier qu'il nous faudrait pour transformer ce Ravailac en Jacques Clément.

Elle s'arrêta haletante et parcourut d'un long regard sa cousine Dori, toujours immobile sur son siège, superbe et concentrée comme une image de Vesta, la féconde déesse.

– Si j'étais belle autant que ce corps sans âme, murmura-t-elle en baissant malgré elle le front sous l'impudique audace de sa pensée.

Léonora avait à peine articulé ces paroles.. Cependant l'impassible Paula parut les avoir entendues, car elle se leva lentement et marcha droit au couple Concini, qui recula stupéfait.

– Où est située l'auberge de ce François Ravailac ? proféra-t-elle d'une voix résolue, dont le riche timbre devait avoir à sa volonté d'irrésistibles séductions.

Concino demeurait muet. La Galigai considérait sa cousine avec une sorte d'effarement qui la traversait comme une révélation subite.

– Le nom de l'hôtellerie !... et un mot de vous à l'aubergiste pour être introduite dans la chambre de Ravailac sans qu'il s'en doute ? reprit froidement la belle Dori.

– Y songez-vous ? balbutia le futur maréchal d'Ancre.

– Si j'y songe ! s'écria-t-elle avec un éclat de rire strident qui pénétra la moëlle des os de ses deux auditeurs. Depuis que la tête de mon amant, Charles de Gontaut, duc de Biron, est roulée du billot de la Bastille, depuis le 20 juillet 1602, je songe à faire expier par le talion de l'assassinat, ce crime juridique au roi infâme qui a abdiqué son droit de grâce, la plus sublime prérogative du souverain, lorsqu'il s'agissait de sauver son meilleur ami 1.

» En vain les intègres magistrats ont-ils affirmé que l'infortuné Biron était coupable ; qu'ingrat envers son prince, qui le comblait de faveurs, il avait tramé un complot avec l'Espagne et la Savoie pour démembrer la France ; que, pardonné une première fois, il avait repris ses intrigues, et que le monarque l'eût grâcié encore devant un aveu sincère de sa haute trahison.

« Quand même 1 Henri ne devait pas prendre la vie de celui qui avait préservé la sienne en risquant ses jours au combat de Fontaine-Française ;

quand même ! le héros d'Arques, d'Ivry, d'Aumale, aurait dû conserver sur ses épaules sa tête superbe !... En la prenant, le royal bourreau ne se souvenait donc plus de ses propres paroles au père de la victime : « Armand de Gontaut, il faut que vous portiez votre main à ma couronne pour l'assurer sur mon front !... » Et le baron de Biron eut lui-même le chef emporté par un boulet aux côtés de ce maître sans entrailles, qui n'a pas empêché la hache infâme de s'abattre sur l'héritier du sublime décapité ! »

Pantelante d'émotion, Paula Dori s'arrêta, suffoquée par les souvenirs qu'elle évoquait, crispant sur son onduleuse poitrine ses mains, pour comprimer son cœur prêt à éclater.

– Que le roi qui l'avait tant grandi, punît son ambition démesurée en le déprimant, soit ! continua-t-elle bientôt avec un redoublement de véhémence. Ce n'était ni le maréchal, ni l'amiral de France, ni le gouverneur de Bourgogne, ni le duc et pair, ni l'ambassadeur près la reine Elisabeth que j'aimais en mon Charles.. c'était lui-même !...

« Je fus a lui en vous dissimulant mon invincible passion, moi, naïve enfant de seize ans à peine, parce que, malgré ses quarante années, il me semblait le plus beau, le plus noble de toute la cour. presque un Dieu !

« Oui, Henri pouvait le dégrader et le proscrire, que je l'eusse béni, car je me serais attachée aux pas du banni comme son chien fidèle. Mais ravir cette existence adorée. Ah 1 Bourbon damné, voilà ce que je voudrais te faire expier au prix de mon salut éternel ; voilà ce que je ne te pardonnerai jamais, même mort par moi, dussé-je par ce pardon me racheter de l'enfer ! »

Léonora et Concino restaient pétrifiés devant cette explosion, d'autant plus inattendue qu'ils croyaient eux aussi, l'intelligence éteinte dans cette magnifique forme de femme.

– Le couperet de ce roi maudit a ricoché sur ma vie, recommença la maîtresse de Biron en retrouvant un calme plus effrayant que son désordre de tout à l'heure. Charles vivant eut couvert le fruit de nos amours de sa puissante protection. Vous, quand je vous ai avoué ce que vous appeliez ma honte, vous m'avez contraint à aller cacher ma grossesse dans le Comtat Venaissin, chez l'une de vos créatures. 11 ne fallait pas que même une

pauvre suivante restât à la cour, comme un témoignage animé de tendresse pour la victime du despote !...

« Puis quand j'eus donné le jour à un fils, vous me contraignîtes de revenir à Paris, et d'abandonner là bas mon enfant qui selon vos expressions, resterait pour moi comme s'il n'était pas né.

« Je me suis résignée à votre volonté. parce que je plaçais avant tout autre sentiment la vengeance du père. et que je ne pouvais la trouver loin de vous, dans le pays où m'appelait mon devoir maternel.

« Aujourd'hui est venue l'occasion si longtemps guettée par moi, dans la feinte torpeur du serpent Mon âme, concentrée en son unique et noir pensée, s'y est plus corrompue que celle d'une courtisane dans ses cyniques excès. Je me sens assez perversie, assez avilie pour jouer, auprès de ce misérable Ravaillac, l'impure comédie que rêvait Léonora. si le sang d'Henri en sort tout entier pour laver ma souillure et mon ignominie !

– C'est du délire, protesta Concini. Nous ne permettrons pas que notre parente.

Sa femme lui coupa la parole par un geste impérieux.

– Ce qu'à fait une grande dame comme la sœur de l'illustre Balafré, articula-t-elle sourdement, une fille de rien déshonorée par une première chute, ne saurait être blâmable de le tenter. La Bible glorifie la meurtrière d'Holopherne. qui n'arriva à ses fins héroïques que par un moyen analogue au dévouement proposé par Paula.

Moi, la fille perdue, balbutia la Dori avec un frisson d'horreur, je ne considérerai pas mon immonde sacrifice comme une réhabilitation, s'il procure le triomphe à ma haine contre l'assassin de Biron. Dieu me soit témoin, aussitôt cette récompense savourée, je purifierais mon corps en m'arrachant la vie. si notre sainte Eglise catholique, apostolique et romaine ne représentait le suicide comme la plus sacrilège des impiétés. Mais au moins, après mon abandonnement à l'impudicité, j'en demanderai le reste de mes jours pardon au Seigneur, à genoux sur les dalles du plus rigoureux de ses cloîtres. »

On s'étonnera peut-être du singulier mélange de fureur, de dévotion, de cruauté et de dépravation que révèle l'entretien dont nous avons consigné les principales phases. Mais qu'on lise l'histoire de France sous le dernier

Valois et le premier Bourbon, et l'on jugera si le caractère des Italiens francisés, mis par nous en scène, n'est pas moulé sur le vif de la réalité.

Sans ce préambule, nous n'oserions ajouter que, complètement dominé par son altière moitié, Concino consentit, quoique avec répugnance, à conduire la délirante Paula au logis habité par Ravailac. Nous n'oserions révéler qu'il prescrivit à l'hôtelier, un de ses espions, l'obéissance passive en tout ce que lui demanderait la mystérieuse visiteuse.

Pendant que son mari sortait secrètement et nuitamment du Louvre avec la Dori, la Galigai demeura une seconde fois à l'attendre, dans la salle basse à la réputation légendaire.

Absorbée par ses sombres et ambitieuses spéculations, elle ne remarqua pas d'abord que sa lampe menaçait de s'éteindre, faute d'huile.

Tout à coup, un fort crépitement de la mèche charbonnée fit involontairement lever la tête à la lugubre rêveuse.

Alors elle vit ou crut voir une chose inouïe.

En face d'elle, dans le mur fantastiquement ouvert en fournaise comme une gueule de l'enfer, apparaissait une figure extra-humaine, aux yeux d'escarboucles, à tout l'aspect d'un rouge de sang.

Cette évocation supernaturelle étendit sa main ardente vers un écusson où brillait le chiffre doré d'Henri IV... et les royales initiales disparurent.

Mais ces mêmes doigts se dirigèrent ensuite vers Léonora, qui se trouva aussitôt entourée d'une auréole pareille au flamboiement d'un bûcher.

Malgré toute son énergie, la Florentine défaillit à cette hallucination prophétique... et, quand elle reprit ses sens, l'obscurité était complète autour d'elle.. Le lumignon vacillant avait rendu sa dernière étincelle.

Cette nuit-là, un homme d'une trentaine d'années se tordait, sur une vraie couchette de cénobite, en proie à une fiévreuse insomnie au dernier étage d'un logis banal des environs des Halles.

La chambre qu'occupait cet homme dépendait évidemment d'un appartement à pièces communiquant entre elles, mais dont on avait condamné certaines portes, pour diviser l'ensemble en petits locaux particuliers, selon les besoins d'une auberge.

Celui qu'agitaient en frénétique ses délirantes pensées, entrecoupait de phrases saccadées les soubresauts pendant lesquels il mordait les draps de

son lit ; il montrait alors sous la clarté de la pleine lune, tombant d'une fenêtre en tabatière, son buste velu et ses traits contractés ; il y avait à la fois du martyr et du démon dans cette tête livide, aux cheveux roux, dont les yeux phosphorescents exprimaient une exacerbation sans nom.

– Malédiction ! hurlait-il. Ainsi il me faut résister à la tentation de tuer le Béarnais hérétique et relaps !... Ainsi, je suis venu encore une fois pour rien à Paris !... Ainsi je ne te sauverai pas, Saint-Père, vicaire de Notre Seigneur Jésus-Christ, héritier de l'apôtre Pierre contre lequel ce païen va prévaloir !... Ainsi, il arrachera la tiare de ton front sacré, sans rencontrer mon poignard pour paralyser son bras sacrilège !

Le misérable eut une nouvelle convulsion de rage qui lui coupa la parole.

– Et cela, reprit-il avec le ton de la déception la plus amère, parce que tu ne me parles plus, voix séraphique qui m'appelait pour venger Dieu et son représentant sur la terre ! Parce que tu ne t'incarnes pas selon ta promesse, pour me montrer où il faudra le frapper. Malheur !... malheur !... sans ton indication suprême, j'échouerais dans mon entreprise. Je le sens... j'en suis sûr !... Et si mon fer ne le foudroie pas, ce Moloch ! nul, ne l'atteindra. Tous les imitateurs de Jacques Clément auront l'échec de Jean Châtel. Il prospérera, il mourra chargé d'années, de gloire mondaine... et d'offenses redoublées au Tout-Puissant !

Ravaillac, – on l'a reconnu, – retomba dans un de ses accès terribles, où son gosier serré ne rendait plus qu'un rugissement inarticulé.

Ce paroxysme passé, il retrouva des expressions pour continuer son terrifiant monologue.

– Oui, exclama-t-il moi seul je suis prédestiné pour abattre le colosse d'impudicités, parce que je suis chaste. parce que j'ai comme un charbon qui me brûle les entrailles à la vue de la femme, ce monstre inspiré par les Enfers pour notre perdition éternelle !... Oh ! la femme ! la complice du serpent.. qui lui a donné sa fatale fascination. son nom seul est un dissolvant pour la pureté. Prions prions, afin que ne m'obsède pas son image.

Il sauta de sa couche et tomba à genoux devant, une table grossière, sur laquelle se dressait un crucifix de bois noir ayant à ses pieds un grand coutelas,

Mais tout à coup il interrompit son oraison.

– Ce couteau !... ce couteau !... répéta-t-il, ce couteau m’attire malgré moi. La voix m’avait ordonné de le voler, pour accomplir mon dessein sacré quand elle me le marquerait. Eh bien, cette lame me donne le vertige ainsi affilée. Je n’aurai pas la patience d’attendre la manifestation angélique, cette pointe semble toujours ainsi avoir soif d’entrer au cœur de l’apostat. Brisons-la..– avant de repartir demain pour Angoulême !

Il émoussa le coutelas entre deux dalles du carrelage. Mais en se redressant, il poussa un cri étouffé et demeura comme pétrifié, l’œil hagard. Contre la cloison de sa chambre, une forme blanche se dessinait nettement sous la lumière lunaire : la légère draperie qui l’enveloppait tout entière permettait de distinguer, à travers le tissu vaporeux, les courbes d’un corps plus neigeux encore ; le visage même de cet être aux apparences idéales, adorablement beau, avait comme la translucidité, de l’albâtre.

– L’ange ! murmura enfin le visionnaire en contemplant avec un mélange d’adoration, d’admiration et de convoitise indéfinissable l’apparition, dont son esprit malade ne voulait pas reconnaître la nature terrestre.

– Alors, c’est pour demain ? interrogea-t-il.

L’enivrant fantôme lui fit signe que oui.

Il se mit à refaire avec ardeur la pointe de son couteau sur le pavé, puis quand il eut terminé cette tâche homicide :

– Tu dois m’indiquer la place où frapper, adorable messagère, articula-t-il d’une voix frémissante.

La femme voilée de gaze s’approcha lentement, sans qu’on entendit son pas, de Ravillac toujours à genoux, et, écartant le col déjà ouvert de sa chemise, elle lui appuya sous le sein gauche son index à la peau moite et satinée.

Cet attouchement produisit un effet foudroyant sur le fanatique. Son teint, de livide, devint pourpre ; son regard lança des flammes, sa poitrine bondit ; il saisit dans les siennes la main qui l’effleurait, il y colla ses lèvres brûlantes :

– Les délices promises ! râlait il entre chacun de ses baisers corrosifs. L’escompte en voluptés éthérées des tortures de mon martyr certain !... Tu me les dois !... La bible dit : « Les anges eurent commerce avec les enfants des hommes. » Moi, je suis digne de ses faveurs ineffables. Jamais un

amour charnel ne m'a souillé. Tiens ta promesse !... Enivre-moi de l'avant-goût du paradis.

Il avait enlacé dans un de ses bras de fer Paula Dori, qui, prise au dernier moment d'une insurmontable horreur, se débattait en désespérée pour lui échapper. Mais son cerveau bouleversé ne s'expliquait pas la signification de cette résistance. Il avait le *delirium* aveugle des sens trop longtemps mâtés, se révoltant dans une explosion irraisonnée de bête fauve. Il froissait et déchirait les voiles, pétrissait et meurtrissait les chairs, fou, effréné, n'ayant plus que l'instinct de l'assouvissement brutal.

Sa proie poussa soudain une exclamation déchirante ; elle chancelait sous l'assaut désordonné !... Son beau corps tomba rudement sur le sol, entraînant Ravailac avec lui.

Une heure après, le visionnaire sortit d'un anéantissement indescriptible, qui lui avait ôté toute connaissance de lui-même et l'avait laissé étendu sur le carreau, auprès de la table disposée en ce bizarre autel.

Il était seul, mais, s'il avait cherché minutieusement dans sa chambre, il aurait remarqué que la tenture grossière de la cloison se marquait de déchirures singulières, traçant comme les lignes du rectangle d'une porte.

Au lieu de se livrer à cet examen, il se traîna au pied du crucifix noir, et y finit la nuit dans une sorte d'extase, interrompue parfois par des baisers à la froide lame de son grand coutelas.

Le vendredi 14 mai 1610, après son dîner, le roi Henri IV, tourmenté par les plus sombres rêveries, ordonna qu'on « le tirât du Louvre » et qu'on le conduisit à l'arsenal, où il avait à converser avec Sully.

Maintenant, écoutons l'histoire :

« Il monta en carrosse avec les ducs d'Epernon, de Roquelaure, Monbazon, Lavardin et la Force.

« Les rues étaient embarrassées par les apprêts de l'entrée solennelle dans Paris de Marie de Médicis, couronnée reine la veille à Saint-Denis.

« Au coin de la rue de la Ferronnerie, fort étroite alors, un surcroît d'encombrement, occasionné par des voitures de vin, obligea les gardes de se disperser et le carrosse à s'arrêter.

« Dans ce moment, François Ravaillac, qui suivait le roi depuis le Louvre, sauta sur la petite roue du véhicule et porta à Henri IV deux coups de couteau dont un lui perça le cœur.

« Si le régicide eût jeté son arme et se fut confondu dans la foule, jamais on n'aurait pu découvrir l'auteur du forfait, il resta près du carrosse, son coutelas à la main, comme un homme ayant la conscience que sa vie devait payer celle dont il avait consommé le sacrifice.

« Deux valets de pied le saisirent ; les gardes accourant, l'épée haute, voulurent se jeter sur lui pour le massacrer. Le duc d'Epéron les contint et fit mettre Ravaillac en lieu de sûreté

« Les chevaux tournèrent bride, et on reporta tristement au palais le corps sanglant du grand Henri. »

Deux femmes regardèrent entrer le cortège funèbre par cette même croisée, dominant le guichet du Louvre, d'où le jeune Louis XIII devait approuver plus tard le meurtre du maréchal d'Ancre.

L'une d'elles, Léonora Galigai, était sombrement radieuse. L'autre, Paula Dori, le visage visiblement flétri, les paupières plombées, murmurait avec ardeur le nom de Biron. peut-être pour conjurer déjà les remords du triomphe !

Le 27 mai suivant, François Ravaillac fut tenaillé et écartelé sur la place de Grève.

Quatre mois plus tard, la maîtresse de Charles de Gontaut disparut de nouveau de la cour, où sa cousine arrivait pourtant à une influence quasi-souveraine, grâce à sa sœur de lait, la reine régente, Marie de Médicis.

Elle ne revint à Paris en avril 1611, que pour entrer aux Filles-Dieu et prononcer des vœux éternels, quand ces hospitalières envoyèrent un essaim de leur maison-mère fonder une succursale à Amiens.

II

LES AMOURS SACRILÉGES

Durant l'hiver de 1621, il n'était bruit, dans tout Avignon, que de l'incomparable Guzla, qui, par son chant merveilleux, enthousiasmait la cité aux goûts artistiques, alors le second joyau de la tiare des papes.

A son talent sublime de musicienne, à son extrême jeunesse., à son angélique beauté, se joignait sa propre histoire, ressemblant à un conte arabe, pour lui créer une réputation en quelque sorte prestigieuse.

Cette fille adorable était de sang impérial, et celle que le théâtre entourait de ses pompes menteuses eût pu, sans des circonstances fatales, vivre et mourir dans le palais des sultans.

Son père, Achmel I^{er}, vaincu par la révolte des pachas d'Asie en 1610, avait vu, une nuit, leurs hordes sauvages surprendre sa résidence d'été de Sentari.

Contraint de fuir à l'improviste, ses trésors et son harem furent livrés au pillage.

Un pauvre esclave, demeuré fidèle à son maître, s'élança dans cette nuit de meurtre et de sang, au milieu du sérail incendié, et, des nombreux enfants du padischah musulman, parvint à sauver seulement la petite Guzla.

Chargé de son précieux fardeau, l'eunuque s'enfuit vers le port et se réfugia sur un chebeck algérien, en partance pour son nid de forbans.

Il y fut presque aussitôt massacré, couvrant une dernière fois de son corps la princesse, trop jeune alors pour s'expliquer son illustre origine. Plus tard, quand ses souvenirs la lui prouvèrent en se coordonnant, Mustapha I^{er} avait remplacé sur le trône son frère Achmet. Or, Allah sait si les hautesses encore barbares de cette époque se souciaient de la descendance de leurs

prédécesseurs, sauf pour lui envoyer le cordon homicide, au cas où elle leur portait quelque ombrage. Avec les décombres du séjour des sultanes de son père, s'anéantirent donc à tout jamais, pour Guzla, les conséquences ordinaires d'une naissance royale.

Le patron du bateau pirate, qui laissait froidement égorger sous ses yeux un homme implorant sa clémence, vendit à des zingari, dans un relâche en Sicile, l'enfant ainsi recueillie, et ses nouveaux maîtres l'exploitèrent en la faisant chanter sur les places publiques d'Italie.

Après quelques années aventureuses pendant lesquelles la fillette eut à supporter plus d'une fois d'outrageantes punitions, où, plus d'une fois, aussi, la misère et la faim s'appesantirent sur sa frêle et délicate personne, elle fut amenée à Venise. Elle avait alors de treize à quatorze ans. Remarquée tout d'abord par le célèbre organiste de Saint-Marc, Claude Monteverde, maestro aussi athée qu'enthousiaste, elle fut rachetée, adoptée et lancée au théâtre par ce créateur des bases de la musique moderne d'opéra, pour le duo et le récitatif. Le compositeur admiré *d'Ariane* et *d'Orphée* devint pour elle le plus désintéressé des protecteurs. Ses débuts furent triomphants. Au milieu de son étrange existence de bohème, par un de ces hasards improbables dont la Providence a seule les secrets, la petite chanteuse des rues avait gardé une innocence primitive, immaculée, aveugle. Elle la conserva en passant presque subitement grande artiste.

Quand elle eut quitté Venise, théâtre trop restreint pour son vaste talent, elle n'en obéit pas moins avec une soumission filiale aux ordres que son père adoptif lui transmettait de sa retraite. Devenu impotent, mais avide de rendre cosmopolite la gloire de son élève, le vieux Monteverde l'avait envoyée à Avignon, en la recommandant au cardinal Mafféo Barberini, un de ses amis d'enfance, alors vice-légat du saint-siège, gouverneur des possessions pontificales en France, et postulant lui-même la papauté.

Restée mahométane par indifférence en matière de religion, ou plutôt parce que, dans sa vie si courte et déjà si agitée, personne ne lui avait appris qu'il y a diverses manières d'adorer Dieu, la Guzla vivait seule avec une vieille gitane qui s'était soudainement attachée à elle, lors de son achat par les bohémiens, et ne l'avait plus quittée depuis. Cette sorte de sorcière lui servait de chaperon maintenant qu'elle se trouvait livrée à elle-même.

L'excentrique duègue qui répondait au nom de Fohé, veillait sur la jeune fille avec une sollicitude jalouse et superstitieuse, car la cartomancie la lui avait mystérieusement désignée pour les plus hautes destinées, à la seule condition de ne pas céder aux communes tentations du monde, ainsi qu'à ses vulgaires hommages.

La conversion de la musulmane devait être, pour les prélats avignonnais, d'une trop grande importance pour qu'ils n'essayassent pas de la tenter. Amener la cantatrice déjà si célèbre à renier la foi de ses pères, lui faire épurer par le baptême le sang de Mahomet qui coulait dans ses veines, fut pour le représentant du Pape une tâche à laquelle il s'attacha tout spécialement. Pour y mieux parvenir, le cardinal Barberini envoya d'abord à Guzla son secrétaire intime, un novice de l'ordre des Dominicains, dont la précoce éloquence promettait un prédicateur d'élite à l'église, et dont l'austère dévotion offrait autant de garantie, contre les faiblesses de la chair, que si son cœur eût battu sous une triple enveloppe d'airain.

Fra Angel avait pour mission de pressentir la jeune fille sur les intentions religieuses du prince de l'église à son égard.

Celle-ci, frappée de la beauté de l'intermédiaire, émue d'un sentiment inconnu par l'émouvante parole du frère prêcheur, se montra disposée à s'instruire dans la religion chrétienne,

Les événements ainsi préparés, et quelques mois s'étant écoulés, il convient d'introduire nos lecteurs chez la Guzla, pour qu'ils soient juges de la façon imprévue dont le jeune ascète devait la convertir.

La maison qu'habitait la cantatrice avait sa façade dans une des rues les plus désertes d'Avignon. La nuit touchait à son terme, – une nuit noire et tempétueuse. Dans une pièce faiblement éclairée était mollement étendue, sur une longue pile de coussins, une femme d'environ dix-sept ans, résumant toutes les beautés de ce type géorgien, qui est celui de la Vénus grecque, avec des cheveux de jais et un teint plus doré.

Devant elle se tenait un personnage en costume laïque, mais sévère presque un adolescent, au visage sans trace de barbe, régulier et énergique comme le profil de certains Césars sur les médailles de l'époque Antonine, tous deux semblaient absorbés par des pensées pénibles.

– Guzla, dit enfin le jeune homme, le jour va poindre, il faut nous quitter.

La jeune fille leva les yeux.

– Oui, fit-elle comme sortant à regret d'un rêve caressé, bientôt va paraître le soleil, ce soleil radieux du midi, que je maudis parce qu'il me prive de ta chère présence. Car, en t'éloignant d'ici, tu vas redevenir l'austère religieux, l'homme de marbre, le blanc novice que je redoute,

Le jeune homme tressaillit.

– Tais-toi ! répondit-il avec un effort, en dégageant une main que la Guzla couvrait de baisers, ne cherche pas à me retenir. Je n'ai pas un instant à perdre. Grâce à ton or, j'ai pu gagner l'un des portiers du palais des papes, mais il me faut rentrer avant que la domesticité du légat ne s'éveille. Si mon absence était remarquée par le premier majordome, ce simple incident, ce rien, si tu veux, suffirait pour briser le fil qui suspend notre frêle bonheur au-dessus du gouffre de l'adversité.

En même temps, il se baissa vers sa maîtresse et effleura son front brûlant d'un baiser presque chaste. Puis, prenant sur un siège une large cape, il fit un pas vers la fenêtre.

– Eh quoi ? partez-vous donc ainsi ? s'écria impétueusement l'impérieuse cantatrice. Que signifient ces craintes ? Sont-ce déjà les résultats de la satiété, du dégoût ? Ah ! s'il en est ainsi, malheur à vous ! Je suis encore mahométane, et si vous ne m'aimez plus.

– Eh bien ? fit le novice, d'un air plutôt triste que froissé.

– Eh bien, reprit la Guzla avec une bouillante énergie, eh bien, la vie d'un prêtre, d'un moine chrétien vaut moins pour Mahomet que celle du chien qui hurle dans la rue.

Angel toisa froidement son interlocutrice.

– Signora, dit-il en pesant chacun de ses mots, votre colère me laisse impassible, car la mort qui se glisse dans votre menace, la mort avant la perte de votre amour, la mort donnée surtout par vous, me délivrerait surtout d'un supplice incessant ; elle serait pour moi presque un bonheur, une expiation, elle sauverait peut-être mon âme. Adieu !

L'exaspération de Guzla tomba subitement devant l'attitude ferme et mélancolique à la fois de son amant. D'un bond, elle s'élança vers le jeune homme et de ses deux bras se suspendit à son cou :

– Pardonne ! murmura-t-elle, pardonne, mon Angel, j’ai tort. Si je suis méchante et dure pour toi ; c’est que je t’aime, oh, crois moi, je t’aime 1 et je doute de ton amour. Comprends-tu, douter de toi, c’est douter de ma vie, de mon bonheur, de mon avenir, de moi-même. Pourquoi, aussi cette froideur ?... Pourquoi ce front pâle et soucieux ? Pourquoi par instant, ta bouche fuit-elle la mienne ? Dis-moi ce que présage ce changement ? J’aime mieux un malheur écrasant que cette incertitude. J’aime mieux le brasier qui dévore que la glace qui pétrifie. Parle ! oh ! parle !

Le novice cherchait à s’arracher à ses étreintes passionnées.

– Ah ! continua-t-elle, tu frissonnes encore, tu ne me réponds pas, Angel ! Angel ! un mot. un baiser qui me rassure. Ne me laisse pas ainsi. Je sens qu’il s’agite en toi quelque chose de ténébreux, de funeste.

Et comme le dominicain avait enfin dénoué les bras qui l’enlaçaient :

– Ah 1 fit-elle en allant tomber sur une ottomane, le malheureux me rendra folle !

Angel à son tour faiblit :

La glace apparente de sa retenue se fondit à la flamme de sa maîtresse.

– Guzla, remets-toi, ma bien aimée, dit-il en se laissant glisser aux genoux de la cantatrice. Oui, je souffre horriblement, tu l’as deviné. mais je ne veux, ni ne dois t’expliquer la cause de ma souffrance !...

Puis avec amertume et plongeant ses yeux dans ceux de la femme :

– Car vous la ressentiriez plus poignante que moi, madame, continua-t-il, ou vous me haïriez de ne savoir la guérir. Moi aussi, je vous aime !.... et je ne veux ni de votre douleur, ni de votre haine.

– Angel, reprit la Georgienne qui commençait à comprendre, sous sa feinte douceur, ta parole est aigüe comme un poignard, et c’est mon cœur qu’elle vient chercher. Ce malheur, cette angoisse morale qui te déchire, j’en suis la cause, n’est-ce pas ?

Le jeune homme baissa la tête.

– Eh ! ne vois-tu pas que toutes les réticences sont autant d’épines sur lesquelles tu roules mon âme ? Réponds !

Angel balbutia quelques mots inintelligibles.

– Tu hésites ! poursuivit l’emportée artiste. Angel, tu vas mentir ; Angel, tu es lâche.

– Lâche !

– Oui, lâche, car tu me tortures 1 Lâche, car tu tues lentement une pauvre créature qui t’adore. O Seigneur ! fit-elle en élevant ses mains vers le ciel, pardon de m’être donnée sans lutte, avec joie, à cet homme, car il ne me méritait pas ! Moi qui m’étais conservée pure, malgré les ardeurs de mon sang oriental, malgré les séductions de la vie de théâtre, malgré les offres éblouissantes des puissants de la terre, moi je me suis jetée en pâture à cette machine humaine dont le cœur est absent !... Pardon, Allah ! pardon encore, moi que tu douas si précieusement, moi femme, moi belle, moi jeune et aimante ; prends moi en pitié, car j’ai osé chercher sous un froc de moine un être qui ne soit pas de pierre et qu’anime une âme !

Cette injurieuse prière exaspéra le novice. Son sang à son tour bouillonna, et le regard en feu, les traits contractés :

– Ah ! s’écria-t-il violemment, c’est trop d’insultes, et vous êtes bien cruelle, vous qui m’avez perdu 1

La Guzla le regarda d’un œil étincelant de colère.

– Perdu ! ne dit-il pas que je l’ai perdu !... Ce qui t’a perdu, Angel, reprit-elle avec plus de calme, c’est ton ambition, ton orgueil ascétique ; ce qui te perd encore, c’est ta faiblesse infantine. Naguère tu te fiais à ta chasteté, à ta réputation de savoir et d’éloquence ; tu cherchais quelque conversion éclatante à accomplir, un miracle, que sais-je ! Tu avais hâte d’échanger la bure de frère prêcheur contre la pourpre de cardinal ; quoique bien jeune, tu la voyais dans un avenir presque prochain, tu aspirais à l’instant propice d’y accrocher la serre de l’aiglon !... C’est alors que vint à Avignon la Guzla, cette cantatrice merveilleuse, cette colombe du sérail tombée du nid saccagé d’un sultan, cette royale artiste, dont on racontait des choses si étranges, et tu entrepris de la convertir, elle, la princière musulmane ! Les prélats avignonnais voyant là un motif de redorer et d’encenser leur culte déchu, approuvèrent ton projet et celui de Barberini. Rome elle-même fit des vœux pour l’entreprise du prédicateur favori de son légat. de Fra Angel, le pur et l’éloquent. La cantatrice, déjà blasée par les triomphes et les fêtes, se prêta elle-même à ton succès. Elle te trouvait si

beau, si noble ! Ta voix était si douce, ton regard si enivrant ! Que lui importait sa religion d'ailleurs, à elle jetée par sa situation bizarre hors de toutes les sociétés, hors de toutes les croyances ? Ce que lui importait, c'était de te voir souvent, Angel, car elle avait senti près de toi un sentiment inconnu ; une flamme invisible avait parcouru tout son corps, son corps ardent qui palpitait depuis longtemps déjà de désir sans objet, car le cœur ne les guidait pas.

Ici la Georgienne regarda hardiment son amant qui courbait le front, lui.

– Si bien, reprit-elle, que tu crus à ton triomphe, que tu répandis partout que la cantatrice musulmane tendait ses deux bras vers l'Eglise, qu'elle allait renoncer au monde, qu'elle renonçait déjà aux pompes, aux ovations du théâtre ; qu'elle demandait le baptême !... C'était vrai.

– C'était vrai, répéta machinalement Angel.

– Mais tu ne disais pas que ton sang bouillonnait dans tes veines auprès d'elle, qu'il reflue vers ton cœur quand ta main touchait la sienne ! Tu prenais cela pour l'enivrement idéal de la victoire. Tu oubliais tes vingt ans, car les prêtres, ici, ne doivent plus avoir d'âge. Si bien qu'un jour.

– Oh ! tais-toi ! supplia le novice sortant enfin de sa prostration. Ne réveille plus ce cruel et doux souvenir.

La Guzla ne l'écoutait pas. Elle poursuivit :

– Si bien qu'un jour, jour d'orage au ciel et dans nos. âmes, oubliant ma pudeur, les sens affolés par l'amour, je me jetai pantelante à ton cou, Angel, en te disant : Je t'aime ! à toi mon être ! Oublions tout, même ton dieu, s'il m'arrache à toi. »

Et tu oubliais tout, même Dieu !

Angel se voilait la face de ses mains crispées :

– Dis ? est-ce ainsi que je t'ai perdu ? Est-ce en liant ma vie à la tienne ? en sacrifiant le Créateur à la créature ? en m'offrant en holocauste à ta félicité Oh ! si tu me le reproches, je suis bien malheureuse, et c'est moi qui suis perdue, moi que tu n'aimes plus, que tu n'aimas jamais, moi qui n'ai su qu'égarer tes sens sans gagner ton cœur 1

Enfin, domptée par les poignantes émotions de cette scène étrange, la cantatrice donna tout à coup un libre cours à ses larmes trop longtemps contenues. Ce que les reproches ou les menaces n'avaient pu faire, la

douleur le provoqua. Ce fut l'explosion subite des effluves d'amour, emprisonnés par le remords dans le cœur du moine :

– Grâce ! ma Guzla bien-aimée ! balbutia-t-il d'une voix navrée. Ne pleures pas ? Ne doutes plus de moi ! Ne sens-tu pas que je t'aime, que je t'adore toujours à me damner ! Mais comprends-tu, Guzla, ce que c'est que d'être élevé dans cette religion si menaçante pour les fautes du cœur ?.... De ne pouvoir arracher de son esprit ces idées qui y ont germé depuis l'enfance, d'entendre chaque nuit une voix intérieure qui vous crie « sacrilège ! » d'être obligé de mentir, même au sacré tribunal, quand on croit surtout que le mensonge vous dévoue à une éternité de tourments ?... Oui, je rêvais une sainte gloire quand je te vis, et ce ne fut pas l'ambition seule qui m'attira vers toi. Une force que je croyais céleste me poussait à sauver ton âme, fût – ce en perdant la mienne. Hélas ! religion, ambition, chasteté, tout fondit comme neige au souffle de ton amour qui, maintenant, est tout pour moi, qui fait que, en ce moment, je ne regrette rien près de toi de ce qu'il m'a ravi. Ah ! cette flamme que je sens se rallumer, je paierai sa conservation pour embellir mon existence terrestre. de mon enfer dans l'autre vie !

– Mon Angel ! mon Angel ! je te retrouve enfin, murmura la jeune fille en pressant son amant contre son sein.

Mais, tout à coup, elle le repoussa comme effrayée :

– Qu'y a-t-il ? demanda le novice.

– L'aube ! fit-elle. J'entends Fohé s'agiter dans cette chambre qui commande la mienne. Fohé qui prétend me garder comme un muet du harem !

– Le sort en est jeté, répondit Angel A ce soir. si j'ai le bonheur d'éviter les dangers qui m'attendent.

Il embrassa une dernière fois sa maîtresse, et, pour le coup, avec une sorte de frénésie. Puis, jetant sur son épaule gauche, sa grande cape, – ou plutôt le manteau de son ordre, – il enjamba l'appui de la fenêtre et s'engagea sur les échelons d'une échelle de corde qui se balançait dans l'espace.

III

DEUX RENCONTRES NOCTURNES

Le logis de la Guzla, ainsi que nous l'avons dit, était loin du centre populeux d'Avignon. Bien qu'elle eût pu habiter le plus somptueux hôtel de l'ex-cité des Papes, la Géorgienne avait préféré vivre dans le plus obscur, afin d'échapper à la curiosité publique, dont elle commençait à se lasser. La rue déserte, étroite, encore plongée dans l'ombre, devait permettre au novice d'effectuer une heureuse retraite. Il en conserva l'espoir en n'apercevant aucune silhouette dans le rayon restreint que pouvait embrasser sa vue. Mais au moment même où, croyant mettre le pied à terre, il s'apprêtait, à lâcher l'échelle, quelque chose de vivant, en ondulant sous sa semelle, le fit soudainement trébucher.

– *Per Bacco* ! fit une voix avinée avec un fort accent italien ; vous ne pouvez donc regarder au-dessous de vous, quand vous tombez du ciel ?... Ai-je, ou non, une épaule démise ?

Et l'ex-dormeur à la belle étoile se palpa dans tous les sens d'une façon grotesque. Fra Angel ne crut pas devoir répondre à cet opportun vagabond, et s'éloigna promptement pour regagner le palais des Papes. Mais un pas lourd, que répercutait l'écho de la rue, à peine large d'une toise, lui fit juger

prudent de s'arrêter pour se débarrasser du quidam pouvant devenir un espion :

– Que voulez-vous ? demanda-t-il à l'ivrogne visiblement pénétré d'une idée fixe.

– Des excuses, répliqua celui-ci en titubant.

– Eh bien ! recevez-les, et laissez-moi continuer ma route.

Les deux mains crochues de l'inconnu s'étaient agrippées au manteau du frère prêcheur.

– – Je les accepte, rien de mieux, répartit-il, parce-que vous me les adressez sans hésiter ; pourtant, avouez que je suis bon diable ! *Per Bacco* ! je pourrais vous garder rancune, vous demander raison. On ne prend pas ainsi le corps d'un chrétien pour marche-pied, *per Cupido* ! Eh bien ! non !... D'abord, suis-je chrétien ?... Et puis, la bataille, ce n'est pas dans mon caractère... Pour preuve de sincère réconciliation, je veux, avec vous, vider à l'instant un flacon de vin d'Arbois. pourvu que vous le payiez. Connaissez-vous une taverne par ici, vous ?

Angel fit un effort pour échapper à ce Silène. La poigne qui le retenait était solide et ne lâcha point. Dépité de ce contre-temps, qui menaçait de le compromettre dans ses intérêts les plus chers, le jeune dominicain comprit qu'il fallait à tout prix se délivrer de l'intrus. –

– Soit ! dit-il, essayant d'abord de la conciliation, je consens à ce que vous proposez, mais. pas sur l'heure. Je suis pressé, très-pressé. Plus tard, je reviendrai vous prendre.

– Non, sans délai, reprit le buveur chez qui l'idée fixe s'augmentait de toute la résistance de son adversaire. Pas de bourde ! ou je me fâche *per Bacco* !... Je hurle le guet pour qu'il s'informe par quel toit vous descendiez de la lune !...

Le jeune homme comprit enfin qu'il n'obtiendrait rien d'une argumentation raisonnable. Il se décida à repousser la force par la force, car son adversaire se cramponnait à lui. A l'improviste, il lui imprima une poussée si vigoureuse que le quidam, déjà peu solide sur ses jambes, alla donner de la tête sur l'angle d'une borne. Alors, et sans retourner la tête, Angel s'enfonça rapidement dans le dédale tortueux des rues qui

s'enchevêtraient comme des replis de couleuvres et précipita sa marche vers le Rhône.

Mille angoisses diverses agitaient en ce moment le novice, dont la pensée endolorie retraçait vaguement, comme au travers d'un brouillard, les scènes de la nuit écoulée, et la possibilité de leurs conséquences funestes. Car le jour grandissait de plus en plus et ne lui laissait guère d'espoir de pouvoir rentrer secrètement chez le légat, son patron. Cependant il marchait toujours. Mais bientôt, son esprit secoua sa torture anxieuse au choc d'une impression physique : de nouveau, il lui sembla que quelqu'un le suivait obstinément, presque sur ses talons.

Il se retourna, et se trouva en effet face à face avec un inconnu, qui le regarda fixement. Le moine l'envisagea à son tour. A première vue, celui-ci avait l'air d'un enfant tant il était petit. Il paraissait avoir douze ou treize ans. Mais, en s'arrêtant à chacun de ses traits, assez agréables, malgré leur expression railleuse ; à la virilité surtout de ses mouvements, il était facile de prévoir que c'était bien réellement un homme d'au moins vingt années, parvenu à tout le développement auquel il pouvait prétendre :

– Pardon, mon révérend, fit-il sans hésitation. – bien qu'Angel ne portât du dominicain que le manteau. retourné. – Voulez-vous m'accorder un moment d'entretien ?

– Vous me connaissez ? demanda le moine, dissimulant une vive contrariété.

– Très peu, mais je vous ai vu.

– Où cela ?

– Sur la place de l'Estrapade.

– Et quand ?

– Hier, dans la matinée.

– A l'exécution d'un criminel ?

– Justement ! Vous consoliez à ses derniers momments celui que la justice avait bel et bien condamné à être pendu jusqu'à ce que mort s'en suivit.

Le novice se signa.

– Que me voulez-vous ? fit-il.

– Peu de chose ! que vous me fournissiez le moyen d’enlever le cadavre du supplicié si c’est possible.

Angel parut surprit de la demande.

– Rien n’est impossible, répondit-il, quand les motifs sont louables, mais je ne vois pas.

– Quel intérêt je puis avoir dans l’affaire, n’est-ce pas ?

– Justement.

– Eh bien, mon révérend, l’homme qu’on a pendu haut et court est mon propre frère, et que ce soit respect des morts, superstition ou dernière preuve d’amitié... je voudrais soustraire ses pauvres dépouilles à l’affront des fourches patibulaires, où on l’attachera aujourd’hui pour être la proie des corbeaux !

Certes, celui qui s’exprimait ainsi était loin, bien loin de porter tous les signes d’une vertu précoce. Dans chaque pli de sa narquoise figure, déjà ravagée, semblait se cacher un vice. Pourtant il y eut, dans son intonation suppliante, un attendrissement si réel, que le dominicain s’en sentit les entrailles toutes remuées.

– Me promettez-vous, dit-il, si j’accomplis votre désir, en contrevenant à la loi, de garder là-dessus un si profond silence que personne au monde ne le sache jamais ?

– Je vous le jure.

– Suivez-moi donc.

Ce fut en compagnie de cet être étrange, et en plein jour, qu’Angel se présenta quelques instants plus tard, à l’un des guichets du palais des Papes, où résidait son illustre patron, le vice-légat Barberini. A sa vue le portier laissa échapper un soupir de satisfaction.

– Je vous ai cru mort, dit-il.

Et, sur un signe perplexe du moine :

– Oh ! ne craignez rien, ajouta-t-il, si l’on vous avait demandé j’aurais répondu que vous étiez sorti dès l’aube, pour entendre la messe de l’aurore à Notre-Dame des Doms.

Rassuré sur ce point, le novice prit un trousseau de clefs qui pendait dans un angle de la loge, puis, toujours suivi de son bizarre compagnon, contourna extérieurement les fortifications du château. Bientôt il s’arrêta

devant la porte basse de l'une des tours crénelées, la moins en vue du dedans et du dehors. Il l'ouvrit et fit passer devant lui le frère du supplicié. Il entra lui-même et referma soigneusement l'huis. La salle assez petite dans laquelle ils se trouvaient, n'était éclairée que par deux étroites meurtrières, qui laissaient filtrer un jour blafard. Du plafond, composé de lourdes poutres, pendaient comme des franges énormes, de longues toiles d'araignées qui donnaient à ce lieu déjà sinistre, un aspect presque fantastique. Sur les dalles noires s'étaient étalés trois cadavres.

– Choisissez ! dit le dominicain.

L'homme se baissa sur chacun des morts.

– C'est celui-ci, fit-il d'une voix rauque en reconnaissant le dernier, dont il embrassa le front livide.

– Prenez-le donc.

L'inconnu regarda le moine avec stupeur.

– Que vous manque-t-il ? demanda Angel.

– Ce cadavre est nu, mon révérend ; en l'emportant ainsi, je ne ferai pas quatre pas dehors sans être arrêté, et j'ai des motifs sérieux pour agir autrement.

– N'est-ce que cela.

Le moine leva le couvercle d'un coffre, et prit un large sac.

– Voici, dit-il, le cercueil auquel ont droit ceux auxquels la miséricorde du légat évite le suprême châtiment des fourches patibulaires. Cela vous suffit-il ?

– Oui, si vous voulez bien me prêter assistance, car la besogne est difficile. et je craindrais de ne pouvoir l'accomplir avec mes seules forces.

Le frère vivant frissonnait en touchant au frère mort. Sans proférer un mot, Angel se mit à l'œuvre. Au bout d'un instant, le cadavre avait revêtu sa dernière enveloppe.

– Merci ! fit le jeune homme en chargeant sur ses étroites épaules le fardeau pesant. Merci, mon père. Souvenez-vous de Petit-Jacques, et si vous avez besoin de lui, d'ici peu, venez à la gorge du Ventoux, à cinq lieues d'Avignon, près Carpentras. C'est là que se tient en ce moment la bande de Carrefour. Tirez de minute en minute trois coups de mousquet : c'est le signal de reconnaissance.

– Et quoi, se récria Angel, vous êtes donc ?...

– Un brigand comme celui qui s’est laissé prendre. et pendre hier, parbleu !

Sans attendre de réponse, le bandit qui venait de ; e révéler sortit, emportant la pieuse proie, devenue pour lui presque aussi légère qu’une plume, grâce au ressort de son dernier sentiment : la charité fraternelle.

IV

UNE PAIRE D’AMIS

C’était pourtant un rude adversaire que cet ivrogne terrassé par Angel non loin du balcon de la Guzla. Plutôt que de trépasser subitement de l’énorme horion qu’il s’était octroyé en tombant sur l’angle de la borne, il ne songea même pas à s’évanouir, comme eût fait décemment tout autre à sa place. Il y a un Dieu pour ces gens-là, assure-t-on. Sa chute cruelle n’eut pour conséquence que de le dégriser complètement. Il passa sur son front ensanglanté une main noire et velue, puis rassembla ses esprits égarés précédemment dans l’esprit de vin

– Per Bucca ! Quelle poigne ! dit-il d’abord, préparant les éléments divers d’un soliloque en règle. Quel gaillard ! Il n’y va pas de main morte avec ceux qui cherchent à être de ses amis... Comment diable alors raite-t-il les autres ? Il est vrai que je l’ai dérangé dans ses ébats gymnastiques, mais

aussi, par Escuape, mon païen patron ! on respecte les dormeurs. D'où dégringolait-il, en somme ?

A cette pensée, le buveur leva la tête, et, au jour naissant, il ne vit qu'un seul balcon sur les murs nus, celui de Guzla.

– *Per Cupido* ! le drôle est un rival, se récria avec dépit le quidam. En sortant de la taverne où j'avais fêté hier soir mon heureux retour à Avignon, j'étais venu rêver sous la fenêtre de la divinité pour laquelle mon cœur palpite. Ce rêve énivrant avait fini par faire tout tourner autour de moi. J'étais tombé au pied de la muraille et la *diva* reposait au-dessus de ma tête !... Plus de doute ! l'insolent descendait de chez elle. sur moi ! Mais comment ?... en vrai chai sauvage. Quelle mesquinerie !

L'échelle de corde avait en effet disparu prestement aux premières clameurs de l'ivrogne.

– J'approfondirai ce mystère, conclua-t-il, d'autant plus qu'il m'a semblé vaguement connaître le séducteur. Bien certainement je l'ai vu quelque part, je ne sais où ? C'est une revanche à prendre.

Tranquillisé par cette pensée toujours consolante de la vengeance, le drôle passa volontiers à un autre ordre d'idées.

– Ça, voyons, se dit-il, après le plaisir les affaires. Songeons à la visite que je dois à messire Isaac de Laffémas.

Là-dessus, il abandonna sa rue favorite, sa chambre à coucher d'une nuit, après avoir exhalé néanmoins quelques soupirs langoureux sous le balcon de son inhumaine. A la première fontaine qu'il rencontra, le maître buveur s'offrit le bien-être de l'ablution, chose éminemment nécessaire, mais qui ne semblait pas occuper dans son existence une place trop considérable d'ordinaire.

– Que c'est bon, la propreté, s'avoua-t-il sans trop de conviction, et comme ça vous relève un homme.

Puis il prit presque la même route qu'avait suivie Angel. A quelque distance du palais des Papes, il s'arrêta devant un hôtel confortable, logis habituel du sieur Isaac de Laffémas. Ce Laffémas, qui devait successivement arriver aux plus hautes fonctions de la magistrature, n'était pourtant, à cette époque, qu'un simple mais retors avocat au Parlement de Paris. Ce qui lui donnait, à Avignon, une certaine importance aux yeux

même du pape Grégoire XV, c'était sa position d'agent en titre de Richelieu.

L'ambitieux évêque de Luçon n'était pas encore le ministre omnipotent du faible Louis XIII et le vrai roi de France. Il ne venait de se réintégrer que tout récemment dans les faveurs de la reine mère, Marie de Médicis, rentrée elle-même en grâce près de son fils, dont l'avaient longtemps séparée le sang de Concini et la cendre de Léonora Galigai. Mais il sentait sa destinée grandir, et il voulait la pourpre romaine, peut-être déjà en prévision des taches rouges qu'il aurait plus tard à essayer sur les échafauds des derniers rejetons de la féodalité, tranchés par son implacable justice.

Richelieu savait le légat Barberini tout-puissant près du Saint-Siège, et devant infailliblement remplacer un jour ou l'autre le vieux Grégoire XV, qui s'obstinait à refuser le chapeau au trop habile évêque ; il lui fallait donc quelqu'un toujours prêt à entretenir la bonne volonté du futur souverain-pontife en sa faveur. Cet ambassadeur au petit pied, Isaac de Laffémas, pouvait d'ailleurs servir Richelieu plus avantageusement que tout autre. L'avocat possédait, en effet, une grande fortune qu'il devait à son alliance avec une bourgeoise avignonnaise, et la considération qui résulte fatalement de la possession de beaucoup d'or. Moins que scrupuleux, du reste, il ne s'était empêtré dans les chaînes du mariage que pour en tirer le plus de profit possible, se souciant peu ou prou de sa femme, qu'il avait reléguée dans une de ses terres, du côté d'Apt, sous le prétexte assez spécieux de « raisons de santé ». Au moment où l'inconnu se présenta à son hôtel, le sieur de Laffémas dormait à poings fermés.

Il ne fallut rien moins, pour le tirer de son sommeil, que la persistance de son valet de chambre qui toussa discrètement pendant un léger quart d'heure.

– Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? demanda subitement l'avocat tiré enfin de sa léthargie momentanée, et allongeant une figure chafouine, aux yeux faux, à la barbe veule, qui portait dix années de plus que son âge réel de trente-deux ans.

– Monsieur, déclara le serviteur en s'excusant par l'humilité des poses, c'est un visiteur qui veut absolument vous parler, et qui prétend même être attendu impatiemment par vous,

- Son nom ?
- René Ruggieri.
- Qu’il entre.

Le nouveau venu n’attendait évidemment que cette parole pour pénétrer dans le sanctuaire de Laffémas, car il s’y précipita comme un cheval emporté, au risque de culbuter les meubles et les sièges.

- Salut, gloire et prospérité à messire Isaac, prononça-t-il avec emphase. Mais l’avocat l’accueillit avec une froideur évidente.

- Ah ! ah ! c’est vous ! fit-il. Asseyez-vous et causons.

Messire de Laffémas d’un geste congédia le valet de chambre.

- Vous venez d’Apt, demanda-t-il ?

– En ligne directe, répliqua René, que la sèche réception de son hôte ne paraissait guère émouvoir.

- Comment se porte madame de Laffémas ?

- Fort bien, grâce à Dieu.

- Sa grossesse ?

- Se dessine. Vous serez père dans quelques mois.

L’avocat soupira d’aise,

– Excellente nouvelle, n’est ce pas, et qui vous comble d’allégresse ? formula Ruggieri avec une pointe de raillerie. Que voulez-vous ! pour être riche et ambitieux, on n’en est pas moins homme. On a des enbrailles, *per Bacco* !

Isaac fronça le sourcil.

– Ça, maître drôle, dit-il rudement, tâchons, s’il se peut, de conserver nos distances et de parler comme il convient à des gens de conditions très différentes : vous en valet, c’est-à-dire respectueusement, et moi. moi comme il me plaira vis-à-vis d’un vaurien de votre espèce.

- Vous ai-je donc manqué, signor ?

– Je n’aime pas les épigrammes. Et puis, par vos façons d’aujourd’hui, vous semblez oublier ce que vous me devez et ce que j’ai bien envie de vous rappeler céans.

– Ce serait parfaitement inutile, répliqua le chenapan, se piquant à son tour et retroussant encore la moustache ébouriffée qui se joignait à sa chevelure érisée et rousse, pour donner à sa tête déjà vieillotte, aux

prunelles verdâtres, une ressemblance frappante vec celle d'un angora mal soigné. Parfaitement inutile ; ce que je vous dois, messire Isaac, est peu de hose en raison des services que je vous rends, et puisque vous en parlez, *per Pluto !* coulons à fond cett affaire, une fois pour toutes...

Voyons, dans un moment de gène, il m'est arriv de... me tromper de signature, de trouver la votr au bout de ma plume... une horrible signature, soi dit en passant... et de l'apposer au bas d'un bon toucher sur votre argentier, à Apt... ce que les gen de chicane appellent un faux, tranchons le mot.

Je ne veux pas chercher ce qu'il y a de vrai dans la qualification ; j'aime mieux constater, c'est à votr avantage, – que, plutôt que d'envoyer ramer aux galères un homme intelligent, vous avez préféré fer mer les yeux de la loi sur mon erreur de paraphe..... c'est bien !..... j'ajouterai même : c'est grand ! Je crierai si vous voulez – pour la galerie – c'est généreux

Pourtant, je vous le dis entre nous, humblement, messire de Laffémas, était-ce, au fond, pur désintéressement ? Non... entre nous, toujours ! La vertu n'est pas dans vos mœurs... Oh ! ne vous agitez pas, elle n'est pas non plus dans les miennes... Mais vous ne pouvez pas m'empêcher de constater ce fait : en m'arrachant au désagrément d'une visite indéterminée et forcée dans les présides pontificales, avec des bracelets gênants... aux chevilles, vous comptiez utiliser à votre profit, les précieux talents dont la nature pro digue m'a libéralement gratifié... Malgré le culte de Bacchus, de Mercure et de Cupidon, qui me dérange trop de celui d'Esculape, je n'en suis pas moins, en dehors de mon mérite de... calligraphe, mire, savant médecin, chimiste, alchimiste, chirurgien, chiromanicien, physicien... que sais-je ! Tout ce qu'était mon grand-père, le célèbre, l'unique Côme Ruggieri, l'astrologue de l'incomparable Catherine de Médicis Comme lui je possède certains remèdes uniques, vrais secrets de famille, dont je donnerai la recette à mes petits-fils, s'il m'arrive d'avoir d'abord des fils. Ouf !

Il s'arrêta, l'haleine lui manquant.

– Est-ce tout ? fit l'avocat d'un ton bourru.

– Non, non, reprit le goguenard sacripant, je n'ai parlé que de mon infime personnalité et je désire un peu discuter la vôtre, si cela ne vous contrarie

pas trop.

Or, donc, vous vous êtes marié, messire Isaac., . recevez-en mes compliments, car madame de Laffémas est une plantureuse personne, pleine de vie et de santé, une femme enfin qui vivra cent ans pour votre bonheur, si. les astres contraires ne s'y opposent pas. De plus, elle est riche, oh ! mais riche à ce point qu'elle en est avare jusqu'à ne vous laisser manger que ses propres revenus !

N'essayez pas de la défendre, l'avarice est patente, bien qu'elle se cache derrière un semblant de scrupule honorable. Feu son père, le marchand de soie, a frustré tous ses autres héritiers en faveur de cette grosse avignonnaise, qui prétend, en cas de décès, ne vous assurer sa fortune personnelle que s'il naît un fils ou une fille de vous deux ; sinon, non !

Veuf sans hoir, vous n'avez plus, pour vivoter, que votre charge au Parlement, puisque le papa Laffémas, le valet de chambre du feu roi, a croqué au brelan tout son bien avant de décéder. Moi, au moins, j'ai partagé le mien entre le cornet. et le gobelet. Mais passons. Est-ce exactement votre position, messire ?

Eh bien, quoi ! l'enfant s'élabore qui me permettra de ne plus conjurer les influences saturniennes, bien capables d'envoyer la mère... *ad patres*... et de vous priver, hélas ! d'une épouse économe, tenant les cordons de la bourse conjugale par contrat spécial, vous. permettant d'y puiser, mais, trop peu, selon vous, en raison de sa profondeur ! voilà. Ai-je tout retracé, si gnor, et reste-t-il quelques points obscurs que j'aie à éclaircir ?

– Non ! répondit sourdement l'avocat, dont le visage s'était rembruni en perdant son air insolent.

– Et rien n'est changé jusqu'ici ? interrogea l'empirique.

– Rien ?

– Alors que parliez-vous de maître et de valet, d'honnête et de coquin, messire Isaac ? Il n'y a ic que deux égaux, deux complices, car, s'il arrivait à l'un de parler, de trahir, non pas une, mais deux têtes rouleraient sur le même échafaud.

– Vous avez indiscutablement raison, René, e je n'étais qu'un sot, répondit Laffémas en pinçant ses lèvres minces, sous prétexte de sourire cordial. N'attribuez ma brusquerie de tout à l'heure qu'à la subite

interruption d'un sommeil dans lequel j'étais trop absorbé. Et pour vous bien prouver qu'il n'y a réellement aucune distance entre nous, faites-moi l'amitié d'accepter à déjeuner, ici, à, l'instant même.

– Messire, répartit le cynique coquin, il y a deux choses que je ne refuse jamais une mauvaise action et un bon repas. Déjeunons.

L'avocat agita le cordon d'une sonnette et tout aussitôt un valet de chambre se présenta :

– Le couvert ! commanda Isaac.

Un instant après, les deux adversaires réconciliés s'attablaient joyeusement en face l'un de l'autre. Tous deux faisaient honneur au repas, mais dans des conditions différentes : l'avocat mangeait beaucoup, le médecin buvait d'avantage. Les deux convives se regardaient souvent à la dérobée ; mais aucun d'eux ne se souciait de reprendre la conversation au point où elle était restée. D'ailleurs, il semblait qu'ils avaient tout épuisé, malgré qu'au fond ils eussent encore mille chose à se dire. Après un temps relativement long, et quand Laffémas crut s'apercevoir, à certains clignements répétés des yeux que l'ébriété regagnait de nouveau René :

– Parbleu ! fit-il, je vous admire, mon cher Ruggieri, vous entonnez comme une futaille ; mais, ne buvez pas trop, de grâce, votre main va s'alourdir comme vos paupières, et vous ne serez plus assez maître de vous pour me rendre un service important.

Le faussaire releva la tête avec un mouvement d'orgueil burlesque.

– Ne craignez rien, répondit-il, je puis boire ainsi, toujours, sans rien perdre de mes facultés. De quoi s'agit-il ?

– Oh ! de peu de chose.

– Mais encore ?

L'avocat du parlement déplia lentement un papier qu'il posa sur la table.

– Voici, dit-il, une lettre confidentielle autant qu'amoureuse, que j'adresse à la plus charmante, à la plus adorable femme qu'il y ait, non pas seulement en cette ville, mais peut-être par toute la terre. Seulement pourrat-elle la déchiffrer ? J'ai beau m'appliquer, impossible d'écrire deux lignes sans retomber dans les maudits hiéroglyphes qui ont cours dans la chicane, mais que les belles prennent d'ordinaire pour de l'hébreu.

L'ivrogne saisit la missive que lui tendait son complice et l'examina dans son ensemble.

– Le fait est, avoua-t-il, qu'elle est écrite comme on dit vulgairement, avec les pattes d'un chat trempées dans l'encre Et vous voulez, je parie, que je la recopie ?

– Justement.

– C'est facile. Eh 1 *per Cupido* ! reprit-il bientôt après avoir lu les premières lignes, il s'agit de la signora Guzla ! Cette sirène-là fait donc tourner toutes les têtes ?

– Ferait-elle tourner la vôtre, par hasard.

– Pas autant que cet excellent vin, répondit René après avoir vidé un plein verre d'Alicante, et avec la franchise inconséquente de l'ivresse ; mais assez pour que moi aussi, j'aie lancé mon poulet sous la porte de la *diva*, cette nuit, à mon retour d'Apt, où son souvenir m'enflammait !

Le sieur de Laffémas se prit à rire si largement que son compagnon resta décontenancé.

– Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? demanda-t-il enfin.

– Ce qu'il y a d'étonnant ? tout ! répliqua l'avocat, depuis votre figure jusqu'à vos habitudes, en passant par votre gueuserie, cher ami.

L'amour est aveugle, objecta résolûment Ruggieri.

De votre côté surtout. Allons, puisque j'ai la male-chance de vous posséder pour rival, rendez-moi cette lettre, car je vois bien que vous vous refuserez à ne servir de secrétaire.

Et Laffémas allongea son bras.

– Non pas ! formula René, je suis amoureux, je vous l'ai dit ; mais cela ne m'empêche pas d'être magnanime. D'ailleurs, en toutes choses, je combats à armes égales. Donnez-moi du vin.

Le maître du logis satisfait généreusement aux exigences de son hôte et plaça près de son verre une écritoire et une bouteille.

Le chimiste opta d'abord pour la bouteille, qu'il vida jusqu'à la dernière goutte.

– Maintenant, les affaires, déclara-t-il en s'attelant à son métier de copiste.

Sa tête dodelinait complaisamment, allourdie par les vapeurs d'un vin capiteux, tandis que sa main, s'égarant parfois sur la nappe, allait y tracer des fragments de lignes incompréhensibles. La besogne, ainsi terminée, le scribe essaya, mais vainement de se relire :

– Pourtant, j'ai tout mis, s'écria-t-il.

– Oui, répliqua L'affémas, vous en avez laissé sur la table. Allons, la Guzla bénéficiera d'un autographe de mon indigne main. Elle n'en aura que plus de mérite à me comprendre.

Ceci dit, il plia sa lettre, la cacheta et sortit pour la remettre à son valet de pied, avec des instructions spéciales qu'il ne se souciait pas de laisser ouïr à Ruggieri. Quand il rentra, quelques instants plus tard, il trouva son digne second égouttant les flacons dans son verre et roulant des yeux étonnés.

– Que faites-vous donc, cher ami ? demanda-t-il.

– Vous le voyez, je cherche si vos bouteilles ont des *fonds*. dignes de vos richesses. Hein ? fameux le concetti ?

– A votre aise. Moi, je vous quitte.

– Bah ! déjà ? Où allez-vous, sans indiscretion ??

– Chercher moi-même la réponse à ma missive. j

– Chez la Guzla ? *Per Bacco* ! que ne le disiez-vous ! Je vous accompagne, *Per Cpuido* !

L'affémas regarda René et jugea de l'imprudence qu'il venait de commettre, Il connaissait admirablement le caractère de son hôte : il n'ignorait pas la tenacité des idées du buveur trop gris. Aussi n'essaya-t-il pas de le dissuader.

– J'en serai quitte, pensa-t-il, pour achever ce Bacchus en route, et laisser le fâcheux inerte, comme une outre pleine, dans quelque taverne.

V

L'HOROSCOPE

Le soleil était presque à la moitié de sa course quand la Guzla reparut dans ce petit salon où nous l'avons entrevue déjà. Plus éclatante encore après quelques heures de repos, la jeune fille reprit place sur les coussins, où elle semblait se complaire dans le farniente des races orientales, si favorable à la méditation. Perdue au fond de ses rêveries, elle n'entendit point entrer une femme qui, par sa laideur, par sa vieillesse et par ses difformités, semblait à côté d'elle comme un repoussoir habile, capable de satisfaire toutes les coquetteries. Aux haillons près, remplacés par des oripeaux bizarres, cette personnification des sorcières de Macbeth s'approcha lentement de la cantatrice et lui toucha l'épaule. A ce contact, la Guzla tressaillit et se leva vivement à demi :

– Ah ! c'est toi, Fohé, prononça-t-elle en se remettant aussitôt. Que viens-tu me dire ?

La vieille contempla d'abord sans répondre, mais avec des yeux avides et bienveillants, sa jeune maîtresse.

– Rien que tu ne saches, dit-elle enfin. Je ne puis que te répéter ce que j'ai tant dit déjà : tu es jeune, Delle et heureuse.

– Heureuse ! répéta la Guzla comme un écho plaintif.

– Oui, heureuse, puisque le bonheur de la jeunesse féminine est dans la beauté, s'attirant tous les hommages.

Or, ne suffirait-il pas d'un signe de toi, sultane i'amour, pour qu'à l'instant le plus beau, le plus noble d'entre tes innombrables adorateurs tombât à tes pieds pour y passer sa vie.

– Folle ! murmura la jeune fille.

La duègne secoua la tête.

– Pas si folle, continua-t-elle, et, si tu le veux, ô ma Guzla ! tu sais conjurer une influence néfaste, crois-en ma mystérieuse science : soit par toi, soit par une autre, née de toi, soit sacrée par leur Dieu comme les reines, soit consacrée par Vénus comme les sultanes, tu contracteras, tôt ou tard, une alliance royale, digne du sang qui coule dans tes veines !

La Géorgienne devint un instant sérieuse et pensive ; mais elle secoua bien vite sa superstitieuse et ambitieuse impression.

– Prends garde, Fohé, fit-elle en riant, tu t’occupes un peu trop des choses cabalistiques ; on y laisse parfois sa raison.

– Ce sont les ignorants qui le disent, reprit la chiromancienne en s’emparant d’une des mains de sa jeune maîtresse ; mais ceux qui sauront lire dans les plis heurtés de cette jolie main y découvriront comme moi, les preuves matérielles de ta grandeur à venir, si tu choisis bien, ..

– Tais-toi, l’interrompit Guzla, en se soustrayant à l’analyse de la gitane. Il n’est pas nécessaire, pour la satisfaction de mon orgueil, que tu me prédises de hautes destinées. Qu’on m’aime si j’aime, voilà tout ce que souhaite à présent mon cœur.

La vieille femme se recueillit.

– Ma Guzla, ma fille bien-aimée, reprit-elle au bout d’un instant, laisse-moi t’adresser une prière, peut-être indiscrete, mais que mon dévouement justifie.

– Laquelle ?

– Reçois moins souvent ce jeune dominicain, le secrétaire du cardinal-légat, dont les assiduités me paraissent compromettantes.

La cantatrice rougit légèrement.

– Tu me demandes justement la seule chose à laquelle je ne puisse condescendre, fit-elle en détournant la tête. Ce saint novice est l’intermédiaire nécessaire de ma conversion au christianisme.

– Prends garde, Guzla, cet homme sombre, malgré sa jeunesse, offre en lui le caractère de la fatalité. Ces gens-là portent malheur à ceux qu’ils touchent.. Prends garde 1

Les deux femmes furent arrachées à l’embarras croissant de leur entretien par l’arrivée subite d’une camériste. Celle-ci déposa sur un guéridon le plateau qui contenait les lettres journalières adressées à l’*Étoile* d’Avignon.

– Tiens ! ma bonne Fohé, fit la jeune fille en reprenant tout son enjouement, voilà ce qui constitue la plus grande partie de ce que tu appelles mon bonheur. Des lettres amoureuses par douzaine ! Place-toi là, à mes côtés, et prête-moi assistance pour écheniller ces trop nombreux bouquets à Chloris !

Sans répondre, la vieille poussa du pied une grande corbeille en filigrane dont la destination n'était pas douteuse. Dans ses flancs devaient se perdre chaque jour les flots de rhétorique passionnée, quintessenciée bien inutilement par les raffinés et les muguets avignonnais La Guzla ouvrait consciencieusement chacune des épîtres qu'elle passait presque aussitôt à la duègne.

– Toujours le même style, toujours la même déclaration, répétait-elle en hâtant sa besogne. Protestations pour la vie, dévouements sans bornes, désespoirs, folies ! Au panier !

Elle en prit une sur laquelle elle s'arrêta davantage.

– Un nom nouveau ! dit-elle, Ruggieri ! connais-tu cela ?

Fohé fit un signe de négation.

– Lettre empestée et vulgaire. au panier 1 Allah ! quelle est cette écriture illisible : De Laffémas ! Lui aussi !

Et Guzla lut la lettre.

– Celui-ci est plus audacieux. Sa richesse est fastueuse, presque princière. à ce qu'il prétend. Il est marié. et trop impertinent alors !... Ah ! sa femme est atteinte d'une maladie mortelle. si je voulais attendre, il ne reculerait pas devant une légitime alliance ! Dans ce cas, il vivrait à Paris, où Richelieu, son protecteur, lui réserve un poste important. si ce grand politique devient jamais... premier ministre !

A ce dernier trait, la vieille Fohé leva vivement la tête.

– Que t'en semble ! demanda la cantatrice.

– Il faut le recevoir, se hâta de conseiller la bohémienne.

– Tu crois à ces sornettes, toi ?

– Je crois à tout ce qui peut te rapprocher du plus beau trône de la terre !

Mais la Guzla n'écoutait plus. Il y avait après la signature d'Isaac ce *post-scriptum* qui la fit tressaillir :

« Je sollicite instamment l'honneur et le bonheur d'être reçu par vous. J'attache le plus grand prix à cette faveur, et, si vous me la refusez, vous qui êtes si bonne, je devrais naturellement m'en prendre à la présence presque continuelle, dans votre demeure, du frère Angel, le favori du légat. Votre rigueur me l'indiquerait assez pour un rival dangereux, et, par juste représaille, il me faudrait user de mon influence sur l'esprit du cardinal Barberini pour obtenir le renvoi du novice dans un couvent cloîtré. »

Après cette lecture accablante, la cantatrice laissa tomber l'écrit et se renversa à demi sur son ottomane avec un douloureux soupir.

– Qu'as-tu donc ? demanda Fohé toute anxieuse

– Rien... ou presque rien... une de ces courtes défaillances. auxquelles je suis sujette depuis un mois. C'est passé.

– Alors... que décides-tu... au sujet de la dernière lettre ?

– Eh bien, répéta Guzla prenant tout à coup une résolution énergique, j'approuve ton conseil. Je recevrai messire Isaac de Laffémas qui peut, ainsi que tu le dis, pousser à la roue de ma fortune.

Puis elle ajouta en *à parte* :

– Et nous verrons ce que sera son astuce devant ma coquetterie. C'est trop peu d'un diplomate de hasard pour délier les nœuds réunissant deux cœurs comme le mien et celui d'Angel.

VI

LE DOCTEUR RUGGIERI

Au moment où la Guzla se décidait à une entrevue avec Laffémas, le bruit du heurtoir, sur la porte bâtarde de la rue, se répercuta par toute la maison. La cantatrice eut un secret pressentiment de la visite qui s'annonçait ainsi par un coup sec ressemblant à un défi.

– Va voir, Fohé, dit la Géorgienne. Si c'est M. l'avocat au Parlement, introduis-le dans cette pièce, et qu'il attende ; car ce n'est pas encore un maître, et ce sera peut-être un esclave.

La duègue ordonna à la camériste courant ouvrir, de lui abandonner ce soin. Elle enfila les corridors en donnant à ses allures une vivacité extraordinaire pour son âge vénérable. Elle n'arriva pourtant pas assez tôt pour empêcher qu'un second coup, plus retentissant que le premier, n'indiquât l'impatience du visiteur.

– . Doucement donc, dit-elle en ouvrant difficilement la porte de la rue, doucement nous avons entendu de reste !

La Guzla ne s'était pas trompée. L'homme qui se présentait aussi cavalièrement n'était autre que le riche avocat, tout vêtu de satin noir. Mais l'empressement qu'il apportait à s'introduire en ce moment n'avait pas pour excuse l'amour délirant retracé dans sa lettre. Ce qu'il craignait le plus c'était d'être retrouvé, saisi, accaparé par son ennuyeux complice. Il venait fort heureusement de s'en débarrasser quelques instants plus tôt en le lançant dans une querelle de portefeuilles. Aussi poussa-t-il un soupir de satisfaction en voyant l'huis s'ouvrir à demi devant lui.

– Allons, dit-il, jetant un regard furtif à droite et à gauche de la rue, le drôle a trouvé son maître et me laissera la paix pour aujourd'hui.

Puis il entra. Devant lui se tenait l'impassible Fohé, qui l'examinait d'un œil scrutateur :

– Eh bien, ma bonne, prononça d’un air enjoué messire Isaac qui comprit l’intention, suis-je de votre goût ?

– Oui, si vous venez ici pour augmenter la splendeur de Guzla, comme vous l’avez écrit.

– Vous savez donc à qui vous parlez ?

– Suis-je pas devineresse ?

– Alors, conduisez-moi auprès de votre maîtresse.

– Tout à l’heure, montez toujours, répondit la duègne en lui montrant un escalier d’une main, tandis qu’elle cherchait de l’autre à refermer la porte encore ouverte.

Mais une force contraire à la sienne poussait le panneau du dehors.

– Qui donc est là ? demanda-t-elle d’un ton aigre, jugeant toute nouvelle visite importune.

– Eh ! *per Bacco* ! moi, donc ! répondit une voix avinée qui fit reculer Fohé.

L’intrus profita de cette victoire facile pour pénétrer au cœur même de la place ; mais plein de prudence, afin de s’y maintenir, il adressa par derrière, à la porte, un magistral coup de pied, – qui la ferma sous le choc.

– Vous ! vous ! grommela de plus belle la suivante le Guzla ; ce n’est pas un nom cela, et si vous n’avez aucune mauvaise intention je vous somme de décliner vos titres et qualités.

– Oh ! *per Cupido* ! tout de suite. Je suis *il signor illustrissime doctor* René Ruggieri. Si cela peut vous satisfaire, ôtez-vous de là, mon cœur, et laissez-moi passer.

– Non pas ! répliqua Fohé en s’arc-boutant obliquement dans le corridor et formant un obstacle naturel qu’un homme bien élevé ne se serait pas hasardé à franchir. Il ne s’agit pas de donner son nom, les titres même, pour s’introduire dans une honnête maison quand on y est étranger : il faut encore déclarer ce qu’on y vient faire.

– Mais, que ne le disiez-vous, cher auge, fit l’efronté vaurien, en tapotant de sa main calleuse et noire le menton barbu de la vieille. Il ne m’en coûte pas de le révéler. D’autres auraient prétendu qu’ils se glissaient céans pour vous courtoiser, pour vous séduire, pour vous enlever, que sais-je ! Mais moi qui suis franc et vertueux, j’aime bien mieux confesser la vérité toute nue.

Donc, je pénètre chez vous, à la suite de mon noble ami, messire Isaac de Laffémas, et j'y viens pour l'assister dans la délicate mission qui l'y a conduit.

Devant l'étrangeté de cette déclaration, ou peut-être à cause d'un baiser trop alcoolisé que lui détacha, l'ivrogne, la gitane reprit tout à coup sa posture verticale, ce qui permit à René de forcer le passage :

– Vous dites donc, ajouta-t-il, que je trouverai ce ; cher maître ?

– Je dis, fit Fohé, que si vous ne sortez à l'instant, j'appelle à l'aide dans la rue, et que je vous é fais jeter dehors et arrêter comme un larron que vous e êtes.

A ce moment, la voix de Laffémas, intervint dans a le débat. Tout étonné de n'être point suivi par la duègue, après une courte station dans l'antichambre, Isaac était retourné sur ses pas : il avait reconnu les tapageur Ruggieri.

– Laissez passer cet homme, dit-il, non sans une dépit marqué ; ses paroles sont exactes ; il est de ma connaissance.

Cette déclaration n'empêcha pas la vieille des jeter sur l'empirique un regard empreint de malveil lance.

– Drôle de compagnon ! murmura-t-elle tout en dirigeant les deux hommes qu'elle intruduisit bientôt dans le *buen retiro* de la *diva*.

Seul avec son médecin, l'avocat lui reprocha amèrement son acharnement à le suivre dans un état si peu présentable.

– Bah ! repartit le drôle, pour échapper aux crocheteurs furieux j'ai tant couru. que j'en ai cuvé la moitié de mon ivresse. Je ne suis plus qu'entre deux vins. C'est l'état qu'il faut pour faire chanceler avec soi. la vertu des dames !

Avant que Laffémas, eut répliqué la Guzla se présenta, rayonnante sous un échaffaudage habile de dentelles et de diamants.

– Pardon, monsieur, de vous avoir fait attendre, dit-elle à Isaac, mais.

Elle s'arrêta surprise, à la vue d'un second visiteur à la tenue plus qu'hétéroclite, et ses regards interrogèrent curieusement celui qu'elle attendait.

– C'est à moi, madame, commença l'avocat, vexé et embarrassé tout ensemble, c'est à moi de m'excuser d'avoir, sans vous prévenir, amené mon

médecin, un homme instruit, inappréciable, et que je vous présente. J'ai pensé qu'il vous serait utile. si les indispositions opiniâtres dont vous souffrez, et dont s'inquiète toute la ville, peuvent se dissiper par des soins, non pas seulement intelligents, mais dévoués.

A chacune des épithètes flatteuses dont Isaac l'accablait à regret, l'empirique saluait par un mouvement automatique aussi plaisant que ridicule, accompagné d'un sourire béat qui contrastait singulièrement avec la malice diabolique de ses yeux. La diva, malgré l'explication, n'en resta pas moins intérieurement étonnée de cette singulière façon de venir escorté à un tête-à-tête. Elle remercia pourtant d'un geste gracieux son nouvel adorateur.

– Il est trop vrai, messire, répondit elle en acceptant la conversation sur le terrain imprévu où son interlocuteur la plaçait ; oui je souffre parfois, sans que mon mal indéfinissable soit bien cruel ; mais pour vous prouver combien j'attache de prix à votre attention délicate, je suis prête à accepter les services d'un aussi habile praticien que monsieur.

René s'inclina de manière à compromettre son équilibre, encore mal reconquis.

– Puis-je, sans indiscretion, continua-t-elle, vous demander comment s'appelle votre rival d'Hippocrate ?

– Votre esclave, il signor René Ruggieri, beauté à nulle autre pareille, se hâta de lancer l'éhonté buveur.

A ce nom qui lui rappelait une burlesque et récente déclaration, la diva eut quelque peine à étouffer une forte envie de rire.

– Eh quoi ! fit-elle en luttant toujours contre l'hilarité envahissante, vous seriez ce soupirant que.!

Et, n'y tenant plus, elle rit franchement avec des éclats argentins.

– Vraiment, monsieur, put-elle enfin articuler, vous n'êtes pas seulement un docteur célèbre, mais un amoureux redoutable. J'ai là une lettre de vous. si j'avais deviné qu'en acceptant de m'unir à votre sort, je serais devenue... doctoresse... j'aurais regardé à deux fois avant de la dévouer aux flammes. mais, à présent, il est trop tard... doctoresse !... et, de plus, sans doute, barbière. et apothicaire, selon la tradition I.

Et la belle railleuse se prit à se tordre sans se soucier autrement de la contenance plus que gênée de ses deux interlocuteurs. Une fois son accès de nerveuse gaieté passé, elle daigna enfin s'excuser.

– Pardonnez moi, de grâce, dit-elle ; mais j'étais si peu préparée à voir sitôt monsieur, que je n'ai pu me maîtriser.

Puis, s'adressant directement à Ruggieri, tout à fait dégrisé par son succès de bouffon :

– Voyons, docteur, parlons raison. Comment espérez-vous me traiter ? Ces spasmes m'ennuient.

– Cela dépend, madame, du mal que vous avez, dit-il avec une circonspection rancunière. Si vous voulez me permettre de vous interroger ; nous irons peut-être plus vite que vous ne l'espérez vers une guéri son rapide.

En même temps, il dardait sur la diva des yeux tout à la fois haineux et curieux.

– Où souffrez-vous ?

– Faut-il vous répondre sérieusement ?

– Je vous en prie.

– Et bien ! docteur, un peu partout, pour ne pas me tromper.

– Mais en dehors du malaise général, qu'éprouvez-vous ?

– De courts évanouissements.

– Le pouls a-t-il de la fréquence.

– Voyez vous-même.

Et la Géorgienne tendit à l'empirique un bras rond et potelé que celui-ci serra longuement à la naissance du poignet.

– Eh bien ? demanda la patiente.

René semblait triompher. Sans se hâter de répondre, un sourire sardonique retroussait ses lèvres moustachues tandis que ses yeux, tout à l'heure éteints, jetaient des lueurs fauves.

– Eh bien ? répéta la Guzla impatiente.

– Eh bien, madame, et Ruggieri articula complaisamment le mot, je penche pour une maladie très-naturelle, souvent peu grave, bien qu'elle doive durer un certain temps.

– Vous m’effrayez ! N’en pouvez-vous prévoir le terme ! Etes-vous bien sûr d’avoir découvert la nature exacte de mon mal ?

– J’en serai certain, signora, par un autre renseignement que vous me permettrez de solliciter de votre franchise. Recevez-vous ici beaucoup de visites du genre de la nôtre. avec une personne de moins toutefois.

Nous l’avons déclaré, malgré sa vie aventureuse et ses dix-sept printemps, Guzla avait certain côté de l’esprit aussi naïf qu’une fillette de douze ans, élevée derrière les grilles d’un monastère.

– Je ne vous comprends pas, monsieur répondit-elle, en ouvrant démesurément ses grands yeux de gazelle.

– Recevez-vous, répéta l’audacieux René, accueillez-vous en tête à tête des personnes. d’un autre sexe que celui de votre trop aimable duègne ?

L’implacable ignorance de la jeune fille ne devina pas encore où l’astucieux médecin voulait l’amener.

– Sauf le frère Angel, secrétaire de son éminence le légat, et qu’il m’envoie pour m’instruire dans la religion catholique, déclara-t-elle avec une franchise aveugle, aucun homme ne pénètre seul près de moi.

Mais, presque aussitôt cet aveu échappé, les yeux de la Géorgienne se dessillèrent et elle rougit extraordinairement.

Ce fut une lumière pour René que le nom du jeune dominicain, proféré par la cantatrice. Il se rappela, sur l’heure, sa rencontre du matin, et les traits du novice, embrouillés jusque là dans son esprit, lui revinrent distincts. Du même coup il pouvait se venger d’un rival heureux, et d’une femme qui l’avait baffoué. C’était trop tentant pour un Italien. Il jeta sur la jeune fille tremblante le regard de l’oiseau de proie fascinant l’alouette.

– Je veux vous croire, dit-il avec une ironie croissante ; nul autre que le charmant prédicateur ne pénètre intimement chez vous. Alors, votre maladie est de celles qu’explique l’intervention du Saint-Esprit. Attendez sa guérison. à l’exemple de la Vierge Marie, pleine de grâces. Amen.

Sur ces mots, il éclata de rire et sortit laissant , a catéchumène stupéfaite et Laffémas ébahi.

VII

PASQUIN ET MARFORIO

Les événements qui, le matin de ce jour-là, avaient retardé la marche d'Angel devaient avoir de fatales conséquences. Après sa fatale rencontre avec René Ruggieri, après son arrêt forcé avec le bandit Petit Jacques, le novice, en dépit de la rassurante réponse du portier gagné par lui, redoutait de pénétrer dans le château des papes, quoiqu'il eût dûment revêtu son manteau religieux. Pourtant il s'y décida, en recommandant à son affidé de se bien garder de dire qu'il avait pris les clefs de l'espèce de morgue des exécutés. Il l'avait laissée ouverte pour faire croire à l'effraction par quelque voleur de cadavres, soldé par un anatomiste, selon les us de l'époque.

– A la grâce de Dieu ! murmura-t-il en franchissant les degrés du palais, le cœur tout serré.

Vers le milieu de la cour d'honneur, quelqu'un l'accosta avec une humilité de mauvais augure.

– Permettez à un infime laïque de vous souhaiter le bonjour, mon frère ! prononça-t-on sournoisement.

Angel leva les yeux et tressaillit en reconnaissant le premier majordome du cardinal Barberini. Il y avait entre ces deux hommes à cause de la faveur du légat qu'ils partageaient également, comme une sourde animosité, qui

devait éclater un jour ou l'autre. Le secrétaire intime n'en rendit pas moins le salut très-courtoisement.

– Vous rentrez trop tard, ou trop tôt, continua le majordome : trop tard si, comme on l'affirme, vous avez passé la nuit dehors ; trop tôt si, comme vous allez le prétendre, vous êtes déjà sorti pour matines.

Angel envisagea son interlocuteur. Il vit dans ses yeux louches un éclair joyeux qui le prévint de se tenir sur ses gardes.

– Je suis perdu, pensa-t-il, si j'avoue la scandaleuse vérité. ou s'il peut la prouver !

En effet, comme punition de ses inexplicables et injustifiables courses nocturnes, le plus doux châtiment qu'il pût espérer, c'était d'être réintégré dans la couvent cloîtré. Ou chose plus horrible encore, si on venait à découvrir ses relations coupables avec Guzla, son incarcération à perpétuité dans un *in ce* lui paraissait certaine. C'était surtout ce marbre que redoutait le jeune homme qui, déjà, se voyait englouti vivant au fond d'une oubliette, et vidant ses forces en fureurs impuissantes, en désirs dévorants ; en terreurs infinies. Il fallait mentir pour chercher à éviter l'horrible perspective.

– Sire majordome, dit-il en payant d'audace ; rien 3 ce qu'on vous a conté n'est vrai. N'étant pas sorti puis hier, je n'ai pas eu la peine de rentrer. D'ailleurs, si j'en avais agi ainsi, ce n'eût été que par un paint motif, et je n'aurais à rendre compte de mes actions qu'au seul homme qui puisse souverainement m'interroger ; à son Eminence le vice légat, votre maître et le mien,

L'officier du palais s'inclina :

– Aussi, répliqua-t-il, est-ce Monseigneur lui-même que je compte informer de la rumeur publique a le priant de mettre un terme à des bruits compromettants pour votre ordre tout entier.

– A votre aise ! répondit Angel qui resalua et continua sa route vers le perron conduisant aux appartements du délégué pontifical.

A ce moment, un suisse de service le pria de se rendre auprès de l'Eminence, qui le faisait mander.

– Déjà ! pensa le novice de plus en plus troublé. serait-ce un interrogatoire qui se prépare ? Oh ! non 1 Barberin doit tout ignorer encore. N'importe ! à quelque prix que se soit, il faut nier, nier quand même.

Et plein de cette résolution, il affronta le représentant du Saint-Père qui l'attendait.

– Vous m'avez fait demander, Excellence, balbutia-t-il.

– Oui, mon enfant, répondit le vieillard avec une spirituelle bonté, j'ai voulu savoir de vous-même de nouvelles de notre chère idolâtre, dont le salut sera votre œuvre, plus encore que la mienne, puisque je ne puis à cause de ma goutte, l'entretenir que rarement. Heureux les bons jarrets pour aller ouvrir les portes du ciel.

Angel considéra rapidement le prince de l'Eglise pour juger de la sincérité de ses paroles.

Le légat était calme et souriant.

– Monseigneur, dit-il, votre protégée n'a qu'un but : entrer le plus tôt possible dans le giron de notre Sainte Eglise : c'est son vœu le plus cher. Elle voit supplier de ne plus retarder l'heureux moment de sa conversion et dépouillera, dans le baptême, toutes les erreurs de sa religion réprouvée.

– La croyez-vous suffisamment préparée ?

– Je le crois, fit Angel, en blêmissant, de son assertion sacrilège.

– Bien, mon fils, reprit le cardinal. Il en sera ainsi que le désire la catéchumène., et vous pourrez puisque cette nouvelle doit la combler d'une joie céleste, lui annoncer aujourd'hui qu'elle recevra solennellement le baptême dans notre cathédrale de Dons, à l'Epiphanie prochaine.

– Aujourd'hui, a déclaré votre éminence ?... Mon infime intermédiaire sera inutile, puisque vous daignerez recevoir la postulante dans quelques heures.

– Je l'espérais, mais de nombreuses dépêches arrivées de Rome et qui exigent de promptes réponses, me forcent à retarder cette réception... Allez mon enfant, rendez-vous auprès de la convertie ; continuez, par de sages conseils, à guider dans les sentiers éternels son âme, si facilement ouverte aux lueurs célestes.

Fra Angel sortit plus vivement impressionné qu'auparavant. Les paroles onctueuses et saintes du prélat tombaient sur son cœur comme autant de remords, tant semblaient ironiques les louanges qu'elles renfermaient à son adresse. Dans l'antichambre, il se croisa avec le majordome. Les deux

ennemis se toisèrent avec une assurance perfide qui laissait percer leur haine.

– Au plus fort ! semblaient-ils dire.

Une fois hors du palais, le dominicain retomba dans ses réflexions perplexes, perdant à chaque pas un peu de l'espérance qu'il avait puisée dans la réception du légat. Ce fut dans des transes mortelles qu'il arriva, presque sans s'en douter, sur la grande place d'Avignon.

Quand les papes, chassés de Rome, avaient transporté le Saint-Siège dans la capitale du Comtat Venaissin, ils avaient traîné à leur suite beaucoup des coutumes de leur primitive résidence. Après le retour des souverains pontifes au sein de l'ancienne reine du monde, Avignon, peut-être par regret et envie, conserva longtemps la plupart de ces traditions romaines. Ainsi, à l'imitation du Pasquin et du Martorio ces critiques en marbre de la cité sacro-sainte, sa rivale d'un siècle avait aussi ses deux énormes statues mutilées, d'origine antique, sur les torsos desquelles s'exerçait, au crayon blanc, la verve critique des Juvénals avignonnais. Jusqu'à la fin du règne de Louis XIII existèrent ces interlocuteurs de pierre que l'écriture transformait parfois en véritables diffamateurs. Ils occupaient un coin de la grande place.

Lorsque Angel approcha de ce forum moderne, un grand bruit attira son attention, jusque-là absorbée en lui-même, et lui fit relever la tête. Le peuple était attroupé autour des pamphlétaires granitiques et, dominant les têtes, apparaissait, le visage masqué, un personnage assez débraillé. Angel s'arrêta comme les autres, mais il regarda de loin, sans se confondre avec la foule. Le masque, ayant escaladé le socle de briques commun aux grands débris des deux statues, s'appliquait à calligraphier, avec un morceau de craie, sur leurs vastes poitrines, de gros caractères très-lisibles à distance. Sur Pasquin se lisait déjà : « La mulsumane Gruzla va devenir une vierge Marie ; qui a fait l'Annonciation ? » Marforio répondait par le même procédé : « Le novice Angel ; malgré ses aîles angéliques, il est tombé de la fenêtre de la susdite vierge, sur la tête d'un de mes amis, à cinq heures du matin » Puis, c'était à Pasquin de reprendre : « Marie-Guzla, ayant subi la Salutation et la Visitation, arrive à l'Incarnation. Qui est son Saint-Esprit ? »

Le dialogue s'arrêtait à ce passage, mais le dominicain n'avait pu dépasser la phrase où se lisait son nom.

Dans son état de prostration, amené à la longue par l'insomnie et l'inquiétude ; la cervelle étourdie par les cris et les rires de la populace, il crut être un instant le jouet d'un rêve. Il ne lui semblait pas possible qu'un homme fût assez audacieux pour traîner ainsi sa réputation de chasteté et de sainteté dans la boue des brocards populaires. Il ne comprenait au dialogue métaphorique et insultant des statues, qu'une chose : sa faute devenait publique, il était perdu ! Il tressaillit horriblement : son nom reparaissait une deuxième fois dans la dernière réponse à Pasquin.

– « Touj ours le dominicain Angel » venait de repliquer Marforio.

Puis, l'écrivain masqué disparut.

Le novice chercha alors à s'expliquer clairement les quatre inscriptions. Que signifiaient ce mélange de profane et de sacré, dont il ne savait découvrir le sens ? Car il faut bien le dire, pour lui comme pour Guzla ; quoique la raison se refuse presque à le croire : élevé depuis sa sixième jusqu'à sa seizième année à l'ombre sépulcrale des arceaux de son cloître, Angel ne savait rien de l'humanité *vivante*, pas plus que de ses lois de reproduction. Il était arrivé à ses vingt ans en regardant toujours au ciel et jamais sur la terre ; de là son ignorance : il avait trébuché dans les bras de la Géorgienne sans deviner les conséquences possibles de sa chute. Aussi, les phrases symboliques qu'il avait vu tracer continuèrent-elles à n'exprimer pour lui que la fatale dénonciation de ses relations sacrilèges avec la musulmane. Tout à coup des cris, des huées se firent entendre,

– C'est lui, le voilà !

Le jeune homme se redressa.

Des hommes, des femmes, des enfants couraient vers lui en masse compacte.

– Honte au frère Angel ! Haro sur le séducteur enfroqué de l'infidèle ! hurlaient mille voix.

Quelques pierres furent lancées, l'une d'elles l'atteignit à l'épaule. C'était à lui qu'on en voulait ! Le moine vit alors qu'il était perdu sans remède : le dialogue de Pasquin et de Marforio se confirma de la constatation de ses sorties nocturnes par le majordome du légat, et la voix du peuple serait bien la voix de Dieu, pour affirmer sa dégradation

honteuse, ses désordres impies ! Fou de terreur et de remords il s'enfuit comme un cerf traqué, poursuivi par la multitude qui ne cessait de répéter :
– Sus au frère Angel ! sus à l'amant de la Guzla !

VII

LE TENTATEUR

Demeuré seul avec Guzla, après l'étrange départ de Ruggieri, Laffémas s'était mis à peser toutes les chances qui lui restaient de séduire la jeune fille. Les allusions de l'empirique à la position physique de la Géorgienne, étaient assez claires, pour un homme dépravé comme Isaac. Seulement, l'avocat connaissait l'esprit exagérateur de son digne affidé, quand il s'agissait pour lui de se venger, en distillant une bonne grosse calomnie. Que Guzla eût Angel pour amant, cela ne paraissait guère douteux au soupirant enragé de jalousie ; mais que la chute de la diva dût avoir un résultat. vivant, cela lui paraissait au moins douteux devant la contenance de la cantatrice.

En effet, celle-ci avait démêlé, dans les railleries du docteur éconduit, qu'il soupçonnait, grâce à sa science, l'infraction commise par elle à la sagesse. Mais son intelligence, restée encore d'une ignorance enfantine, car la sauvage candeur du novice n'était certainement pas faite pour l'éclairer ; cette intelligence innocente dans un corps ayant cessé de l'être, arrêta là

des découvertes du docteur... parce qu'elle même n'en n'avait pas davantage.

La jeune femme se redressait donc hautaine, prête hier, pour sauvegarder ses secrètes amours, ce qui, on elle, ne pouvait se prouver. Cette attitude en imposa à Laffémas, qu'une passion tumultueuse et apure devorait réellement. Puisqu'il n'avait point aspiré, avant tout autre, cette fleur d'Orient, à tout dix il lui fallait l'arracher à son premier possesseur, pour satisfaire sa haine envieuse et aussi ses désirs effrenés, irrités plutôt que refoulés par l'idée du bonheur charnel de son rival. Sa ligne de conduite fut hacée en une minute, car c'était un homme subtil et rompt dans le mal.

– Ce misérable Ruggieri est ivre ou fou, s'écria-t-il. ordonnez-moi de vous l'avoir amené, madame, je dis m'en punir, s'il le faut, en me privant moi-même votre radieuse vue.

– Non, restez, répondit résolument la Géorgienne, et insolent personnage est insensé, en effet. Mais votre intention était bonne en me le présentant : pourquoi vous en punirais-je ?

– Faut-il accepter comme un heureux augure, fit juteusement Isaac, le tête-à-tête que vous semblez accorder, divine signora ?

C'était, de son côté, une créature vigoureusement rempée que la diva ; en ce moment, elle n'avait qu'un but, se débarrasser d'un adorateur menaçant pour angel, en le contraignant, à force d'audace, de croire pronéesses suppositions et celles de René sur le novice.

– Le tête-à-tête sera court, articula-t-elle froide ment, et ne vous est toléré que pour vous en évitez d'autres.

– Vous avez lu ma lettre, cependant, madame répliqua l'avocat, et votre sévérité a lieu de m'étonner.

– J'ai lu, en effet, votre épître. Les proposition que vous m'y faites, messire, sont assez brillante pour éblouir. si elles n'épouvantaient pas. Vous basez votre alliance sur une tombe !

– Eh ! qu'importe, s'écria Laffémas avec un fougue qui n'était peut-être pas feinte. Qu'importe pourvu que je tienne mes promesses. Je vous le jure Guzla, vous serez ma femme. Ni le ciel ni l'enfer n'empêcheront que cela soit !... Je vous le répète de vive voix, j'éprouve pour vous la seule affection qui jamais bouleversé mon âme... Soyez à moi... et, contre votre

possession, je vous apporterai une fortune donner de l'envie aux princes ! A force de talent d'intrigue, je m'approcherai assez du trône de Fran pour vous faire asseoir sur ses marches !... Tout ce pour votre amour. L'aurai-je ?

– Non répondit l'intrépide jeune fille.

L'avocat s'oublia dans un moment d'irrésistible fi reur.

– Prenez garde ! gronda-t-il. Ces bonnes grâce que vous me refusez, si l'on établissait que vous prodiguez à quelqu'un.. qui appartient à Dieu. serait sa ruine. et la vôtre ! Vous, l'honneur d'Avi gnon. Vous en deviendriez la risée. Une dout captivité, peut-être.

– Des menaces ! interrompit Guzla. Vous vous ifaites maintenant l'écho des mensonges que vous de-vouiez tout à l'heure. et vous me menacez comme ans votre calomnieuse épître. A votre tour de prene garde, messire. Vous avez été bien imprudent s à vis de moi !

– Que voulez-vous dire ?

– J'ai bien envie de porter la lettre que vous m'asssâtes ce matin au représentant du Saint-Père, au rdinal-légat dont vous êtes le suj et, par votre maage et votre établissement dans cette ville, et de lamer sa protection contre vous !

Le perspicace Laffémas se rappela certains termes son message et vit de suite le parti que la musulne saurait en tirer à sa charge. Il maudit intérieunent son imprudence, et se jura de ne plus rien ire de compromettant à l'avenir. « Avec deux lignes n homme, je le ferais pendre, déclarait plus tard *alter ego* Laubardemont.

– Eh bien, signora, que résulterait-il de votre inrète communication à son Éminence ! demanda-en payant d'effronterie.

– Il résulterait d'abord, répartit-elle, que messire Sac de Laffémas passerait pour un époux. suspect, spéculer sur la mort probable de sa femme, trèsimportante, pour séduire une jeune fille Il résulte-nt, ensuite, que monseigneur Barberini, voulant beaucoup de vertu, au moins apparente, dans les personnes qui l'approchent, renverrait immédiatement et honteusement en France l'agent de M. de Richelieu, avec une note à l'évêque de Luçon, bien capable de goûter celui-ci d'en faire désormais son second. Il alterait, enfin, que M^{me} de Laffémas, prévenue des declarations

trop... vives de son mari à son héritage, s'arrangerait pour lui épargner même la préoccupation de l'espérer..

L'avocat demeurait stupéfait. Cette orientale, naïve sur certains points, était, aussi rusée que lui pour contreminer les attaques prétendant l'enlever son amant.

– Bah ? fit-il avec une légèreté affectée. Malgré son manie de réformer les mœurs, le vice-légat ne réussie pas à empêcher la moitié des *monsignori* que lui en voie Rome, d'avoir des maîtresses cachées. Pourquoi n'en rechercherais-je pas une, moi, gentilhomme laque, en définitive ?

– Soit, reprit la Géorgienne, mais serai-je u amante ordinaire aux yeux des prélats ? La religion de Mahomet est encore la mienne. Le rigorisme catholique, indulgent pour vous si vous commette quelque scandale avec une courtisane avignonaient ne vous pardonnerait pas d'avoir convoité, pour l'attacher à vous avant son baptême, l'infidèle Guzla la La délégation de l'inquisition romaine n'a-t-elle Il condamné, dernièrement, pour adultère, le capitaine Méran et sa complice, l'un à l'exil, l'autre à la récession perpétuelle... parce que cette dernière et juive ?

Isaac pensa qu'il pouvait retourner cette citat d'une manière terrible contre le novice dominiez et sa catéchumène. Mais une autre inspiration t versa soudain son cerveau. Pour le coup, il avait trouvé le joint de l'armure dont se couvrait celle qui convoitait.

– Hélas ! oui, murmura-t-il d'un ton pénétré sais combien l'intolérance fait des progrès ici. Mais pourquoi me menacer à mon tour de ses rigueur Guzla, moi qui, au fond, en dehors des passagères colères que me cause votre dédain, ai surtout en vue de vous sauver de l'abîme creusé sous vos pas par le fanatisme même.

– Expliquez-vous plus clairement. Et si vous m'en imposez pour m'effrayer, sachez à l'avance que, comme votre saint Thomas, je ne crois point sans preuve !

– Pauvre enfant, vous ne sentez donc pas dans quel péril occulte vous jette votre bizarre désir de conversion ?... Non, vous ne sauriez prévoir, dans votre jeune loyauté, que nos prêtres, sombres araignées, tissent des trames invisibles où vous autres, frêles papillons, et folles mouches, vous finissez toujours par embarrasser pour jamais vos ailes.

Guzla, devinezce qui arrivera après votre baptême ?... Le prince de l'Église, qui vous servira de parrain, vous gardera, de gré ou de force, près de lui, sous prétexte qu'il répond de votre salut sur le sien, qu'il est devenu votre père spirituel, qu'il doit diriger vos actions désormais et vous sauvegarder des embûches du démon Puis, deux ou trois semaines plus tard, sur un bref du pape, on vous enfermera dans quelque couvent bien rigoureux de Trappistines ou d'Ursulines. où vous passerez le reste de vos jours.

L'habile Isaac touchait juste Ce que l'élève des Zingari mettait au-dessus de toutes choses, – peut-être même de son amour, – c'était sa liberté. Comme un rossignol adulte qui ne vit pas en cage, il lui fa] – lait, à sa volonté, pouvoir prendre possession de l'air et de l'espace. La déclaration de l'avocat lui causa d'abord un affreux serrement de cœur. Mais, presque aussitôt, elle se souvint qu'il avait des raisons majeures pour tenter de lui faire perdre la tête.

– Non, non, répéta-t-elle, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible, une telle machination serait trop odieuse !

– C'est l'exacte vérité : la belle Guzla portera, au lieu de soie, la bure grossière, sa peau satinée se marbrera sous la haïre ; la discipline mâtera les ardeurs de son sang généreux : le jeûne étiolera ses ravissants appas ; elle usera ses genoux sur les froides dalles des sépulcres. et, ridée, cassée, méconnaissable à quarante ou cinquante ans, si elle n'est pas folle ou morte, elle deviendra. peut-être supérieure des bénédictines réformées de Sainte-Marie, ou des Carmélites déchaussées de Sainte-Thérèse.

L'affémas avait esquissé ce sombre tableau avec tant de conviction apparente, que la Géorgienne sentit l'effroi la ressaisir à la gorge plus violemment que jamais.

– Mais je résisterai, je me révolterai, balbutia-t-elle d'une voix étranglée, je n'accepterai pas sans lutte cette abominable contrainte. J'en appellerai à la justice souveraine !

– Si la néophyte résiste, quelque caveau monacal domptera sa rébellion et ses clameurs par le froid, la faim et la soif

– Ah ! taisez-vous, exclama-t-elle. Vous mentez. pour égarer ma raison. pour me contraindre à me jeter dans vos bras comme en un unique refuge !

– Lisez, dit froidement Isaac en tirant un papier de dessous son pourpoint. Hier, mandé par le légat, j’ai dû l’attendre seul dans son cabinet. J’y ai trouvé cette note à la signature pontificale. et je l’ai dérobée pour vous désiller lez yeux, insensée !

C’était exact, et l’agent de Richelieu risquait son va-tout sur cette pièce. Le cours de l’entretien l’avait amené au plan arrêté par lui dès la veille, pour arriver à déterminer la cantatrice à quitter Avignon avec lui ; car, la veille aussi, il avait reçu de l’évêque de Luçon un message lui annonçant la mort du connéssable d’Albert de Luynes, favori du roi, et par conséquent la rentrée triomphale aux affaires de Marie de Médicis, dont le prélat était alors l’inspirateur politique. Mais dans sa missive le futur cardinal-duc laissait percer la quasi-certitude de devenir bientôt premier ministre, plus puissant que la reine-mère, que le roi lui-même, et il appelait de suite à Paris, près de lui son envoyé, – un de ces instruments indispensables aux ambitieux supérieurs pour creuser leurs gapes.

Comme Laffémas voulait à tout prix s’assurer l’irritante et voluptueuse conquête de la fille des sultans, l’avait, par une manœuvre frauduleuse, approprié la note de Grégoire XV à l’effet qu’il espérait en tirer. Voici ce que lut Guzla toute frémissante : « Hâtez la conversion de la cantatrice infidèle. Ce sera d’un bon exemple pour le monde profane, mais il faudrait qu’il fut complet : Employez *la force et non l’éloquence* pour faire confiner la néophyte dans quelque saint monastère. » Les initiales et le sceau au souverain pontife authentiquaient ces lignes. Seulement l’avocat, qui griffonnait si indéchiffrablement pour son compte, avait profité des leçons du aussaire Ruggieri pour falsifier, au besoin, un mot ou deux dans les écrits des autres.

« *La force de votre éloquence*, » avait tracé le Saint-Père... « *La force et non l’éloquence* » avait rectifié, après rature imperceptible, Laffémas. –

Si bien que le conseil émis par le Pape se transformait en avis impératif, pour l’intéressée qui le parcourait d’un œil égaré.

– C’est infâme ! s’écria-t-elle enfin, éperdue, pantelante ; je veux fuir. fuir à tout prix ! –

Et, pour la première fois, elle accusa amèrement, dans son for intérieur, le fatal amour d’Angel de l’avoir plongée dans un tel gouffre d’angoisses.

– Vous fuirez, Guzla, insinua doucement le tentateur, vous fuirez.. pour briller à Paris, plus triomphante que jamais... même sur le théâtre, si vous l'exigez !

– Que faire ! que faire ! répétait-elle. *

– Ecoutez, lui murmura-t-il à l'oreille en l'enveloppant d'un regard de serpent : à la chute du jour mon carosse de voyage s'arrêtera au coin de cette maison. Venez m'y rejoindre. et nous quitterons Avignon. pour la fortune, pour le bonheur !

Il l'entraînait au balcon, afin de lui montrer l'en droit où attendrait sa voiture. Elle se rejeta violemment en arrière : au bout de la rue elle avait aperçu u le novice dominicain accourant en désordre. –

– Malédiction ! le moine maudit ! blasphéma Isaac qui, lui aussi, avait vu.

Mais la Géorgienne, l'âme bouleversée par toute les mauvaises incitations des terreurs paniques, 1 calma par ces mots saccadés.

– Cette fenêtre. Guettez-la du dehors Si elle s'ouvre. venez. me prendre !... Si elle reste fermée.. Adieu !

L'avocat débauché, contempteur juré de la vertu féminine, supposa son triomphe presque assuré en entendant les paroles arrachées au découragement momentané de Guzla. Dans un transport irréfléchi, il tomba à ses pieds, en couvrant de baisers une main que la prostration de la jeune fille qui abandonnait. Au même instant, la porte s'ouvrit avec fracas, Angel, à qui la poursuite du peuple avait donné des ailes, s'arrêta sur le seuil, pétrifié de stupeur, blême de rage jalouse.

IX

LA TRAHISON

A cette apparition inattendue, un cri s'échappa de la poitrine de la jeune femme. Laffémas se releva tranquillement, salua d'un geste d'intelligence la Géorgienne, passa devant le moine avec un sourire tonique et sortit. Les deux amants restèrent seuls. but d'abord, Angel, suffoqué, par la surprise, la douleur et l'indignation, ne put que se laisser tomber sur un siège où la tête appuyée sur ses deux mains, et resta comme anéanti. Sa maîtresse, à genoux devant lui, le regardait avec un effroi que domptait aduellement, pourtant, son foncier orgueil. Bien-si elle eut reconquis assez de sang froid pour tenir se à l'orage.

— Angel ! murmura-t-elle.

Celui-ci se releva menaçant.

— Taisez-vous, infâme ! exclama-t-il.

La rude apostrophe qui cingla l'amour-propre de se Géorgienne, comme le fouet pique la cavale, provoqua en elle cette froide colère des femmes insultées, même légitimement, qui se traduit en ironie aigüe.

— Qu'avez-vous dit, mon ami ? demanda-t-elle. J'ai : mal entendu, n'est-ce pas ?

— J'ai dit, ou plutôt je dis, madame, que l'homme assez fou pour sacrifier sa vie, sa dignité, son âme à une créature aussi indigne que vous, mérite les plus grands malheurs, et qu'il n'a plus qu'à courber ! front sous sa honte.

— Décidément vos injures s'adressent à moi. E quoi donc les ai-je méritées, s'il vous plaît ?

Cette audace exaspéra le novice.

— Pourquoi ce Laffémas abhorré était-il a vos pieds, tout à l'heure ? Pourquoi ces lèvres abjecte vous touchaient-elles ? proféra-t-il d'une voix tonnante.

— Vous êtes bien curieux aujourd’hui, répondit en souriant la cantatrice. n’irritez pas la haine qui

– Oh ! ne raillez pas !... n’irritez pas la haine qu’a soulevée en moi l’action inouïe de ce pervers. Que faisait-il ici. où, jusqu’ lors, vous n’aviez jamais reçu en tête à tête... que me

– Est-ce que le frère Angel deviendrait. ja ou fit la Géorgienne, s’acharnant d’autant plus dans ! cruelle comédie qu’elle y gagnait la preuve redoublement de passion de son amant.,

– Oui, gémit-il, oui, je suis jaloux ! le moine jaloux !... jaloux à te tuer, Guzla, pour les – que tu te laissais ravir par cet homme. Entre tou les tortures que je te peignais cette nuit. je caché la plus horrible ! ;

– Mais j’en suis flattée, ravie même : la jalousie prouve l’amour, selon le dicton populaire.

Ce dernier sarcasme accabla le malheureux au lieu de l’irriter encore ; l’allusion au peuple lui rappela la poursuite à laquelle il ne s’était que difficilement dérobé.

– Qu’avez-vous donc à me harceler ainsi ? articula-t-il presque plaintivement. Ne suis-je pas assez infortuné déjà ? Ne savez-vous point que je suis irrémédiablement perdu ?... Non, c’est vrai. La rage où m’a plongé ce corrupteur surpris à vos genoux m’a fait oublier de vous révéler même le terrible danger qui nous menace.

Toute la morgue d’emprunt de la jeune fille s’évanouit à ces dernières paroles. Un douloureux pressentiment pâlit ses traits.

– Un danger. qui nous menace ! répéta-t-elle en se rapprochant vivement d’Angel. Parle. parle vite !

Il lui raconta la scène de la grande place d’Avignon, les épigrammes de Pasquin et de Marforio, confirmant seulement selon lui, la dénonciation probable, par le majordome du légat, de ses échappées nocturnes et caractérisant leur but caché !...

– Non, termina-t-il, non Guzla, je n’accourais pas ici pour t’épier, pour surprendre la traduction exagérée d’une galanterie banale à ton adresse. Je profitais de mes derniers instants de liberté pour venir te crier : Il faut fuir ensemble ! Mon parti est pris... J’ai vaincu les scrupules de ma conscience timorée ! Je déchire la robe. dont je suis indigne.. Fuyons. cette nuit !

Cette résolution, qui épargnait peut-être à la can- 1 tatrice une odieuse trahison, la remplit de joie : les tentatives de Laffémas s'anéantirent devant le prestige du véritable amour.

– Partons. partons tous deux Angel, s'écria-t-elle avec enthousiasme ; partons. pour rester unis jusqu'à la mort. Moi-même, je sais qu'une trame sans nom se tisse contre ma liberté dans cette cité hypocrite. Fohé va organiser nos préparatifs de départ, nous procurer discrètement une voiture.

– Impossible ! l'interrompit-il. Ce serait donner l'éveil. Il faut que nous sortions du Comtat Venaissin à pied, presque en mendiants.!

Les délicatesses de la sensuelle orientale se révoltèrent à cette décision.

– Je suis souffrante depuis un mois, objecta-t-elle. Mes forces ne me permettront pas d'accomplir ainsi un trajet de dix lieues. Prenons au moins deux chevaux. ou remontons le Rhône en barque, jusqu'aux limites du Languedoc.

– La garde cavalière du légat ne tarderait pas à nous atteindre, répliqua son amant. Ses courriers porteront notre signalement sur toutes les frontières du Comtat et de la principauté d'Orange. mais qui reconnaîtra, sous des haillons l'aristocratique Guzla, le blanc dominicain Angel ?... La lenteur même de notre marche sera une protection de plus.., Nous rôderons dans les villages intermédiaires, jusqu'à ce qu'on nous ait presque oubliés, quand nous essayerons de gagner Nyons en Dauphiné.

– Pour nous échapper par cette voie, risqua timidement la jeune fille, ne faut-il pas suivre la route du Ventoux. où l'on affirme qu'est cantonnée la horde de Carrefour ?... Ce bandit passe pour impitoyable. S'il nous arrêtait ?...

Les objections de sa maîtresse réveillaient le doute et l'irritation au cœur du moine.

– Eh ! ne vaut-il pas mieux, se récria-t-il, périr sous le poignard des brigands que sous la discipline des inquisiteurs ?... Voilà bien des craintes pusillanimes, Guzla !... Mon amour a vaincu les miennes : que devient la vaillance du tien ? Est-ce à moi de te rejeter à la face l'accusation de lâcheté dont tu m'accablais ce matin ?

– Je suis prête à partir, déclara la Géorgienne, froissée et domptant ainsi sa secrète peur des dangers et des fatigues du chemin.

– Merci !... ô merci ! ma bien aimée, dit-il en la serrant sur son sein avec transport. Mais où irons-nous ?

– A Paris !... Marie de Médicis y protège l'art lyrique, selon les traditions de sa famille N'est-ce pas sa parente Catherine qui y amena les Gelosi, ces chanteurs bouffes de Venise ? Elle-même n'appela-t-elle pas, aux fêtes de son mariage, la célèbre Isabelle Airéini pour jouer l'*Euridice* de Coccini ! Et l'actrice incomparable n'a pu être arrachée que par la mort à l'idolâtrie de ces Parisiens, enthousiastes de tous les talents. Sa place reste encore à conquérir... et je la prendrai 1. Je t'envelopperai dans ma renommée, Angel, et ma tendresse te traduira en bonheur chacun de mes triomphes !

Mais une sombre tristesse avait subitement plissé le front pur du jeune homme.

– Guzla, articula-t-il sourdement, je ne veux pas de ta gloire banale. Ne m'as-tu pas entendu ?... Je suis jaloux de toi. Jaloux de tout et partout. Jaloux de ces regards hardis qui te parcourent sur la scène, de ces bravos qu'on te prodigue. de ces sourires dont tu les paies. Je suis jaloux de l'acteur qui est ton amant dans les fictions scéniques. Jaloux du public tout entier à qui tu veux plaire, à qui tu offres parfois, demi-nues, ces beautés que je voudrais sceller, pour tout autre œil que le mien dans une châsse inviolable comme des reliques saintes. Non ! non 1 pas de théâtre, pas de cette prostitution à la célébrité., qui m'assassinerait moralement à coups d'épingle !

La diva demeura un instant atterrée.

– Que ferons-nous, alors ? murmura-t-elle ; comment vivrons-nous ?... Imprévoyante que j'ai été, j'ai dissipé, en folles somptuosités, presque tout le gain produit par mes succès. Depuis la retraite imposée par ma conversion, je vis ici des libéralités du cardinal-légat. Je ne possède rien, sauf mes bijoux, dont la vente ne saurait soutenir notre existence au-delà d'une couple d'années, je suppose.

– Nous nous retirerons dans quelque modeste ville de province, déclara Angel. Là, les sciences, que m'ont permis de cultiver les loisirs du cloître, subviendront à nos besoins. Je me consacrerai à l'enseignement.

– Mais c'est, au moins pour longtemps, presque la misère qu'un pareil sort. et je ne l'accepte pas, protesta la cantatrice révoltée. Pourquoi rejeter

follement l'aide de mon talent. Si ma splendeur doit t'assassiner, ton obscurité sinistre me tuera, moi. Je suis comme le papillon : il me faut les fleurs les airs et les rayons.

– Mon affection ne te tiendra-t-elle pas lieu de tout cela ?

Il y avait un bouillonnement de colère dans le ton sardonique du novice. La Géorgienne passa de l'aigreur à la supplication.

° – Je te le répète, mon Angel, fit-elle avec son organe le plus enchanteur, je ne pourrai exister dans cette ombre que tu rêves. La rose s'étirole faute de soleil, mon soleil à moi, c'est l'art. c'est la gloire !

– Ce matin, ton soleil, c'était ma tendresse, et nulle gloire ne valait mon amour !

La parole du dominicain devenait tout à fait mordante ; elle changeait en froid raisonnement l'entraînement de sa maîtresse, qui trouvait ce jaloux égoïste de plus en plus capable de faire leur malheur à tous deux.

– Votre projet de fuite pénible et de retraite cénobitique est-il irrévocable ? lui demanda-t-elle avec raideur.

– Il est immuable comme ma passion pour toi !

– C'est bien.

Dans ces deux mots, il y avait quelque chose de si glacial qu'Angel en éprouva comme la sensation d'une pointe d'acier au cœur.

– Comme vous me dites cela ! s'écria-t-il.

– Comment m'avez-vous dit, riposta-t-elle, ces arrêts condamnant à mort ma jeunesse et mon intelligence, bourreau de mon âme ?

– Ah ! comédienne Vous ne m'aimez plus. Vous ne m'avez jamais aimé ! l'apostropha-t-il. Vos sens vous ont entraîné vers moi. comme ils vous poussent, sans doute, à présent, vers ce Laffemas. dont vous receviez les baisers !

L'exaspération féline envahissait de nouveau la diva : d'un seul trait, elle rendit au décuple la blessure de l'injure reçue.

– Peut-être ! dit-elle en allant s'accroupir nonchalamment sur les coussins.

Un transport de fureur enflamma le sang d'Angel.

– Prenez garde ! Ne tentez pas Dieu 1 rugit-il.

– Vous mêlez toujours le sacré au profane, fit-elle railleusement. C’est ainsi que vous avez su concilier vos voluptés mondaines avec votre froc monacal. L’avocat Isaac n’a pas besoin de ces compromis hypocrites, lui !

– Malheureuse ! râla le forcené. Un moine comme moi., un maudit comme moi. pousse tout à l’extrême. Vous êtes en même temps mon enfer et mon paradis. et je ne veux pas vous perdre. Oh ! ce Laffémas ?... Tu resteras à moi, sirène. J’empêcherai bien ce col de cygne de se rougir sous les lèvres d’un autre 1

Il avait marché à elle tout trébuchant, mais en la fascinant sous l’éclat mortel de ses prunelles dilatées. Il lui crispa autour du cou ses doigts nerveux. Elle poussa un cri étouffé de douleur et se débattit pour échapper à l’étreinte qui l’étranglait. Mais celle-ci cessa presque aussitôt. La souffrance peinte sur le visage de son amante, rendit à lui-même le frénétique Angél. Il tomba prosterné devant sa victime et fondit en larmes.

– Grâce !... Pitié ! Pardon’ !.... sanglotait-il. Je suis un misérable un barbare. un monstre ? Ou plutôt, non !... J’ai eu un instant de folie 1 Oh ! que je souffre !... Quelle lutte, quelles craintes me boule— versent !... Pars.. mais sans moi, ma bien-aimée... Abandonne moi à l’inquisition, aux tortures, à *l’inpace*. Je suis indigne de toi !

Il se traînait à genoux. Il maculait, de sa bouche humide, le bas de la robe de Guzla. Il eût attendri un rocher. La Géorgienne céda à un magnanime mouvement.

– Va apprêter notre fuite, lui dit-elle en effleurant de son souffle embaumé ce front humilié.

Il se releva radieux, illuminé, transfiguré.

– Tu es un ange !... Tu es ma vie !... s’écria-t-il. Comment mériterai-je jamais la sublime rédemption ?... Car sans toi, sans ta présence, ma damnation était consommée dès cette heure. Mais plus un instant à perdre. Son Eminence Barberini va sortir de sa retraite quotidienne de l’après-midi. et on lui apprendra tout. et il donnera sans doute l’ordre pour mon arrestation.. J’ai à peine le temps de me procurer nos déguisements.

– Cours. et reviens me chercher ; je te suivrai partout.

Le novice enivré ouvrit ses bras. La Guzla s’y précipita palpitante et recevant, heureuse, les caresses dont la couvrait l’homme étrange auquel

elle s'était donnée.

– A bientôt !... à toujours !... dit Angel rayonnant d'espérance, de courage et de foi. Avant une heure, je serai de retour.

La cantatrice le dévorait des yeux. Mais au moment où le bruit de ses pas allait s'affaiblissant, elle regarda cette fenêtre sous laquelle Laffémas attendait le signal convenu. Avec la disparition de son amant, ses défaillances féminines lui revinrent. Elle sentit son col encore endolori et il lui rappela cette farouche jalousie qui la placerait toujours, sans doute, entre la vie et la mort ! Elle mit fatalement en parallèle ses destins avec Angel et ceux que lui avait promis une demi-heure plutôt le riche agent de Richelieu. L'amour exclusif et défiant du premier l'épouvanta, en raison même de sa puissance dominatrice sur son cœur. L'odieuse perspective de la misère avec ce maître sombre, fantasque et violent, effaroucha de nouveau ses instincts de luxe et de vanité. Tandis que *l'autre* lui promettait la gloire et le bien-être. et lui promettait davantage encore ! Cependant elle domptait la tentation, elle s'éloignait du balcon fatal. Lorsque, tout à coup, la tapisserie qui masquait un petit cabinet se souleva, et la gitane Fohé, repoussant sa maîtresse interdite, se précipita à la croisée qu'elle ouvrit toute grande.

– Qu'as-tu fait, malheureuse ? s'écria la Géorgienne en voulant s'élancer pour refermer la fenêtre.

Mais la duègne la retenait dans ses bras secs comme en une pince de fer.

– Sinon pour toi, au moins pour l'avenir splendide de ton enfant, abandonne cet amant funeste, lui disait-elle impérieusement. N'as-tu donc pas compris comme moi, qui t'espionnes depuis deux heures, les allusions de ce docteur Ruggieri, éclaircies par le dialogue .des statues ? Tu as trompé ma surveillance et mes espérances, Guzla. et tu portes en toi la preuve vivante de ta dégradante faiblesse. Mais mon royal pronostic se reporte alors à l'être qui naîtra de toi. Il ne faut plus que le moine obscur entrave l'intermédiaire qui te rapprochera d'une couronne. Non, il ne le faut pas !

La jeune femme ne résistait plus. Le voile se déchirait soudainement pour elle. Le nuage de sa candeur presque obtuse fondait sous une foudroyante intuition-L'énigme de ces malaises, dont le lévite ignorait le mot, c'était l'incarnation de leurs amours, c'était sa maternité.

X

LE RENÉGAT

Est-il besoin de le répéter après elle, la chiromancienne Fohé, poussée par son étrange dévouement à sa maîtresse, s'était glissée en cachette dans le réduit contigu au *buenretiro* pour écouter Isaac. Elle avait épié aussi Angel ; elle avait deviné enfin la signification de l'interrogatoire médical de René Ruggieri. En un mot, elle connaissait tous les secrets de la Géorgienne et s'en servait en ce moment pour la diriger au profit de ses croyances païennes. Aussi la contemplait-elle, sans pitié pour son abattement, prête à la dompter par la force, si quelque retour de tendresse, quelques remords timorés venaient réveiller sa fidélité amoureuse. Telle n'était pas la pensée de Guzla. Les paroles de sa duègne l'avaient subitement convaincue. La tendresse de la maternité l'avait envahie soudain, et, du même coup, avait refoulé la passion de l'amante. C'est dans ces dispositions que la trouva Laffémas, quand il entra un instant après.

– Merci, lui dit-il en s'inclinant devant elle, Vous comblez mes plus chers désirs ; je saurai reconnaître une telle confiance par les soins incessants, par un éternel amour.

La Guzla cachait son visage qui s'inondait de larmes. C'était la dernière agonie de son cœur.

– Souvenez-vous pourtant, monsieur, dit-elle en domptant enfin sa poignante émotion, oui, souvenez-vous que si je consens à vous suivre

aujourd'hui, je ne prends aucun engagement pour l'avenir Je me réserve de me détacher librement de vous, si mon cœur finit par me l'ordonner sans réplique. car avant tout je suis franche. je ne vous aime pas. encore !

– Soit ! acquiesça l'avocat présomptueux qui prit cette déclaration pour les dernières réticences de la pudeur avant sa capitulation. J'attendrai tout du temps, de votre volonté et de l'adoration que j'ai pour vous. Maintenant je suis à vos ordres ; mon carrosse de voyage, une excellente voiture, où vous serez moëlleusement bercée, nous attend sous vos fenêtres comme je l'avais commandé en quittant mon hôtel.

Ce détail, quoique vulgaire en apparence, décida définitivement la diva, de nouveau chancelante au souvenir d'Angel.

– L'être frêle que je porte dans mon sein, s'avoua-t-elle, périrait sûrement dans le rude pèlerinage que me proposait. son père. tandis que cet homme, par sa fortune considérable, m'assure un voyage facile et ta conservation, ô mon enfant à naître !

En raisonnant ainsi, Guzla rendit à son esprit égaré un peu de sérénité

– Hâte-toi de fuir ! lui dit tout bas la gitane.

– Encore une minute ou deux, demanda-t-elle, il me reste un dernier devoir à remplir.

– A vos ordres, madame, répondit le cauteleux Laffémas, qui séchait pourtant d'impatience et de crainte.

La jeune femme s'approcha d'une table, prit une ume et se mit à tracer fièvreusement quelques lignes r un parchemin.

– Que fais-tu là ? interrompit Fohé en se penchant r son épaule.

– Je lui écris une dernière fois.

La bohémienne saisit irrespectueusement la main sa maîtresse et l'enleva du papier.

– Pas même cela, dit-elle ; c'est inutile et dangeux. Fuyez ! Tu me marqueras à Paris où il me faua te rejoindre.

La Guzla regarda la duègne comme pour lui demander compte de son audace. Mais devant le regard ame et profond qu'elle interrogea, ce fut elle qui fut obligée de céder.

– Oui, fuyons, ajouta l'avocat, en enlaçant sa taille cherchant à l'entraîner.

La Géorgienne se laissa faire. Au moment où le stupide descendait l'escalier, le bruit d'un pas précisé retentit à leurs oreilles. Instinctivement, ils s'effacèrent dans le renfoncement d'un palier obscur, quelqu'un qui montait les frôla sans s'en apercevoir, sans se douter de leur présence, et ils se hâtèrent de descendre le plus doucement possible. Angel, c'était lui continua à monter sans défiance. Il dissimulait dans son manteau les haillons dont il comptait affuler sa maîtresse et lui-même.

– Me voici, dit-il en entrant dans le boudoir, assez donné d'avoir trouvé les autres pièces ouvertes. Mais son œil interrogateur n'aperçut que Fohé qui, sorte absorbée, regardait dans la rue, penchée sur le balcon. Le moine s'approcha vivement de la fenêtre. un jour n'était pas encore tout-à-fait tombé. Il distingua la cantatrice installée déjà dans un carrosse ; puis un homme s'assit près d'elle. La lourde voiture s'ébranla et partit.

– Qu'est-ce que cela, demanda-t-il en secouant vivement la bohémienne. Où va ta maîtresse ?

– Ah ! c'est vous ? répondit froidement la vieille Eh bien, vous le voyez, elle part.

– Elle part ! c'est impossible ! où donc ?

La duègne avait disparu. Le jeune homme laissa tomber le paquet dont il était chargé et, du revers de sa manche essuya la sueur qui perlait à son front.

Elle part, répéta-t-il machinalement.

Alors il fit le tour de la pièce, cherchant sans doute un indice pour lui ouvrir cette impasse au fond de laquelle se brisait sa raison. Les yeux s'arrêtèrent par hasard sur la table.

Il vit une lettre inachevée, s'approcha et lut avidement le peu qu'elle contenait, .

Guzla expliquait son enlèvement par la terreur qui lui inspirait son amant ; elle fuyait pour échapper son joug de plomb, » et « pour préserver la vie de notre enfant de mortelles fatigues, » avait-elle voulu achever. Mais l'implacable Fohé ne lui permit par cette révélation suprême.

Angel se croyait le jouet d'une hallucination Pour tant ces lignes étaient là, toutes fraîches encore de l'encre qui les avait tracées, et cette maîtresse pour laquelle il avait perdu son âme, pour laquelle il avait donné son sang, sa

vie.., venait de l'abandonner et frontément à côté d'un rival. Il n'y avait plus douter.

Le jeune homme poussa un rugissement de lion blessé à mort ; ses doigts fouillaient sa poitrine comme pour en arracher son cœur qui battait à se rompre.

– Malédiction ! laissa éclater enfin son gosier, desché par une horrible fièvre de désespoir et de rage. alheur sur moi ! Elle fuit. elle fuit avec ce Lafmas infernal. et j'avais des pistolets à ma ceinture.. je les ai vus ensemble. et je ne les ai pas tués tous eux ! Ah ! brute stupide que je suis !

Il eut un rire strident, un vrai rire de damné. Sous un manteau, en effet, brillaient les canons de deux 'mes qu'il avait achetées pour rassurer sa maîtresse, propos de la rencontre possible de quelque bandouer.

– Mais que fais-je ici ? reprit-il. Volons. comme la tort !... Je rej oindrai leur carrosse 1

La force lui manqua. La foudroyante déception lui coupait littéralement les jarrets. Il se cramponna à la episserie pour ne pas rouler sur le parquet. Alors un tourbillon de malédictions roula dans son cerveau comme une lave ardente dans le cratère d'un volcan.

Il maudit Guzla, l'odieuse sirène, le vampire de son cœur. Il se maudit lui-même, lui, le lâche aux scrupules imbéciles. Il maudit son froc grossier qui avait infecté de préjugés idiots et l'avait sans doute né par le ridicule, dans l'esprit de sa maîtresse. Il maudit sa mère, dont il ne connaissait même pas le nom, qui l'avait abandonné, à peine né, aux soins mercenaires d'une nourrice, en faisant jurer à celle-de le vouer au cloître dès sa seconde enfance ; sa mère, à tout jamais ignorée de lui, qui l'avait sans doute sacrifié au minotaure de sa conscience bourrelée.. Il maudit jusqu'à Dieu qui n'usait pas de son tonnerre pour broyer dans leur fuite l'infâme Laffénas et la musulmane se prostituant à lui.

Et comme si ce suprême sacrilège de sa pens épandait en lui la vigueur indomptable des ang rebelles, sa faiblesse physique se dissipa rapidement. Bizarrerie psychologique, l'idée de sa mère inconm domina un instant celle de son amante infidèle.

– Eh bien ! se dit-il, pourquoi serais-je moins r goueux pour elle que ce Dieu qu'elle craignait ? N' étais-je une créature vouée à la vie que pour

prendre une place dans la tombe du monachisme ? Mille fois non que ses fautes et les miennes retombent sur elle. Mais je me délivre du faix de l'expiation. Je renie les vœux que j'allais prononcer ; je jette aux buissons cet robe que j'ai profanée, je brûle ce que j'ai adoré... te défie, ô Tout-Puissant !

En prononçant ces mots terribles, Angel regardai menaçant, le ciel alors éclairé de lueurs étranges. le voyait comme au travers d'un prisme de sang. Sc front s'illuminait de toutes les audaces de Satan. I séraphique lévite se transformait, plein de blasphème et d'indomptable rébellion, en émule du roi des ténébres. Tout à coup il se rappela la direction prise un quart d'heure auparavant par le carrosse de l'agent de l'évêque de Luçon.

– C'est la route de Paris par Carpentras que la voiture a joint en suivant cette rue, pensa le renégat.

Il réfléchit pendant quelques secondes

– Carpentras ! la gorge du mont Ventoux ! le bandit Petit-Jacques ! s'écria-t-il bientôt comme inspiré par une idée diabolique. Je tiens ma vengeance !

Il sortit du boudoir, descendit l'escalier comme une avalanche et s'élança dans la rue.

– Doucement ! arrêtez ! lui intima une voix habituée au commandement.

Le fugitif leva la tête, et vit, autour de lui, une double haie de gardes suisses avec leur *barrigel* à cheval. Il ne douta pas un instant que ces soldats, la charge du légat, ne vinssent pour s'emparer de lui.

– Que me voulez-vous ? demanda-t-il au chef de l'escouade.

– Savoir d'abord, répondit celui-ci, si vous êtes le novice Angel.

– Et dans ce cas ?

– Je vous inviterai à me suivre ?

Le jeune homme toisa de toute sa hauteur l'officier les suisses.

– Je suis celui que vous cherchez, dit-il, mais je refuse d'obéir.

– Alors, de gré ou de force, je vous arrête comme accusé de relations criminelles et impies avec la nahométane Guzla, laquelle est chassée du territoire renaissin, avec défense d'y rentrer jamais, sous peine de réclusion perpétuelle. Ordre de son éminence le vice-légat, représentant notre Saint-Père le Pape !

Le chef des sbires, après avoir défilé ce chapelet, rompit l'investissement formé autour d'Angel pour le saisir d'une main, tandis que de l'autre il le menaçait de son épée nue. Le jeune homme était dans l'heure des résolutions que rien n'ébranle.

– Place 1 dit-il, il n'y a plus de novice Angel, il y a un homme capable de conquérir à tout prix sa liberté.

Rends-toi. ou je te tue ! proféra le brutal officier, en lui portant la pointe de sa rapière à la gorge.

Mais, avec une rapidité léonine, bondissant en arrière, l'amant de Guzla tira un pistolet de sa ceinture et le déchargea sur son adversaire, qui roula à ses pieds. Puis, profitant de la stupeur dont ce coup hardi avait glacé les soldats, il sauta d'un bond sur le cheval du mort, lui enfonça ses talons dans le flancs, le cingla furieusement de sa propre bride, et fut emporté par lui comme sur les ailes de l'ouragan.

XI

LES BANDOULIERS DU CAPITAINE CARREFOUR

Dans sa course vertigineuse, Angel, qui n'avait jamais dirigé de chevaux, faillit plus d'une fois être jeté désarçonné sur le pavé de la rue ; Mais il dut

à sa hardiesse, à sa témérité plutôt, à la force d'impulsion qu'il avait surtout, d'éviter cette catastrophe qui pour lui eût été la mort. La maison de Guzla était située dans un quartier excentrique, non loin de l'enceinte fortifiée enveloppant Avignon de son ovale presque parfait. Le fuyard eut la chance de franchir une des poternes une minute avant la fermeture de nuit. Bientôt il galopa sur la route de Carpentras

Retrouver la voiture de Laffémas et la dépasser tel était son premier but. Malheureusement, il avait beau pousser sa monture, aussi loin que la nuit, devenue profonde, lui permettait d'apercevoir, aussi loin que son ouïe lui permettait d'entendre, il ne voyait que le morne défilé des arbres de la route n'entendait que le bruit du vent dans leurs feuilles, lors il fouillait plus vigoureusement de ses pieds le ventre de son cheval, qui hennissait de douleur et redoublait de vitesse. Tout à coup, au détour subit du chemin, il distingua dans l'éloignement comme un point lumineux ; un bruit presque insaisissable de grelots parvint à son oreille.

– Si c'étaient eux !

En cinq minutes il franchit l'espace qui le séparait d'une voiture aux lanternes allumées. Quelle ne fut pas sa joie féroce en reconnaissant le carrosse de l'agent de Richelieu. Au bruit qu'il fit en le dépassant, une tête, celle du ravisseur, se montra par la portière. Mais Isaac n'eut que la vision d'une masse sombre et rapide, et, sur les cailloux du chemin, celle des étincelles que soulevait un galop désordonné. Vers minuit, la route que suivait le cavalier se rétrécit, devint abrupte, s'étrangla entre des rochers escarpés que dominait toujours, sur la droite, une masse gigantesque, plus noire que le ciel obscur, qu'elle semblait relier obliquement au sol.

Angel atteignait les gorges du mont Ventoux avec au moins une heure d'avance sur l'équipage de l'avocat. Il s'était croisé, à environ une demi-lieue de là, avec une assez nombreuse troupe équestre, au milieu de laquelle il avait passé comme une trombe, malgré les sommations récidivées d'arrêter. Mais, son deuxième but presque touché : aller demander à Petit-Jacques l'exécution de ses promesses de gratitude, un misérable obstacle vint se jeter à la traverse. Le signal, on se le rappelle, consistait à tirer, de minute en minute, trois coups de mousquet ; l'amant de la Guzla n'avait plus qu'un pistolet chargé. Le novice risquait donc deux choses, ou de ne

point rencontrer les bandits, ou bien de tombe dans leur avant-garde et d'y être massacré, avant même de pouvoir s'expliquer.

Cependant le temps pressait ; à tout hasard, il se mit à battre l'estrade avec précaution, car un côté de la route s'effondrait au précipice. Heureusement le croissant de la lune, en se levant, lui indiqua à temps ce nouveau péril. Rien ne se montrait. Il poussa d'instant en instant, quelques hurras sonores. Tout à coup, un homme surgit d'un buisson :

– Halte ! cria-t-il. Qui vive ?

C'était ce que voulait Angel.

– Ami ? répondit-il aussitôt.

– C'est ce que nous allons discuter, foi de Pallioly ! reprit le guetteur en s'approchant à quelques pas au cavalier, qu'il couchait en joue avec une espingole. Commencez par descendre de cheval.

Angel obéit.

– A présent, mon gentilhomme, dites-moi ce que vous faites ici, seul, et si bien monté ?

– J'y viens chercher le capitaine Carrefour, répondit froidement le novice.

– Connais pas ! fit le brigand, sans cesser de garder l'offensive, et je regrette de ne pouvoir diriger vos recherches. Cependant, comme toute peine mérite salaire et que, sans vous être utile, vous m'avez cependant dérangé, veuillez me solder ma petite consultation. Je vous donnerai volontiers quittance contre une bourse assez bien garnie. et l'abandon de votre monture qui, ma foi ! sort d'une bonne écurie.

– Prenez ce cheval, s'il vous convient, répondit le jeune homme, c'est tout ce que je possède ; mais il aut à l'instant, vous entendez, à l'instant, que je sois onduit à votre chef.

– Mon chef ? Je n'en ai pas, je suis libre comme l'air. et de plus, inventeur d'une poire bien agréable pour m'éviter les discours ennuyeux : la poire d'angoisses. On la fourre dans la bouche du bavard, on pousse un ressort. et, crac ! elle devient une chataigne en fer, dont les pointes paralysent les mandi – oules.

– Allons pas de menaces, pas de détours ! si j'insiste, c'est que j'ai des renseignements positifs. Malheureusement, je ne puis donner le signal.

– Vous connaissez un signal !

– Trois coups de mousquet, à une minute d'intervalle.

Le détrousseur de grand chemin envisagea Angel.

– C'est donc sérieux ? demanda-t-il.

– Serais-je venu d'Avignon, ventre à terre, la nuit, au risque de tuer ma monture et de rouler moi-même dans quelque fondis, si des affaires du plus haut intérêt ne m'eussent guidé ?

– Alors, c'est différent, grommela Pallioly qui siffla d'une façon particulière.

A son appel, deux de ses compagnons, perchés sur un bloc de granit, au revers du chemin, se laissèrent glisser jusqu'auprès du voyageur mystérieux.

– Conduisez-cet homme au capitaine, ordonna le supérieur qui les avait appelés, et, s'il tente de s'échapper, tuez-le.

Angel suivit sans la moindre appréhension les gardiens redoutables qui l'escortaient. Ils escaladèrent une pente accidentée. A quelques centaines de pas les deux voleurs, lui désignant une fissure dans le rocher, le prièrent sans trop de politesse de passer] premier.

Angel obéit et se trouva tout à coup dans une grotte assez vaste éclairée à peine par une torche fumeuse. Un certain nombre de bandits formaient un groupe vers le centre de la caverne : ils jouaient et buvaient. Le novice s'approcha d'eux.

– Lequel de vous est le capitaine Carrefour ? demanda-t-il.

A cette interrogation, les hommes accroupis tournèrent la tête vers celui qui troublait leur réunion, et l'un d'eux, se levant, répondit d'un toubrusque :

– C'est moi !

Carrefour, puisqu'il se baptisait ainsi lui-même paraissait être âgé de quarante ans. Tout en lui décelait la force et la résolution. Sur un cou de taureau sa tête énorme se dressait énergique ; l'œil était perçant, presque fulgurant. Son nez crochu lui donnait un peu l'aspect d'un oiseau de proie.

La taille haute, les épaules larges, un peu voûtées cet homme devait, en dépit d'un léger embonpoint supporter admirablement la fatigue et donner à sa bande, l'exemple si nécessaire du courage, de la vigueur et de l'adresse.

Il ne manquait pas non plus d'une certaine élégance de manières, car ce n'était pas un bandit ordinaire que cet historique Carrefour, dont nous pouvons tracer ici une courte biographie.

Né à Montigny-sur-Armaison, près de Sainte Reine, et fils d'un riche boucher, il avait préféré la profession des armes à celle de cultivateur, que lui proposait son père.

Elevé pour ainsi dire dans le sang des animaux se sentait invinciblement poussé à en verser de ble, avec gloire, croyait-il alors.

Passionné pour l'équitation il était devenu bientôt son des premiers cavaliers de la Bourgogne, et sa latence hippique, jointe à sa bonne position de forme, l'avait mis en relations amicales avec presque dans les gentilshommes du pays, qui trouvèrent le main assez caché sous le centaure ferré d'argent, pour l'admettre dans leur aristocratique compagnie.

Ils le marièrent même à l'une des leurs, Mlle de Autel, de Bagarre-les-Auxerre, fille d'un seigneur assez pauvre, mais considéré comme un personnage dans la contrée. Il fut quelque temps fort honnête ! reste.

Il avait acheté une jolie maison, près du Pont de ailly, et s'y était retiré avec sa nouvelle épouse, eature parfaite en tous points. Ses puissants amis lui permirent pas de mener une existence paisible obscure ; ils éveillèrent ses instincts batailleurs l'envoyèrent à la cour du duché de Lorraine, pour le gendarme de la compagnie du duc, sous les ordres du lieutenant de la Rochebaron, qui le condissait depuis longtemps.

Cet abandon du foyer conjugal, quoique justifié, en détermina pas moins la perte du bouillant jeune homme. Il chercha à se distraire, par tous les moyens, le chagrin que lui causait sa séparation d'avec sa charmante femme. Dans les armées d'alors, la licence était complète ; il devint pillard forcené et joueur insatiable.

Bientôt il corrigea la mauvaise chance avec tant d'adresse, et des subtilités telles, que nul n'avait pris sur sa bourse. La connaissance approfondie de tout les rubriques du *picaro*, sa souplesse à escroque lui valurent de ses camarades le surnom de Bohémien. M. de la Rochebaron, averti des actes coupables de son gendarme, et craignant quelque affront cause de lui, le manda en son château de Rochetaille, non loin de Langres, et l'accablant de reproches, lui remit son congé :

– Je vous chasse à tout jamais de ma compagne couclut-il.

– J'en lèverai une pour mon compte, lui répon Carrefour, blême de fureur.

Cet affront mérité, pour un être irascible, c'était un dernier poids jeté sur le plateau du mal, dans balance de sa vie ; le bien ne l'emporta plus jamais. Il réunit une douzaine de vagabonds et battit tous la Lorraine, volant et massacrant jusqu'aux port de Nancy.

Puis il passa en Franche-Comté, en Bourgogne en Dauphiné, augmentant le nombre de ses bas douliers, rêvant l'héritage du compère Guillery, bandit-roi... Mais, traqué par toutes les maréchaussées françaises, il avait été enfin contraint de réfugier dans le comtat Venaissin. Ses exaction duraient depuis assez de temps pour lui permettre de mener un train de gentilhomme, au moment de nous le rencontrons :

– C'est moi ! fut-il obligé de répéter à Angel qui considérait avec surprise, tout confondu de trouver un vrai capitaine d'aventure, alors qu'il croyait rencontrer un grossier sacripant. Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ?

– Mort-Diable ! la chose est vraiment curieuse, fit en se levant à son tour une sorte de nain. Cet homme est le dominicain Angel, le même qui m'a remis ce matin le cadavre de mon frère. Votre main mon révérend, continua Petit-Jacques, votre main à votre dévoué et obligé serviteur.

Le novice réprima le sentiment de dégoût que lui causait cette reconnaissance trop démonstrative et tendit la main. Le lieutenant de Carrefour la baisa respectueusement.

– C'est donc vrai ? interrogea le Bohémien.

– Cet homme ne vous en impose pas, répondit Angel ; mais ce qu'il ignore, ce qui me force à recourir à votre intervention, c'est que pour cette action si simple, presque louable, je suis dénoncé à la délégation inquisitoriale : me voilà menacé de *l'in pace*.

Le capitaine Carrefour envisagea son interlocuteur. La trahison de Guzla complétait son effet démoralisateur : il mentait maintenant sans rougir.

– Voulez-vous donc, en échange du service rendu à mon lieutenant, dit en goguenardant l'ancien gendarme, que j'aie, mes hommes et moi, exterminer le légat ?

– Je ne réclame pas l'impossible. Daignez me prêter un instant d'attention, et vous verrez que ma vengeance est plus facile et tout à votre profit.

– Parlez 1

– Mon dénonciateur est l'opulent avocat Laffemas. C'est lui qui m'a placé sous le coup d'un châtement terrible, en prévenant Monseigneur Barberini. Or, que ce soit l'effet du hasard ou de la Providence, le misérable est en route pour Paris, chargé d'une mission secrète à l'adresse de l'évêque de Luçon. D'un instant à l'autre, ce richard bourré d'or va s'engager dans les gorges, sans autre escorte que son cocher et un domestique. Je suis accouru vous le dire. Arrêtez-le, pilliez-le, massacrez-le. dussai-je, une arme à la main, vous suivre et vous imiter.

Le chef des bandits partit d'un éclat de rire qui décontenança tant soit peu l'apostat.

– Eh ! eh ! fit-il, pas si mal pensé ! pas si mal agit de la part d'un homme qui doit pardonner les injures.

Angel rougit cette fois.

– Mais, je ne veux pas discuter la question ; vous avez servi l'un de nous, nous vous servirons tous, afin d'être quittes les uns les autres.

Et se tournant vers ses hommes :

– Qu'on se prépare ! ordonna-t-il.

A ce moment, d'un des angles de la grotte, se détacha un nouveau personnage qu'Angel n'avait pas remarqué jusque là.

– Permettez ! fit-il avec un accent qui décelait son origine britannique, au moment de vous voir entamer une lutte, permettez-moi de réclamer. un pion.

Celui qui s'exprimait ainsi formait, à côté du capitaine Carrefour, un bizarre contraste. Il était long et maigre, ses cheveux ainsi que sa barbe étaient d'un roux tellement éclatant qu'ils eussent donné à sa physionomie une apparence grotesque, sans l'air de noblesse native dont elle était empreinte.

– Quelle est votre réclamation, mylord de Montaigne ? demanda brusquement le capitaine, qui paraissait n'aimer que médiocrement l'opposition.

– Gentlemen, répondit l’insulaire avec une raideur automatique, en livrant une escarmouche, même légère, vous risquez de perdre quelques-uns de vos hommes.

– Ne suis-je pas le seul juge et le seul maître à cet égard ?

Pas positivement, puisque vous avez accepté mes offres, lesquelles consistent à n’employer désor mais, pendant six mois, vos bandouliers qu’en faveur de mon but politique. D’ailleurs je vous ai payé des arrhes.

– Je suis prêt à vous les rembourser, répondit sèche ment Carrefour.

– Mais moi, je les refuse. Il faut que vos gens allient au complet, d’ici huit jours, les forces que j’ai déjà recrutées. Elles attendent, dans les Cévennes, le moment d’agir au profit du calvinisme français, dont l’Angleterre anglicane soutient fraternellement la cause avec sa richesse et par mon entremise. Donc c’est l’exécution de votre enrôlement que je réclame. et non pas votre argent.

f – Alors, laissez-moi faire et taisez-vous. L’attaque dont il s’agit est insignifiante ; elle ne me coûtera la vie d’aucun des miens. Une livre de poudre pour le décuple d’or, voilà le problème.

L’Anglais ne crut pas utile d’insister. Les bandits l’apprêtaient à la lutte avec une joie vraiment féroce, fourbissant leurs armes à la hâte et caressant de l’œil celui qui leur procurait cette aubaine imprévue.

Tandis que tout s’agitait dans le cercle de la caverne en prévision d’événements prochains, lord Monta gu, en apparence résigné, s’approchait insensiblement d’Angel, cherchant un prétexte pour lui adresser la parole. La difficulté qu’il éprouvait à s’exprimer en français lui rendait la tâche assez ingrate. Profitant du bruit qui s’élevait graduelle ment à ses côtes, et de la préoccupation des bandouliers, il prit une détermination subite.

– Permettez, dit-il en frappant légèrement sur l’épaule du moine : un mot, s’il vous plaît.

Le jeune homme étonné suivit l’Anglais dans l’angle obscur qu’il paraissait affectionner.

– Je suis à vos ordres, répondit-il.

– Gentlemen, articula lentement le noble insulaire arrivant droit au fait, j’ai tout à l’heure en tendu les propositions que vous avez faites à ce mercenaires. J’y ai vu non pas la satisfaction d’une vengeance mesquine,

mais la preuve d'un caractère vigoureusement trempé. Vous devez avoir une haine profonde contre ces institutions barbares, oppression de la liberté humaine et de tous ses instincts généreux contre ce monachisme stérilisant, dont vous avez répudié récemment la robe ou plutôt la livrée de bure. Oh ! n'essayez pas de me donner le change continua-t-il devant un geste négatif de son interlocuteur. J'ai l'expérience qui devine les hommes sans cela, serais-je le diplomate favori de mon ami le duc de Buckingham, premier ministre du roi Jacques ?

– Où voulez-vous en venir, monsieur ? demanda le renégat. Oui, j'ai jeté le froc aux orties. Après ?

– Devant la franchise que vous me prouvez poursuivit le lord, je veux être franc moi-même Je suis Anglais, vous le savez, et protestant enthousiaste. J'ai déjà dit en votre présence que les réformés français ont l'Angleterre pour auxiliaire dans la revendication de leurs droits méconnus ; je vous répète que je leur recrute des adeptes militants, par horreur du catholicisme, et pour la plus grande confusion de l'évêque de Luçon, ce Richelieu qui rentre, prétend-on, aux affaires à Paris, et dans lequel je révois un terrible ennemi de mes coreligionnaires de France. Or, n'avez-vous pas à vous plaindre une âme damnée de cet ambitieux ? N'êtes-vous pas persécuté par le fanatisme catholique ?... Eh bien ! revenez mon bras droit, et je vous jure qu'il ne se reposera qu'après l'écrasement de Richelieu et de tous ses adhérents, qu'après la destruction du culte romain dans le royaume des lis. Voulez-vous ? L'amant de Guzla eut comme un éblouissement à ses propositions, qui ouvraient une large voie à toutes ses rancunes. Mais, au moment où il allait y rejoindre, la voix retentissante du Bohémien se fit entendre.

– Aux armes ! criait-elle.

En un clin d'œil tous les bandits eurent évacué la caverne. Angel et l'Anglais les suivirent. Au loin, sur la route, les lumières de l'équipage de Laffémas, apparaissaient comme deux étoiles scintillantes :

– Allons, goguenarda le redoutable chef de bande n s'adressant à lord Montaigu, taisez-vous, monsieur l'insulaire, et surtout cachez-vous si vous voulez conserver à la réforme une peau qui peut lui être hère.

Puis se tournant vers l'apostat et lui tendant un mousquet :

– Pour vous voici de quoi vous défendre, si le cœur vous en dit.

XII

PLUS COUPABLE QUE CAÏN.

Angel reçut avec une sombre exaltation l'arme que lui offrait le capitaine. Ce jeune homme avait fait de si rapides progrès dans le sentier de la haine qu'il ne restait plus trace en lui du lévite naguère exemplaire de douceur. L'espérance du combat l'enivrait. La voiture de Laffémas avançait toujours mais, en même temps, un cliquetis d'acier assez extraordinaire se faisait entendre dans la même direction. Bientôt les bandits purent apercevoir, se détachant sur l'horizon éclairé par le croissant de la lune, la silhouette d'un groupe équestre escortant la voiture.

– Que nous disiez-vous donc, demanda d'un ton irrité le capitaine Carrefour, en se tournant vers Angel, que nous disiez-vous donc, que Laffémas était seul ? Il est, au contraire, entouré solidement, et nous aurons affaire à forte partie.

L'apostat balbutia quelques mots d'excuse.

– Le sort en est jeté, et nous ne reculerons pas : continua le Bohémien, mais il faudra réaliser des prodiges de valeur, si nous voulons anéantir tous ces soldats cuirassés.

On le sait, l'amant de Guzla avait été sincère en son récit : l'avocat, se fiant à l'excellence de ses chevaux et à sa chance ordinaire pour franchir

sans encombre les gorges mal hantées du Ventoux, était parti d'Avignon avec son cocher et un seul valet de pied.

Mais, une lieue avant les défilés, l'émissaire de Richelieu avait, fort heureusement pour lui, croisé ce foton de cavalier déjà rencontré par le novice. C'était un fort détachement de gendarmes du légat qui salut, quand même, escorter le conseiller ordinaire avec Son Eminence, reconnu par le lieutenant-commandant, jusqu'au delà des passages récemment intés par la bande de Carrefour.

tout-à-coup des coups de feu se firent entendre sortant d'un buisson, à trente pas devant l'équipage. avant-garde des bandouliers venait de donner le canal de l'attaque. A cette mousquetade soudaine, il eut un moment d'hésitation parmi les soldats. Mais le premier mouvement passé, et certains qu'il n'y avait dans leur troupe ni morts ni blessés, ils se lancent au galop, se tenant sur la défensive. La voiture les suivait avec la même vélocité. Ils dépassèrent ambuscade avant qu'on y ait eu le temps de recharger les armes.

– Les voilà ! fit le terrible bohémien posté plus loin avec le gros des bandouliers, en ajustant le chef du attachement.

Un éclair sinistre brilla. Le cavalier s'inclina sur le de sa monture, puis vida les arçons. Son peloton ailla au jugé. Aussitot les bandits firent une démarque générale et, de tous les blocs rocheux qui les attachaient, sautèrent audacieusement sur la voie. quant même que les gendarmes du comtat se fussent connus, les bandouliers se précipitèrent à la tête des chevaux, cherchant à renverser leurs écuyers. Tout, présent, dépendait de la force, du nombre et de tandace des combattants. Recharger les mousquets prit presque impossible au milieu de cet assaut corps » à corps. Ça et là, cependant, quelques coups de pistolets isolés venaient éclairer de leur feu fugitif cette lui acharnée. Mais le poignard et le sabre effectuaient bien mieux leur office.

Les soldats frappaient d'estoc et de taille du haut leurs montures, qui se cabraient ; et les cris de ra poussés par les brigands annonçaient assez qu'ils frappaient pas toujours dans le vide. Le combat du peu. L'avantage n'était pas pour les bandits, moins nombreux, et qui se ruaient sur les bêtes sans pouvoir arriver facilement aux hommes. Écrasés par un gendarmes, ils

furent obligés de se replier et d'effectuer leur retraite, quoiqu'ils fussent stimulés de voix et du geste par leur chef et par le renégat.

– Face en avant, lâches, criait vainement bohémien aux fuyards que sabraient impitoyablement les gardes.

Et, sans reculer d'un pas, l'intrépide Carrefour, à pelant à son aide l'expérience de son ancien métier de boucher, assomait à coups de crosse les chevaux sa portée comme sous une masse.

Angel avait été pris, lui, de cette fièvre de sa qui change l'homme en lion furieux. Il avait ramassé une épée. Il frappait, frappait toujours, semant mort, avançant vers la voiture au lieu de fuir. Mais comme la tête de l'hydre, les soldats semblaient rendre sous son glaive.

Tout-à-coup, au moment où l'apostat allait atteindre le carrosse de Laffémas, il s'affaissa lourdement sur le sol. Un cavalier à l'imitation du chef de banc mais en l'assaillant par derrière, venait de lui abattre sur le crâne tout le poids de son mousquet, asséné de deux mains.

En même temps, un cri de triomphe s'échappa de la poitrine des gendarmes. L'invincible bohémien se voyant seul contre tous se décidait enfin à la retraite. L'adjudant, remplaçant le lieutenant, courut d'abord à la voiture et s'assura que dans la lutte, aucun des voyageurs n'avait été blessé. Mais la cantatrice gisait évanoui, près d'Isaac qui cherchait à la rappeler au sentiment de la vie.

– Vite ! proposa l'officier, tirons la belle dame de ce coffre où elle étouffe, et, ne fut-ce qu'un instant, Laissons-la respirer au grand air.

– N'y a-t-il plus de danger ? demanda assez timidement l'avocat.

– Aucun ; les bandouliers semblent avoir des ailes pour mieux déguerpir.

– Ah ! monsieur ! que je vous remercie de votre généreuse protection. sans vous, sans vos héroïques soldats, nous étions perdus. J'en rendrai compte à qui de droit, et j'espère vous prouver ma reconnaissance en vous faisant donner de l'avancement.

L'adjudant s'inclina.

– Je suis bien votre serviteur, dit-il, mais par grâce, occupons-nous d'abord de cette jeune dame. Elle peut passer de vie à trépas dans une pareille faiblesse.

Laffémas se rendit à cette prière. Avec l'aide du galant officier, il put facilement transporter Guzla sur le bord de la route et l'appuyer contre un talus. Puis il se mit en quête de quelque cordial qu'il pensait trouver dans les coffres de la voiture. L'adjudant veilla près de la diva dont il soutenait l'adorable tête sur un de ses bras.

La jeune fille était d'une pâleur mate. Son souffle, à peine perceptible, paraissait devoir à chaque instant s'éteindre pour toujours.

L'officier prit en cette occasion un parti décisif. Il étendit mollement la cantatrice sur le gazon et, de la lame de son poignard, trancha les entraves de son corsage.

Presque aussitôt Guzla rouvrit les yeux, son regard encore égaré se promena sur les gens que la curiosité rassemblait autour d'elle, et, ne voyant que des soldats, ne se souvenant que vaguement du combat dont elle ignorait les suites, elle poussa un cri d'effroi, laissant retomber sur ses épaules sa tête de déesse.

– Rassurez-vous, madame, murmura le jeune adjudant de sa voix la plus douce, vous êtes heureuse – ment préservée du danger. Tout est fini, vos ennemis sont morts ou dispersés. Revenez à vous sans crainte, ceux qui vous entourent sont des féaux.

Ces paroles dissipèrent toutes les folles terreurs de la Géorgienne qui reprit rapidement ses forces et rentra en possession d'elle-même. Ce fut alors que messire Laffémas ayant enfin trouvé son fameux élixir, se décida à revenir près de sa compagne. Son précieux flacon d'une main, le fallot de la voiture de l'autre, il s'approcha de Guzla tout-à-fait rétablie.

– Eh bien, chère âme, dit-il, comment vous trouvez-vous ?

– Mieux,

– Voulez-vous respirer ces sels ? proposa-t-il en disposant la lumière à côté de sa future maîtresse.

– Merci, répondit-elle, c'est maintenant inutile.

Instinctivement, la jeune femme tourna la tête vers la lanterne, qui projetait ses pâles rayons autour d'elle. Soudain son œil se dilata, fixant une forme humaine, étendue à quelques pas. La Géorgienne venait d'apercevoir le corps inanimé d'Angel, dont le front ensanglanté présentait une plaie béante.

– Lui ! fit-elle avec un cri d’horreur, comme si un er rouge l’avait touchée. Lui ! lui !

– Qu’est-ce donc ? demanda Laffémas, ne comprenant rien d’abord à l’épouvante de Guzla. Vous senez-vous plus mal, signora ?

– Là murmura-t-elle dans un souffle, les cheveux lérissés.

Isaac suivit la direction de l’œil hagard de la cantarice. La lumière posée sur le sol frappait directement sur le visage livide du mourant ou du mort. L’avocat eut un grand frissonnement et ses traits se contractèrent d’une façon hideuse.

– C’est ce cadavre près de nous qui a effrayé madame, dit-il à l’officier des gardes.

– Ah ! alors, on va la débarrasser de cet épouvantail, répondit celui-ci. Deux hommes de bonne volonté pour jeter cette charogne dans le précipice !

Deux soudards s’approchèrent L’un prit le novice par les pieds, l’autre par la tête, et ils l’emportèrent ; en arrivant au bord du fondis de la route. Balançant à plusieurs reprises le mortuaire fardeau qu’ils tenaient, ils le lâchèrent en même temps.

– Bon et dernier voyage, Angel, murmura Laffémas avec un sourire atroce.

La Guzla n’avait pas bougé.

Après cet enterrement sommaire, Isaac tendit à la jeune femme pétrifiée sa main qu’elle saisit convulsivement. Elle se redressa comme une statue, et regagna avec l’avocat leur voiture qui repartit quelques instants après au galop furieux des chevaux.

XIII

LE SERMENT D'ANGEL

Le carrosse était loin déjà, vers Càrpentras, et les gendarmes du légat regagnaient de leur côté Avignon, quand, de la lèvre de ce précipice, tombeau d'Angel. surgit péniblement une forme vivante et démesurée ; Cela ressemblait à un homme, mais d'une longueur interminable. Cependant, au bout d'un instant, l'hétéroclite apparition qui s'agitait fantastiquement dans la pénombre lunaire, se dédoubla en deux corps différents : l'un resta debout, l'autre s'étendit au bord du chemin. Puis une voix articula ces exclamations :

– Aoh ! Goddam ! Finally !

Qu'y avait-il donc là ? Deux hommes ! Lord. Mon taigu et ce qui restait du renégat. L'Anglais, blotti dans les broussailles du précipice, avait assisté, muet spectateur, au drame qui s'était déroulé sanglant au dessus de sa tête. Il en avait suivi les diverses péripéties, non sans inquiétudes, souhaitant mentalement, et pour cause, le succès des bandits. Aussi fut-ce avec un dépit furibond qu'il entendit les soldats proclamer leur victoire.

Il fallait se résigner à rester dans la cachette jusqu'au départ des vainqueurs. Montaigu, avec l'instinct prudent qui distingue les Anglais, se blottit au milieu des ronces qui formaient comme un second rebord au gouffre, de façon à n'en pas être facilement enlevé. Bien lui en prit ; tout à coup une lourde masse dévala sur lui et faillit l'entraîner avec elle Ce fut au contraire le lord qui l'arrêta dans sa chute. Reconnaisant à la lueur du croissant l'intrépide jeune homme qu'il avait voulu embaucher, il le retint d'une main, et le sortit le premier du fondis, quand leurs ennemis communs se furent éloignés.

Aussitôt sur un terrain solide, Montaigu se pencha vers le corps inerte et chercha si tous les signes de vie avaient disparus en lui. Sa main palpa la

poitrine : le cœur ne battait plus. Il souleva tour à tour chacun des membres du jeune homme, ils retombèrent oides.

– Allons, fit-il avec son flegme britannique, je rois bien l’avoir rattrapé pour rien au vol. c’est hommage ! il y avait de l’étoffe dans ce gaillard-là, on en aurait tiré quelque chose. A présent, ce n’est plus une de la matière. qu’on peut abandonner aux oi-seaux de proie.

En ce moment, un bruit d’herbe froissée se fit entendre de l’autre côté du chemin, dans le taillis où étaient enfuis les bandouliers. L’Anglais tourna la tête et vit quelque chose ramper sous la feuillée ombreuse.

– Qui va là ? fit-il en tirant son épée.

L’objet s’avançait toujours.

– Qui va là ? renouvela l’insulaire

– Ami ! répondit une voix.

Et le nouveau venu, se dressant sur ses jambes, aversa la route.

Lord Montaigu reconnut le lieutenant de Carre – ur.

– Petit-Jacques ! exclama-t-il.

– Moi-même.

– Vous arrivez fort à propos.

– Je m’en doutais.

– – Est-ce que vous veniez ?...

L’agitateur désigna le novice.

– Justement ! Je l’ai vu tomber quand j’échappai à la mêlée, et je voulais savoir ce qu’on peut faire pour lui.

– Pas grand’chose, goddam !

– Est-il mort ?

– Je le crains !

– N’importe ! il faut l’emporter.

– Est-ce bien nécessaire ?

Le lieutenant regarda Montaigu.

– Voyez-vous, mylord, lui dit-il, nous autres, brigands, nous sommes parfois fanatiques de reconnaissance. Cet homme-là m’a rendu, hier, le cadavre de mon frère pour le soustraire à l’ignominie des fourches patibulaires. Eh bien, je viens à mon tour chercher pour empêcher qu’il ne

serve de pâture au corbeaux. On a du cœur, quoi ! et puis, vous n'êtes pas sûr de sa mort.

Ceci dit, Petit Jacques, avec la force énorme qui le caractérisait, chargea le corps de l'aposta sur ses épaules, et marcha, suivi de l'Anglais. Bientôt ils arrivèrent à cette grotte mystérieuse qui nous avons entrevue déjà, et qui servait momentanément de repaire aux bandits. Ce qui restait de la troupe s'y était réfugié tout consterné. Seul, le capitaine Carrefour prouvait son énergie par un débordement de jurons à faire écrouler la voûte.

– Gibiers de potence ! canailles maudites ! chienne faillis ! grondait-il en fronçant les sourcils et en lançant dessous des éclairs à ses bandoulières ; je ne sais lui me retient de vous brûler la cervelle à tous. Vous avez été plus lâches que des femmes !

Puis, joignant ses mains derrière le dos, il arpendit avec une agitation fiévreuse la caverne dans toute sa longueur. Il répéta ce manège à plusieurs reprises.

– Non, mille tonnerres ! je ne laisserai pas cette défaite impunie, reprit-il bientôt. Au nom de mes traves restés sur le champ de bataille, j'inventerai pour vous un supplice de chaque instant ; je vous ferai marquer au front d'un fer ardent qui laissera sa face indélébile et signifiera : « répudié par le capitaine Carrefour, comme indigne de servir sous ses ordres. »

Ce fut à ce moment que Petit-Jacques effectua son entrée, pliant sous son lugubre fardeau.

– Qu'est-ce que tu nous apportes-là, toi ? demanda rudement le Bohémien.

– Le cadavre du frère Angel, hélas !

– Ah ? celui-là était un vaillant, il a tenu seul, à nos côtés. Si nous avions été dix de la même trempe aucun soldat ne pourrait se vanter, à l'heure qu'il est, de nous avoir vaincus. Il n'en resterait pas un pour porter la nouvelle du désastre au légat. Laisse-le là ! Demain, nous lui ferons de dignes funérailles.

Le lieutenant jeta sur le sol les dépouilles du renégat, qui rendirent en tombant un bruit sourd et sinistre.

– Tu ne t'es pas trompé, au moins, reprit Carrefour, tu ne nous apportes pas la carcasse d'un de ces endormies que l'enfer confonde ?

Et pour éclaircir ses doutes, il arracha d'un anneau, scellé dans le rocher, la torche qui y était retenue. Puis il se baissa sur le corps inanimé. La lumière

projetait sa flamme d'un rouge sombre et terne, travers des spirales de fumée résineuse.

– Non, c'est bien lui. Tudieu ! quelle rude blessure Voyez donc, mylord.

Il promena son doigt sur l'ouverture de la plaie où quelques caillots d'un sang noir pendaient, prêts à tomber. A cette pression, capable de réveiller, par la douleur, tout système nerveux n'atteignant pas encore la suprême léthargie de la mort, deux yeux glauques s'ouvrirent démesurément dans les orbite ; plombées du prétendu cadavre. L'émissaire de Buckingham ne put retenir un cri de surprise, presque aussitôt répété par le Bohémien.

– Que nous disais-tu donc qu'il est mort, demand ce dernier en se tournant du côté de Petit-Jacques Il vit au contraire, quoique bien malade. Vite de la charpie, du linge, des cordiaux !

Ce fut un pêle-mêle général. Pour mériter le pardon du chef, pour se réintégrer dans ses bonnes grâces, chacun des bandits se démenait de son côté En moins d'une minute, les objets nécessaires au pansement d'une troupe de blessés se trouvèrent réunis sous la main du capitaine.

Celui-ci commença par faire avaler au moribond une gorgée d'eau-de-vie. Puis, imbibant une compresse de la même liqueur, il l'appliqua résolument sur la plaie vive. Ces expédients énergiques produisirent un prompt effet. Sous l'excitation alcoolique sous la cuisson qu'il ressentit, le blessé donna de signes non équivoques d'existence. Cependant il était d'une faiblesse excessive et incapable de prononcer une seule parole.

– Eloignez-vous, commanda le redoutable Bohémien, d'un ton qui ne souffrait pas la réplique. Laissez-le respirer, morbleu !

En même temps, il assit Angel en l'appuyant contre la paroi de la caverne.

– Il va reposer. une nuit de sommeil, et le gailard n'y pensera plus, fit-il avec l'aplomb d'un docteur.

Mais en lui-même il ajouta :

S'il en réchappe, il aura la vie dure.

Puis, reprenant sa promenade agitée entre les rangs clairs semés de ses bandoulières :

– Scélérats ! canailles ! leur distribua-t-il en guise de récompense, chaque fois qu'il levait la tête.

Le capitaine Carrefour ne s'était pas trompé ; quant à la première partie de son horoscope. Le malade put dormir, quoique violemment secoué par la fièvre ; il eut même le délire. Mais aux premières heures du jour, son état parut meilleur. Les idées lui revinrent claires et nettes. En sorte qu'il se remémora les moindres incidents de la veille.

– L'infâme ! murmura-t-il, soudainement frappé par un affreux souvenir. Je me rappelle tout à présent. J'étais terrassé, meurtri, couché dans la poussière, mort en apparence, mais percevant encore ce qui se disait à mes côtés... Elle ne s'est point opposée à ce qu'on m'achevât !... et elle devait m'avoir reconnu !... et c'est lui, le monstre, qui a ordonné de me porter le dernier coup !

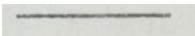
Il reprit haleine.

– Devant Dieu qui me juge, poursuivit-il, je fais le serment immuable de me venger !... Pour moi : amour, pour elle, pour sa race si ses entrailles ne sont point stériles, je jure d'être implacable dans l'avenir. puisque tous deux m'échappent dans le présent !

Et s'adressant à lord Montaigu qui, durant toute la nuit, n'avait pas cessé de lui prodiguer des soins presque paternels.

– Mylord, lui dit-il, nous m'avez fait hier une proposition à laquelle je n'ai pu répondre. J'ai réfléchi depuis. J'accepte aujourd'hui. Contre Richelieu et ses émissaires, contre le catholicisme fanatique de France, je serai votre bras droit.. celui qui tient l'épée. ou le poignard !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



DEUXIÈME PARTIE

L'IDIOT DES CARRIÈRES

I

LE CAPITAINE ANGELO SPADA

En 1629, c'est-à-dire huit années après le commencement de cette histoire, un cavalier, jeune encore, se dirigeait au pas tranquille de son cheval vers Bozzo, village peu important de Toscane, sur les frontières du duché de Lucques., au pied de l'Apennin.

L'air soucieux du voyageur indiquait des préoccupations plus graves que ne semblait le comporter sa lente allure. Vêtu d'un costume semi-bourgeois, semi-militaire, sa fière désinvolture et la mâle énergie de son beau visage le dénonçaient pour un homme de guerre. Cependant, quand aucune émotion violente ne l'agitait, il y avait dans son geste une involontaire onction, qui s'accordait plutôt avec l'exercice de l'éloquence qu'avec le métier des armes. C'est que, pourquoi le cacher ? ce cavalier, présentement le capitaine d'aventure Angelo Spada, avait été jadis. le jeune prédicateur Angel.

Durant les huit années écoulées, l'apostat avait religieusement tenu sa promesse à lord William Montaigu ; il était devenu, selon sa propre expression, l'épée et le poignard de l'agitateur anglais. Pas une conspiration armée contre Richelieu où il ne se fût mêlé, pas une levée de boucliers contre l'autorité royale et religieuse de France pour laquelle il n'eût recruté. Mais, par une sorte de fatalité, jamais les menées qu'il servait ne l'avaient

encore mis en position de se venger de Laffémas et de Guzla, selon son inébranlable désir. Chef de compagnie franche, à peine pouvait-il traverser de loin en loin, déguisé, ce grand Paris, où résidaient sans doute les deux mauvais génies de son passé.

Avec son protecteur britannique, il avait pris part à la conjuration de Chalais, puis il avait soutenu la revendication militante des privilèges calvinistes, soulèvement vaincu par la prise de la Rochelle, d'où ils ne s'étaient échappés tous deux que pour se jeter dans le Midi en feu. C'est après cette dernière révolte des réformés de France, qui se termina par la pacification d'Alais, en 1629, que nous retrouvons Angel. Le lord et son lieutenant, séparés au pied des Cévennes dans une déroute infligée par Louis XIII, prirent chacun une direction opposée. Le premier s'enfuit vers l'ouest et regagna l'Angleterre ; le second se réfugia en Piémont.

Durant sa monotone adolescence, et pendant sa jeunesse le novice qui ne savait rien de sa naissance, avait cependant gardé, au fond de sa mémoire, le souvenir doux et triste d'une femme qu'il supposait être sa nourrice.

Quand il entra dans sa huitième année, en 1610, quelques mois après l'assassinat d'Henri IV, elle le conduisit chez les Dominicains d'Avignon, et, depuis, il ne la revit plus. Il s'était toujours rappelé son nom et celui de son village, qu'elle appelait souvent de tous ses vœux, où elle aspirait sans cesse à retourner, lors qu'un devoir, un serment inconnu la forçait à rester près de lui, dans un coin du Comtat Venaissin. Ce nom, c'était Juana Paoli ; ce pays de Toscane, l'était Bozzo. Aussi, le désir de revoir la seule femme dont il avait reçu les caresses dans sa première enfance, entraînait-il pour beaucoup dans son choix du Piémont pour refuge, au lieu de la Suisse, par exemple : le sol piémontais confinait au territoire. toscan.

Une pensée, poignante et cruelle, lui faisait redouter d'avoir trop attendu. Il se demandait si cette excellente créature n'était pas maintenant couchée dans la terre, s'il n'arriverait pas trop tard pour la serrer dans ses bras, et, comme il voyait au loin de dessiner le village de Bozzo, comme il touchait à la réalité peut-être navrante, instinctivement il ralentissait la marche de son cheval pour prolonger du moins un doute consolant. Si lentement qu'il marchât, il arriva cependant aux premières chaumières au moment où le soleil éteignait ses feux derrière un horizon montagneux.

Là, comme ailleurs, nous pouvons ajouter comme dans toutes les bourgades du monde, il rencontra sur le seuil de leurs demeures les habitants attirés par la curiosité, car, c'est à peu près un événement, partout, pour les petits, de regarder passer un homme de haute condition, et le capitaine Angelo Spada avait vraiment trop bon air, sur son superbe alezan, pour ne pas inspirer une grande opinion de son rang social. La mine fait le moine, sinon l'habit. Il profita du mouvement pour demander, au premier rustre qu'il entrevit, l'endroit où demeurait Juana Paoli.

– A deux pas d'ici, répondit l'interpellé. Voulez-vous que je vous y conduise ?

Le cœur d'Angelo fut soulagé tout à coup d'un poids énorme. Sa nourrice vivait donc encore ! Il accepta l'offre et chemina côte à côte avec son guide. A deux pas d'ici signifiait l'autre extrémité du village ; mais il y arriva cependant en quelques minutes.

– Voilà la maison, déclara le paysan, en désignant une cabane plus qu'à moitié détruite par le temps. <

– Allons, pensa le capitaine, à juger des apparences, ma présence en ce monde n'a pas été pour ma famille une joie céleste ; elle a si mesquinement payé ma nourrice, qu'elle s'éteint aujourd'hui dans la plus complète.

Il jeta un petit écu à son conducteur, qui s'éloigna non sans tourner la tête à plusieurs reprises, espérant pénétrer un peu du mystère qui enveloppait le cavalier. Celui-ci ne mit pied à terre que lorsqu'il fut complètement seul. Il attacha son cheval à l'arbre le plus voisin, puis, s'approchant de la porte de la hutte, il frappa discrètement. Nulle voix ne répondit.

– Pourquoi ce silence, se demanda Angelo dont l'inquiétude semblait revenir. Est-elle absente ou malade ?

Alors il frappa de nouveau, mais avec plus de force. La porte, seulement poussée, s'ouvrit d'elle-même. Le jeune homme entra. Son cœur se serra à la vue de l'intérieur misérable dans lequel il venait de pénétrer. Les quelques meubles qui garnissaient l'unique chambre étaient dans un état de vétusté qu'il devait en rendre l'usage à peu près nul.

Au reste, il ne jeta qu'un coup d'œil rapide et distrait sur cette ruine des choses, car une détresse plus triste et plus grave avait attiré ses regards. Au

fond de la pièce, sur un sordide grabat, une créature humaine le regardait étonnée et muette. Il s'approcha d'elle

– Etes-vous Juana Paoli ? demanda-t-il.

– Oui, répondit celle à qui s'adressait ces paroles.

Angelo recula épouvanté. Ses souvenirs d'enfance lui rappelaient une femme jeune, presque belle et d'une santé robuste ; il retrouvait là, devant lui, une pauvre vieille toute constellée de rides et pouvant à peine se soutenir sur ses coudes osseux. Aussi renouvela-t-il sa demande

– Vous êtes bien Juana Paoli ?

– Oui, vous dis-je, accentua la malade avec un reste d'impatience.

Alors, le jeune homme se prit, malgré lui, à médier avec une profonde mélancolie

– Hélas ! pensait-il, la voilà donc cette vigoureuse sontadine de ma première jeunesse ; la voilà cette femme qui substituant à l'amour absent de ma mère, mon amour mercenaire à elle, m'a pourtant nourri de son lait, soutenu de sa force, entouré de son dévouement... Je la retrouve infirme et si près de la tombe, que je ne puis à peu près plus rien pour elle.. ingratitude du sort !

Et devinant les pensées que son singulier silence levait inspirer à la malade.

– Ne craignez rien, dit-il, je suis venu pour vous secourir, chasser la misère, et vous rendre, avec la santé, une existence désormais moins pénible.

Juana regarda de ses yeux mourants et fiévreux celui qui lui parlait et qu'elle ne reconnaissait point.

– Merci !... lui dit-elle, quoiqu'il ne soit plus temps. Mais qui êtes-vous ?

– Peu importe. Je vous le dirai plus tard. L'important est de vous tirer de ce logis humide, malsain et mortel, et tout de suite, s'il se peut.

– Non ! non ! C'est ici que je suis née, c'est ici que je dois mourir.

– Mourir ! Allons donc !... Vous vivrez et vous vivrez heureuse.

– Heureuse ! répéta la malade avec un douloureux soupir. Pour être heureuse, il ne suffit pas d'avoir du pain, des vêtements, une maison, tout ce qui pourrait me procurer votre générosité... si vous êtes riche... Il faut encore avoir le cœur tranquille. ne faut pas que quelqu'un qui y tient par toutes les

fibres, un fils, par exemple, soit dans un incessant péril ; car alors le chagrin vous mine sans ressource et cause votre mort. lente. mais sûre !

– Serait-ce là votre position ?

– Oui, murmura Juana. Seule, quoique pauvre j’eusse supporté la vie la plus amère, et je serai sortie de cette maladie, faible et languissante peut être, mais j’en serais sortie. Tandis que, sous l’empire d’un secret remords, mon état s’aggravant par la position terrible où s’est mis mon enfant, je mourrai, et je mourrai prochainement.

Angel fit un retour dans le passé.

– De quel enfant voulez-vous parler !

– De mon Spiridione, hélas !

– Spiridione ? répéta le capitaine, à qui ce nom n rappelait rien.

– C’est juste, reprit la Paoli avec une sorte d’enthousiasme, vous êtes étranger au pays, vous ne connaissez pas mon orgueil incarné. Oh ! comme j’en suis fière, allez ! Mais il est brave, parce qu’il est fort, et il est orgueilleux, parce qu’il est beau !... Eh bien, a été frappé dernièrement au visage par le seigneur de Bozzo, pour s’être montré plus adroit que lui à la chasse. Il en voulait obtenir une réparation honorable, le fer en main... Le baron lui a répondu avec le fouet de ses chiens et Spiridione l’a poignardé. Je ne dis point qu’il ait eu tort : les hommes ne peuvent être égaux entre eux. Pourtant, pour le mal qu’il savait me faire en méritant ainsi la honte... devait tout endurer, même la honte, même la double offense. Après cela, c’est son sang, son temperament, sa violence naturelle qui l’a emporté... il faut le confesser pour justifier son crime, le malheureux enfant a eu le cerveau exalté pendant toute son adolescence. Avec la jeunesse seulement, la raison il est revenue sans le souvenir ; et quand on le provoque, quand on l’irrite trop, il lui reprend parfois ses accès de frénésie.

– Mais qu’est-il devenu ? interrogea Spada.

La vieille femme se redressa comme par un ressort sur son grabat et regarda fixement le visiteur connu.

– Vous n’êtes pas de la maison de Bozzo, j’espère ? commença-t-elle d’un ton défiant. Vous ne venez pas reprendre le suprême secret d’une pauvre moribonde, pour le retourner contre celui qui cause ses angoisses maternelles ?

– Non, chère créature, répliqua le capitaine avec une inexprimable émotion. Non ! rassurez-vous. Tout à l’heure, vous me demandiez mon nom, et je l’ai tû. A présent, je dois vous le dire pour vous une affection en compensation de celle dont li vous sépare... Je suis Angel, votre Angel bien a celui que vous avez nourri, que vous avez élevé vous avez chéri !

En même temps, il l’entourait de ses bras et vrait de baisers son visage déjà livide. A cette ablation subite, la nourrice regarda le jeune homme avec des yeux où se peignît plutôt la stupeur l’attendrissement, la douleur que la joie.

– Vous, dit-elle, vous, sous ce costume ?

Angelo Spada courba la tête ; mais la malade suivit :

– Avez-vous donc renié l’autre ?

– Juana, répondit le capitaine, j’étais un mai religieux ; j’offensais Dieu plutôt que je ne le serai j’ai préféré quitter le cloître.

La Paoli leva au ciel ses mains décharnées ; chiques tressaillements nerveux vinrent agiter les de ses lèvres.

– Malheureux ! murmura-t-elle.

– Ne m’avez-vous pas compris, Juana ? Eus vous préféré que je cache sous des dehors très peurs de sainteté une âme trop ardente et si détachée des voluptés de ce monde, qu’elle cherche à s’en assouvir à tout prix. Dites, eussiez-vous féré cela ?

– Je ne sais pas ce que j’aurais voulu, s’écria-i en proie à une fièvre subite et terrible, mais ce je sais bien, c’est que votre naissance est de celles vous marquent par la fatalité, si on ne la dérol jamais dans l’obscurité la plus profonde.

Le capitaine Angelo Spada releva vivement latête :

– Ma naissance, Juana, voici la première fois que vous m’en parlez ; ne puis-je enfin la connaître ?

Dieu m’en garde ! J’ai déjà trop parlé ! balbutia Italienne en faisant de pénibles efforts pour maîtriser le transport qui envahissait son esprit. peut-être avec l’approche de la mort. J’ai promis de ne taire toujours. je tiendrai mon serment. Pourtant, sache une chose, une seule. Le sang qui coule dans tes veines est celui d’un gentilhomme. Tes actions doivent être

dignes de lui dans l'avenir si on renies l'expiation du crime de ta mère !... Mais silence silence !... J'en dis trop !

– Ainsi, reprit le capitaine avec une douceur d'abord suppliante, vous refusez de fixer les irrésolutions de ma vie, qu'augmenteront encore votre confiance obscure et inachevée. Vous voulez que, dans cette nuit que vous me montrez, je marche en tâtonnant, sans jamais trouver un flambeau qui m'éclaire ? Luana, ce que vous faites-là n'est ni généreux, ni rendre. Que vous ayez promis de conserver au plus profond de votre cœur le secret de mon véritable nom, vous le pouviez, vous le deviez peut-être. Mais aujourd'hui que vous avez levé un coin du voile, vous l'avez plus autorité pour le laisser retomber à jamais... quand je vous prie à deux genoux de tout ne révéler. Vous taire n'est plus seulement une folle exagération de point d'honneur, c'est vous assumer la complicité d'un crime. Oui, d'un crime !... Tant que j'ai dû croire ma naissance infamante, je ne pouvais trop vous blâmer de m'en dérober le mystère... Mais maintenant que vous m'avez fait soupçonner quelque chose d'illustre dans mon orrigne, je vous crie : » Juana, j'ai le droit de la connaître et mes parents n'avaient pas celui de me la cacher pour toujours, et en leur obéissant jusqu'au bout, vous devenez la complice d'un meurtre moral : l'assassinat de mon avenir. »

Il avait proféré ces dernières paroles d'une voie vibrante dont tremblaient tous les membres de la nourrice.

– Taisez-vous ! taisez-vous ! fit la chétive créature sentant sa volonté faiblir étrangement ; bientôt je n'aurais plus la force de résister, et, pour vous mieux vaut, je vous le dis, l'ignorance et le doute que la fatale vérité !

– Juana, je t'en supplie ! Juana, je vous adjure Juana, je le veux !

A ces mots, la pauvre vieille se renversa sur sa couche en poussant un faible cri et ses joues se couvrirent d'une pâleur plus grande.

– Mon Dieu ! s'écria le capitaine en se précipitant vers elle, serait-elle morte ?

La Paoli, en effet, ne bougeait plus. Le jeune homme fouilla en toute hâte les meubles du taudis cherchant une liqueur, un cordial pour essayer de rappeler sa nourrice à la vie. Il ne trouva qu'un peu d'eau dans le fond d'un vase ébréché. Il mouilla les tempes de la mourante. Cela suffit pour la tirer de la syncope dans laquelle elle était tombée. Lorsqu'elle rouvrit les yeux,

sa physionomie se transfigura. Toute son apparente sécheresse s'était comme fondue à l'ardeur de son âme foncièrement tendre.

Elle regarda le jeune homme avec des éclats d'amour maternel dans ses yeux s'éteignant.

– Oh ! je t'aime bien, va mon Angel, bégaya-t-elle presque à l'oreille de son fils adoptif, puisque pour toi je vais risquer mon salut éternel... et, si j'ai persisté jusqu'ici, c'est que je comptais vivre encore, c'est que je ne voulais t'avouer le secret terrible que tous le coup de la mort, Hélas ! elle est là, dans l'ombre. Je la vois, je la sens venir.

– Juana ! chère nourrice, reviens à toi murmura Angelo justement effrayé des symptômes morbides dont le visage de l'agonisante s'imprégnait. Ce sont à de sinistres pressentiments que la fièvre et l'émotion te suscitent ; mais qui ne se réaliseront pas.

– Non, te dis-je, je meurs. dans un instant j'aurai vécu. Écoute-moi donc, écoute-moi religieusement. En échange de mon parjure, à toi mon premier fils, qui me tues comme l'autre, je ne demande qu'un serment.

– Quel qu'il soit, déclara solennellement le capitaine, je jure de l'accomplir.

– C'est poursuivit la nourrice, prise en ce moment les hoquets de la mort, de me promettre de rechercher Spiridione, de l'enlever aux sbires qui le traquent. ou de mourir avec lui.. puis, si tu le saules... de veiller sur lui désormais comme. sur un règne... t'y engages-tu ?

– Sur ma vie, sur mon honneur, sur mon salut, et te le promets, Juana.

– Je te crois.

Alors, la Paoli, prise d'une sorte de délire proféra à l'oreille d'Angelo des mots qui plus d'une fois firent ressaillir les muscles de son visage :

– Ton père, dit-elle, se nommait Charles Gontaut, duc de Biron, le même qui porta sa tête sur l'échafaud par ordre d'Henri IV, son meilleur ami. Quant à ta mère... Oh ! ne cherche jamais à savoir ce qu'elle est devenue. On la contraignit à t'abandonner à moi... car ta naissance était illégitime... Elle s'appelait Paula Dori... et plus tard.. horreur !... pour venger son premier amant !... Non, cet autre secret d'iniquité ne t'appartient pas. D'ailleurs ta mère est morte. elle doit être morte ! Juana se sentit épuisée. Quant à Angel il semblait frappé de la foudre et cependant les pensées

tourbillonnaient dans son ce veau comme emportées par la ronde du sabbat. Mai bientôt, de ce désordre à devenir fou, se dégage quelque chose de clair et de terrible. C'était donc l'inspiration vengeresse d'outre-tombe qu'il écoutait sans la deviner, quand il s'acharnait aveuglement à la destruction du cardinal duc de Richelieu, ce seuil soutien empêchant le faible Louis XIII de tomber de trône d'Henri IV !... Il n'appartenait donc pas à plèbe obscure ? Il sortait d'une de ces races tragique et hautaines, dont la noblesse oblige aux granc héroïsmes ou aux grands forfaits ! sa vindicte exercer sur Laffémas et Guzla devenait secondaire devant le décapité paternel qui attendait l'effacement de son sang par un autre sang, un sang royal !

– Nourrice, s'écria--il enfin, merci de ton solenni aveu. Il me trace désormais mon destin immuable Moi, le fils illégitime de Biron, je le vengerai sur le héritiers de son bourreau couronné. Il me faut plus que le talion ! Je décapiterai, moi, une dynastie et changerai la face d'un grand royaume !... Merci. et adieu !

S'approchant de la moribonde, il la baisa une dei nière fois au front,

– Et Spiridione ! murmura-t-elle péniblement et ec un ton de reproche qui rappela son récent sernt à Angel.

– Pardonne, Juana, je l'avais oublié. C'est qu'aussi ne me reconnais plus moi-même.. Mais je me me, je me domine. Voyons, parlons de ton fils intenant, de lui seul.

– Il faut le sauver à tout prix.

– Je le sauverai... Où le trouver ? Comment le onnaître ? sa figure ? son âge ?

La pauvre vieille sembla concentrer tout ce qui lui tait de facultés intellectuelles et se faire violence ur répondre par saccades :

– Dans la montagne. au saut du Diable. Tu seras mon nom. L'air d'un ange déchu... Son lui ? Le tien, mon Angel... Je l'avais laissé dans le pays de mon mari. pour pouvoir t'allaiter à sa place. C'est pour lui, plus tard aussi, pour le revoir, que t'ai abandonné à ton tour... Ne doutes pas de mes roles Je ne mens pas non, je ne.

Une fois encore les forces de Juana l'abandonnènt. Mais le capitaine ne s'aperçut pas de cette faillance au prodrôme mortuaire. Il réfléchissait. ne se rappelait pas avoir entendu sa nourrice lui parler jamais d'un fils, et tout en

doutant un peu de 'véracité sans s'en expliquer la cause, il ne se sourit pas de la contrôler, puisqu'il s'agissait de fuir la contrée avec Spiridione le plus vite possible. D'ailleurs, il avait promis, il devait tenir son engagement. Et puis que lui importait ce secondaire étail après ce qu'il avait appris sur son propre compte. La voix creuse de l'agonisante le tira bien-de ses réflexions.

– Angel, reprit-elle avec une difficulté de plus plus grande, écoute encore... et obéis vite... Soulève meuble.

Elle désignait péniblement du doigt une huc vermoulue.

– Sous le pied droit... dans un léger enfoncement n'y a-t-il pas une large médaille de la saint Vierge.

– Oui, répondit le jeune homme qui suivait ma chinalement les indications de Juana.

– Prends-la... Si jamais Spiridione est en danger imminent de mort, si sa perte te paraît certaine et que tu sois présent, montre la lui... Sinon, la même doit ignorer que tu possèdes cette médaille Tu m'entends !

Angelo fit un signe de tête affirmatif. Juana fern les yeux. Le capitaine Spada se mit instinctiveme : à examiner le joyau. Il semblait tout d'une pièce n'offrait à l'œil le plus exercé rien qui pût indiqu même une rainure.

– Qu'est-ce que cela peut signifier ? se demanda t-il.

Puis, inquiet du silence que gardait depuis un instant sa nourrice, il s'approcha doucement de se lit et se pencha vers elle. La face exsangue de mourante se contractait affreusement, ses yeux se dilataient démesurés et déjà éteints, sa bouche s'ouvrait mais sans qu'aucun son pût en sortir. A l'entrée de l'autre vie, évidemment elle comprenait qu Dieu n'admettrait pas, lui, les fraudes de sa conscience, imposées par de terribles engagements. Un instant la parole sembla lui revenir, arrachée de qui vivait encore en elle, le cœur ;

– Non ! ce n'est pas. c'est ton.

Mais elle se roidit sans pouvoir achever. Elle était orte.

II

CE QUI DEVINT LES CATACOMBES.

A l'une des extrémités de Paris s'étend une plaine immense, connue encore aujourd'hui sous le nom de Montsouris. C'est un champ improductif et presque vasté, en attendant l'innovation prochaine qui fit le transformer, l'embellir pour la plus grande satisfaction des promeneurs.

Ce plateau qui domine toute la ville est d'un aspect sentiellement pittoresque. Un immense panorama développe aux yeux des visiteurs qui peuvent, là, juger des splendeurs de la capitale ; mais cette vue de terrain, sans autre végétation qu'une herbe sèche et courte, ce steppe parsemé de tous les tritus particuliers aux villes : tessons, morceaux verre, semelles recroquevillées et lambeaux d'écorces, recouvre un séjour bien autrement désert, si nous voulons parler des carrières qui s'étendent en ligne sur la rive gauche de la Seine. Creusées à diverses époques pour en extraire les matériaux propres à l'édification de Paris, leur origine peut remonter aux premiers siècles de l'ère chrétienne, tenant compte des modifications qu'elles ont nécessairement subies par un travail incessant de siècles. Ces carrières ont une histoire terrible, longue, fantastique car elles ont abrité, à toutes les époques, les opprimés et les coupables, depuis les chrétiens jusqu'aux bandits de Cartouche. Cette interminable légende est encore incomplète, déformée, presque inconnue.

Or, sept ans après les événements qui précèdent c'est-à-dire en 1636 se trouvait réunie dans ces caves souterraines, une bande d'environ deux cents hommes appartenant à presque toutes les professions.

Il y avait des nobles et des vilains, des gens bien nêtes et de hardis filous, tout ce qui constitue réunion secrète de conspirateurs.

Cette assemblée bizarre avait été convoquée Claude de Bourdeilles, comte de Montrésor graveneur et favori de Gaston d'Orléans, fils de Henri IV et de Marie de Médicis. Son motif unique, son véritable, était la perte du cardinal de Richelieu des motifs que nous ferons bientôt connaître suffit pour juger de l'importance du conciliabule rappeler que le comte de Montrésor était un de déterminés capables tout à la fois des choses les hardies et les plus coupables, afin d'assurer le triomphe de sa cause, Ce seigneur audacieux avait relations à tous les degrés de l'échelle sociale, avec les honnêtes gens, comme avec les gueux. Dans conjurations antérieures contre le premier ministre celle de Chalais et celle de Montmorency, et les autres, il avait été la seule vaillance du faible Gaston, frère du roi Louis XIII, espèce de girou fatale à ce règne, et qui sacrifiait si facilement tête de ses amis pour tirer la sienne du jeu.

Le moment était favorable aux conspirations cette année 1637, car la puissance du cardinal semblait chanceler.

Alors que le célèbre politique croyait avoir éloigné les frontières de France la guerre qu'elle soutenait puis deux ans contre l'Autriche et l'Espagne, le Cardinal-infant, gouverneur des Pays-Bas, trompait la vigilance. Il lançait à ce moment sur la Picardie une armée puissante, surtout en cavalerie, et, pour la erriger, des chefs émérites comme Thomas de Savoie, François de Lorraine, Jean de Werth et Piccolomini ; pour s'opposer à ce torrent, il n'y avait de ce côté l'un petit corps français commandé par un prince du sang, le comte de Soissons, ennemi intime de chelieu.

Vainement le cardinal avait envoyé pour le secourir le maréchal de Chaulnes et son beau-frère M. Brézé ; c'était bien moins de généraux que de soldats qu'on manquait ; aussi comptait-on peu sur des renforts insignifiants pour arrêter les Espagnols cherchant déjà sur la capitale, et bon nombre de Bourgeois se retiraient en toute hâte derrière la Loire. Il murmure contre le cardinal-duc montait comme un flot qu'on ne peut arrêter et devenait général. On accusait surtout d'avoir attiré la colère du ciel en incitant Louis XIII à exiler sa mère, la reine Marie Médicis. Les conspirations allaient leur train à Paris et hors Paris.

Claude de Bourdeilles, comte de Montrésor, avait me convoqué cette nuit-là ses adhérents pour leur présenter l'envoyé de M. de Soissons, venu tout exprès Amiens, quartier général du prince. Cet homme devait apporter des instructions définitives pour la perte à premier ministre.

– Oui, messieurs, disait le comte de Montrésor, adressant à la partie ignorante de l'assemblée, celui qui nous dirige mérite et vos égards et votre dévotion : Louis de Bourbon, comte de Soissons, cousin des Condé et prince du sang, veut bien se charger avec votre aide, de l'anéantissement du tyran. Ses troupes, vous les connaissez : il a combattu les protestants vos ennemis religieux, il a défait les Italiens vos ennemis politiques. Il a partout été vainqueur, à La Rochelle comme en Italie. Quelle a été sa récompense La haine de Richelieu. Le cardinal, après avoir péché son mariage avec M^{lle} de Montpensier, lui a fusé plus tard un commandement en chef. Aujourd'hui, il ne lui donne qu'une poignée d'hommes pour couvrir la Picardie. Aussi est-elle brusquement menacée par les Espagnols. Car, il faut que vous le sachiez si le *due rouge* expose la France à toutes les horreurs de l'invasion, s'il ne recule pas devant les probabilités d'une défaite honteuse, c'est pour perdre plus sûrement son ennemi, qu'il accuse auprès du roi d'être l'auteur du désastre par trahison, tandis qu'au contraire, il a à peine assez de soldats pour battre en retraite sans déroute !... Ne faut-il pas que tout finisse ? Et comment ? Par la mort du vrai traître !

– Oui ! crièrent avec énergie les conjurés : Mon l'Eminence rouge !

– Ayez encore un peu de patience. D'un instant ; à l'autre vous verrez apparaître le mandataire vengeur, et vous connaîtrez les résolutions de celui-ci.

Un homme se leva dans l'assemblée, et, s'approchant de l'orateur :

– Quel est ce mandataire ? demanda-t-il. Etes-vous bien sûr de lui ?

Celui qui s'exprimait ainsi était un gentilhomme estimé, M. de Goulas, auquel on ne pouvait se refuser de répondre catégoriquement. Pourtant, Claude de Bourdeilles éluda la question.

– Je dois taire son nom, fit-il. Jusqu'à présent, M. de Soissons a voulu qu'il soit secret. Cependant, je me suis mis en réponse sur ma tête. Au reste il se nommera lui-même dans cette séance à laquelle il veut assister... il s'est fait l'intermédiaire entre le prince et nous, parce qu'il est certain d'être moins

soupçonné que 'importe lequel de vous tous. Le terrible Lafféas, la police faite homme, l'implacable lieutenant il y perdra lui-même son latin. D'ailleurs, faut-il vous dire que je le connais, cet homme déjà suspecté ? ans toutes les tentatives précédentes, il a été mon gal en dévouement, et j'ai considéré comme un bonheur de le retrouver dernièrement, de me mettre entièrement à sa disposition. Enfin, si vous voulez être ses sur l'influence dont il dispose auprès du comte de boissons, apprenez que ce personnage encore inconnu ui a sauvé la vie jadis.

– Que tout cela soit vrai, nous voulons ne pas en douter, répondit un autre assistant, M. de Fontrailles. mais il n'en est pas moins vrai aussi que depuis qu'il est question de cet intrus, depuis surtout que tu as mis toute ta confiance en lui, nous nous sentons sur-teillés sans cesse, espionnés sans relâche. Pour me rendre ici, tout à l'heure, par la plaine de Montsoutes, j'ai dû faire le coup de feu contre deux escogriffes attachés à mes trousses.

– Et nous pareillement, déclarèrent quelques gentils hornmès qui prétendirent avoir eu à se débarrasser de plusieurs sicaires cardinalistes.

– Il y a certainement un traître parmi nous, repr M. de Goulas.

A ce mot jeté dans le débat, les conjurés se regardèrent avec une certaine défiance, puis ce fut un murmure toujours croissant, au milieu duquel le noms de Carrefour et de Petit-Jacques se trouveront bientôt prononcés.

– Silence ! cria tout à coup une voix de stento qui domina le tumulte général et parvint à le faire cesser. 1

Toutes les têtes se tournèrent à la fois vers le personnage qui commandait ainsi l'attention à l'assemblée entière. On vit alors un homme de puissante stature et qui dépassait de la tête ses voisins les plus proches ; c'était Carrefour, notre ancienne connaissance.

Bien qu'il eût vieilli, depuis treize ans que nous l'avons perdu de vue, bien que les années eussent imprimé à sa face des ravages sans nombre et qu'il atteignit alors à la soixantaine, il n'en était pas moins resté robuste et solide. Ses cheveux avaient blanches mais son œil avait conservé sa vivacité dominante Il y avait encore du sang impétueux dans ses veines et toujours du commandement dans son geste.

– J'entends, messieurs, autour de moi., dit-il, accuser les bandouliers ou les larrons d'avoir ouvert la porte à la trahison. Je repousse avec énergie une

telle calomnie. Nous pouvons être, au milieu de la société des gens redoutables et sans aveu, mais ici, sous l'empire d'une convention consentie librement, ayant touché la solde promise, nous nous déclarons aussi loyaux dans nos engagements que les plus grands seigneurs. Nous protestons avec indignation contre la supposition qu'un Judas soit dans nos rangs.

– Oui, oui ! répéta en chœur la masse des batteurs ce grand chemin, répartis autour de leur chef. Nous protestons avec indignation.

Un autre des acteurs historiques déjà connus de ce récit prit la parole, en se hissant sur un gigantesque agou pour compenser l'exiguïté de sa taille. C'était l'ancien lieutenant de Carrefour, le Petit-Jacques, qui avait fait son chemin de travers d'une façon triomphale. A cette époque, où l'honorable caste des voleurs de ville et des pillards de campagne formait deux corporations bien distinctes, ses goûts raffinés avaient poussé à opter pour l'existence citadine, de préférence à la vie rustique. Son incroyable adresse, que sa hardiesse égalait seule, des vols sous la robe de chambre ou l'habit de gentilhomme qui tenaient du merveilleux, ne tardèrent pas à lui conquérir, parmi les larrons parisiens, un tel prestige qu'ils l'élurent leur roi. Petit-Jacques accepta la bizarre souveraineté sans toute la rigueur du mot. Cet embryon avait exercé le droit de vie et de mort sur ces sujets hors la loi, qu'il pliait sous un joug terrible, sous un régime de fer, et qui lui obéissaient aveuglément, car son habileté sans pareille provenait, selon eux, d'une puissance invincible : celle du diable.

– Tout en appuyant les explications de mon vieux camarade, déclara le minuscule sacripant, je répéterai son principal argument en ce qui concerne les arrons : tant qu'on les paiera bien, ils resteront fidèles, j'ajouterai de plus que ce devoir leur sera facile, d'ailleurs, par la haine féroce qu'ils ont vouée à Richelieu qui les traque, et surtout à Laffemas, son limier en chef.

Les récriminations recommencèrent, malgré la protestation des chefs de bande.

– Messieurs, reprit Montrésor qui jugeait ces débats sinon dangereux au moins inutiles, au nom de la cause qui nous réunit, je vous adjure d'abandonner de telles préventions, elles ne peuvent que troubler notre nécessaire entente, en excitant les uns contre les autres les membres de notre association. La première condition pour réussir, c'est la force nous ne

l'aurons qu'avec l'union. Qu'il n'y ait donné ici ni bandouliers, ni larrons, ni gentilshommes mais seulement des conjurés.

– Voilà qui vaut mieux que la dispute, conclut un bourgeois conciliateur.

Le tumulte s'apaisa ; mais en dépit de la paix, de la concorde prêchées, on vit les conspirateurs se séparer et former des groupes divers, selon la classe à laquelle ils appartenaient. Le plus agité était celui des gentilshommes, qui péroraient entre eux sur les chances aléatoires de leur entreprise. Le nom de Laffémas occupait une large place dans leur conversation.

– C'est un homme dangereux, disait de Goulas c'est le seul cardinaliste qui puisse contrecarrer nos projets.

– Vous lui faites beaucoup d'honneur, répondit M. de Fontrailles. Certes, ce Laffémas est un ambitieux doublé d'un intrigant, puisqu'il a su parvenir à la maîtrise des requêtes, à l'intendance de Champagne, puis enfin au poste envié de lieutenant civil, lui, le fils d'un valet de chambre ; mais est-ce à dire pour cela que ce soit un aigle ? Je ne le pense pas.

– Il a de bons espions, prononça timidement un des interlocuteurs.

– Messieurs déclara Montrésor en s'emparant de la parole : vous avez tous raison. L'ancien avocat, le maître des requêtes, aujourd'hui lieutenant civil, Laffémas, enfin, n'est pas un aigle, en dépit ! ses espions, malgré son intrigue et son ambition. Pendant, nous ne pouvons le traiter comme le preux venu. Que ce soit par audace, par astuce, par similitude, un homme n'est pas ordinaire quand, parti bas-fonds social, il monte graduellement jusqu'aux ruches les plus élevées de la société. Il peut avoir des côtés faibles, des imperfections morales, tout ce qu'il vous plaira ; il a toujours en revanche une supériorité quelconque et incontestable... Seulement, la supériorité de Laffémas est hors de lui : elle gît dans femme.

– La belle Guzla ?

– Elle-même !

– Comment l'entendez-vous ?

– De toutes les manières, en général ; mais, en particulier, la galanterie est le levier avec lequel la femme pousse le mari aux grandeurs.

– Bah ! vous croyez ?...

– Je crois qu'elle est et sera sa puissance tant qu'elle jura conserver sa beauté.

— Et sa jeunesse ?

– – Le duc Rouge n'y regarde pas de si près.

– – L'aurait-il distinguée ?

– – Elle est sa maîtresse.

Le groupe des seigneurs jeta sur M. de Montrésor es regards d'incrédulité.

– J'ai tout lieu de croire, continua celui-ci, qu'elle s'est faite l'héritière de Mme de Chèvreuse et de belle Marion Delorme, près du galant prélat. Dans tous les cas, c'est 'la plus redoutable auxiliaire de Richelieu. 'Qu'elle soit son amante ou seulement s'amie, elle saura lui conserver sa domination sur roi Louis XIII.

– Vous fondez au moins vos suppositions sur quelques preuves irréfutables ? demanda de Goul ;

– Certes : l'opinion des courtisans habiles ! Le jour de la réception de cette sirène à la dernière fête Louvre, réception qu'elle doit à la promotion de son mari comme premier magistrat civil de Paris par notre chaste prince, d'ordinaire si réservé, timide, a été comme enflammé par son chant merveilleux. Sous le coup d'une émotion inexprimable mais trop visible', il a demandé à l'entendre encore. Pendant plusieurs jours consécutifs, la charmeresse s'est fait un plaisir d'obéir à cette injonction royale qui flattait sans doute et avant tout son amour-propre. Les rencontres avaient lieu devant la cour ; mais il est arrivé plusieurs fois qu'elles se firent en tête-à-tête, Et voyez comme les événements s'enchaînent] c'est au moment où le cardinal est sur le point tomber en disgrâce que la femme de son émissaire sait capter les bonnes grâces du monarque. M^{lle} Lafayette, cette passion platonique de Louis XI. allait achever la ruine de Richelieu dans l'esprit du prince, M^{me} de Laffemas intervient tout à coup, et le ministre reste de plus en plus puissant.

– Le fait est que c'est étrange ! convint M. de Foixailles.

– Et que Montrésor pourrait bien avoir raison ajouta de Goulas,

– Jamais je ne me trompe, reprit sans trop de modestie le grand veneur de Gaston d'Orléans. Mes conclusions se déduisent invariablement de mes observations.

sans la réception officielle de lord Montaigu, aurd'hui ambassadeur d'Angleterre, après avoir tant conspiré contre la France ; sans la convenance qui a aisé la Guzla à se retirer pendant quelque temps de tour, devant la jalousie d'Anne d'Autriche, notre libond souverain aurait certes une favorite devient l'invulnérable égide de Richelieu.

– Mordieu ! fit Fontrailles, le mal n'est pas comtement conjuré : Lord Montaigu cessera bientôt occuper le roi de France ; Anne d'Autriche reviendra ses alarmes et la favorite expectante reprendra sur uis XIII l'ascendant qu'elle avait déjà.

– Aussi, conclut de Goulas, convient-il de presser événements, d'en hâter les péripéties ; de faire dis-; aître le cardinal-duc.

– Et son suppôt, l'exécrable Laffémas.

ce moment, un grand bruit se fit entendre. Des ats de rire qui se répercutaient à tous les angles carrières, des lambeaux de refrains et des cris de e arrivèrent dans le rond-point d'une galerie surieuse. Ce fut une surprise générale parmi les congés qui se demandèrent vainement les uns aux aus ce que signifiait ce vacarme. Le bruit descendait jours et se rapprochait de plus en plus. On entennt même assez distinctement des appels s'entrecroiet se répondre. Cependant, on n'apercevait encore de centre souterrain aucun des auteurs de ce tapage olite.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, sans qu'aucun signal eût été donné, mais seulement par esprit de prudence, les lumières des conjurés s'étegnirent comme par enchantement, et chacun des conspirateurs se dissimula derrière les vastes piliers que de distance en distance, soutenaient le ciel de la ca rière.

A peine l'extinction des torches avait-elle plon l'assistance dans les ténèbres, qu'un rouge flamboi ment, partant d'une galerie en pente raide, emmena subitement la clarté. Une douzaine de vale en grande livrée, débouchèrent dans le rond-point portant de chaque main un flambeau à plusieurs branches. Derrière eux s'avançaient en riant fort trois ou quatre dames qu'entouraient avec toutes si tes de courtoisie une bande de jeunes raffinés.

Ces nouveaux venus s'avançaient lentement, com des gens qui ne savent trop où ils vont. Parvenue milieu des pilastres cachant les conjurés, l'une

avec dames se détacha du groupe de ses adorateurs et quelques pas en avant. Elle se trouva ainsi près d'une sorte de niche au fond de laquelle s'était blotti comte de Montrésor, et, dans toute la clarté que projetaient les chandelles de cire des laquais, Claude Bourdeilles la reconnut aussitôt.

– Madame de Laffémas ! s'écria-t-il sans pouv maîtriser sa surprise.

De tous les piliers, de tous les blocs, de tous les a gles, surgit une nuée de gens masqués et sinistr Pris d'une fureur irréfléchie au nom abhorré q frappait leurs oreilles, les conspirateurs se ruère sur les visiteurs nocturnes, et ceux-ci, surpris, re versés, terrassés, virent briller au-dessus de leur poitrine la lame de dix poignards.

III

UN MYSTÈRE HISTORIQUE

Il convient, avant de poursuivre ce drame, de re – monter le cours du temps, de quelques heures seulement. et de nous transporter dans le logis qu'habitait e très-haut et très-puissant magistrat, messire Isaac æ Laffémas, lieutenant civil de la ville de Paris. Ce logis ou plutôt cet hôtel était, comme la plupart des maisons du faubourg Saint-Jacques, dont il faisait partie, situé, sans qu'on s'en rendît trop compte à cette époque, au-dessus de ces nombreuses carrières ciel fermé qui devinrent plus tard les catacombes parisiennes.

Quoique mariée à Laffémas, la Guzla avait conservé vis-à-vis de cet homme une indépendance étrange. Par une convention fort ancienne et

jusquea respectée, c'était elle, elle seule qui présidait les réunions fréquentes, les fêtes dont leur demeure faisait le rendez-vous.

L'ex-cantatrice avait atteint cet âge où les femmes subissent assez ordinairement une transformation lui ne leur est pas toujours favorable. Elle avait trente trois ans, et pourtant elle en paraissait vingt-cinq à peine, et les grâces de la jeune fille d'autrefois auraient encore éclipsées par les charmes de la femme destueuse d'aujourd'hui.

Les contours un peu arrondis de la Géorgienne se dessinaient plus voluptueux que jadis ; elle était, en un mot, dans tout l'éclat de sa majestueuse beauté, semblable à ces fleurs épanouies qui semblent défier les ardeurs du soleil. Fort capable d'exciter des ravages dans le cœur de ses nombreux soupirants, Guzla ne paraissait indifférente qu'à son ambitieux époux, du moins à en juger par leur façon d'être vis à-vis l'un de l'autre.

Ainsi madame de Laffémas occupait le pavillon tout à fait opposé à celui qu'habitaient le magistrat et sa fille, alors dans sa seizième année ; c'est à peine s'il existait même quelques relations entre sa belle mère et Cécile de Laffémas, issue authentiquement du premier mariage d'Isaac avec l'opulente avignonnaise, dont nous avons entretenu précédemment lecteur. Tout concourrait à cette séparation du lieutenant civil et de sa deuxième femme : leurs goût de leurs mœurs, leurs habitudes.

Tandis que l'âme damnée de Richelieu se livrait ses sombres machinations politiques, l'ancienne caritatrice continuait la vie brillante qu'elle avait inaugurée douze ans plus tôt, à l'époque où son mari avait été créé maître des requêtes par son augurre protecteur.

Quatre années auparavant, à la fin de 1621, e était arrivée à Paris avant l'avocat ; la bohémient Fohé n'avait pas tardé à l'y joindre. Mais, au lit des splendeurs prédites par la chiromancienne, Guz n'y rencontra, volontairement ou non, qu'une véritable obscurité, d'où ne la tirèrent ni sa conversion au catholicisme, ni son union légitime avec l'affidé du premier ministre. Elle n'eut pas même gloire artistique qu'elle espérait, car son maria avec un homme de robe lui interdit le théâtre. cette présentation à la cour, point de départ de mystérieuses espérances de sa duègue à son égaux le l'attendit près de trois lustres, au grand détriment de son orgueil.

Ce fut seulement en 1635, que l'élévation d'Isaac à , première magistrature lui donna cette satisfaction, sont désirée sans doute par son ambition ; elle y avait poussé de toutes ses forces, employé toutes ses facultés. Grâce au flair qui distingue essentiellement nature féminine, elle s'était vite aperçu de l'hésitation du cardinal-duc à revêtir d'une charge si importante un homme tellement taré qu'on l'appelait presque hautement « le bourreau de son Eminence. »

[Les excès de zèle inquisitorial de Laffémas le pla-Lient au ban de l'opinion publique ; la seule chose ne redoutât parfois le prélat, si peu craintif d'ordinaire. Une intervention directe de la Géorgienne va les derniers scrupules de Richelieu, qui crut ce dégagé, vis-à-vis du monde, en paraissant céder plutôt aux prières de la femme qu'aux services du mari. Disons cependant que, contrairement à la rumeur courtoisanesque, Guzla avait frappé le grand politique, surtout par les ressources de son esprit supérieur ; elle n'était pour lui qu'une Egérie dans la bonne acception du mot.

Parmi les femmes qu'elle fréquentait assiduellement, me de Laffémas comptait en première ligne Mlle mullet, la fille du célèbre traitant qui créa, sous Henri IV, la mesure fiscale dite *Paulette*. Cette superbe créature, que ses magnifiques cheveux roux étaient fait surnommer *la Lionne*, était alors un des principaux membres du bureau d'esprit féminin si reconnu dans l'histoire sous le nom d'hôtel de Rammillet. Artiste de vocation, sans l'avoir été de fait comme son amie, Mlle Paulet chantait presque au bien que la Guzla. Peut-être l'intimité des deux femmes prenait-elle sa source dans cette affinité talents.

Comme la marquise de Rambouillet aussi, Mme Laffémas avait fait de sa résidence une libre académie du bon goût et des belles lettres ; mais chez elle, on jouissait d'une telle franchise d'allures, trouvait un tel entrain dans des plaisirs intellectuels, que toute la partie jeune et galante des réunions de l'hôtel de Rambouillet, y venait oublier cérémonial un peu pédantesque, imposé par l'illustre *précieuse*.

Donc, ce soir-là, comme tous les autres mard Mme de Laffémas et son amie se trouvaient ensemble dans le salon d'apparat du pavillon du faubour St-Jacques, où déjà quelques beaux esprits avaient pris place. Eloignées des

visiteurs, alors fort occupe d'aiguiser leurs traits les plus rapides ; leur esprit plus fin, leurs réparties les plus vives, les deux femmes, debout et adossées contre le chambranle d'un vaste cheminée, s'apprêtaient également au combat

– Vous avez peu de monde aujourd'hui, chez belle, disait Mlle Paulet avec cette bonhomie félin qui sait au besoin dissimuler chez la femme une satisfaction intime.

– Oui, répondit sans sourciller, Mme de Laffémas quant à présent du moins. Mais, vous en savez raison ?

– Pas le moins du monde.

– La foule de mes courtisans habituels est en ce moment chez M. de Laffémas.

– Chez M. de Laffémas ? Vous m'étonnez. Que peu vent avoir à démêler avec la justice, messieurs les raffinés de la Cour et de la ville ?

– Absolument rien ; c'est purement question d'étiquette.

– De l'étiquette envers M. le lieutenant civil, qui la pratique si peu ! Je m'y perds absolument.

– La chose n'est pas habituelle en effet ; mais vous serez moins étonnée quand je vous aurai dit qu'ils vont y prendre un des leurs.

– Je ne comprends pas davantage.

– Suivez-moi bien ; M. de Laffémas, vous ne l'ignorez pas, possède une fille. charmante.

– De sa première femme.

– Oui. Cette fille, en âge de plaire, a su fixer l'attention, le choix, l'amour d'un gentilhomme accompli lui-même ; si bien que cet adorateur, tombé dans l'Olympe de Mlle de Laffémas, a sollicité du père la faveur d'être bientôt son époux. Et tous les soirs, à l'heure où nous sommes, l'heureux mortel vient adresser ses hommages à sa princesse, sous la forme d'une visite officielle. Les convenances l'exigent ainsi, avant que messire Isaac l'agrée pour fiancé de Cécile. Comprenez-vous, cette fois ?

– Parfaitement ! Pour mieux garantir ses loyales intentions conjugales, le futur mari de Cécile se fait accompagner de ses meilleurs amis. Et... le nom de ce beau cavalier.

– Messire Jean-Baptiste.

– Voilà qui sent bien plus sa roture que sa gentilhommérie, vous l'avouerez, et, pour que M. de Laffémas se désaisisse de son trésor en faveur de ce personnage si peu titré, il faut sans doute qu'il ait des motifs secrets autant que légitimes.

– Le jeune homme est présenté par le prince de Condé, qui remplace le père.

– Ah ! vous m'en direz tant ? exclama Mlle Paulet en regardant sournoisement son amie. Eh bien, voyons, ma chère, point de confidences à moitié ; achevez vos aveux, et dites-moi tout ce que vous savez de messire Jean-Baptiste.

– Que voulez-vous que j'en sache ? Rien de plus, je vous assure

Mme de Laffémas, visiblement embarrassée de s'être ainsi avancée, cherchait à donner le change à sa confidente ordinaire ; elle vivait trop dans l'intimité du cardinal pour ne pas connaître le dessous des cartes en cette affaire, bien qu'elle essayât de dissimuler. La lionne de l'hôtel de Rambouillet ne se satisfait pas d'une réponse aussi évasive, la curieuse qu'elle était.

– Allons donc, reprit-elle en s'emparant d'une des mains de Guzla, ne suis-je plus votre amie que vous craigniez de me confier un secret. d'ailleurs sans importance ?

– Mais, je vous affirme. balbutia la Géorgienne.

– N'affirmez pas ! cela vous dispensera d'un péché mortel dont vous auriez à rendre compte à votre directeur.

– Je vous jure...

– Ne jurez pas davantage, et satisfaites ma curiosité.!

– Vous y tenez beaucoup ?

– Plus encore.

– Au moins, vous n'en répéterez rien ?

– Certainement, jusqu'à ce que vous m'autorisiez à parler.

– Eh bien ! murmura Mme de Laffémas, décidée à tout avouer, on dit, mais je n'affirme rien, je n'assume aucune responsabilité. on dit que messire Jean-Baptiste n'est autre que. Antoine de Bourbon, comte de Moret, le bâtard d'Henri IV et de Jacqueline de Beuil.

Mlle Paulet jeta sur Mme de Laffémas un regard de surprise et d'anxiété. La belle précieuse crut à un dérangement d'esprit de son amie.

– Mais le comte de Moret est mort, s'écria-t-elle, chacun le sait comme moi.

– Oui, vous partagez l'opinion générale et erronée. On a répété de reste, que ce jeune prince, entraîné dans la révolte armée du duc de Montmorency, a disparu à la bataille de Castelnaudary. On l'a cru tué. En réalité, il se réfugia dans une de ses terres les plus retirées de l'Anjou où, pénétré des remords d'avoir lutté contre le grand cardinal, plein de dégoût pour les intrigues de cour, comprenant en outre combien les fils illégitimes d'un souverain sont nuisibles à son successeur direct, il s'était déterminé à finir son existence solitaire, à confirmer irréfutablement la version de son trépas violent.

– Pure misanthropie !

– Que l'amour s'est chargé de dissiper, sans réveiller pour cela son ambition.

– Comment cela ?

– De la façon la plus simple et tout à la fois la plus charmante... L'année dernière, Mlle de Laffémas, à peine sortie du couvent, a passé son été en Anjou, chez une sœur de son père, dont le domaine confine à la retraite du beau ténébreux. Celui-ci a vu la belle enfant, s'en est épris, et ne pouvant résister, non pas à sa première, mais à sa véritable passion, a fait intervenir près du cardinal-duc le prince Henri de Condé.

– L'ami de Richelieu.

– Malgré les traditions des autres princes du sang.

– Et son Eminence a répondu ?

– Qu'elle ne demandait pas mieux que de s'attacher le comte de Moret.

– Sans conditions ?

– Que non pas ! La première, la seule, pour posséder son adorée, est sa renonciation pour toujours à son double titre de Bourbon et de frère légitime du roi.

– Il a refusé, j'espère ?

– Il a accepté, sans l'ombre d'une hésitation.

– O profondeurs secrètes du cœur humain ! s’écria la blonde ardente. Ne s’en repentira-t-il jamais ?

– C’est son affaire ; ajouta malicieusement Mme de Laffémas. Toujours est-il que l’ordre formel de lui donner sa fille est tout aussitôt parvenu à M. le lieutenant civil, avec la recommandation expresse que le comte Antoine ne soit officiellement connu et désigné à l’avenir que sous son pseudonyme de messire Jean-Baptiste

A ce moment, le groupe des invités disséminés dans tous les coins du salon, se rapprocha sensiblement des deux reines de leur monde.

– Est-il vrai, mesdames, demanda l’un d’eux, que nous serons privés ce soir du plaisir de vous entendre, et que les perles de votre beau langage ne s’égrèneront qu’à votre seul profit ?

– Pourquoi non, messieurs, riposta Mlle Paulet ; vous êtes assez riches, ce me semble, pour vous suffire à vous-même.

Sur cet échange de politesses, la porte du salon s’ouvrit à deux battants.

Et d’une voix sonore, un laquais annonça :

– Messire Jean-Baptiste, Monseigneur le duc d’Enghien et sa suite.

IV

PRÉCIEUX ET RAFFINÉS D’HONNEUR

Les personnages annoncés firent irruption dans le salon, où, tandis que les principaux d'entre eux s'empressaient à saluer les deux femmes, les autres se confondaient avec les premiers arrivés. Ce renfort attendu se composait d'une douzaine de personnes environ : jeunes élégants, lettrés ou précieux, sans en avoir prit de parti. A côté de messire Jean, déjà présenté, marchait Louis XII de Condé, encore adolescent, mais promettant par son aplomb, sa crânerie, sa bravoure, d'être le duc d'Enghien de la victoire de Rocroy.

A leur suite se mêlaient côte à côte : François de La Rochefoucauld, prince de Marsillac, plus tard l'homme des *Maximes* et de la Fronde ; puis l'abbé François de Gondy, le futur coadjuteur ; François de Thou, à qui l'amitié de Cinq-Mars devait être fatale : le marquis de la Salle, qui fut le mari de M^{lle} Julie de Rambouillet ; la Calprenède, qui s'essayait au métier de romancier pastoral dans lequel il promettait déjà de réussir ; Paul Scaron, alors petit abbé, avant d'être le prédécesseur conjugal de Louis XIV ; enfin Voiture, le bel esprit ; Georges de Scudéry, l'auteur vaniteux et fanfaron, et jusqu'à sa sœur, la sèche et célèbre Madeleine, surnommée la dixième Muse du temps. Il y avait Rotrou, Colletet et d'autres, sans compter Henri II de Guise, encore archevêque de Reims, mais prêt à jeter la crosse et la mitre par dessus sa tête de don Juan.

Tous, à l'exception de Moret, de la Salle, de Rotrou et de de Thou, étaient frivoles, au point d'oublier la France même, alors à deux doigts de sa perte ; mais ils étaient si jeunes aussi ! sauf Scudéry, le plus vieux n'avait pas trente ans. C'était comme un essaim de frelons bourdonnants, s'agitant, se démenant, s'abattant dans ce salon resplendissant de dorures et de lumières, où quelques-uns d'entre les plus tous devaient inévitablement se brûler les ailes.

Tout aussitôt qu'ils furent entrés, Antoine de Bourbon, ou messire Jean, comme on voudra l'appeler, accompagné du duc d'Enghien, s'avança vers Mme de Laffemas.

Le duc prit le premier la parole, bien qu'il eût juste seize ans, avec l'aplomb d'un vieux diplomate. 1

– Madame, dit-il, permettez-moi de vous présenter mon meilleur ami, Messire Jean-Baptiste, dont vous deviendrez bientôt la belle – mère.

n'ayant guère l'âge d'être sa mère. C'est un grand cœur, et un honnête homme avec lequel je serai charmé de vous voir en bonne intelligence.

– Monsieur le duc, répondit la jeune femme en ébauchant une révérence princière, l'alliance de votre protégé est un honneur pour notre maison. J'en suis fière pour le nom que je porte. Mais qu'il le sache, cependant, quel que soit le lustre intime dont il la couvre, celle que nous lui donnons, la jeune fille qui sera bientôt sa femme, est digne de lui par sa beauté et ses vertus. Saura-t-il au moins le reconnaître, l'estimer, la rendre heureuse autant qu'elle le mérite ?

Messire Jean s'inclina visiblement ému.

– N'en doutez pas, madame, fit-il. C'est parce que j'ai discerné tous les mérites de M^{lle} de Laffémas, c'est surtout après avoir sondé son cœur, qu'attiré irrésistiblement vers elle, j'ai brigué la faveur de l'obtenir. Je saurai l'aimer, la respecter, la protéger comme mon bien le plus cher, comme la compagne désirée de ma vie.

La Géorgienne accueillit ces paroles avec un doute affectueux et une sorte d'attendrissement qui pouvait être simulé, à en juger par ses froids rapports avec sa belle fille.

– Que Dieu vous entende, monsieur, qu'il vous épargne surtout une désillusion terrible !

Le duc d'Enghien et messire Jean levèrent la tête par un même sentiment de dignité froissée.

– Pourquoi ce doute, madame ? demanda le dernier.

– Hélas, monsieur, soupira l'ex-commédienne, pardonnez à ma franchise un peu risquée si je n'étais presque déjà votre mère ; mais vous êtes beau, très beau, trop beau, et encore bien jeune. Le souvenir de vos brillantes conquêtes dans le passé ne nuira-t-il pas à votre modeste épouse dans l'avenir ?

– Madame, prononça lentement et gravement le comte de Moret, veuillez me prêter votre attention et bien retenir mes paroles : il n'y a plus en moi de volage courtisan, mais un cœur fidèle dans un homme régénéré, haïssant désormais les cours et leurs futiles passions.

M^{lle} Paulet vint au secours de la belle Guzla un peu fourvoyée, en changeant subitement le cours de cette conversation délicate.

– Est-il vrai, messieurs, fit-elle impétueusement, en s’adressant à la fois à d’Enghien et à Antoine de Bourbon, est-il vrai, ainsi qu’on le dit, que nous ayons pour ambassadeur d’Angleterre un de nos plus mortels ennemis ?

– Qui cela, mademoiselle, répartit le duc, lord William Montaigu ? C’est l’homme du monde le plus aimable et notre allié le plus sincère.

– Cependant, il a tant conspiré contre la France !

– Eh ! mon Dieu ! qui n’a pas un peu conspiré en sa vie ? dit La Rochefoucauld se mêlant à l’entretien. C’est non-seulement un passe-temps fort agréable, mais encore un but, et surtout un moyen. L’homme qui veut arriver aux grandeurs doit être conspirateur de naissance. Celui qui les attend tranquillement a dix chances contre une de mourir pauvre, obscur, misérable. Mais, quand on les tient, on se repose sur elles. C’est le cas de lord Montaigu, le plus fameux des agitateurs quand il ne représente rien dans aucun pouvoir établi. Depuis qu’il est satisfait dans son ambition, qu’il dispose d’une autorité reconnue, qu’il tient, en ses mains la première ambassade de son pays, le : voilà paisible au sein de notre France, autant qu’il était acharné contre elle il y a sept ans.

– Et puis, il faut peut-être tenir compte de l’âge, glissa malicieusement M^{me} de Laffémas. Quand ils. sont trop vieux, les loups n’ont plus de dents pour croquer les moutons.

De Thou intervint à son tour.

– Permettez-moi d’ajouter un mot, madame, qui résulte de mes observations, et qui pourrait peut-être replacer la question sous son jour véritable. Ce ne sont pas seulement les cheveux blancs qui ont éteint l’instinct brouillon du noble anglais, comme la neige éteint le feu, par exemple. Il faut voir les choses de plus haut et de plus loin pour les mieux juger. Une intelligence aussi remuante que celle de Montaigu ne cesse pas non plus d’obéir à ses levains de révolte pour une satisfaction purement de gloriole. Il faut, à de tels changements des mobiles plus puissants. Or, voici ce qu’on m’a raconté dans un de mes voyages, et qui, mieux et plus sûrement que les suppositions hasardées, – pardon du mot, – émises tout à l’heure, explique, je crois, la transformation si étrange de lord Montaigu. Il aurait retrouvé, lors de son dernier séjour en Italie, et devenu un superbe jeune homme, le fruit clandestin d’une de ses folles équipées de jadis avec

une trop légère marchesa. Or le vieillard ne possédait aucun enfant légitime, et la triste expérience lui prouvait qu'il ne saurait plus en avoir. Pourtant, sa suprême ambition était de ne pas laisser s'éteindre en sa personne son antique maison... Ne pouvant reconnaître son fils, né pendant son mariage avec une stérile épouse, le bon lord William a tourné la difficulté en l'adoptant, ce que permet la loi britannique. Depuis que par cet héritier il a l'espoir, bien plus, la certitude de transmettre sa pairie anglaise à quelqu'un de son nom, il a quitté les aventures scabreuses pour le droit chemin... diplomatique.

– Croyez-vous cela, messire Jean ? demanda la femme du lieutenant civil.

– Madame, répondit l'interpellé, je ne suis plus de ce grand monde et ne peut rien affirmer.

– Que votre histoire soit vraie ou fausse, monsieur, reprit M^{lle} Paulet, elle a du moins le mérite de l'étrangeté ; c'est presque un chapitre de roman digne de notre amie la dixième Muse.

– Roman aussi par la beauté du héros, prétend-on à la cour, acheva de Thou.

– En vérité ! Est-ce que les femmes deviennent folles en le regardant, et leur faut-il baisser les yeux sous le feu communicatif de sa prunelle ?

– C'est ce que je ne saurais vous dire, n'ayant pas eu l'honneur de le rencontrer encore.

– Allons, je vois bien que votre héros est légendaire, un Amadis quelconque que personne n'a vu que nous ne verrons jamais.

– Vous vous trompez, mademoiselle, fit un jeune raffiné attifé dans le dernier goût du jour, ou plutôt dans celui qui devait dicter la mode du lendemain.. Cet Amadis est vivant, palpable et facile à trouver. Il m'a été donné de passer quelques heures fort agréables en sa société,

Ce muguet qui, sans hésiter, pouvait affirmer l'existence du fils de l'ambassadeur anglais, était le duc de Guise, encore archevêque de Reims, mais qui n'en avait guère l'air.

– Vous l'avez vu ? demanda d'un air de doute la Lionne de l'hôtel de Rambouillet.

– De mes yeux.

– Vous êtes vraiment un homme précieux, monseigneur, et vous allez promptement satisfaire notre curiosité en nous faisant vite le portrait de cette merveille vivante.

– Merveille est le mot, quand ce mot est prononcé par une femme. Moi qui suis homme, et par là à l’abri de toute exagération, je déclare que Charles de Monitigu, quoique paraissant border la trentaine, est un superbe cavalier rappelant l’élégance suprême de feu Cuckingham. Son œil noir, vif, étincelant sous son pont large et dominateur, doit embrâser irrésistiblement les cœur sféminins, surtout quand, d’un geste énergique, sa tête rejette derrière elle des flots de cheveux ondoyants. C’est ainsi qu’il est apparu près de son père adoptif, lors de la présentation de l’ambassadeur anglais à Louis XIII. Bref, je le confesse ici, Les dames de la cour raffolent déjà de ce type étrange lui personnifie assez bien Lucifer, démon et étoile. Il a passer à juste titre pour le roi des raffinés, le moè le des grâces et de la mode masculines.

Toute la partie féminine de l’auditoire suivait avivement le portrait semillant que se plaisait à tracer le jeune duc, du rival dont il parlait cependant sans trop de jalousie.

Seule M^{lle} Paulet semblait encore douter, peut-être pour mieux dissimuler la convoitise qu’elle éprouvait ntérieurement.

– Malheur à vous, monsieur de Guise ! fit-elle bailleusement, si vous chargez les couleurs. Je mettrai un but en œuvre pour approcher de cette perle, de ce hénix ; si je n’en tombe pas amoureuse sur le coup, 3 vous déclare le plus grand fourbe de la terre et je ous perds aussitôt de réputation.

– J’accepte, répondit galamment le parfait gentilhomme.

– A moins toutefois que cet oiseau bleu ne s’échappe avant que je n’aie pu le saisir.

– Pour peu que vous vous pressiez, mademoiselle, vous avez pour vous le temps nécessaire, car notre Amadis, malheureusement, garde la chambre, rete par une indisposition exigeant un repos absolu. Il clos hermétiquement sa porte. Dès qu’il sera remis, qui ne peut tarder, d’Enghien, La Rochefoucau Gondy, moi-même, pouvons vous offrir de vous présenter.

M^{lle} Paulet se tourna vers son amie devenue pensive.

– Ne seriez-vous pas aise, ma toute belle, de recevoir le fléau des cœurs ? de eman d a-t-elle.

M^{me} de Laffémas s'inclina en signe d'acquiesce ment.

– Au moins, reprit la Lionne en s'adressant toi jours au duc de Guise, vous m'assurez que cette i disposition ne tournera pas en maladie. et que note impatience ne fera pas le pied de grue plus d'une semaine.

– Je l'espère. C'est l'intime de Charles de Moi taigu, le premier attaché d'ambassade, un seigne italien des comtes Paoli, qui nous a transmis la nouvelle de son mal. Nous le reverrons bientôt et nous aurons par lui des nouvelles de notre Lancelot du La

– Un Italien des comtes Paoli ? répéta Mr Laffémas à qui ce nom rappelait sans doute un souvenir.

– Le connaîtriez-vous ? demanda Mlle Paule pour qui toute cette histoire avait, en dépit de se scepticisme, un intérêt qu'elle essayait en vain cacher.

– Oui, sans doute, répondit la Géorgienne on me l'a montré hier, à la place Royale. Figures vous une face de Maure illuminée par deux charbon ardents.

– Othello !

– Ou le diable.

– Lucifer-Etoile ? Othello-Belzebuth !...

Allons, conclut la Paulet, nous marchons de plus plus dans des ténèbres infernales. que le flamme au sacré de M. de Guise, notre digne archevêque, irra seul dissiper. Pendant huit jours je vais me disumer d'envie d'y voir clair !

En ce moment des pas précipités se firent entendre ns l'antichambre, puis l'intendant de Guzla apparit, pâle comme un spectre.

– Qu'y a-t-il ? demanda vivement Mme de Laffémas la vue de ce serviteur dont l'épouvante n'échappait Dersonne.

Celui-ci fit un pas en avant, remua les lèvres. et articula aucun son perceptible.

– Allons remettez-vous, dit avec bonté la maîtresse de la maison en désignant au pauvre diable un Ibouret à sa portée.

L'intendant resta debout ; puis, rappelant un peu le sang- froid à son aide :

– Madame, dit-il enfin, pardonnez à mon émotion ; mais il se passe ici, chez vous, des choses... extraordinaires... effroyables !...

Les assistants se regardaient pour savoir s'ils devaient trembler ou rire.

– Parlez donc ! lancèrent quelques-uns d'entre eux.

– Oui, parlez ! ordonna la femme du lieutenant vil, impatientée de ces délais qui semblaient interminables. Que se passe-t-il ?

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! répétait le bonhomme en promenant sur son front une main tremblante de rayeur. En aurai-je le courage ?

– Parlez ! ou sortez ! f

Le vieillard regarda la porte avec un redoublement d'effroi.

– Non, dit-il, ici, je suis en sûreté relative. tandis que là-bas.

Il n'acheva pas sa pensée. En voyant la colère que gagnait sa maîtresse, il s'exécuta.

– Je dois vous dire, madame, commença -t-il, que j'avais envoyé le sommelier chercher à la cave à vins que vous destinez au medianoche. Mais Villebrequin est remonté tout à coup, tremblant. de tremblant, comme un épileptique. Il avait entendu d'un caveau bouché depuis longtemps, sortir des murmures de l'autre monde !...

A ces mots, les gentilshommes, retenus jusque par la bienséance, partirent en même temps d'un rihomérique L'intendant les regarda interdit. Cet hilarité, loin de calmer ses transes, ne fit que l'augmenter, mais il chercha à les légitimer d'une façon indubitable.

– Messieurs, dit-il avec solennité, je puis certifier le fait, j'y suis descendu moi-même !

La bonne humeur des raffinés s'accrut encore cette repartie faite avec une conviction grotesquement profonde. Les lazzi s'en mêlèrent, surtout ces paroles : « Je le jure sur mon honneur, » que prononça l'infortuné subalterne, de plus en plus dépité.

– Poltron ! peureux ! halluciné ! lancèrent à ses oreilles quelques faux braves de la société.

Devant cette humiliation, en présence du doux obstiné de cette folle jeunesse qui le narguait comme un bouffon sans courage, le vieillard prit un pas lent, décisif. Il appela toute la valetaille qui rôdait enrayée dans l'antichambre. Chacun des valets, interrogé par leur chef, confirma son récit

comme étant une scrupuleuse exactitude. Tous avaient entendu dans la cave un étrange bourdonnement, des murmures singuliers.

– Par *l'illustre Bassa* de notre amie Madeleine ! Messieurs, proposa Mlle Paulet, l'esprit fort par excellence, il y a sans doute quelque chose de vrai dans le phénomène observé par ces gens, quelque chose de fort simple, assurément, un écho, peut être. quoi qu'il en soit, montrons-nous plus braves qu'ils l'ont été. Allons nous en assurer par nous-mêmes... scendons au Ténare !

– C'est une idée ! fit Scarron, depuis un instant fut empressé autour d'une jeune femme délicieuse et qui rêvait, pour continuer son doux entretien, l'obsterité la plus complète.

– Une idée charmante ! ajouta l'abbé de Gondi poursuivi des mêmes désirs pour des motifs semblables.

Ce fut un entraînement général.

– Qu'ils aient on non de l'esprit, les hommes, d'où qu'ils viennent, sont toujours des moutons de Paturge, marmotta La Rochefoucauld, préludant ses *Maximes*. Si quelqu'un descend, je descends issi.

– Allons, vous autres, prenez ces flambeaux, ordonna Mme de Laffémas aux domestiques encore présents, et vous Villebrequin, montrez-nous le chemin,

La société complète, moqueuse et riante, descendit lentement les degrés qui conduisaient « au Ténare, » les dames n'ayant pas encore dépouillé complètement toutes les craintes de leur sexe, qu'augmentait encore les hardiesses de leurs cavaliers. On arrive donc dans les caves au milieu d'un feu roulant au bons mots, de traits d'esprit entrecoupés de petit rires et de récriminations féminines, produisant murmure peu favorable pour l'expérience qu'on abstenir. Aussi la Lionne fut-elle obligée de rappeler cette épreuve, et d'inviter au mutisme la partie la plus turbulente des expérimentateurs. A peine un silence fut-il obtenu, qu'on entendit, au travers des muraille, les bizarres sonorités parfaitement en peintes par le vieil intendant. C'était un bruit confus, haché, mourant, renaissant, surtout indénissable.

– Eh bien ? demanda Voiture, en troublant complète immobilité des assistants ; quelle est la peinture du fantastique, en tout cela ? t

– Je vais peut-être vous le dire, répliqua Messa Jean, qui, depuis une minute, observait attentivement un des côtés de la muraille.

En même temps, le jeune homme, d'un vigoureux coup de pied, défonçait une cloison peinte, encastrer dans le mur.

– Qui m'aime me suive ? poursuivit-il en s'engageant dans un interminable escalier, que la boiserie rompue venait de mettre à jour.

Quelques gentilshommes l'imitèrent.

– Pardon ! proposa de Thou qui formait l'arrière garde, ne serait-il pas à propos que les dames, très impressionnables, restassent ici jusqu'à notre retour

Ce fut un haro de la part du sexe faible, une récrimination violente, presque une révolte !

– Nous excluons ! fit Mlle de Scudery, fort délaissée par sa maigreur et que les ombres de la nuit pouvaient mieux partager que les lumières. C'est une raison ! Mesdames, montrons à ces messieurs qui nous sommes, et que pour être femme, on n'a pas de faibleses.

Malgré cette fanfaronnade, les mains égarées des autres servants purent constater en route quelques palpitations accélérées du cœur, chez les plus idéées en apparence.

au pied de l'escalier, les premiers arrivés s'étaient jetés d'eux-mêmes pour attendre le reste de la viété ; on ne se remit en marche qu'au grand combat, les laquais porte-flambeaux en avant. Dans cet ivre on franchit une assez longue galerie descendante en constatant que les bruits précédemment conçus avaient cessé tout à coup ; alors une masse sombres masqués surgit au nom proféré de Mme fémas ; avant de pouvoir s'en rendre compte pour résister, les touristes de la nuit, hommes et femmes, furent baillonnés et sous la menace du poinard.

V

ROI DES LARRONS ET LE GÉNÉRAL DES BANDOULIERS

Le premier sentiment qu'éprouva M. de Montrésor la vue du péril que couraient les prisonniers, fut lui du regret. Son exclamation mal calculée, arra-gée par la surprise, mettait non-seulement en manger la vie d'un certain nombre de personnes, mais encore l'empêchait presque d'arrêter l'effusion du sang, quand il ne voulait tout au plus que s'emparer de Mme de Laffémas. A tout hasard, il essaya de réparer en partie le mal qu'il venait de faire.

– Arrêtez ! cria-t-il.

– Non ! frappez ! répondit farouche et sonore voix de Carrefour.

– Arrêtez, vous dis-je, ou le premier qui se redit coupable d'un meurtre, je l'étends à mes pieds.

Comme il joignait en ce moment le geste à la parole en mettant le pistolet au poing, cet argument parut sans doute d'un certain poids aux gens extrêmes, car ils rengainèrent leurs poignards, sans toutefois lâcher leurs proies. Ce répit permit à la partie calme et honnête de l'assemblée de venir en aide à Claude de Bourdeilles, pour tenir en respect les hommes de Petit-Jacques et de Carrefour. S'il ne s'était agi que de la Guzla et de quelques gentilshommes obscurs peut-être le déterminé conspirateur eût-il laissé un événement suivre leur cours ; mais Montrésor avait reconnu, d'un coup d'œil, le duc d'Enghien, le duc de Guise, et La Rochefoucauld, prince de Marsilla.

Il penchait même à reconnaître également le combat de Moret, malgré le soin qu'avait eu celui-ci de laisser croître entièrement sa barbe soyeuse et bruit pour déguiser son charmant visage. Ajoutons il que l'incognito d'Antoine

de Bourbon pour ses intimes, depuis son retour presque secret à Paris, n'en était réellement un que par raison d'Etat.

A tout prix, il fallait sauver les gros bonnets, quit à sacrifier les petits ! Bien que les conjurés fusse masqués, ce qui fort heureusement leur permetta de garder l'anonyme, il fallait en outre expliquer au Ponniers, s'il étaient relâchés, cette mascarade songe et justifier sa présence dans un lieu si peu fuenté d'ordinaire.

à surtout existait la difficulté pour le grand vert de Gaston d'Orléans.

n ce moment, un bruit de pas troubla l'anxieux ace qui régnait dans le rond point ; quelqu'un approchait par les galeries, de vers Montsouris ; avait de ce côté que devait arriver l'envoyé de M. de Mousons. De Montrésor eut un suprême espoir.

– Si c'est le délégué du prince, pensa-t-il, ses con-3 trancheront toute indécision.

[ais, à la place du personnage espéré, ce fut une se de fantôme qui s'avança lentement avec des sinistres. A la vue de ce corps vêtu de hideuses Chenilles, long, maigre, décharné, à la face blême, un barbe inculte, à la marche automatique, Claude Bourdeilles eut un triple mouvement de surprise, en dépit et de défiance.

– Quel est cet intrus ? demanda-t-il, en le suivant yeux.

Ce fut Petit-Jacques, le roi des *larrons*, souvent relié dans ces souterrains, qui se chargea de répon-dit à la question et d'expliquer quel était cet être, invantant déjà les superstitieux.

– C'est l'idiot des carrières, dit-il.

– L'idiot des carrières ?

– Oui, un vieillard délabré, d'ordinaire aussi sileneux qu'hébété. Il y a longtemps déjà qu'on l'a sait installé dans ces grottes humides, sans qu'aucune lumière sur son passé n'ait jamais jailli de son sourit éteint. Le guet a fini par le prendre pour un trier frappé d'idiotisme par des excès bachiques, et, ce qui l'a poussé à en juger ainsi, c'est que mandiant, muet comme une tanche, délie sa langue lorsqu'il peut attraper par hasard quelques verres de vin. Seulement sa divagation loquace est encore plus incompréhensible que son morne silence. En résumé, on l'a légué à la pitié des visiteurs. de mon gens qui bivouaquant parfois dans ces perrières épuisée où à celle des

ouvriers appelés de temps en temps les consolider. pour qu'une partie de Paris ne tourne pas où on l'a tiré. Par instinct l'idiot s'abrite sous quelque décombre et il change la pièce de l'amône contre les premiers aliments venus. Telle est son histoire.

Pour justifier les paroles du narrateur, le vieillard passa comme une ombre au travers des groupes sans les remarquer, mais ayant trouvé sous ses pas un flacons de spiritueux apportés par les mercenaires de la conjuration, et abandonnés lors de l'alea causée par l'invasion des raffinés et des précieuses il se mit à boire à longs traits cette liqueur fort Montrésor abandonnait cette guenille humaine pour revenir à ses précédentes inquiétudes, lorsque le dit d'Enghien, le plus jeune d'entre les captifs, et partant le plus impatient, rompit enfin le silence observé jusque-là par les vaincus :

– Sang dieu ! jura-t-il en bondissant comme chat-tigre aux mains de ses assaillants, nous expliquerez-vous, messieurs, cette lâche agression et que vous espérez faire de nos personnes ?

Les poignets qui le tenaient se resserrèrent davantage.

– Triples brutes que vous êtes, reprit-il sans perdre courage, et du ton de supériorité que lui donna haute naissance, ne voyez-vous pas que vous me osez les os, précaution bien inutile, puisque je n'esse pas de vous résister ? Cependant je veux savoir combien de temps nous avons à subir vos outrages si vous nous ferez bientôt quitter cette posture terriblement gênante ?... S'agit-il d'un complot ou n vol ? Etes-vous des ennemis politiques ou simplement des larrons ? Dans l'un ou l'autre cas, parru posez les conditions de notre rachat.

Et dompté par les muscles qui le retenaient, le jeune homme, nous pourrions dire l'adolescent, se laissa retomber sur le sol.

– Que faire ? murmura Montrésor à l'oreille de de Goulas.

Cette question perplexe ne fut pas prononcée d'une voix tellement éteinte qu'elle ne parvint à l'oreille septile de Petit-Jacques, en ce moment très-rapproché des deux seigneurs, et témoin passif de la violence exercée sur les visiteurs des carrières.

– Monsieur le comte, articula-t-il à voix basse, mettez-moi de vous offrir mon concours. Ce n'est qu'un expédient, un tour de voleur, si vous voulez ;

mais, s'il réussit, il vous tirera d'embarras. Je ne vous demande qu'un peu de confiance en moi... et de vouloir bien agir comme si vous apparteniez tous à l'honorable confrérie des Frères de la Samaritaine, ont j'ai l'honneur d'être le suprême président.

A cette proposition inattendue, les deux gentilshommes se consultèrent du regard ; aucun d'eux ne parut rejeter l'offre du roi des larrons.

– Ça, messieurs les déconfits ! cria celui-ci de telle geste qu'il fut entendu jusque dans les profondeurs les plus reculées de la grotte, vous avez demandé tout à l'heure, par l'entremise de l'un de vous, qui nous sommes et ce que nous voulons ! Je vais vous le dire : Nous sommes des gentilshommes de la nuit qui nous réunissons, dans ce lieu solitaire et profondément retiré, pour échapper aux investigations déplacées de messire le lieutenant civil, toujours curieux de nos moindres actions, à nous qui nous occupons si peu des siennes. Nous y vivons loin du monde, en vrais philosophes qui ne recherchent là aucune occasion de fortune. mais qui s'empresser en revanche de saisir aux cheveux l'aveugle déesse quand elle vient d'elle-même tourner sa route au milieu de notre société. Ceci vous explique suffisamment ce que nous attendons de votre complaisance. Je vais avoir le plaisir de faire le tour de l'honorable assistance, en tenant humblement mon chapeau à la main, tandis que mes hommes se relâcheront un peu de leur consigne rigoureuse. Vous profiterez de ce répit pour vous dépouiller de vos objets les plus précieux, tels que matières d'or d'argent et pierres fines de toutes sortes, puis vous les déposerez avec simplicité dans mon couvre-chef, qui n'en aura jamais tant vu Grâce à cette munificence, dont les grands de la terre peuvent seuls avoir le noble privilège, vous reconquerrez la liberté, le plus cher de biens, a ce que prétendent les poètes.

Quelques soupirs de satisfaction s'échappèrent des poitrines les moins robustes en courage. Petit-Jacques constata ce succès sans s'en contenter encore.

– Il est bien entendu, dit-il, que s'il se rencontre quelque récalcitrant, comme rien au monde n'est plus pernicieux que l'exemple, je me permettrai de lui casser la tête d'un coup de pistolet.

Et comme les invités de Mme de Laffémas fouillent déjà leurs poches,

– Un instant, poursuivit-il, je n’ai pas achevé. Il est entendu aussi que ma recette effectuée, ma recette ramassée, vous voudrez bien mes doux seigneurs trousser chemin par où vous êtes venus. Toute au-tant sortie vous est rigoureusement interdite. De nous, car il faut, après l’utile, ménager l’agréable, cette mesure ne s’applique qu’à la partie masculine de l’assemblée... pour être voleur, on n’en est que plus lant... Les dames sont exceptées du permis d’*exeat*... aurai soin de retenir la plus belle, quitte à la : ttre à rançon. plus tard.

Cette restriction causa parmi les précieuses un double extrême, qui se traduisit par des gémissements étouffés... Cela n’empêcha pas l’orateur d’exercer la première partie de son programme. Tandis qu’il présentait son feutre large et profond, dans lequel s’entassaient à profusion les bagues, les brajets, les colliers et bon nombre de bourses, les rogneurs conjurés le regardaient agir sans aucune protestation. Dans le regard approbateur de Montréal, ils devinaient le trait d’astucieux génie par lequel Petit-Jacques allait leur assurer leur proie, fut semblait marcher à merveille ; jusqu’ici aucune protestation directe n’était venue troubler les projets du roi des larrons. Chacun s’était dépouillé, puis d’Enghien, le plus riche, jusqu’à Voiture, le rus râpé. Au fur et à mesure qu’il se rachetait, chaune raffiné était autorisé à reprendre la position ver-ritale ; en sorte qu’à présent cette jeunesse dorée de l’hôtel Laffémas formait deux groupes distincts quoique inégaux. D’un coté se tenaient les hommes, de autre les femmes.

– Messieurs, déclara enfin Petit-Jacques en s’adressant aux premiers, vous pouvez effectuer maintenant une prudente retraite.

Personne ne bougea, mais on se consulta. Sans paraître y prendre garde, le larron s’approcha du second groupe et regarda effrontément, les unes après les autres chacune des dames dont il se composa. S’arrêtant brusquement devant la Guzla :

– Ce sera vous, ma belle, si vous le voulez bie : qui serez ma prisonnière, dit-il du ton le plus aimable.

Mme de Laffémas ne semblait pas pénétrée de l’honneur que lui méritait sa beauté. Toisant le coque d’un air de reine offensée :

– Moi ? dit-elle Cet homme se permet de plaisante je crois.

– Madame, répondit le bandit, je ne plaisante ja mais avec les gens qui, par leur position social sont, comme vous, trop au-dessus de ma condition

– En ce cas, éloignez-vous et me laissez passe

– Pardon ! vous vous méprenez, je le vois, à me paroles ; elles signifient que j’aurai pour votre personne tous les égards, toutes les prévenances ; ma elles veulent dire aussi que vous resterez en ma possession. jusqu’à nouvel-ordre, ô ma princesse !

Le bruit d’un violent soufflet retentit tout-à-coup La main fine et délicate de la jeune femme venait pour toute réponse, de s’abattre sur la joue du galant voleur. Une plaque rouge en indiquait la place tout chaude.

– Mille dieux ! jura petit-Jacques en s’avançant furieux sur la Guzla. Vous allez me payer un tel affront. Gare à l’amour à la brigande !

M. de Montrésor se jeta entre le cynique larron et la Géorgienne. Sans cette intervention, un conflit allait naître entre les gentilshommes désarmés, mais voulant défendre à tout prix l’honneur de leur compagne, et les bandits déjà trop redoutables.

– Remettez-vous, madame, dit avec courtoisie Bourdeilles à la Guzla pâlisante, et souvenez-vous qu’ici, parmi nous, vous trouverez des défenseurs.

La jeune femme toisa son protecteur masqué.

– Vous êtes mille fois trop bon, monsieur, de vous interposer, articula-t-elle ironiquement. Cette coméie, si bien jouée qu’elle soit, ne saurait émouvoir que des gens timides, et nous sommes, mes amis et moi, des esprits forts.

– De quelle comédie entendez-vous parler ? demanda M. de Montrésor stupéfait.

– Assez joué, vous dis-je, nous ne croyons pas aux andits, dans une assemblée où quelques hommes, et vous êtes du nombre, s’expliquent d’une façon vraiment précieuse.

– Et que croyez-vous donc ?

– Je crois, à la façon hain euse dont vous avez cout à l’heure prononcé mon nom, je crois à quelque conciliabule politique. J’étais avertie cependant ; des avis secrets m’engageaient à me tenir sur mes gardes ; je les ai négligés. Messieurs, fit-elle en élevant a voix, vous conspirez contre le

cardinal-duc. Mais prenez garde qu'un cheveu ne tombe de ma tête par vos mains, car il suffirait à Son Éminence pour vous faire tous perdre 1

Cet avis menaçant et hardi, sortant de la bouche même d'une créature dévouée à Richelieu, jeta de nouvelles alarmes dans le camp des conspirateurs.

– Vous voyez, s'écria le baron de Goulas s'adressant à M. de Montrésor, vous voyez que j'avais raison tantôt. au sein de cette assemblée, il y a des traîtres et des lâches. et ce ne saurait être que parmi les gens sans aveu !

Le capitaine Carrefour éleva de nouveau sa voix tonnante.

– Voilà la seconde fois que vous formulez la même accusation, monsieur le gentilhomme, fit-il avec véhémence. S'il y a ce que vous dites, des traîtres et de lâches, je vous somme de les désigner catégoriquement.

– Eh bien, ce sont vos bandouliers.

– Par les boyaux du Pape ! hurla le célèbre détrousseur, blême de fureur, rétractez ces paroles sinon je saurai les rentrer dans votre gorge à la point de ma dague.

M. de Goulas demeura impassible.

– Rétractez et prouvez ! crièrent de toutes parts les bandouliers qui se massaient autour de leur chef.

Celui-ci contint un instant ses hommes.

– Que voulez-vous qu'il prouve ? Vous voyez bien qu'il a menti !

Sur un geste de rage et d'impuissance de son accusateur, il continua :

– Oui, menti la crainte et la colère d'être découvert l'ont poussé à cette misérable extrémité, complètement indigne d'un homme de condition. Mais nous allons lui prouver, nous, simples voleurs de grands chemins, sa mauvaise foi ou son ignorance ; nous allons le lui prouver pour l'éclaircissement de ce débat.

En même temps, l'homme à l'encolure de taureau devant qui s'inclinaient d'ordinaire tant de volontés diverses, traversa la masse des conspirateurs. Mon-Trésor et ses partisans le suivaient des yeux avec une inquiétude visible ; les invités de M^{me} de Laffémas, avec l'espérance d'un conflit profitable à leurs intérêts Le farouche capitaine était si près de M^{me} de Laffémas que celle-ci fut contrainte de reculer devant lui.

– Vous avez entendu, madame, ce que vos paroles imprudentes ont jeté de doute et de désunion au milieu de nous ? Il importe de faire cesser ces défiances salomnieuses. Dites, devant tous, de qui vous tenez l’avis dénonciateur dont vous avez parlé.

La femme du lieutenant civil détourna la tête et garda un dédaigneux silence.

– Fausse dignité ! simagrées inutiles ! continua le géant qui, d’une poigne brutale, s’empara de la Géorgienne et l’isola de ses amis en l’attirant au milieu les bandouliers.

– Répondez !... ou vous allez payer cher votre aulace.

– Comme il la secouait rudement, un murmure réprobateur arriva jusqu’à l’athlète qui, semblable au sanglier devant les chiens, tint tête immédiatement.

Se tournant vers les d’Enghien, les Moret, les Guise, ses s Condé révoltés :

– Le premier qui bouge, dit-il, j’en fais une omore.

Les jeunes gens désarmés courbèrent la tête en olêmissant d’impuissante colère.

– Confrères, poursuivit Carrefour parlant à ses Qandits et aux larrons, il faut démontrer à cette cour-tisane qui nous méprise, combien nous lui sommes supérieurs par la promptitude et l’efficacité de nos ressources. Qu’elle ait des spasmes, des vapeurs, des grimaces pour nous tromper, pour se moquer de nous, soit ; nous avons, nous, pour vaincre son orgueilleux silence, une arme bien autrement redoutable : la torture.!

Ce mot terrible produisit une explosion générale d’indignation chez les gentilshommes de tous les partis. Tandis que M^{me} de Laffémas affolée, bondissait jusque dans les bras de messire Jean, Montrésor et son faible entourage se plaçait entre elle et le Bohémien.!

– Plus de menaces barbares, prononça d’une voix forte et ferme le noble conjuré, dégainant son épée, nous ne les souffrirons de quelque part qu’elles viennent.

– Ah ! ah ! riposta le capitaine de grand chemin, vous le prenez sur ce ton, monseigneur ? Ce sera donc au plus fort, car je ne souffre pas, moi, d’opposition, quand je travaille dans notre intérêt à tous.

En même temps, il tira de sa gaine un long poignard qu'il brandit fiévreusement. Ce fut comme un signal. Chaque bandoulier l'imita. La partie n'était plus égale. D'un côté les nobles se tenaient indécis, mal armés, sur la défensive ; de l'autre, les détrousseurs et les voleurs formaient un groupe formidable qui ne demandait que plaies et bosses. Une fois de plus, les conjurés gentilshommes reculèrent devant la majorité féroce de leurs auxiliaires ; incapables d'empêcher l'odieuse action de Carrefour, ils voulaient du moins ne pas lui prêter la complicité de leur présence.

[Montrésor et ses partisans se retirèrent à l'extrémité la grotte, frémissant au cri mille fois répété de : question ! que poussaient les mercenaires en délire. naïtre de la situation, le Bohémien ressaisit facilement sa proie qui, fascinée, mourante, n'opposa même pas de résistance. Deux des plus vigoureux parmi les bandits s'emparèrent chacun d'un des bras de l'informée, tandis qu'un troisième la contraignait à se courber en arrière en l'attirant à lui :

– Encore une fois, proféra Carrefour en agitant ne torche devant les yeux égarés de Guzla, de qui nez-vous les dénonciations dont vous avez parlé ? La Géorgienne ne put que prononcer quelques mots intelligibles : alors le Bohémien approcha la flamme esineuse du poignet de la patiente et la maintint amobile. Un cri déchirant retentit ; cri de douleur elle.

– Grâce ! se lamentait M^{me} de Laffémas en cherant, mais vainement à dégager son beau bras, déjà gèremment excorié.

Cet appel de détresse, que le bourreau semblait ne vous entendre, produisit sur les prisonniers une émotion violente ; sans calculer le danger auquel ils allaient s'exposer par leur témérité, ils firent, révoltés, une tentative désespérée pour voler au secours de la victime, La force corporelle, chez ces jeunes délicats, le répondait guère à leur courageuse tentative. Les bandits qui les dominaient par le nombre et par les majuscles, les retinrent dans des étaux de chair. Seul, Sessire Jean, dont la vigueur nerveuse et la surrexcitation cérébrale faisaient un redoutable adversaire, envoya tout à coup rouler dans la poussière les deux gardiens robustes chargés de le contenir. De son jarret d'acier, il bondit comme un tigre jusqu'au capitaine, étreignit de ses deux mains le cou du gigantesque bandit, et le serra si violemment que celui-lâcha bientôt son instrument de

supplice pour ne plus songer qu'à sa défense personnelle. Sur cette lutte rapide mais terrible, la torche, tombée à terre, il projetait plus qu'une clarté diffuse et sinistre.

La Guzla s'était évanouie après la première sensation douloureuse qui avait pénétré son être. Elle gisait maintenant aux pieds des lutteurs cherchant naturellement à s'étouffer. Tout à coup une lueur intense vint les éclairer mieux que jamais. Par une galerie débouchant presque sur le lieu du combat deux personnages nouveaux, dont l'un portait une lanterne sourde ouverte, apparurent subitement.

– *La pourpre soit son sang !* proféra le plus grand des inconnus.

A cette phrase convenue, tous les conjurés reconnurent l'envoyé du comte de Soissons, ayant, comme eux, la figure à demi cachée sous un masque. Il s'approcha vivement de Carrefour qui, le genou sur la poitrine du comte de Moret, le poignard levé, s'appêtait à le frapper.

– Laissez cet homme, ordonna-t-il.

– Sa vie m'appartient, répondit le Bohémien en faisant décrire à son arme une courbe rapide.

– Son bras herculéen ainsi lancé s'arrêta cependant sans avoir touché son adversaire. Une main de fer le retint invinciblement. C'était celle de l'inconnu

– Laissez cet homme ! répéta-t-il avec une suprême hauteur.

Un flot de sang monta soudainement au visage du capitaine, qui se leva d'un bond.

– Qui donc êtes-vous pour me donner des ordres, cela le bandoulier, tournant alors sa rage contre qui le contenait depuis un instant.

– Peu vous importe, si j'ai pour moi le droit et la ce.

– La force contre Carrefour ?... Allons donc ? Le colosse fondit, la dague au poing, sur le délégué M. de Soissons.

Un coup de pied d'une rare adresse envoya l'insensé de mort s'enfoncer d'un pouce dans le sol. vers, les yeux injectés, la face convulsée, les bras pités d'un tressaillement nerveux, n'en appelant plus à sa brutale vigueur, l'athlète fonda sur son ennemi comme un taureau furieux ; mais avant qu'il conscience de sa défaite, il allait rouler à dix pas, épargné et presque

assommé par une de ces irrésistibles atteintes, dont les premiers boxeurs d'Angleterre seuls le secret.

– Moi, votre chef suprême, prononça alors le vainqueur, je vous ordonne de mettre en liberté tous les prisonniers, sans exception. Nous combattons les brigands, nous n'assassinons ni nous ne violentons les hommes.

VI

LE DÉLÉGUÉ DU COMTE DE SOISSONS

Après son haut fait du genre homérique le mandataire du comte de Soissons jugea d'un coup d'œil rapide et profond la situation des esprits. Bon nombre de gens, dans cette assemblée composée d'élégants hétérogènes, semblaient hostiles à sa domination primesautière. Il y avait en eux comme ferment de révolte qui n'attendait, pour éclater, qui le moment propice : une parole, un heurt, un regard le moindre prétexte allait développer ce germe peut le faire éclater subitement comme la foudre dans la tempête. Il fallait, sinon conjurer l'orage, du moi l'attirer comme le fer, le diriger de même et le rend impuissant.!

C'est ce que comprit l'étranger ; mais avant tout choses, son premier soin, son plus grand devoir c'était d'achever l'œuvre commencée, c'était de placer hors d'atteinte ceux que la tourbe des conjurés menaçait dans leur existence.

La femme qu'il avait sauvée gisait maintenant entre les bras de Petit Jacques, occupé à lui donner plus d'air. en détachant soigneusement de son ce un collier de diamants. Le délégué du prince se pencha vers elle et la considéra l'espace d'un instant il ne put réprimer une sourde exclamation de surprise et de rage.

– Elle ! dit-il, si bas, que le roi des larrons se put l'entendre.

Puis par un prodigieux effort de volonté, bien qu'on devinât de sa part une sombre préoccupation il détourna la tête et s'éloigna de quelques pas. Son compagnon, qu'il avait empêché d'un signe d'assaillir Carrefour dans la dernière lutte, s'approche alors de la femme évanouie ; un grand tres saillement de ce fidèle, prouva qu'il la reconnaissait pareillement ; mais, d'un mouvement violent et rapide il l'enleva des mains du voleur ; puis il cherche à la tirer au plus tôt de son anéantissement momentané.!

– Eh bien, messieurs, demanda le mandataire à la masse agitée des conspirateurs, ne jugez-vous pas à propos de rendre à ces gentilshommes et à ces dames la liberté qu'ils réclament, afin de rester seuls et de pouvoir causer de nos affaires ?

Une voix s'éleva et protesta contre les prétendions du délégué ; c'était celle de M. de Goulas.

– Au nom de mes amis, dit-il, je refuse, nous refusons d'obéir, sans preuve, à l'autorité d'un homme que nous ne connaissons pas.

– Au nom de mes confrères, prononça le capitaine Carrefour, tout en gardant une distance salubre contre lui et son vainqueur, et en frictionnant de la paume de sa main son œil compromis ; au nom de mes collègues, j'exige, nous exigeons, (le chef des sandouliers parodiait tant soit peu la formule oratoire de son ennemi intime, M. de Goulas), nous exigeons que Mme de Laffémas soit retenue prisonnière, afin de paralyser en partie la vengeance qu'elle ne eut manquer de tirer de nous tous par l'entremise de son respectable époux. Nul doute que le lieutenant vil, cédant à son instigation, ne redouble ses rigueurs contre les larrons et les bandouliers.

De véhémentes approbations accueillirent la proposition du bandit, mais elles paraissaient venir partout de la portion la plus intéressée du conciliabule à garder l'impunité. L'autre partie se récria au contraire.

– Non ! non ! protestaient Montrésor et ses nobles mis. Des garanties seulement. Que les prisonniers fassent le serment de ne rien dévoiler, puis qu'ils partent.

L'envoyé fit un signe de la main pour obtenir silence.

— Messieurs, dit-il, j'ai le droit de vous imposer deux choses : m'écouter et me laisser faire à ma guise. Je n'agirai au reste, que dans l'intérêt général, et pour le service de la cause que nous défendons. Pour ceux d'abord qui me contestent le titre sous lequel je me suis annoncé, voici qui pourra le convaincre.

Et l'orateur tira de son pourpoint un parchemin qu'il tendit à Claude de Bourdeilles. Celui-ci le prit le déplia et le parcourut des yeux. La lecture de ce document parut le satisfaire, car il se hâta de lui communiquer à ses principaux compagnons. A mesure que chacun des gentilshommes s'assurait par lui-même du contenu de l'écrit, le doute disparaissa de son visage comme le nuage s'enfuit à l'horizon sous le vent qui le chasse. Tous s'inclinèrent devant le délégué.

– Messieurs, déclara Montrésor, cette lettre est bien réellement de monseigneur le comte de Soissons. Celui qui vous l'apporte est bien aussi son représentant. Vous devez lui obéir en tout ce qu'il vous ordonne ; ses pouvoirs sont illimités.

Tandis que l'entourage du grand veneur se dispersait au milieu des conjurés pour leur donner voix basse communication de la missive, celle qu'elle concernait s'approcha du minuscule Petit Jacques et l'attirant dans un recoin du souterrain.

– Regarde vite, lui dit-il, et pas un mot, pas un geste qui puisse nous trahir.

Alors, il souleva le masque qui lui cachait le visage. Le roi des larrons le contempla quelques secondes à peine, car son interlocuteur se déroba presque aussitôt à son œil scrutateur, en replaçant soigneusement le loup de velours qu'il n'avait fait m'écarter :

– Me reconnais-tu ? demanda-t-il.

– Oui, répondit laconiquement le petit coupeur de ourse.

– Peux-tu, ou plutôt, veux-tu me servir encore ?

– Toujours ! affirma l'interpellé. Les miens et moi, nous nous ferons tailler en pièce à votre ordre. Je lis à vous à la vie, à la mort !

– En ce cas, rallie tes gens et tenez-vous à ma disposition, si votre concours armé me devient indispensable.

[Les deux hommes se séparèrent au moment où les conjurés nobles venaient se ranger autour du dégué.

– Vous pouvez agir désormais, déclara M. de Pontrésor, il n'y a plus parmi nous qu'une volonté : à vôtre. – – Bien, messieurs. La première preuve que je réclame de votre obéissance, c'est de me laisser contrer un instant avec deux de vos prisonniers. De et entretien dépend notre commune tranquillité. Les gentilshommes s'inclinèrent, en signe d'acquiescement ; l'envoyé prit aux mains d'un estafier un torchon qu'il tenait, puis se dirigea vers le petit troupe de captifs :

– – Veuillez me suivre, ordonna-t-il à Guzla, ainsi n'avez-vous messire Jean-Baptiste.

Ceux-ci n'obéirent qu'après avoir pris l'avis tacite de leurs compagnons. L'inconnu les entraîna jusque dans les profondeurs de la carrière, assez loin de conjurés pour n'avoir point à redouter d'être vus de même entendus ; alors il s'arrêta subitement et de main qui lui restait libre arracha son masque.

– Regardez-moi ! dit-il.

Le comte de Moret reconnut presque aussitôt, dans l'étranger, celui que le duc de Guise lui avait désigné pour le fils de l'ambassadeur d'Angleterre, au lendemain de la réception royale.

– Charles de Montaigu ! s'écria-t-il.

Quant à Mme de Laffémas, elle envisagea à son tour l'homme que venait de nommer Antoine et Bourbon, et, saisie d'épouvante, elle se demanda un instant à quel mort d'autrefois ressemblait ce superbe vivant ! Mais l'impression qu'elle ressentit s'enfacha bientôt : les cadavres ne ressuscitent pas de précipices 1

– Que voulez-vous de nous, monsieur, demanda] fiancé de Mlle de Laffémas.

Le fils de lord Montaigu plongea son regard scrutateur dans les yeux du jeune homme :

– Je vous sauve la vie, dit-il, jurez-moi de garder le secret d'une réunion qui me perdrait seul par seule dénonciation, puisque seul., entre tous, je suis connu maintenant de vous.

– Ah ! ah ! fit Antoine de Bourbon, ébauchant un sourire railleur, vous avouez que les intentions les plus légales ne sont pas la base de votre association

– Je n'ai rien à vous avouer, monsieur, répliqua le conspirateur. Il s'agit d'un serment, et pas d'autre chose, que je sache.

– Et, pour vous mettre à couvert, il va falloir que nous jurions à tour de rôle sans doute ?

– Non. Vous répondrez de la discrétion de tous vos compagnons.

– Il me faudrait sur eux un pouvoir.

– Que vous avez. par votre illustration même, toute cachée qu'elle soit. Je suis bien plus certain du silence de ces messieurs et de ces dames, si vous l'exigez d'eux, pendant un mois par exemple, que s'ils me le promettaient à moi, sous l'empire de la contrainte.

– Mais c'est une sorte de complicité de ma part que vous me proposez-là.

– C'est tout simplement une caution. Notez-le bien, grâce à leurs masques, mes coopérateurs sont... anonymes pour vous et les vôtres. En obtenant votre garantie, contre une indiscretion sur notre conférence clandestine, je veux gagner tout bonnement assez de temps... pour que le flair de M. de Laffemas perde la trace des mécontents de ce colloque. Ma parole ! sa hache serait de trop pour anéantir nos projets... qui ne réussiront peut-être pas plus que les mille et une entreprises en l'air et n'aboutissant jamais contre le cardinal-duc.

Messire Jean sembla réfléchir. Tout cela avait été dit avec un laisser aller si parfait qu'un but réellement peu grave, au fond, semblait en incomber.

– D'ailleurs, poursuivit Charles de Montaigu, comme pour décider complètement Moret, en échange d'une complaisance en réalité plus nécessaire à vos intérêts qu'aux miens, je vous autorise, fin de mettre à couvert votre loyauté envers M. de Richelieu, à me faire entourer, dès demain, d'une surveillance spéciale, par les émissaires du lieutenant civil.

– Et, si nous n'acceptons pas ! objecta Messire Jean, qu'en adviendrait-il ?

Le mandataire 'du comte de Soissons redevint très-sérieux.

– Alors, dit-il, on vous expulserait, vous et votre compagnie, même par la violence ; mais je ne saurais empêcher que les conjurés ne gardassent pourtant madame comme otage. Vous l'avez compris, notre monde est fort mêlé. et notre lie a des cachettes, dans ces interminables souterrains, où moi-même je ne retrouverais certes pas une captive. Croyez-moi, prince, jurez et jurez sans scrupule ; ceux qui connaissent Antoine de Bourbon ne lui feront jamais l'injure de croire qu'il a cédé sous l'influence de la peur. Ils sauront qu'une détermination semblable de sa part ne sauvait pas seulement sa vie, mais celle des gens qui le servent ou qui lui sont dévoués. Jurez donc.

– Décidément, vous m'avez reconnu, monsieur. et moi je ne vous vois que pour la seconde fois seulement. Enfin, puisque vous savez ce que vaut la parole du *feu* comte de Moret, soit ! Je vous la donne et m'engage pour tous les miens. Cela vous suffit-il.

– Il faut qu'un serment particulier de mutisme soit aussi prêté par Mme de Laffémas. Messire Jean se tourna du côté de sa future belle-mère :

– Vous pouvez joindre ma parole d'honneur à la vôtre, fit celle-ci, dont les yeux ne s'étaient pas détournés un instant du visage de l'envoyé.

Devant cette autorisation, le prince anonyme n'hésita plus :

– Devant Dieu, monsieur, dit-il solennellement. moi, Antoine de Bourbon, comte de Moret, je m'engage sur ma foi de gentilhomme, en mon nom, au noms de Mme de Laffémas et de tous nos amis, à ne rien dévoiler avant un mois des choses que nous ; avons vues ou entendues ce soir dans les carrières.

Charles de Montaignu remercia du regard le comte qui s'exécutait si pleinement et de si bonne grâce :

– Merci, monsieur, lui dit-il, ici comme à Castel-maudary, je reconnais un fils d'Henry IV.

– A Castelnaudary 1 répéta Moret, péniblement affecté.

– J'y étais ? répondit simplement le mandataire.

– Vous ?

– Moi ! A la nouvelle de la prise d'arme du duc de Montmorency, de Londres où j'habitais, je suis passé en Languedoc, pour donner encore un

coup d'épée contre l'autorité tyrannique de l'Eminence rouge... à laquelle vous vous êtes rallié depuis. Volontaire dévoué, j'ai combattu obscur, inconnu à vos côtés. Nos causes ne sont plus les mêmes aujourd'hui !

– Je m'explique maintenant, monsieur, fit messire Jean, non sans embarras, pourquoi je me rappelais vaguement votre visage. Mais pour n'être plus du même bord politique, n'en devenons pas ennemis.

Charles de Montaigne s'inclina courtoisement.

– A présent, monseigneur, et vous madame, retournons auprès de vos compagnons inquiets ; dans quelques minutes, vous n'aurez rien à redouter de personne.

Les trois personnages reprirent la galerie ramenant au rond-point ; les conjurés les attendaient impatiemment ; mais la surprise fut générale quand, sans autre explication, d'un ton qui ne souffrait pas de réplique, l'envoyé du comte de Soissons donna l'ordre aux prisonniers de monter dans l'hôtel de M. de Laffemas par la voie qui les avait conduits aux carrières :

– Trahison ! crièrent quelques bandouilliers qui, menaçants, cherchèrent à s'interposer.

Charles de Montaigne fit un signe. Aussitôt, de tous les points de l'assemblée, les larrons parisiens se détachèrent, et sous le commandement de Petit-Jacques, formèrent comme un cordon qui protégea la retraite des fuyards, déjà couverte par la plupart des gentilhommes du conciliabule. Au moment où le dernier visiteur disparut, le délégué s'approcha du voleur avec lequel il semblait pactiser et lui glissa quelques mots à l'oreille. En même temps, il désignait de la main les piliers chancelants d'une voute au pied de l'escalier.

Petit-Jacques traduisit à ses hommes l'ordre qu'il venait de recevoir, et presque aussitôt, les larrons, groupés d'un côté, réunissant leurs forces en une seule, se mirent à pousser rudement les pierres disjointes par le temps. Leurs efforts parurent d'abord impuissants, puis une légère oscillation se déclara. Ce premier succès les enhardit assez pour qu'ils redoublassent de courage : A la seconde tentative, la masse de pierre s'écroula, soulevant un flot de poussière au milieu duquel disparurent un instant les travailleurs. Quand il se fut dissipé les conjurés purent juger que Guzla et sa société étaient définitivement à l'abri de nouvelles tentatives, car pour déblayer le

monceau des ruines créées par ordre de Montaigne la journée de dix manœuvres n'eût pas suffi. Nul n'y songea ; mais, devant cette prétendue preuve de trahison, le noyau des mécontents s'augmenta de nouvelles recrues.

– Nous attendons, déclara l'un d'eux que vous justifiez votre façon d'agir. que nous considérons comme une trahison indigne de votre caractère de représentant du prince.

– Oui, soutint un autre, en nous imposant ce qui vient de s'accomplir sous nos yeux, vous deviez au moins assurer l'avenir, en obtenant de Mme de Laffemas le nom du traître qui nous a vendus.

– Parbleu ! lança le farouche Carrefour, plus intéressé que tout autre à perdre son vainqueur dans l'esprit de la réunion, beau chef en vérité que ce muguet, qui passe tout son temps à parader au Louvre, .. à ce qu'on dit !

Charles de Montaigne que ces diverses accusations, que ces clameurs confuses laissaient impassible, s'était découvert le visage après la disparition des précieuses et des raffinés. Son air superbe sa beauté mâle, imposaient à la majorité, qui le regardait avec une curiosité mêlée de respect. Il promena sur la foule son œil calme et profond et ce regard suffit à ramener le silence.

Que ceux qui m'accusent, dit-il, d'une voix pleine et sonore, le fassent à tour de rôle, en face et nominativement.

Personne ne répondit. Le délégué de M. de Soisson poursuivit ;

– Puisqu'aucun n'ose discuter loyalement mes actes, je veux moi-même les expliquer et les justifier devant tous. Oui, j'ai fait évader ceux que vous aviez indûment retenus, un crime inutile compromettait le succès de notre entreprise. Sachez-le, cette femme dont vous réclamiez tout-à-l'heure l'existence je la hais plus que tout autre, et, pour lui laisser la vie sauve, il fallait de ma part un motif bien puissant.

– Est-ce là conspirer ? interrompit le bourru Bohémien. Courez les ruelles en mignon de couchette. mais abandonnez à d'autres mieux trempés le rôle de Brutus ! Vivez dans votre milieu de courtisans, non parmi les gens libres.

– Je même une vie de raffiné, riposta Montaigne. Est-ce sérieusement qu'on me le reproche ? Je n'ai pas pris une minute de repos depuis bientôt

trois jours.

A mesure que l'habile agitateur avançait dans son discours, il était facile de suivre sur les physionomies le revirement qui s'opérait en sa faveur. A l'opposition la plus vive de la minorité avait succédé d'abord une attention soutenue, puis étaient venues plus tard les concessions approbatives ; c'était à présent des acclamations enthousiastes et générales.

– Oui, oui, exclamait-on de toutes parts, il a raison. Ce qu'il a fait est bien fait ; il faut avoir confiance en lui.

La sûreté des gestes et de la parole suivait exactement la même gradation chez l'orateur. Plus il se sentait soutenu, plus il devenait convaincant. Aussi fit-il accueillir d'une seule voix sa dernière proposition, qui consistait à nommer quatre délégués, auxquels, séance tenante, il communiquerait le mot suprême du complot. Les membres, choisis parmi ceux qui disposaient d'une certaine autorité, furent MM. de Montrésor et de Goulas, pour les gentilshommes ; CarrefoiL et Petit-Jacques pour les mercenaires ; les autres s'éloignèrent discrètement ; alors le mandataire s'expliqua :

– Le comte de Soissons, dit-il est prêt à tout, contre Richelieu, si celui-ci, comme il en est question, se rend avec Louis XIII et Gaston d'Orléans à Amiens pour mieux parer à l'invasion des Espagnols. Dans ce cas, nos conjurés partiront avant le ministre, et lui seront présentés par M. de Soissons, à titre de gardes d'honneur. Ils le massacreront sur l'ordre du frère de Sa majesté, qui, lui-même, sera représenté par M. de Montrésor. Mais avant cela, si l'occasion s'en présente j'ai de pleins pouvoirs, et j'agirai contre l'Eminence rouge selon mon inspiration.

Après cette déclaration, capable de satisfaire la haine et l'impatience de ses affidés, le fils de lord Montaigu fixa à la nuit du dimanche suivant une seconde réunion, dont le lieu serait révélé aux principaux chefs, à la dernière heure, pour échapper à toute trahison possible. Puis l'orageuse séance fut levée, et ses membres se retirèrent sans bruit, discrètement, par petits groupes. Quelques instants après, Charles de Montaigu se trouvait seul dans le rond point souterrain avec le personnage qui l'accompagnait au début de ce chapitre.

VII

LE DÉMON DU TALION

Montaigu attendit que le dernier des conjurés eut disparu ; alors il s'approcha de son compagnon et lui frappa familièrement sur l'épaule. Celui-ci s'arracha violemment à de profondes réflexions, tourna la tête et ne voyant à ses côtés que l'homme qui l'avait amené, se leva de la pierre sur laquelle il était depuis longtemps assis.

– Que me veux-tu, Charles ? demanda-t-il.

– Causer un instant, mon cher Paoli.

Le délégué du comte de Soissons regardait son interlocuteur avec des yeux où se peignait une vive amitié. C'est que ce jeune homme était pour lui presque un frère, à juger de la façon dont il le traitait en toutes circonstances. C'est aussi que le fils adoptif de l'ambassadeur anglais s'appelait primitivement Angel, et que le comte Paoli se nommait de son prénom Spiridione ; – Spiridione, le fils de la vieille nourrice du bâtard de Biron.

Nos lecteurs n'ont pas oublié, sans doute, le voyage qu'avait entrepris le capitaine Spada pour retrouver sa mère adoptive, et les secrets qu'il avait arrachés à la mourante ; celle-ci n'avait imposé, pour condition à ses révélations, que de sauver les jours de son fils, alors compromis pour un meurtre sur la personne de son seigneur. Angelo avait tenu parole ; il s'était mis à la recherche de son frère de lait, avait découvert sa retraite et s'était enfui avec lui en Angleterre. Or, la première chose qu'il avait faite en arrivant auprès de son protecteur Montaigu, avait été de lui révéler le secret

de sa naissance. Lord William s'était épris paternellement, depuis longtemps, de l'intrépide apostat.

Sa naissance illustre, quoique illégitime, le combla d'une joie secrète ; c'est qu'il y vit une raison capitale de réaliser pour lui un désir qui l'assiégeait : celui d'adopter pour héritier ce jeune compagnon, son inséparable, auquel il devait dix fois la vie ; sans cette combinaison, il devenait totalement le dernier de sa race. Il fit part de son projet à Spada lui-même qui le rejeta d'abord, parce que son bienfaiteur, dégoûté par l'âge des conspirations quelles qu'elles fussent, exigeait en revanche que son fils adoptif s'établît à Londres, tranquillement à ses côtés. Le vieil Anglais ne parut pas surpris de son insuccès, laissant au temps le soin de convaincre son adepte. Il était certain qu'avec la maturité des idées, le jeune capitaine l'aventure reviendrait de lui-même à sa proposition. En effet, après la défaite de Castelnaudary, le bouillant Angel, impatienté de la résistance des événements eux mêmes, qui semblait empêcher ou retarder sa vengeance, comprit enfin qu'il fallait procéder autrement qu'il n'avait fait jusque-là pour arriver à ses fins.

Ce qu'il lui fallait surtout pour abattre ses ennemis, s'était la puissance qui donne relativement l'impunité. Il se réfugia de nouveau près de son protecteur, toujours accompagné de son féal Paoli. Cette fois, il sembla se plier au revirement pacifique du vieux William. L'amateur de paternité, l'esprit surexcité par la reconnaissance, trouva la fable qui lui permettait de légitimer Angel, et de le désigner pour l'héritier direct de ses millions, de sa pairie et de son nom. Du même coup, il acheta pour Spiridione un titre de comte italien. La joie doublée d'un peu d'orgueil du vieillard, qui voyait ainsi sa race se continuer, fut si grande qu'il subit dès lors doucement, sans s'en apercevoir, l'influence dominatrice de son fils adoptif. Celui-ci lui souffla fort habilement des pensées d'ambition légitime qui prirent chez le lord des racines de jour en jour plus fortes, si bien qu'en employant ses protecteurs illustres, en se servant de sa position élevée, il obtint un jour l'ambassade de France. Il s'en vint à Paris, emmenant avec lui son héritier et Paoli C'était le but où tendait Angel.

Jusqu'alors, dans ses machinations, le capitaine Spada n'avait pu pénétrer dans la capitale que sous le voile de l'anonyme, à de rares intervalles et

pour un temps très court, et, craignant d'être arrêté à chacune de ses excursions, jamais il ne s'était trouvé face à face avec ceux que recherchait son insatiable vengeance ; à présent, grâce à sa transformation, personne ne pouvait se permettre de reconnaître l'aventurier proscrit sous le titulaire de la pairie anglaise des Montaigu. Il allait, sous cette égide, étudier de près ses ennemis sans être soupçonné d'eux, les circonvenir et les enlancer dans son filet de rétiaire. Telle était sa situation au moment où nous le retrouvons seul avec Spiridione qui, pour être son frère de lait, formait cependant une singulière anthèse à côté de lui, quoiqu'il parût de son âge. Il est vrai qu'Angel semblait avoir huit ou dix ans de moins que ses sept lustres accomplis.

Spiridione était de taille moyenne, mais légèrement disproportionné. Son buste paraissait un peu long pour ses jambes ; ses épaules trop larges pour sa hauteur. La tête était énorme et couronnée de cheveux noirs, abondants, crépus ; l'expression générale, hardie jusqu'à l'audace. Le front bas, assez déprimé, eût accusé peu d'intelligence, si des yeux vifs, quoique petits et cachés sous d'épais sourcils, n'eussent démenti ce fâcheux pronostic. Cependant, ces yeux mêmes, roulant dans leurs orbites avec une prodigieuse vivacité, et divergeant quelque peu, surtout aux instants de colère ou d'émotion, lui donnaient une sinistre apparence. Leur hésitation à fixer le sage d'un interlocuteur ne pouvait être attribuée à un excès de timidité ; cela signifiait-il donc manque de franchise, fourberie ? En somme, l'ensemble de toute physionomie étrange avait quelque chose d'inquiétant, et, pour aimer cet homme, pour l'élever au rang de confident intime, il fallait de la part de Charles de Montaigu un motif bien puissant : le dernier eu de Juana.

– Causons ! répondit négligemment Spiridione. Tant que son ami le tira de ses rêveries.

– Tu dois comprendre, mon cher Paoli, combien suis impatient d'être renseigné sur la mission dont t'ai chargé à mon départ. Voici la première fois que nous nous trouvons seuls, loin des importuns, dis-moi ce qui s'est passé en mon absence.

– Interroge et spécifie.

– Allons au plus important d'abord.

— C'est ?

— C'est, parbleu, les relations de M^{me} de Laffémas vec Richelieu.

Au nom de M^{me} de Laffémas, Paoli tressaillit, et comme il regardait en ce moment la terre, Charles de Montaigu ne put apercevoir son œil fauve errer à l'acenture dans le vague.

— Se sont-ils revus, poursuivit le bâtard de ivron, depuis l'exil volontaire de cette femme hors la rour ?

Le Toscan parut hésiter.

— Je ne sais trop, dit-il en balbutiant un peu, je ne crois pas. Cependant.

— Voyons, parle sans réticence. Je sais quel est ton dévouement pour moi ; je connais tes scrupules accomplir, je ne dirai pas mes ordres, maismes désires Dis-moi tout ce que tu as vu, puisque je t'ai chargé spécialement de veiller à ma place durant mon voyage à Amiens.

En même temps, Angel cherchait à pénétrer l'hésitation de son ami ; il ne s'expliquait pas cet embarras visible, en se rappelant surtout la confiance aveugle de Spiridione avant son départ de Paris ; mais, comme en réalité, il n'avait jamais dit un mot de ses secrets à son frère de lait, il acceptait volontiers sa froideur comme une disposition passagère de dépit. Cependant Paoli se sentait enveloppé d'un regard inquisiteur devant lequel il ne pouvait plus longtemps garder le silence. Il releva ses prunelles scintillantes :

— Je n'ai rencontré M^{me} Guzla qu'une fois en toute absence, dit-il ; elle n'allait pas chez le cardinal, mais a simplement étalé sa splendide beauté à la place Royale.

— Ah ! fit Angel qui sembla réfléchir.

— Je dois cependant ajouter qu'elle n'attendit pas longtemps la foule de ses adorateurs, car, en moins d'un instant, une nuée de raffinés se précipita sur ses pas, se disputant l'honneur de la saluer. C'était vraiment plaisir à voir. Moi-même, j'y pris goût, je m'approchai comme les autres. Comme eux aussi je demeurai charmé, ébloui par tant de grâce, par tant d'enivrant abandon.

Spiridione s'embrasait d'un ardent désir et devenait loquace par concupiscence. Le bâtard de Byro le regarda surpris, inquiet.

— Ah ! mon ami, quelle femme éblouissante et spéciale Elle ! que d'attrait dans ce regard tout rempli de flamme mourante ! Pour posséder une

maîtresse si voluptueuse, on donnerait sa vie, on donnerait âme !

– Oui, répondit l’apostat Angel après un moment silence et semblant se parler à lui-même ; ceux qui prochent sont fatalement destinés à l’aimer comme expiation nécessaire à quelque crime ignoré. se femme-là doit être un des instruments de la providence, un de ces instruments terribles qui, pacours à la foudre, anéantissent ceux qu’ils touchent. Ce fut au tour de Spiridione à chercher le sens de le énigme.

– Tu me trouves un peu singulier, n’est-il pas i, Paoli ? demanda l’ancien novice, et tu t’étonnes tout de la sévérité de mon jugement à l’égard de créature que ton instinct poétique place volontés dans les nuages ; que tes effluves amoureuses courent d’une auréole resplendissante ? C’est que, le créature est encore plus infâme, plus éhontée elle est belle ; c’est que, si tu devais l’aimer, mon , je te dirais à l’instant même en te présentant ce poignard : Spiridione, abrège tes jours, plonges-toi e arme dans le cœur, et si tu perds ton âme par le vide, tu la sauveras au moins de la lente agonie sille te réserve, agonie mille fois plus terrible que être l’enfer !...

Mais, tu ne l’aimes pas, continua Angel en darfort son regard aigu comme la flèche, froid comme ier, sur le visage animé de son frère de lait. Tu la contemples ainsi que l’artiste contemple une belle e ; et, si tu la désires, c’est sans ombre d’espèce.

Paoli approuva de la tête, n’osant répondre fr chement à ces questions brûlantes..

– A la bonne heure ! poursuivit l’amant trahi la Guzla. Me voilà rassuré. Cet aveu m’enlève seule crainte que tu m’aies véritablement cau depuis notre intimité déjà vieille, ami, outre cette passion eût été pour toi le désespoir, la ho le remords, elle m’aurait créé une entrave à de j représailles.

– Que veux-tu dire ? demanda anxieusem l’Italien.

– Plus tard, tu sauras tout. Apprends seule aujourd’hui que j’ai un compte mortel à régler a cette perfide sirène, dont la vie m’appartie comme l’homme appartient au malheur. Je lu] serve une angoisse morale bien autrement cru que la torture du feu dont on la menaçait tantôt je la défie de s’y soustraire, quoi qu’elle fasse.

Spiridione pâlit affreusement.

– Que lui réserves-tu donc ? demanda-t-il pourquoi cette vengeance ? Ta haine politique s’assouvira-t-elle pas assez, si le puissant ministre tombe sous tes coups, sans envelopper son conseil intime dans la catastrophe.

Angel éclata d’un rire strident qui décontena le forme ordinaire de la gaieté, de la fureur et du son interlocuteur ; il y avait tout à la fois, dans ce desespoir :

– Oh ! fit-il sous l’empire d’un horrible souvenir, il place pour deux vengeance dans mon âme meurtrée et dévastée. Je veux châtier la Guzla comme perverse courtisane, tout au plus, car elle n’a souvent que ma conscience ; tandis que je veux frapper chuté parce qu’elle a tué mon père. Or, pour sentir la puissance souveraine, vois-tu, je dois conduire d’abord le pivot indispensable sur laquelle repose. Ce pivot, c’est Richelieu. Lui tombé, le Louis XIII ne résistera guère aux attaques de frère Gaston ; celui-ci sera détruit par les grands meneurs auxquels il aura eu recours pour renverser le Roi. Ne sera-ce pas déjà les prémisses de ma satisfaction que le spectacle des loups se dévorant entre Et pourtant, je rêve mieux encore !... et je serai peut-être pas de longues combinaisons à rimer pour toucher au but grandiose de ma vie. Si le meurtre du cardinal est résolu définitivement à temps, s’il s’accomplit en présence du monarque, sous eux du duc d’Orléans, son frère... Grâce à mon ténacité sur Petit-Jacques, avec le concours de ses petits, je puis d’une pierre à tuer, faire aisément les coups : les deux fils légitimes d’Henri IV n’ont encore d’enfants !

œil étincelant, le visage animé par la fièvre, le tard de Biron rayonnait comme l’esprit du mal, en laissant entraîner à développer ses monstrueux rets. Quoique l’âme bronzée, son compagnon tout laissant le regardait avec horreur.

As-tu donc le droit du talion sur d’aussi augustes armes ? demanda-t-il.

Angel abaissa sur Paoli son regard flamboyant

Il y a là haut, dit-il en désignant le ciel, l’âme grand capitaine qui dirige et mon bras et ma tanté ; c’est celle de mon père. De même Henri IV fit rouler dans le sang l’honneur et la du maréchal de Biron, de même je décapiterai ce traître à l’amitié, dans sa postérité directe. Je suis l’épée vivante du Dieu vengeur : je tranche net une dynastie. Et quand cette œuvre filiale achevée je compléterai ma tâche exterminatrice anéantissant le

dernier, le plus exécré de mes ennemis personnels... Après la satisfaction du père, du fils !

– De qui veux-tu parler ? ne put s’empêcha de demander Spiridione.

– De l’infâme Isaac de Laffémas !

A ce nom, prononcé d’une voix éclatante, de d’une fureur sauvage partirent dans l’ombre à ques pas des deux amis.

VIII

LE REVENANT

Le premier mouvement de Spiridione et d’Au fut de tirer leurs épées pour tuer, s’il se pouvait espions qui se dévoilaient subitement, mais lueur des torches abandonnées ça et là, ils s’asçurent presque aussitôt qu’ils n’avaient affaire qu’ un seul adversaire. Encore n’était-ce qu’un être défense ; un vieillard hâve, décharné, misérable Sa face, perdue au milieu d’une forêt de cheveux blancs et roides, entourée d’une barbe hérissée, proposait à peine percer des yeux sans flamme et bon de paupières sanguinolantes ; c’était l’idiot des derrières !

Accroupi dans un des coins de la perrière depuis le commencement de la soirée, le vieillard abus s’était enivré en sourdine avec les gourdes qu’il a dérobées aux bandouliers ; puis, cédant aux fur et spiritueux, il s’était lourdement endormi pour ceux cuver son excès alcoolique. Caché derrière un détaché à une faible distance des deux causeurs, ait échappé à leur

attention jusqu'au moment où at des voix l'avait tiré de sa somnolence. Un nom fit frappé ; celui de Laffémas. Plus alerte qu'on ou le croire à juger d'après son apparence cassée, doute aussi surexcité par l'ivresse, il s'était rasbolé sur lui-même comme un félin, et avait li de sa cachette, en proie à un véritable délire.

Laffémas ! cria-t-il en s'avancant sur Angel, tu as appelé Laffémas ? Où se cache-t-il que l'étouffe ? Livre-le moi, que je lui arrache le ir.

; 'abord stupéfait par cette apparition hideuse, le ard de Biron recula d'un pas.

– Ne m'as-tu pas entendu ? poursuivit le mendiant ne voix rauque. Je te demande où se cache le astre, celui que j'ai juré de tuer avant de mourir – même ?

puis, à demi brisé par cet effort, l'ivrogne se mit à rer abondamment. Charles de Montaigne regarda ; ami comme pour lui demander s'il connaissait ce mystérieux personnage. Celui-ci fit un signe de dégation ; mais Angel comprit facilement qu'il se avait en face d'un ennemi mortel du lieutenant il.

– Allons, pauvre insensé, fit-il à tout hasard, mez-vous un peu, séchez vos larmes et tâchez d'expliquer ce que nous pouvons faire pour vous. le vieillard passa de la tristesse à la joie la plus se, sans transition, comme un enfant.

– Je voudrais boire, dit-il.

– Boire ! A quoi bon ! répliqua le sardonique Sa ridione. Vous devez être plein comme une outre voir la difficulté avec laquelle vous tenez vos aplomb.

L'ivrogne en effet titubait à chaque pas, cherche un point d'appui qui lui manquait toujours. Tout à coup il se mit à chanter un refrain sans sur oubliant même ses interlocuteurs auxquels il tournait le dos depuis un instant.

– Demain, murmura-t-il, j'irai déterrer l'enfance le petit enfant !

– Vil sac à vin ! gronda Angel. Je le croyais grisé tout-à-l'heure ; le voilà retombé plus avant de son abrutissement.

– En effet, répondit Paoli, son œil était presq lucide, quand il parlait de Laffémas.

L'effet récemment produit se renouvela à ce ne répété par Spiridione. L'idiot se redressa, vers au Toscan et le fixa d'un regard à la fois méfiant colère.

– Le connais-tu. oui ou non ? demanda-t-il.

– Nous le connaissons, répondit Angel.

Un éclair de rage anima la prunelle atone vieillard.

– Pourquoi ne pas me le livrer. quand je me s viens, alors, trompeurs maudits ?

– Pourquoi ? reprit le bâtard de Biron, soucie de connaître le mystère qui liait ce mendiant av au puissant chef de la police parisienne. Pourquoi je vais vous le dire. Je veux avant toute chose, sa la cause de votre haine pour Laffémas. A cette conviction, je vous le livrerai.

– La cause ? fit l'homme étrange, en faisant visible et immense pour coordonner ses idées ces La cause ?... c'est qu'il m'a volé. et assas-

Un assassin, un voleur, lui 1 se récria Paoli. rvieillard se prit la tête à deux mains, la combrant avec effort comme pour en faire jaillir un enir rétif.

Oui, un assassin et un voleur. pourquoi pas ? ai pas toujours été une bête brute, moi. J'ai eu toujours de splendeur, moi. On m'appelait docteur... quoi m'appelait-on docteur ? Je n'en sais plus

Mais j'irai déterrer le cadavre.

> Quel cadavre ?

Quel cadavre ?... Est-ce que j'ai parlé de cadavre... Je ne connais pas... de cadavre.

arles de Montaigu désespéra de pouvoir tirer éclaircissement du cerveau détraqué de cet me si complètement abruti. Cependant il tenta nouvelle épreuve.

Vous traitiez Laffémas, messire de Laffémas, ta-t-il, vous le traitiez. d'assassin ?

Ah ! oui, fit l'idiot, resaisissant son idée fixe. assassin, double assassin. puisque j'ai été son olice. avant d'être sa victime.

Vous divaguez, fit avec intention Angel. En avez-vous jamais pu être le complice d'un pernnage de cette importance, vous, un cagou ! a vanité,

dernier moteur qui reste parfois dans les as les plus épuisées, vivait encore sous cette ruine maine.

– Un cagou ! exclama le mendiant. Puisque je s répète que j’ai été un savant, l’intime ami de Isaac damné. Mais attendez. je me rappelle à présent. Cela remonte à l’accouchement de femme. Il lui fallait un enfant à tout prix, pour conserver la fortune que l’Avig’nonnaise lui a apportée en mariage. Elle et moi, il nous avait venir d’Apt à Paris où l’appelait. Je ne sais plu Une froide nuit d’hiver, il m’emmena pour proce à la délivrance. Ah ! comme il était suppliant c nuit-là, quand il m’offrait la moitié de sa fort pour le suivre, car ce n’était pas seulement ; médecin qu’il voulait. c’était un bourreau. soif.

Le mendiant s’arrêta, cherchant autour de quelque bouteille encore pleine, et laissant An haleter de curiosité. L’ancien novice, au milieu cette incohérence de langage suivait une sorte piste ; il tenait, nouveau Thésée, le fil précieux a lequel il allait s’échapper du labyrinthe où tant de il s’était égaré jusque-là. A la condition pourt que ce rebut de l’humanité, dans lequel il pla son espérance, ressuscitât assez ses facultés étein pour se souvenir encore, pour parler jusqu’au bc

– Laisse ce fou ignoble, proposa Spiridione, p qui ces divagations restaient incompréhensibles sortons de cet antre où j’étouffe.

Ang-el n’écoutait plus son frère de lait, il regard pantelant l’idiot des carrières qui se gorgeait d’ea de-vie, car il avait enfin trouvé, dans un bissac blié, la satisfaction de son vice prédominant.. buvait à longs traits, sans s’arrêter, sans repren haleine, et sous l’influence de cette liqueur dont flamme lui brûlait la poitrine, dont les vapeu asphyxiantes auraient dû achever de l’hébêter, s œil redevenait presque intelligent.

– Assez ! fit Angel, en brisant du manche de son gnard la bouteille à moitié vidée.

e reste du liquide s’échappa subitement sans que juveur ait eu le temps d’en recueillir une goutte. misérable regarda alors avec un douloureux regret ortion de sable humectée par cette averse d’un veau genre. Le bâtard de Biron secoua rudement sachique comtempleur,

– Qu’arriva-t-il dans cette nuit de meurtre ? Parle ! ae veux, dit-il.
ce vieillard le regarda d’un air stupide.

– Dans cette nuit de meurtre ? répéta-il machinalement, j’ai bu, j’ai bu, j’ai bu.

– Ne veux-tu pas retrouver Laffémas ?

le fou se cabra sous cet appel comme le cheval sous le fouet qui le cingle.

– Si ! si ! si ! se hâta-t-il de répondre en passant main sale et calleuse dans les mèches rétives de cheveux. Qu’ai-je dit déjà ?

– Qu’est devenu l’enfant ?

– L’enfant ? il était mort avant de naître. Mais la mère était vivante, elle. Lui, mon complice, m’enmena dans la pièce voisine, Ruggiéri, me dit-il... bien ! oui, je m’appelle Ruggiéri, murmura leillard en remarquant chez son interlocuteur une expression de surprise violente.

– Continue.

– Ruggiéri, tout mon avenir s’écroule si tu ne as à mon secours. Sans enfant, pas d’argent. veux-tu mourir misérable infirme, délaissé ou veux-tu être heureux, libre et puissant ? Choisis !

– Je veux user toutes les jouissances répondis-je.

– Alors, prends ce cadavre et suis moi.

Je pris l’enfant, tandis que sa mère se tordait encore sous les souffrances qu’elle endurait. Nous descendîmes au jardin, où le père se hâta de creuser une tombe, ni large ni profonde. Le mort-né était petit !... Nous l’enfouîmes vite, et nous plantâmes un arbuste au dessus, non pas pour marquer simplement la place, seulement pour empêcher qu’on ne fouille là plus tard, et qu’on découvre la vérité... Mais je déterrerais, moi !

– Ensuite ! se hâta d’ajouter Angel, harcelé par le conteur, toujours prêt à perdre sa lucidité. Ensuite

– Vous me le livrerez, n’est-ce pas ?

– Sur mon honneur je te le jure.

– Ensuite, il me regarda d’une façon qui me fit frémir, moi dont le cœur était plus sec et plus qu’un roc. Ce regard-là, je l’ai revu depuis ; c’est celui du bourreau, montrant le billot au condamné]

– « Ruggiéri, poursuivit-il, nous voilà solidaires : dans le crime, complices des mêmes projets ; désormais nous ne pouvons plus reculer. »

Moi je le regardais à mon tour sans comprendre, repris aussitôt :

– « Il y a là-haut une femme qui nous gêne, u créature inutile, dangereuse, dont il faut nous délivr

– « Laquelle ? 1

– « Mme de Laffémas ! »

Je ne pus m’empêcher de rire, malgré l’horreur, la situation, car une idée saugrenue venait de traverser l’esprit.

– « Est-ce comme ça ? lui demandai-je, que vo pensez avoir un autre enfant ? Et comptez-vous hér ter par cette manœuvre en dépit du testament do : les termes sont positifs ?

– « Peut-être ! répondit Isaac. Obéis avant tout ns inquiétude ; j’ai combiné si solidement mon plan à part nous nul ne verra dans son exécution une chose toute naturelle. Tes affirmations médiles nous placeront à l’abri du moindre soupçon. ris vite, et qu’à mon’ retour, je trouve ta tâche hevée. Laffémas partit, car sous prétexte d’air pur cessaire à sa situation, il avait confiné sa femme uns une maison isolée des environs de Paris. invoyai la servante au village chercher un médirmnt quelconque.. Demeuré seul, je pris une de solide. et lui fis un nœud coulant ; puis je reontai auprès de la malade.. qui ne m’entendit pas ii ne me vit guère absorbée qu’elle était par une ostration générale, suite inévitable de sa déliance. Elle était robuste, cette Avignonnaise, s paysanne que bourgeoise... Elle avait le sang néreux des campagnardes destinées à longtemps vre... quand elle ne rencontrent pas dans leur istence un Laffémas doublé de Ruggiéri. Je lui ssai ma corde autour du cou ; sûrement, prompteent et je tirai.

Ici le vieillard s’arrêta pour étancher la sueur qui rlait sur son front, jaune et ridé comme un vieux Tchemin. Ses deux auditeurs le contemplaient atntifs, muets, atterrés.

– Je tirai, reprit-il. Au premier choc la malade ovrit les yeux, devina le crime et se roidit pour mpêcher. De ses dix doigts convulsés, elle se saisit chanvre, incrusté déjà dans les chairs... et tira de m côté, paralysant ainsi mon action en sens inverse. fut une lutte désespérée, dans laquelle elle roula son lit et tomba lourdement sur le plancher. Sans cet accident, elle m’échappait sans doute, car dega gée en partie de l’étreinte qui la suffoquait, elle alla appeler du secours, et mettre en fuite son assassin !... Prompt comme l’éclair, je me jetai sur elle. De mo genou je broyai pour

ainsi dire sa poitrine, tand que de mes deux mains je lui comprimai la gorge d toutes mes forces !

L'ivrogne était transformé. Le souvenir du crime au lieu de l'abattre, lui tendait l'organisme comm un courant électrique. Il était horrible : les vapeur alcooliques rendaient en quelque sorte phosphores cent son facies hideux. Machinalement, il répéta du geste tous les détails de son forfait, oubliai même l'instinct de la conservation, car ses auditeur inconnus et indignés pouvaient le livrer en somme la justice. Couché pour ainsi dire à terre, appuy fortement sur ses bras et sur ses genoux, il poursui vit son odieux récit, le mimant, le mettant en scèn à la victime près !)

– Sa face pâissait à vue d'œil, ses yeux s'agrai disaient démesurement tandis que de leur pupille horriblement dilatée s'échappait un regard de plu en plus vague. De sa bouche ouverte s'exhalait u râle sinistre et quelques sons dont la raucité attesta l'asphyxie croissante. Bientôt le cœur ne battit plu qu'à de rares intervalles. et si faiblement qu'on sentait à peine. Tandis que les jambes s'allongaient dans cette rigidité cadavérique qu'elles allaient garder à jamais, les bras battaient l'air, dernier symptôme de la vie expirante. Je la regardai toujours. Inessiblement mes mains se détendirent, mon geno cessa de lui écraser le sein. Je me levai. A ce moment une main s'appesantit sur mon épaule. J'eueur... Oui, j'eus peur !... C'était Laffémas, mon ten; ateur, mon complice. Il tenait dans ses bras une frêle créature de quelques jours à peine : « Bien, me dit-il en regardant froidement mon œuvre, tu n'as pas failli, l'avenir est à nous. » En même temps, il déposa 'enfant vivant qu'il apportait sur le lit encore tiède le sa femme et continua mon initiation à sa conception diabolique. « Voici la fille de ma maîtresse, m'awoua-t-il, pour tous elle sera celle de Mme de Laffémas, morte à la suite de son accouchement. J'hérite encore et nous partageons touj ours !..... »

Le récit du misérable touchait évidemment à sa fin, quand un spasme l'empêcha de poursuivre. Il se laissa tomber comme une masse aux pieds d'Angel.

Allons, murmura Spiridione à qui cette scène causait une irritation pénible, je n'avais jamais vu d'aussi près les divagations du *délirium tremens* ; c'est un spectacle abominable. Partons !

– Attends encore, fit son compagnon qui voulait à tout prix connaître le dénouement de cette lugubre histoire.

Il se baissa sur l'infâme Ruggieri.

Le vieillard semblait sortir d'un long rêve ; sa voix était faible et brisée.

– Achève, je le veux ! lui commanda Angel, avec un accent dominateur.

L'ignoble assassin fit un suprême effort :

– Depuis, mon complice comprit ce qu'il pouvait tirer de mon vice capital. il m'abusa tant qu'il put, mettant à ma disposition sa cave entière. Ce n'était pas là mon compte exact. Je réclamai cette moitié de fortune qu'il m'avait promise, je l'exigeai même ! Alors, et ne pouvant plus longtemps me leurrer, il m'invita un beau jour à souper, jurant de terminer l'affaire à l'issue du repas. Ce fut une orgie, où profitant de mon ivresse, il versa dans mon dernier verre de liqueur un poison subtil et violent... Je devais en mourir et je vécus cependant, ramassé au coin d'une borne par la charité publique. Mais l'effroyable crise emporta tout d'abord mon intelligence. Ce n'est qu'à de longs intervalles que je me souviens du passé. et cette lucidité passe comme un songe. Il y a longtemps déjà j'ai suivi ici de carrières pris de vin. Il m'y ont abandonné.. et l'on m'appelle depuis. le mendiant idiot des... des...

Sur cette phrase inachevée René Ruggieri retomba dans sa désespérante atonie.

– Nous pouvons partir, Paoli, dit alors Charles de Montaigu à son frère de lait, je possède le me d'une infernale énigme.

Ce fut Spiridione qui retint son ami.

– Ajouterai-tu foi par hasard aux paroles de ce visionnaire qui, dans son délire bachique, nous vomit toutes les billevesées de son cerveau creux demanda le Toscan.

– Tu ne saurais comprendre, lui répliqua gravement Angel, le récit de cet homme sans avoir comme moi la lumière du passé pour l'éclairer. Mais mon grâce à ses aveux, je frapperai les Laffémas dans leurs affections les plus chères, et les blessures morales que je leur ferai seront autrement cruelles qu'un coup de mon poignard.

Puis il entraîna Paoli hors des carrières tandis qu'une voix éraillée, plaintive, lugubre, celle de Ruggieri, parvenait à leurs oreilles comme un

écho affaibli :

– Laffémas ! Je veux Laffémas !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

LA FAVORITE

I

LES DÉCOUVERTES DE PETIT-JACQUES.

Seul, dans un grand cabinet du somptueux hôte de l'Ambassade d'Angleterre, situé, à cette époque rue Saint-Honoré, Charles de Montaigne, assis près d'un bureau, lisait attentivement la missive qu'un valet sans livrée, un grison, n'avait voulu remettre qu'entre ses propres mains. Cette lettre devait renfermer des choses exorbitantes, car le lecteur donna les signes d'un étonnement prodigieux. Deux fois il recommença sa lecture croyant sans doute avoir compris le sens de quelques phrases ; puis la stupeur fit place à la colère. Déchirant en mille morceaux le message, il les jeta loin de lui, sans s'être aperçu qu'un visiteur très-intime, puisqu'il avait soulevé la portière sans se faire annoncer, l'examinait curieusement.

– Pourquoi ce dépit, mio caro ? demanda l'arrivant.

Charles de Montaigne se retourna brusquement.

– Entre donc, Spiridione, dit-il à mi-voix, et juge si j'ai de puissants motifs de farouche humeur.

Le jeune Toscan obéit referma soigneusement la porte, prit un siège, et se plaça vis-à-vis de son compagnon.

– J'écoute.

– Nos affaires ont marché à reculons pendant les quinze jours qui nous séparent de notre réunion dans vos carrières : Gaston d'Orléans, Monsieur, frère du roi, le lâche !... vient de retirer sa parole, m'écrit le trésorier. Ses engagements envers le comte de Noailles doivent être considérés désormais comme nuls et non avenue. Ainsi finit l'accès de fermeté du roi flasque, du plus inconstant des princes !.... Non-seulement il ne veut plus d'attentat

contre Richelieu, sais il n'ira probablement pas à Amiens ; Louis XIII ivra son exemple. Ces Bourbons se déclarent satisfaits du répit apporté à la perte de la France maintenant que les Austro-Espagnols s'arrêtent au siège de orbie. Pauvre pays ! pauvre peuple !

Le bâtard de Biron proférait ces récriminations une voix vibrante d'indignation.

– Calme-toi, lui dit froidement Paoli.

– Que je me calme e Ne vois-tu pas que cette signe reculade m'enlève encore une fois l'occasion mt cherchée d'anéantir les rejetons légitimes de exécrable Béarnais ?... Ne sais-tu pas que la tête rupée, qui m'apparaît dans mes rêves, va me crier icore : « Mon fils, j'attends toujours le talion biique ! »

– A ce point de vue, je comprends ton irritation, pondit Spiridione avec un flegme singulier. Reste à voir si les intérêts privés doivent passer avant s intérêts publics. Au surplus, pour une occaon manquée, d'autres peuvent se représenter, et... .– Et, interrompit, Angel, ce n'est qu'une autre sachination à ourdir, je le sais. Peut-être même, aurai-je point à attendre trop longtemps.

L'italien jeta sur son frère de lait un reg oblique.

– Saurais-tu quelque chose de nouveau ? demai t-il d'une voix légèrement émue.

– Peu de chose, quant à présent : un simple b : qu'on chuchotte à la cour et que tu dois avoir ente répéter. On prétend que la soudaine passion Louis XIII, si en dehors de ses chastes habitudes par cela même si impérieuse, a trouvé moyen tourner l'obstacle apporté par la jalousie de la rei Quelques courtisans, plus audacieux que les aut : vont jusqu'à affirmer que Mme de Laffémas a rendez-vous nocturnes avec le roi, dans une maisons a voisinant le Louvre, et qui communic aux petits appartements par une galerie souterrai

Charles de Montaignu répétait ce propos sans garder Paoli, tout en feuilletant sur son bureau paperasses dont il était surchargé, sans cela il été effrayé de l'horrible pâleur qui subitement enva le visage de son ami, au moment où il prononça nom de la Guzla.

– Du reste, poursuivit Angel. j'aurai bientôt mot de cette enigme. Je crois être sur la voie du m tère, grâce aux recherches d'un agent secret en < j'ai

pleine confiance.

– Quel est-il ?

– Le roi des larrons, Petit-Jacques.

– Ce drôle ?

– Qu’importe ! s’il me sert loyalement. Il possé d’ailleurs une subtilité sans pareille, qu’on ne trouverait peut-être pas dans un serviteur plus honnêt et puis, il m’a des obligations qui m’assurent sa délité.

– Tu m’en diras tant 1

– Nous nous connaissons de vieille date : depuis jour où j’ai pu lui remettre le cadavre de son re, pour le soustraire à l’ignominie des fourches ibulaires. Plus tard, je l’ai tiré d’une affaire augment grave pour lui, en l’empêchant d’être brancher par l’invasion subite de ma compagnie franche, is une petite ville dont il avait eu l’audace de aliser le gouverneur cardinaliste. Il a combattu me sous mes ordres, en redevenant presque honnête homme. Quand je l’ai retrouvé dernièrement as les carrières, parmi nos affidés, j’ai pu constater il était à moi, corps et âme.

En ce moment, un valet de chambre gratta à la ce qu’il entre-bailla avant.

– Qu’est-ce ? demanda son maître.

– Il y a là, monseigneur, répondit le domestique, homme qui demande instamment à vous parler et prétend être attendu de vous.

– Faites entrer.

æ valet introduisit dans l’appartement le sollicitement impatient et se retira.

était un curieux petit bonhomme, qui disparaissent en partie sous une énorme perruque et dans les d’une robe étoffée. Sous chacun de ses bras étaient volumineux dossiers.

ie n que Charles de Montaigu lui eût fait signe approcher, il s’obstinait à demeurer près de la se, regardant avec méfiance, par dessus ses gigantesques lunettes, le témoin gênant devant lequel aignait sans doute de s’expliquer. Le bâtard de on comprit son embarras.

– Tu peux parler, dit-il en désignant l’italie procureur de contrebande, je n’ai pas de secret mon ami Paoli.

A cette rassurante autorisation, le prétendu ho de loi laissa rouler à terre les liasses qui gênaiei mouvements et se dépouilla comme par

enchantement, du costume sous lequel il cachait sa véri personnalité.

Le Toscan reconnut le roi des larrons.

– Eh bien ? interrogea Angel.

– Eh bien, répondit l'émissaire, mes cou] de bourses et moi, nous avons découvert la ma mystérieuse.

Le fils de l'ambassadeur eut un tremblement de

– Où est-elle ? demanda-t-il.

– A l'extrémité de la rue du Petit-Bourbon, proche du Louvre.

– Que te disais-je ! exclama Charles en se tour du côté de Spiridione.

L'italien fronçait le sourcil.

– Nous sommes sûr, continua le voleur, que de Laffémas s'y rend parfois déguisée, vers le so n'en sort plus qu'au matin. Nous l'avons suiv nous avons passé la nuit à l'attendre. En outr puis certifier que ce nid d'amour communique l'appartement privé du roi ; mais, hélas ! j'ai v de plus un fait désagréable : c'est que la maison il s'agit est inaccessible à tout autre qu'aux amoureux. Ils peuvent s'y enfermer à leur vole sans risque, sans péril : un système de porte de volets en fer les isole si complètement, pour les y relancer, il faudrait en effectuer le siège règle.

– Nous ne sommes pas à ce point pressés, fit Charles de Montaigu, déjà satisfait d'être renseigné "une façon positive, et je te sais gré du succès de tes marches. Reviens demain, je te dirai ce que j'aurai écidé.

Le roi des larrons remit soigneusement ses lunettes sur son nez, assujettit sa perruque, rajusta sa obe et ramassa son dossier ; puis il salua les deux eunes hommes tout en nasillant comme le plus séridique *ehicanous* du Palais. Après le départ de petit-Jacques, le bâtard de Biron se prit à réfléchir. depuis son intervention chevaleresque dans les carères, il avait profité de sa situation bizarre vis-à-vis æ la Guzla et du comte de Moret. D'un extérieur des lus sympathiques quand il le voulait, Charles de Montaigu s'était fait de messire Jean-Baptiste un mi assez intime pour qu'il le présentât non-seulement chez sa future belle-mère, mais encore chez le lieutenant civil, auprès de sa fiancée. Or nouveau on Juan, Angel avait exercé tour à tour sa fascinason séductrice sur Cécile de Laffémas et sur la Géorienne.

– Je saurai bien m'y introduire ! dit-il tout à coup sortant de sa rêverie.

Cette exclamation appela les questions de Spirifione, qui lui-même était devenu songeur.

– Où cela ? demanda-t-il.

– Dans cette maison inaccessible, où les courtianes et les têtes couronnées ont seules le privilège d'entrer.

– Sera-ce donc par magie ?

– Par magie d'amour, oui. La Guzla, j'en suis sûr, dussé-je passer pour un fat, éprouve pour moi un entraînement. qu'elle ne s'explique pas. dont je comprends l'origine, moi. Je saurai porter à son comble. J'obtiendrai d'elle un rendez-vous : vous dans cet asile galant, où le roi ne saurait un jour être, et quand j'y serai, je me charge de forcer l'imprudente à appeler Louis XIII sous ses coups.

– Décidément, tu te ferais régicide ? exclama Pac avec plus de répulsion, peut-être, que n'avait dû d'en montrer un homme ayant lui-même le meurtre : de son seigneur sur la conscience.

– Sang pour sang ! répliqua d'un ton d'une effroyable énergie le bâtard de Biron. Que je le tue ou non, serai sans doute massacré, .. ou décapité. comme mon père. C'est une sorte de duel pour moi. Si, réussis, mon action vengeresse deviendra, il est vrai un atroce parricide pour les royalistes !... Tai mieux ! car, à ce point de vue, je m'arrangerai pour que la femme et même la fille du monstrueux Isaa paraissent indubitablement mes complices !

– Ah ! s'écria Spiridione, je devine à présent le sens de tes assiduités, non-seulement auprès de Madame, mais aussi de Mlle de Laffemas. Cependant, puisqu'il te suffit de Guzla pour arriver à son royal amour, pourquoi tenter de séduire celle-ci ?

– Parce qu'il me faut un couronnement à ma vengeance. Je veux que cette enfant déshonorée dans mes bras, soit pour son père et sa mère déjà châtiée la suprême honte et la suprême douleur.

– Ainsi, froidement, sans remords, sans hésitation tu te feras le bourreau de cette fille jeune, belle innocente !

– Oui, froidement, sans remords, sans hésitation. nand j'égorge le loup et la louve, je n'épargne pas le louveteau. Je n'ébrancherais pas un mancenillier, le saperais aux racines.

[Paoli courba la tête sous cette volonté de fer qui le minait, mais il devint très sombre. Le valet de sambre coupa court à cette scène pénible ; de l'antiambre partaient de joyeux éclats de voix.

– Les amis de Monseigneur ! annonça le domesque.

Charles de Montaigu changea subitement de vigge ; d'un air aimable et empressé, il se dirigea vers groupe de jeunes gens superbement vêtus, qui lui adaient leurs mains.

– Nous venons te prendre pour assister aux fianilles de messire Jean-Baptiste, dit Henri de Guise, en des visiteurs.

II

UN CŒUR DE JEUNE FILLE

Cécile de Laffémas habitait, ainsi que nous avons l'occasion de le dire, dans le pavillon de son père. de avait auprès d'elle, pour la servir spécialement, vieille Fohé, la zingara que M^{me} de Laffémas avait entre le gré de son mari, placée près de sa belle-ble. Cécile ignorait complètement que cette étrange mériste eût été le chaperon protecteur de l'ancienne mtatrice. Sa pudeur de jeune fille, ses instincts de Ttu l'eussent éloignée d'une semblable compagnie. réserve glaciale qu'elle gardait à l'égard de Guzla naitnait justement de son honnêteté native et surtout de l'influence exercée sur elle, depuis sa sortie couvent, par le lieutenant civil, sourdement

exaspe de la marche de sa femme dans la voie scabreuse Diane de Poitiers et des Gabrielle d'Estrées.

Malgré sa pureté, malgré son innocence, bien qu'elle ne comprit qu'une partie d'ailleurs des bruits courus sur sa belle-mère, la jeune fille entendait néanmoins du fond de sa retraite, ces rumeurs qui prêtaient cardinal, puis au roi, M^{me} de Laffémas pour maîtres. Elle lui paraissait, ainsi séparée matériellement de mari, une créature impudente, éhontée même, qu'elle flétrissait dans sa pensée, et pour laquelle se souleva en son âme un inexplicable et douloureux sentiment qu'elle prenait pour de la haine. Et puis, pardessus tout elle croyait, et c'était là son plus grand grief, que l'hypocrite favorite, en rapports de visite avec Lafféma sinon en relations conjugales, indisposait son père contre elle ; car, après chacun des orageux tête-à-tête des époux, elle avait constaté avec chagrin un redoublement de sévérité d'Isaac à son égard. Or, elle avait pardonné peut-être à la Géorgienne sa conduite scandaleuse, mais elle devenait implacable contre celle qui semblait lui enlever la seule et intime satisfaction qu'elle eût rêvée depuis sa naissance : l'amour paternel. Seule dans son appartement de jeune fille Cécile, qui ressemblait d'une façon frappante à ces vierges idéales du doux Masaccio, se plongeait comme elles dans une extatique mélancolie, quand la gitane se présenta à ses yeux chargés de langueur.

– De plus en plus belle, constata la duègne, maintenant tenant pareille à une momie galvanisée, en déposa sur le front virginal de sa jeune maîtresse son bais quotidien.

– Flatteuse ! répondit Cécile presque machinalement.

– Consultez votre miroir, poursuivit Fohé, si vous doutez de mes paroles, l'ange outrageusement gâtée ; il vous dira combien vous êtes adorable.. quoique un peu pâle pour vos seize printemps. Mais vous n'êtes pas à ce point ignorante, et si vous faites répéter si souvent à votre servante les mêmes paroles, c'est pour mieux savourer tout ce qu'elles ont d'agréable et de flatteur pour votre amour propre. Je sais encore une personne qui sera charmée de vous les dire tout à l'heure. Puissiez-vous être aussi heureuse, aussi fière de l'accompagner, qu'elle aura de bonheur, elle, à vous servir de guide, à vous présenter ce soir.

Le verbiage de la vieille louangeuse ne produisit 'effet sur la jeune fille que dans ses dernières phrases.

– De qui veux-tu parler ? demanda-t-elle vivement.

– Mais de votre belle-mère, avoua la gitane, qui emplacera votre mère défunte dans la cérémonie de os fiançailles avec messire Jean-Baptiste.

– Elle ! exclama Cécile, dont les joues se couvrirent soudain d'une rougeur passagère.

– Sans doute ; n'est-ce pas son devoir ?

– En vérité, M^{me} de Laffémas est mille fois trop onne de rester l'esclave d'un seul devoir, dit amère-.ent sa belle-fille, elle qui foule aux pieds tous les utres.

– Mon enfant, reprit avec douceur la chiromanenne, cause première de la dégradation de Guzla, e n'est pas à vous qu'il appartient de juger la femme e votre père, et puisqu'elle vous témoigne de la bienveillance, quelle que soit sa conduite privée, quels que soient ses torts envers les autres, vous devez accepter ses bontés avec reconnaissance, ou, tout au moins avec résignation.

La jeune fille accueillit ces conseils par un silence glacial qui laissa sa compagne assez embarrassée,

– Et. c'est ce soir, dis-tu, reprit-elle enfin, que se feront les présentations ?

– Ce soir même.

Cécile ne put retenir un profond soupir qui trahissait trop une impression pénible pour que la gitane s'y méprit. Elle résolut d'interroger adroitement sa naïve maîtresse sur ce qui se cachait en son âme. Malgré ce temps relativement court qu'elle avait passé dans l'intimité de Cécile, Fohé avait su prendre une grande influence sur cette orpheline, privée des tendresses maternelles, et qu'elle servait avec une sorte d'adoration apparente. Elle la dominait insidieusement, comme autrefois la Géorgienne.

– Pourquoi soupirez-vous ainsi, ma fille, demanda-t-elle.

– Hélas ! faut-il te l'avouer, Fohé ! c'est que j'ai beau sonder mon cœur, le stimuler même à ne battre que pour mon futur mari, il me semble que je l'aime trop peu !

– Trop peu !

– Oui. et il me semble aussi.

Elle s'arrêta, toute confuse et émue.

– Je n'oserai jamais ! fit-elle, les larmes aux yeux.

– Parlez, ma chérie, l'encouragea la gitane en lui embrassant les mains. soulagez ce pauvre petit cœur, gonflé sans doute de quelques scrupules de chérubin.

Cécile cacha son front sur l'épaule osseuse de la bohémienne.

– Il me semble aussi, répéta-t-elle d'une voix eloutée et étouffée comme un battement d'ailes de papillon, il me semble que cette tendresse filiale, si souvent repoussée par mon père... je la reporte malgré moi, oh ! bien malgré moi... sur un autre, lus vive, plus puissante. et qu'elle efface mon premier penchant. pour mon fiancé !

– Un autre ! exclama le vieille. Est-ce Dieu possible ! Au moment d'engager votre foi ! J'ai mal entendu sans doute.

Cécile garda le silence et se reprit à pleurer.

– Comment s'appelle ce détestable charmeur qui s'avance, fait ainsi tort à l'époux légitime !... arlez, dans l'intérêt de votre salut, parlez, mon enfant.

– Charles de Montaigu, murmura-t-elle dans un couffle.

– – Il faut le chasser, non seulement de votre cœur mais encore de votre vue, conclut la duègne en jureant le mal déjà profondément enraciné, si vous ne coulez oublier complètement... *l'autre*, celui que vous paraissiez aimer naguère, que vous aimez peut-être encore en dépit de vos doutes.

Cécile retrouva un peu de courage.

– Je l'avoue, dit-elle avec dignité, là-bas, en Rouen, messire Jean m'a causé un ravissant émoi. Il était le premier cavalier jeune et beau que je rencontrais, depuis ma sortie du couvent... C'était le premier homme qui me répétait les protestations d'une tendresse encore inconnue pour moi... Ce trouble eut de l'éblouissement quand le comte me confessa qu'un sang royal coulait dans ses veines... et j'acceptai de l'épouser !... hélas ! j'ai reconnu depuis que ce que je prenais pour un sentiment tendre en sa faveur, était de l'orgueil déguisé... Et cela par la faute de M... de Moret !... N'a-t-il pas présenté lui-même, dans le cercle restreint de nos relations..., le fils de l'ambassadeur d'Angleterre, cette sorte d'archange terrestre, qui me fascine, qui m'inspire malgré moi un penchant étrange, où l'admiration tient

la place capitale, où n'entre aucune de ces révoltes de pudeur qui me glacent sous l'ardent regard de moi fiancé ! Eh bien, oui, quoique je fasse pour résister milord Charles a accaparé mon âme avec un salut un mot, un sourire, et la distrait de toute autre affection... Ce doit être mal... et pourtant une voix in time m'a crié : non ! quand je veux prier Dieu de me délivrer de cette obcession... si elle est infernale !.....

Elle se tut... son front pur n'avait pas rougi de sa confession !... La gitane demeurait sans réplique Etonnée, chagrinée de l'aveu de mademoiselle de Laffémas, elle se demandait par quelles armes elle pouvait combattre une passion si puissante dans son innocence même, qu'au début elle semblait avoir atteint son apogée.

– Enfant, trouva-t-elle enfin, y songez-vous, ce Charles de Montaigu n'est pas de votre âge et pourrait à la rigueur vous appeler sa fille.

– Tant mieux ! mon père ne m'a jamais aimé.

– Ainsi vous croyez qu'il vous aime.

– Oui, par ses efforts à me le prouver ! Il est aussi respectueux que tendre près de moi. *

– Il cherche à vous séduire... comme tant d'autre femmes !

– Tu mens 1 répliqua Cécile avec véhémence.

La vieille Fohé crut le moment arrivé de calmer [l'esprit exalté de le jeune fille en y jetant quelque ■ peu de glace.

– Je mens, dites-vous ? Et si je vous prouvais ici, que le superbe raffiné se montre pareillement galant s assidu, empressé, auprès de votre belle-mère ?

Mlle de Laffémas envisagea sa camériste avec des yeux enflammés où se peignait une véritable colère.

– Je répondrais alors qu'il n'agit ainsi qu'excité [par les coquetteries de cette femme ; et le mépris que ; j'ai pour elle se changerait du même coup en exécution.

En ce moment, Guzla elle-même, soulevant une tapisserie qui fermait l'entrée de l'appartement, ap-[parut, radieuse, éclatante. A sa vue, la jeune fille et sa duègne tressaillirent, et gardèrent un silence embarrassé. La femme du lieutenant civil ne s'aperçut pas de cette contrainte.

– Mon enfant, dit elle avec une sorte d’enjouement à Cécile, j’ai voulu m’assurer par moi-même que rien ne vous manquait pour la cérémonie qui s’apprête. et j’ai pris la liberté de vous rendre visite. Voulez-vous me le pardonner ?

Mlle de Laffémas la regarda froidement, salua et se retira à pas lents dans une autre pièce. La Guzla se retourna subitement vers Fohé, les yeux mouillés de larmes. Sa bouche s’entr’ouvrit, pour rappeler près d’elle cette enfant qui la fuyait, mais sa voix expira sur ses lèvres. Tout son être faiblit, elle n’eut que le temps de se laisser tomber sur un siège. Demeurée seule avec la zingara, n’ayant plus, pour témoin de sa tendresse et de sa douleur que cette vieille confi-dente, à laquelle elle pouvait se fier sans contrainte, elle donna enfin un libre cours à ses pleurs.

– Seigneur ! s’écria-t-elle., dès qu’elle eut recouvré la parole, j’ai donc été bien coupable pour être ainsi méprisée du fruit de mes entrailles pour être ainsi meurtrie dans mon amour de mère ? Cécile mon seul bien, ma vie, mon sang, ma chair, échappe à mes baisers, Cécile fuit mes caresses ! Ah ! je me suis bien cruellement frappée, en me privant du bonheur si grand des mères, celui de l’appeler : mon enfant. Et pourtant si je lui prouvais mes droits maternels, elle me mépriserait plus encore. en lui révélant sa naissance, je le sens, je briserais son noble cœur, je souillerais à ses yeux l’honneur que je lui ai créé. par un crime !

La Géorgienne acheva ces mots d’une voix pour ainsi dire éteinte, comme un murmure plaintif. Fohé respecta cette douleur immense qui l’atteignait elle-même par ricochet mais son âme de bronze ne lui permit pas de s’attendrir au delà d’une certaine limite. Par un effort sur elle-même, elle refoula profondément sa peine, puis, s’approchant de la belle créature à laquelle elle avait voué sa vie en entière :

– Sèche tes larmes, ô ma fille ! comprime ces sanglots qui ne peuvent qu’émousser ta volonté ! Sois forte et virile. devant une révélation nécessaire et terrible.

Guzla regarda la gitane et fut effrayée de la solennité de son aspect.

– Parle, dit-elle, en se dominant à son tour, si c’est du courage ou de la résignation qu’il faut, je serai courageuse et résignée. Parle !

Cécile de Laffémas, ta fille, aime Charles de Montaigu.

Malgré sa promesse d'héroïsme, la Géorgienne retomba sur son siège comme frappée de la foudre.

– Et celui-ci lui a fait comprendre qu'il partage son amour.

– Oh ! non, non, c'est impossible, balbutia d'un ton navré l'infortunée.

– C'est elle-même qui vient de me l'avouer.

Une réaction subite se produisit dans Mme de Laffémas. Elle se leva menaçante, courroucée, l'œil en feu.

– Nous serions donc rivales ! s'écria-t-elle, car moi-même j'ai senti mon cœur ressusciter des morts au souffle de ce spectre !

Et se tournant vers Fohé :

– Merci, dit-elle, tu m'avertis à temps, je saurai combattre ma folle passion, j'aurai la force de sauver ma fille. Il faudra bien qu'on éloigne de nous ce brandon d'infenale discorde. A l'instant je veux voir M. de Laffemas ; à l'instant je veux en conférer avec lui.

Guzla, transformée, semblable à la lionne qui voit en péril ses lionceaux, sortit d'un pas rapide.

III

UN DRAME RÉTROSPECTIF

Avant d'introduire Mme de Laffémas dans la partie du logis qu'habitait son époux, il convient de remonter de quelques années le cours du temps, et d'initier nos lecteurs à la sombre histoire de cet étrange couple pendant les années où nous l'avons perdu de vue-Ce récit, d'ailleurs, tout en complétant les incohérentes révélations de l'idiot des carrières, faites, ainsi qu'on se le rappelle, à Charles de Montaigu, fixera complètement dans l'esprit de ceux

qui nous lisent, la situation encore peu claire d'Isaac, de sa femme et de Cécile.

Dans cette nuit terrible où les gorges du Ventoux avaient retenti de la mousquetade et des cris de la mort, la Guzla avait vu, selon elle, le cadavre de son premier amant rouler dans un précipice, sans qu'elle pût articuler un seul mot pour empêcher cette destruction dernière. Elle avait compris que cette profanation, gage suprême contre toute résurrection d'Angel, était l'œuvre de Laffémas, et elle en avait conçu pour celui-ci une horreur invincible, incessamment augmentée de tous les griefs que les femmes savent si bien amasser au fond de leur mémoire. Cependant le sort en était jeté. Seule sur la terre, sans appui, sans fortune, n'ayant plus même la ressource du théâtre, puisqu'elle portait dans son sein une frêle créature qui la contraignait pour un temps à fuir le monde, il fallait à tout prix qu'elle suivît, qu'elle s'attachât l'homme qu'elle haïssait le plus maintenant, et cela, en dépit de l'inexécution de la promesse de son nouveau maître qui, la croyant en son pouvoir absolu, éludait l'engagement de finir par en faire sa femme.

Mais l'avocat ignorait quelle maîtresse dominatrice il s'était donnée à lui-même. A peine livrée, la Géorgienne lui refusa sa possession, se défendit de ses atteintes avec la force et l'adresse d'une tigresse, exalta sa passion brutale, mais invincible par son indomptable résistance. Isaac était plus désespérément moureux d'elle que jamais, quand elle appela à Pais sa duègne Fohé ; de son côté, Laffémas s'empressa de faire venir son complice Ruggieri ; car ce couple ne pouvait vivre sans être accompagné de ses confidents intimes

Aussi bien, la première M^{me} de Laffemas devant accoucher prochainement, il fallait à son époux un prancien fidèle et dévoué ; c'était, au reste, sa plus grande préoccupation, puisque l'existence d'un enfant poussait seule assurer au père avide l'immense fortune de sa mère. On devine le furieux désappointement qu'il prouva lors de l'événement quand, au lieu d'une créature vivante, impatientement attendue, ce fut un petit être sans souffle, sans vie, qui se présenta.

Le voyage précipité de Paris avait été pour beaucoup dans le décès de cet héritier qui ruinait ainsi son père au profit des frères et des sœurs de

l'Avignonnaise. Une fureur infernale transporta le futur lieutenant-civil. Il haïssait sa femme. Il désirait perdûment Guzla. Si l'une remplaçait l'autre, cette dernière lui céderait sans doute de nouveau, par reconnaissance et par devoir, sinon par amour ? Mais, tout en se débarrassant de l'accouchée, il falsait se conserver cette opulence, puissant levier pour oouser aux grandeurs ; il fallait que la fortune convoitée n'échappât point à l'ambitieux et odieux assassin ! C'est ainsi qu'il donna l'ordre à Ruggieri de ruer la malheureuse victime. Or, tandis que le meurtre s'exécutait dans une maison isolée, aux portes de sa capitale, Laffémas, le scélérat aux projets comolplexes, se dirigeait en toute hâte vers un logis discret du plus prochain faubourg parisien.

Il voulait substituer à l'enfant mort-né de M^{me} de Laffémas, la fille bien portante que Guzla venait d mettre au jour, quarante-huit heures auparavant. Il montra à la jeune mère la réhabilitation de so enfant, entaché de bâtardise, comme résultat de s manœuvre ténébreuse ; il la montra elle-même cor servant ses droits réels sur la fille putative de l'av gnonnaise en l'épousant, lui, il attribua la mort su bite de celle-ci à un accident naturel. Guzla, l'espr affaibli par une crise trop récente, subit en outre le assauts démoralisateurs de la bohémienne Fohé : el céda.

Mais le remords, au sujet d'Angel, grandissait dans son âme. avec l'horreur matérielle du successe qu'elle lui avait un instant donné. Elle exigea qi leur union légitime pour le vulgaire ne fut pour eu qu'une association dans laquelle chacun gardera rigoureusement sa liberté, sans l'atténuer par aucu rapprochement. Laffémas consentit. Il consentit avi le vague espoir que l'avenir modifierait forcément l'arrêt anticonjugal de la Géorgienne. Et cependant il la savait d'une immuable énergie et capable faire respecter leur pacte fondamental, fut-ce à coup de poignard ; mais le misérable d'ordinaire si habi à ourdir une trame, n'avait plus cette fois le tem d'en juger les défauts. En échange, il emporta dans un pli de son manteau l'enfant qui devait être Ceci de Laffémas.

Le décès de l'Avignonnaise fut constaté et dûme attribué sans conteste à l'une des nombreuses complications qui suivent le périlleux travail de l'accouchement. Dans les délais voulus, le magistrat se remar en secondes noces à Guzla. Il comptait bien tourner l'engagement qui créait pour lui une

dérision e cette union avec la belle Orientale, dont les volupeux attraits eussent tenté même un mari plus plamique. Il échoua complètement en jouant sa vie ans ses tentatives contre cette sultane, mieux garle par elle-même que par tous les muets d'un harm. Alors, sa passion impure se concentra et devint de de ces sourdes démenes qui conseillent continuellement le crime ignoble et lâche.

[La seule pensée du poignard menaçant retenait la ënésie qui le poussait vers l'ex-cantatrice, mais tte terreur finit par mater le libidineux conseiller, ni chercha à s'étourdir dans les plus crapuleuses et – s plus hypocrites débauches, en compagnie de son me damnée Ruggieri. Il y parvint en partie. jus-n'au moment où il s'aperçut que sa femme, lassée ; l'obscurité relative où elle végétait avec lui, elle, orgueilleuse fille d'une royauté déchue, elle, la Muse atrefois adulée, cherchait à attirer sur elle l'attenon du cardinal-duc. C'est que Fohé avait allumé iez son élève l'ardent désir de réaliser pour Cécile es destins princiers. Isaac qui se consolait en soneant que ce qu'elle lui refusait ne serait à nul autre, trouva soudain toutes les tortures de la jalousie. Il vit pour rival un homme si puissant que, jugeant lutte inutile et mortelle, il ferma les yeux et laissa ire. Mais ce mari, complaisant en apparence, n'en unservait pas moins au fond, ses désirs effrénés ue l'âge semblait accroître au lieu d'anéantir. Au i.rplus, nous le répétons, la réputation de Guzla rait plus souffert que son honneur de son intimité ec ec Richelieu. Sauf sur le terrain marital, toutparaisrit réussir au jaloux conseiller d'État : n'étant encore le maître des requêtes, pour n'avoir pas à s'acquitter envers l'empirique René, il l'avait balayé de route par la mort, du moins, il devait le croire.

L'empoisonnement de l'ivrogne lui conservant moitié des richesses de l'Avignonnaise, ce fait ini à l'avarice l'infâme vieillard : mais la soif de l'or, lieu de le guérir, ne rendit que plus ardente ce d'une volupté inaccessible, bien qu'il l'espérât toujo comme le damné espère la goutte d'eau, comme Ta tale espérait se rassasier du repas auprès duquel il mourait. Sa femme se gardait bien d'éteindre ce dernière et folle étincelle, qui lui donnait le pouv de diriger les destinées de Cécile ; elle était trop bile pour s'aliéner sans ressources l'homme q après tout, suivant les lois humaines, qu'elle av

trompées avec lui, possédait le droit, contre elle, disposer de sa fille, sa belle-fille aux yeux de la société.

Cécile de Laffémas recevait de la part de son père légal, le contre-coup de l'oppression qu'il subissait cause d'elle, de la part de Guzla. L'odieux avare détestait sournoisement, et plus encore depuis sa sortie du couvent. Il aurait voulu l'engloutir à jamais fond du cloître, la contraindre à une vocation religieuse qui l'aurait préservé, lui, de toute revendication de la fortune de l'Avignonnaise, à sa majorité. La mère s'y refusa péremptoirement. Comment résister à cette fée d'Orient qui n'était plus seulement l'Égérie du duc *rouge*, mais qui commençait à ensorceler maintenant le souverain lui-même ! c'était devenir fou de rage impuissante. Il fallait, en dépit des tentatives et des jalousies insensées, accepter joug, si rude qu'il fut, faire contre fortune bon cœur et attendre des événements l'occasion de le secouer, tant qu'ils se présentassent. Jusque-là Laffémas contentait de faire épier son épouse coupable, même pour accumuler sans cesse de nouvelles preuves de sa trahison, ou plutôt, ce qui paraîtra si juste en cette occurrence, comme pour enfoncer dans le fer dans ses plaies vives.

IV

UN ÉTRANGE COUPLE.

au moment où Mme de Laffémas pénétra dans le lieu presque inaccessible d'Isaac, celui-ci, par les moyens occultes en usage dans les polices, savait à les

faits sur lesquels allait rouler leur entretien. ice à son espion favori, Pallioly, dont nous avons uissé la silhouette dans la bande de Carrefour, il it reçu le matin même un rapport circonstancié actions de sa femme. Les révélations du célèbre laine avaient remis en ébullition les transports oux du magistrat. En voyant entrer dans une agion fébrile cette créature qu'il adorait et qu'il ssait tout à la fois, il se promit à lui-même de ousser sans faiblesse sa requête quelle qu'elle fût, ne de la moindre importance ; mais sa sourde mosité n'alla pas d'abord jusqu'à l'impolitesse. – simulant ses griefs nouveaux, donnant à sa phynomie les apparences d'une froideur glaciale, il igna d'un geste le fauteuil qui se trouvait le plus proche de la Géorgienne.

– Asseyez-vous, madame, dit-il.

uzla se laissa tomber sur le siège sans proférer parole.

– Me direz-vous, madame, demanda bientôt lieutenant civil, impatienté du silence obstiné de femme, à quelle circonstance je dois l'honneur votre visite ?

Au lieu de répondre tout de suite, elle envelo son interlocuteur d'un long regard haineux, pou fasciner sans doute, et prendre, dès le comme ment du débat, la supériorité morale que tant de déjà elle avait conquise sur lui. 1

– Monsieur, dit-elle enfin, allant droit au f avec une voix dont la fermeté troubla quelque] l'astucieux Isaac, je viens vous ordonner d'acce plir au plus vite l'union de messire Jean et de Céc

– M'ordonner ? répéta l'avare en fronçant lég ment les sourcils. La chose est-elle vraiment ai pressée qu'il ne faille même pas donner à ces jeu gens le temps de se connaître, le temps de s'ain

– Ils se connaissent et s'aiment assez pour céder à la cérémonie ; ils auront d'ailleurs la fa plus tard de se connaître et de s'aimer davanta s'ils y tiennent absolument.

– Ouais ! Vous en parlez bien à votre aise, dame, et comme une femme à qui l'affaire co peu. Moi, je me permets de l'envisager à un a point de vue, à celui de mes intérêts. Sous ce rap le mariage projeté viendra bien assez tôt, puis lors il me faudra déboursier une grosse dot.

Guzla le toisa avec mépris.

– Messire, répliqua-t-elle en s'animant grad lement, j'admets que cette *affaire*, puisque vous pelez ainsi les choses les plus graves et les saintes,

j'admets que cette union me *coûte peu*, n elle vous *coûte* encore moins, puisque l'argent as disposerez n'est après tout qu'un *peu* de celui de re première femme. Pour vous prouver cepennt qu'il n'entre dans mes projets sur ma fille une idée mercenaire, je puis vous promettre que ile, d'après mes conseils.. indirects, vous abanmera la moitié de la somme. son mari se contera volontiers du reste.

– En cela, Cécile sera vraiment trop bonne, réqua sardoniquement le magistrat, puisqu'elle recera volontairement à un argent. qui n'est ni le n, ni celui de sa mère.

– Cessez de le prendre sur ce ton, je vous le conlle... Si je vous propose un arrangement sembla-., c'est parce que ma chère enfant ne peut savoir, doit ignorer toujours la provenance de sa dot. L'or crime lui répugnerait. autant qu'à moi-même, ez-en convaincu, et elle le refuserait avec indiation, en apprenant qu'il est un lambeau de for-.e volée !

ue lieutenant civil tressaillit mais se remit presque sitôt. La Guzla continua :

– Au surplus, si cette restitution illégitime, je 7oue, coûte un peu trop à votre avarice, je saurai cilier mieux encore vos *précieux intérêts* ; je décidai M. le cardinal à doter secrètement celle qui sede si bien ses projet, en épousant Messire Jean-otiste, et en supprimant pour toujours Antoine de arbon. Cela vous plaît-il ?

– Infiniment, répondit Isaac avec un ironique rire, puisque, de votre aveu, cela satisfera tout le nde. vous seule exceptée, cependant.

– Pourquoi ? demanda la Géorgienne en jetant sur interlocuteur un regard oblique.

– La question d'argent n'est rien pour vous, a vous dit ? c'est donc la question d'orgueil qui y domine. Or, vos projets ambitieux seront loin compte par ce beau mariage, puisque vous viez, pour votre Cécile. les marches d'un trô Y montera-t-elle en épousant M. de Moret qui re obscur, le plus ignoré des hommes, sous le non son sang royal et se condamne à devenir le plus plébéien !

La favorite écrasa son mari sous un regard de dain superbe.

– Patience ! dit-elle.

– Ah ! s’écria le vieillard, en frémissant de col je devine vos projets cachés. Remontant du nistre au roi, vous comptez obtenir de celui-ci q dé fasse l’œuvre de celui-là, et ressuscite officie ment son frère légitimé, qui n’en restera pas me alors le mari de votre bâtarde !

Cette épithète produisit sur madame de Laffér comme la sensation d’une brûlure. Elle se leva d bond, l’œil en feu, la poitrine haletante de courroi mais par un prodigieux effort sur elle-même, dompta ce mouvement violent avec la rapidité l’éclair.

A son air de lionne affamée succéda comme enchantement un sourire des plus gracieux, aménité des plus parfaite, un son de voix velout calin.

Elle allait avoir recours à son arme favorite, pr que mortelle quand la femme possède un esprit su rieur : l’ironie.

– Vous avez deviné, monsieur, répondit-elle, a cette justesse qui distingue une intelligence au éclairée que la vôtre ; vous avez deviné à ce poi : c’est présomption de chercher à vous égarer, r vous il n’est aucun labyrinthe, aucun dédale et vous ne sachiez sortir promptement, grâce à ce veilleux peloton de fil que vous possédez là sous râne, ce qu’on appelle vulgairement la cervelle. isi, n’est-ce pas, il est inutile de ruser plus long-ps, et le meilleur est d’avouer. Eh, bien, M. de fémas, oui, nous restaurerons Antoine de Bour-...plus tard, par la grâce. conquise de son frère lis XIII... Mais, ce point acquis, je reviens à mon e mère, ou, si vous le préférez, à mon idée de de. Il faut, vous m’entendez ? il faut précipiter vmen permettant à M. de Moret, d’emmener sa âme en Anjou, ou, si vous ne voulez pas absolut y consentir, empêcher désormais milord Charles Montaigu d’approcher de Cécile. Je vous somme fermer votre maison personnelle au fils de l’amesadeur anglais.

– Enfin ! s’écria le vieillard, en se rappelant un passages du rapport de Pallioly, enfin voilà le t réel de votre embrouillé logogryphe. Vous iez vrai tout à l’heure quoique en raillant ; on ne it rien me cacher. J’ai trouvé le motif qui vous fait élérer le mariage de votre enfant ; il est incarné se nomme Charles de Montaigu

– Oui, fit-elle avec audace.

– Il faut le chasser de mon hôtel pour mieux le iger vers vous. Vous ne voulez pas que cet émule [Buckingham devienne l’amant de votre fille,

mais as agissez pour qu'il devienne sûrement le vôtre ! ai-je pas tout à fait deviné ?

La colère de la Géorgienne revint, à cette attaque 3ecte, comme le flux poussé par l'ouragan.

Vous êtes un infâme ! exclama-t-elle.

Laffémas ricana comme un damné.

— Oui, poursuivit sa femme, vous êtes un infâme car vous cherchez le plus odieux des prétextes pour exposer Cecile aux pièges d'un séducteur !

— Eh bien ! après tout ! que m'importe ! répond froidement le misérable ; c'est votre fille et non mienne

— C'est parce qu'elle est ma fille que je veux à tous prix la préserver de l'abîme ouvert sous ses pas ; c' parce qu'elle est ma fille, c'est parce que je ne dispose par moi-même, d'aucune force, d'aucune influence légale que j'ai secoué la répulsion que vous m'in pirez, pour venir solliciter votre appui, votre force votre influence, à vous, en faveur de Cécile

— Et c'est pour tout cela que je vous répète encore moi, son honneur ne me regarde pas.

— Mais, monstre ! reprit la mère exaspérée, sa déshonneur rejaillira sur vous, en somme ? Ne vous souvenez-vous plus qu'elle porte votre nom... tombant dans la fange, elle t'entraînera

Le lieutenant civil, aveuglé par la haine, avait effet perdu de vue ce détail, que lui rappelait à pro pos la Guzla. Encore chatouilleux sur ce point, puis que l'un des côtés de sa rage, contre sa femme, éta justement parce qu'elle souillait selon lui le blase qu'il lui avait transmis, il revint presque aussitôt mieux juger la situation.

— Vous dites vrai, Madame, fit-il. Pour mon non qui doit être respecté au moins comme héritage j'éloignerai le redoutable amoureux que vous signez lez. L'occasion se présentera d'elle-même,ice soir, M. de Montaigu m'a demandé l'honneur de me pre senter son père. Je verrai l'ambassadeur d'An rre, je lui parlerai, je le supplierai, s'il le faut, djurerai de par notre commune paternité. Et, — être, obtiendrai-je de milord Charles qu'il cesse visites périlleuses pour la tranquillité de ses s. Est-ce la ce que vous voulez ?

Oui... et merci ! répliqua Mme de Laffémas avec expansion de joie qui n'échappa pas à son soupeux mari.

lui-ci se ravisa. Son humeur jalouse un insassoupie, se réveilla plus cruelle que jamais.

Vous me jouez, sans doute, articula-t-il brunent, vous me jouez pour accaparer un nt.

ais à l'encontre de l'explosion de dénégations espérait, sa surprise et sa colère atteignirent plus hautes limites, quand il entendit la Géorne, lui répondre imperturbablement ces mots ces :

Et quand même ?

époux finit par croire avoir mal compris.

Vous dites ? demanda-t-il.

Je dis, reprit cyniquement la Guzla, laissant ter enfin toute son exécution, je dis qu'après , vous avez abdiqué vos droits sur ma personne, ue je puis en disposer à ma fantaisie, sans relies, comme sans remords.

En vérité !... cette renonciation surannée vous rise à de tels excès ? Je ne vous comprends plus, ame, et je cherche à m'expliquer quel étrange s vous faites, non des mots, mais des idées.. s demandez qu'il soit tenu compte de l'honneur votre fille, parce qu'elle porte mon nom, vous tandez que je la protège pour que ce nom ne soit pas flétri, et vous, vous, la courtisane impudiqu vous traînez ce même nom, de par ma renonciat forcée à votre personne, dans toutes les hontes l'adultère !... Il faut choisir définitivement !... Car veux enfin vous châtier soit sur vous-même, s dans votre fille. Laquelle des deux m'abandonnere vous ? est-ce vous ? est-ce elle ?

– Ni l'une, ni l'autre, monsieur, répondit la fav rite. Le châtiment appartient aux justes et non p aux coupables. Quelles que soient les fautes de vie, elle est encore à côté de la vôtre, pour ainsi di pure et sans tache ; car, vous n'êtes arrivé, vous vous élever que par des voies tortueuses, réprouva sanglantes, ignobles. Vous vous dites le prem magistrat de Paris, vous n'en êtes que le prem espion. Et, quand vous croyez être un magistr honorable, la personnification de la justice, le glai impartial qui tranche et protège au nom de la le c'est que vous ne consultez pas votre conscien bourrelée. Savez-vous comment vous baptisent véritables j uges : le

bourreau de son Eminence ! Mai malgré votre astuce et votre férocité, ne comp jamais exercer sur moi ou sur Cécile !

– Ainsi, madame, il faut que je vous absolv vos débordements, que j’admire même vos ga an teries audacieuses que rien ne justifie. pas mêm l’ambition ?...

– Vous vous trompez, M. de Laffémas, répar Guzla s’enivrant de sarcastiques bravades. Je veu bien, puisque le mot est tombé de vos lèvres, le ramasser comme la justification de ma conduite. C’e par ambition, justement, que la courtisane – j’accepte le titre de vous, – aspire aux faveurs d u ant tout puissant. non pas comme vous semblez roire, pour achever son déshonneur. mais, au traire, pour divorcer avec lui... – Oui, à la façon de la duchesse d’Etampes. ou a marquise de Verneuil. – Mieux que cela il a déjà été question de la répudia L d’Anne d’Autriche, vous le savez. Que cette mesure tique s’accomplisse, que la souveraine dispasse... une place devient vacante à laquelle je puis tendre comme une autre. Henri IV ne fut-il pas t prêt d’épouser la belle Gabrielle ? , e lieutenant civil éclata franchement de rire. – Quoil vous songez à devenir reine de France, – il. – Reine couronnée ? oh non !... Mais il y a des alicé royales secrètes, qu’on appelle morganatiques ; mode en est en Allemagne déjà, pourquoi ne s’é drait-elle pas à ce pays ? – Vous oubliez, ce me semble, un léger obstacle à plans de grandeur, continua-t-il à ricaner ; c’est, entre le roi Louis XIII et vous, se trouve, hélas !... re mari actuel. – Oh ! croyez-le bien, monsieur, proféra la Géornne en mettant toute sa haine dans sa phrase à is entendu sinistre, le cas de bigamie n’entre en n dans mes projets. C’est celui du veuvage. In froid de mort coula jusqu’aux os du vieillard ec cette menaçante réponse : provisoirement il voua vaincu. – Madame, dit-il en s’inclinant profondément, je is ai promis de parler ce soir même à l’ambassaur d’Angleterre, je tiendrai ma promesse. La favorite répondit au salut par une révérence solennelle et s’éloigna lentement, sans regarder der rière elle.!

– Démon ! murmura le lieutenant civil en la voyant disparaître. Et je l’aime toujours !

V

UN HÉRITIER DE DON JUAN

Le soir de ce même jour, l'hôtel de M. de Lafféma présentait une agitation inaccoutumée, dans la partie, d'ordinaire si morne, occupée par le lieutenant civil.

Il s'agissait, on le sait, des fiançailles de Mlle Cécile de Laffémas avec le frère naturel du roi de France, devenu par une convention politique un simple particulier fort riche. Le commun des martyrs à la cour et à la ville, ignorait donc que la fille du haut magistrat parisien fût sur le point de faire autre chose qu'un mariage d'argent. Le grand salon du premier étage était illuminé par cinquante bougies de cire luxe inusité pour l'époque, et contenait déjà la plupart des personnages avec lesquels nous avons déjà fait connaissance. Les raffinés et les précieuses se coudoyaient dans cet espace relativement exigü. Ceux seulement qui avaient été de l'intimité d'Antoine de Bourbon étaient dans la confidence de sa résurrection pseudonyme. En l'absence des maîtres de la maison, pour tromper l'attente et l'ennui, chacun des invités usait de la promenade, le délassement qu'on pût prendre à défaut de conversation.

Seul, un groupe se cantonnait à peu près immobile dans un des angles du salon. Il était composé de l'amateur d'Angleterre, de Charles de Montaigu et du comte Paoli, tous trois fidèles à l'invitation qu'ils avaient reçue. Tout-à-coup, un mouvement de recul produisit dans la partie

mouvante de la réunion. C'est que par une des portes venaient d'apparaître 3 maîtres du logis, qui, gracieux, affables, souriants, mmençaient, à travers le salon, la promenade rémonieuse imposée par la circonstance. Mlle Cécile Laffémas, à la fois contrainte et hautaine, entre belle-mère qui la présentait et le lieutenant civil li lui servait d'escorte naturel, saluait automatiqueent tous les gens qu'elle regardait à peine. Son prit semblait planer dans des sphères plus élevées. esque au même instant l'huissier annonça solennellement le prince Henri de Condé, son fils le duc Enghien, et messire Jean-Baptiste.

Les trois grands personnages entrèrent ensemble, devant eux la foule s'ouvrit pour leur livrer pas-, ge.

Ils s'avancèrent avec noblesse vers M. de Laffémas, ui depuis une minute occupait, avec sa femme et sa le, le centre de la pièce. Le prince de Condé prit la arole, car il représentait officiellement le père du fuur époux.

– Monsieur, dit-il en s'adressant au lieutenant vil, après les saluts d'usage, j'ai l'honneur de Illiciter la main de Mlle de Laffémas pour mon apille, messire Jean-Baptiste.

– Prince 1 répondit Isaac avec une feinte humilité, honneur est pour ma famille et moi, qui n'osions spérer une alliance sous votre illustre patronage. t puisque vous jugez notre fille digne de votre arent. d'adoption, souffrez que ce soit elle qui réponde à la demande flatteuse que vous voulez bieï nous adresser.

Cécile de Laffémas resta silencieuse. Ses yeux, ei se promenant vaguement sur son entourage, avaien rencontré ceux d'Angel... En même temps elle avai vu comme une contraction douloureuse assombri les traits du raffiné.

– Il m'aime et craint de me perdre, pensa-t-elle Tout entière à ses réflexion, elle n'avait pas même prêté l'oreille aux paroles de son père. Le vieillard se pencha vers elle.

– N'avez-vous pas entendu ? lui dit-il sévèr ment, et faut-il que je parle pour vous ? 4

La jeune fille sortit à regret de sa rêverie et devin ce dont il s'agissait.

– Que l'engagement de mon père soit l'expressio de ma volonté, murmura-t-elle, si bas que les int ressés l'entendirent seuls.

Alors le comte de Moret prit une de ses mains et l'embrassa respectueusement.

– Serrez vos doigts de fée, mademoiselle, lui dit-il ensuite, avec une tendresse relevant la préciosité du madrigal en prose ; serrez-les bien. car mon âme a passé par mes lèvres.

La pensée de Cécile était déjà retournée loin de lui et de nouveau sa prunelle d'azur cherchait le seul être qui, dans cette assemblée, faisait battre son cœur. Guzla suivit ce regard dont la figure défaite du milord Charles, – l'habile comédien ! – était point de mire. 1

– Ils s'aiment ! pensa-t-elle de son côté avec un profond déchirement, car le jeu muet entre le bâtard le Biron et Cécile ne pouvait échapper à sa vigilance maternelle. Ils s'aiment !

Et la favorite tomba dans une sombre mélancolie, cherchant en elle-même un moyen pour arracher sa fille à cet amour, qu'elle pressentait fatal.

– J'interviendrai, se dit-elle, dussai-je me perdre !

Après les présentations officielles et les compliments adressés aux deux fiancés, la mêlée des conviés recommença plus bruyante et plus gaie. Un souffle de satisfaction générale animait les invités qui s'en recroisaient, non plus dans la salle principale, où tout d'abord on les avait parqués pour être témoins de la demande officielle en mariage ; mais dans tous les salons maintenant ouverts maintenant accessibles. Une demi-heure s'écoula de la sorte, pendant laquelle Mme de Laffémas chercha, mais vainement, à se rapprocher en tête-à-tête d'Angel. Celui-ci, échappait sans cesse à ses tentatives, en s'obstinant, comme dessein, à rester au bras de Paoli. Était-ce l'effet du hasard ou le résultat d'une habile tactique pour mieux exciter en son ancienne maîtresse le désir visible de l'entretenir ? C'est ce que nous ne saurions lire. Enfin ces deux amis se séparèrent. Charles de Montaigu sentit aussitôt une main toucher doucement son épaule. Il se retourna : la Géorgienne se tenait à ses côtés.

– Votre bras, milord, s'il vous plaît, lui dit-elle avec une agitation mal contenue, et soyez assez galant pour me tenir compagnie un instant.

– Mais c'est la plus précieuse des faveurs, madame, répondit le raffiné avec une exquise courtoisie. Où désirez-vous que votre humble chevalier guide vos pas ?

– Là où nous serons seuls, car j’ai longuement à vous parler. en secret.

Le bâtard de Biron jugea la chose grave ; il s’était trop avancé vis-à-vis de la belle favorite, dans leurs rencontres antérieures, pour essayer de se soustraire à ses exigences du moment. Il se laissa doucement conduire à travers la foule, jusqu’au seuil d’un boudoir. La femme du lieutenant civil poussa la porte qui se referma aussitôt sur eux. Cette petite pièce, refuge mystérieux et plein de silence, au milieu du bruit général, offrait l’abri le plus sûr à une conversation intime. Eclairée par une lampe d’albâtre dont la lumière se tamisait nuageusement, elle permettait en outre aux interlocuteurs de risquer certains aveux qu’une clarté plus intense eût peut-être effarouchés

– Nous sommes seuls, je pense, prononça Angel en regardant sa compagne, et j’attends vos questions avec toute l’impatience d’un adorateur aussi discret. que passionné.

Le sentiment qui dominait Guzla ne lui permettait pas l’emploi des finesses de son esprit subtil.

– Ne mentez pas, M. de Montaigu, dit-ellé avec une sorte de brusquerie, tout en charchant à lire sur sa physionomie les impressions fugitives qui s’y succéderaient. Vous n’êtes point amoureux de ma personne, et la seule impatience que vous puissiez avoir est d’être délivré bientôt de cet entretien qui vous gêne, qui vous pèse.

– Doubter de mon amour, madame, c’est douter de vos perfections et c’est nier l’évidence ; aussi, laissez-moi croire, je ne dirai pas à un mouvement de dépit de votre part, mais plutôt à une épreuve que vous voulez tenter.

; – Soit ! répondez-vous franchement à mes questions ?

– Je vous le jure.

– Dites-moi donc ce que signifient, si vous m’aimez réellement, vos empressements si visibles pour la fiancée de l’aveugle Moret ?

– Quoi ! vraiment, vous les avez remarqués ?

– Répondez ! car vous m’avez juré d’être sincère. Quelque pénibles que puissent être vos révélations, quoiqu’aient à souffrir mon orgueil blessé et maalousie, je serai forte devant un aveu. qui ternira au moins ma cruelle incertitude.

– Vous avez dit, madame, répliqua Angel avec un entraînement supérieurement joué, vous avez dit in mot qui sera ma justification, qui m’absoudra rès de vous : Vous êtes jalouse ; je suis jaloux aussi. Ce que vous appelez mes empressements auprès de M^{lle} Cécile. ne sont qu’un moyen de vous rendre les courments que j’endure, auxquels vous me condamnez par vos rigueurs envers moi. par vos bontés envers. d’autres !

– Moi !... j’ai plus de bontés. pour d’autres que pour vous ? Vous l’avez rêvé sans doute.

– N’ajoutez pas la dissimulation, d’ailleurs inutile, aux torts que je vous reproche ; ils sont de nature à jeter dans un cœur moins tendre que le mien, dans une tête plus forte que la mienne, la rancune et le désespoir !...

– Je ne comprends plus, Monsieur, et je me demande comment, d’accusatrice que j’étais, je deviens accusée ?

L’admirable acteur regarda son interlocutrice avec une mélancolie si navrante qu’elle en eut l’âme remuée.

– Voulez-vous donc, reprit-il, en soupirant, que j’ignore les relations qui vous lient au plus grand ministre de la terre, et plus intimement encore, si j’en dois croire les bruits du monde, à Sa Majesté Louis XIII ? Et les sachant, voulez-vous que moi, mortel relativement obscur et perdu dans la foule, j’aie lutter contre des rivaux si puissants, si redouta bles ? Faut-il que mon amour en délire arme ma main vengeresse, pour frapper au cœur ceux qui meurtrissent mon âme en captivant la vôtre ? Hélas Il ils sont sacrés pour ma féauté !... Une seule arme me restait donc, l’arme qui me torture moi-même, mais qui a deux tranchants, puisque, malgré les illustres. hommages que vous accueillez, vous prétendez n’être pas indifférente à mon adoration. Eh bien, j’ai retourné contre vous ce double stylet de la jalousie. Par dépit, par colère, sous vos yeux, j’ai semblé reporter mon amour sur un enfant. incapable de supporter la comparaison avec vous, ma déité !... J’ai bien fait, car votre souffrance vous humanise enfin assez. pour écouter les plaintes de la mienne

Les paroles du séducteur étaient prononcées avec un accent de vérité incontestable, empreintes d’une chaleur qui repoussait le plus léger doute sur la vérité de sa passion. Elles réveillèrent toute la sensibilité féminine de M^{me} Laffémas. En entendant gémir cet homme superbe, se confesser vaincu

par elle cet irrésistible, elle ressentit comme un regain de ses premières amours avec l'ardent Angel, selon elle doublement mort. La ressemblance du Don Juan avec son ancien amant augmentait encore l'émoi qui étonnait la coquette. jusqu'à la stupéfaction. Elle se sentait faiblir, elle la maîtresse femme, l'Egérie

Richelieu ! Charles de Montaignu profita de ses attraits.

– Donc vous doutez de mon amour, continua-t-il avec une enivrante inflexion de voix ; vous m'entraînez ici pour m'adresser les plus sanglants reproches, pour me bannir à jamais de votre chère présence. ! vous supposiez que je ne vous adorais plus ? doutez. je puis vous le dire à présent à présent et votre main tremble dans la mienne, que votre cœur bat violemment à côté du mien ; je vous aime jours si follement. que mon amour parfois m'égare. Je suis devenu votre ombre ; j'espie vos moindres actions, vos plus secrètes démarches !....

La Géorgienne frissonna et chercha à lui retirer les doigts d'albâtre dont il s'était emparé d'abord sans résistance.

– Je vous suis pas à pas, poursuivit-il ardemment, je m'attache à votre personne, descendant, iré, jusqu'au métier d'espion !... Je sais ce que vous faites, je sais ce que vous dites, je sais ce que vous pensez.

– Assez ! vous voyez bien que je vous aime aussi, monça faiblement la créature égarée, et que tout voir dans mon existence.. c'est me contraindre à me tenir devant vous !

Eperdue, elle cacha son front sur la poitrine d'Anqui sourit alors avec la haine triomphale du mauvais ange.

– Ecoute, lui dit-il tout bas, après un instant étrange silence, je te dirai tout à l'heure que je sais tout de tes actions. Ne t'étonnes donc pas que je parles de cette maison mystérieuse où tu te caches parfois. Que j'y pénètre un soir, que j'y sois seul avec toi, ne fût-ce qu'un instant, et que je meure !

La favorite s'arracha violemment des bras de son amant.

– Malheureux ! s'écria-t-elle le visage bouleversé tu connais cette retraite, et tu demandes que t'y introduise ? Sais-tu que c'est la mort peut-être qui viendrait t'y chercher ?

– Ne t'ai-je pas dit que pour un instant de bonheur j'y laisserais ma vie ?

– Tu l'as dit, mais je ne veux pas que tu meures entends-tu ?

Guzla ne jouait pas la passion, elle. Ce qu'elle croyait devoir être son dernier amour et qui n'était que le premier, se rallumant inconscient, la pénétrant d'une sorte d'ivresse. Elle oubliait jusqu'au but principal : motif de cette fiévreuse entrevue : l'honneur de sa fi à sauver ?

– Je veux que tu vives, acheva-t-elle. Or, toute relation étroite entre nous, dans ce moment, es serait infailliblement ta perte. Depuis quelques jours je me sens soumise à une incessante surveillance. D'un côté, des calomnies anonymes ont refleuru : à mon égard l'amitié du cardinal ; de l'autre, des dénonciations secrètes ont surexcité l'amour sombre et défiant de Louis XIII. Je sais d'où le coup part. Il ne peut venir que de M. de Laffemas ! Je le répète, je me sens entourée de pièges, d'embûches, d'espionnage. Peut-être en cet instant, dans la réunion qui s'agite à la porte de ce boudoir, quelque raffiné, quelque précieuse, remarque que je suis enfermée seule avec un étranger, pour reporter le fait au roi. Le croirai-tu ? le jaloux souverain m'avait juré de me suivre – même, habilement déguisé, jusque dans les bals masqués qui se donnent à cette époque chez les ambassadeurs ! Il craignait de me voir échapper par ruse aux surveillants occultes qu'il a semés sur ses traces !.... C'est l'état critique du pays qui m'a valu ; et cette dernière humiliation, en forçant à commander par convenance la fête annuelle des ambassades !... Et tu me demandes de t'ouvrir l'asile tel de la rue du Petit-Bourbon ? Jamais ! C'est ce que je t'aime éperduement, que je résiste, que j'effuse., . Tout, excepté cela !

Qgel n'écoutait plus. L'aveu que Louis XIII suit incognito la favorite, dans un de ces bals masqués où sa position lui permettait d'entrer, venait lui inspirer soudain un nouveau plan, qu'il élaborait en ce moment. Abandonnant son premier et, maintenant déraisonnable, il n'insista plus obtenir le rendez-vous qu'il sollicitait si vivement auparavant.

Qu'il soit fait suivant ta volonté, dit-il en sortant, non pas pour les dangers qui m'attendent ; mais pour ceux que tu pourrais courir toi-même, et que mon égoïsme m'empêchait d'apercevoir. s'il est une existence que je veuille préserver, tout, c'est celle que tu m'offres, la seule qui t'intéresse désormais.

Géorgienne accueillit cette renonciation avec un regard d'adorable gratitude ; puis s'enivrant de ce qu'elle considérait comme un prétriomphe,

elle aborda une question qui lui t presque autant au cœur.

Charles. dit-elle avec une ineffable tendresse, les. voulez-vous ajouter à mon bonheur déjà si grand, voulez-vous en faire une félicité vrain céleste ? Eh bien, renoncez à cette conspiration je qualifierais d'odieuse, si elle ne m'avait valu vo heureuse rencontre.

Le bâtard de Biron interrompit la favorite

– Ce n'est plus un sacrifice que j'aie à t'off murmura-t-il comme un homme vaincu par le potique amour. Le complot dont tu parles était œu téméraire, inutile. là conception d'un fou.. qui dissoute comme un sage dès qu'il t'a adorée. M au moins lui dois-je ce tête-à-tête, le premier, le p doux, le seul qui m'ait aussi promptement subjug Désormais ma vie sera remplie d'espérance en at dant que tu la combles de joies célestes.

Il l'attira sur son sein. et leurs bouches se joig rent. La Géorgienne s'étonna instinctivement en rencontrant qu'un contact de glace sous son brûl baiser. Tout à coup, une des portes du boudoir s' vrit violemment. M^{me} de Laffémas, épouvantée, s' racha à l'étreinte d'Angel, et s'élança, toute pâ santé dans le salon où se pressaient touj ours les in tés.

VI

LA POULE AYANT COUVÉ UN AIGLE

L'homme qui venait de pénétrer si inopinément dans le réduit mystérieux, n'était autre que Pa l'inséparable de l'apostat. Il se tenait, encore dans l'embrasement de la porte, au moment où le séducteur se retourna, pour foudroyer du regard l'audace qui violait ce panotuaire interdit aux profanes.

– Toi ! dit le bâtard de Biron au Toscan, plus liqu'un mort.

Spiridione fit un signe de la tête en posant un gt sur sa bouche.

– Ah ! pensa son ami, en se souvenant qu'il lui ait assigné le rôle d'une sentinelle vigilante, pour le der, il paraît que le cas est grave, puisqu'il s'agit bserver le silence.

1 interrogea du regard l'Italien, dégagé de l'ombre l'huis, et qui présentait, sous la lueur de la lampe line, je ne sais quoi de sinistre et de contraint. ui-ci se retourna pour voir si on ne le suivait pas. • du contraire, il sortit de son mutisme et dit tout 6, non sans amertume :

– Si j'ai troublé tes amours, c'est pour te prévenir e lord Montaigu te cherche activement après avoir usé longtemps avec le maître du logis.

Presque au même instant, comme pour confirmer paroles, le vieux William parut sur le seuil suivi lieutenant civil. Quelques minutes plus tôt, et les ants étaient surpris dans leur intime entretien par mari lui-même.

– Mylord, dit le composé Isaac, s'adressant à An-votre père et moi, nous désirions fort vous troubles poussés par un motif des plus graves. que nseigneur l'ambassadeur voudra bien vous explier. Je vous supplie de condescendre à la requête iil vous soumettra, car elle intéresse le repos de te une famille.

– Que mon père me traduise cette énigme, répon. Angel d'une raideur de mauvais augure, je juge quelle solution je puis lui donner.

– Je vous laisse donc avec lui dans cette pièce retirée de l'hôtel, où nul ne viendra vous troub Mais souvenez-vous, monsieur, que ma demande surtout une prière, et que vous aurez ainsi d'aut plus de mérite, que vous apporterez d'empressement à l'accueillir.

Ceci dit, le lieutenant civil s'inclina et sor Comme Paoli s'apprêtait à le suivre :

– Reste ! lui dit son frère de lait, puisque n sommes en famille, ta présence ne saurait intimi milord Montaigu.

– Vous vous trompez, mon cher enfant, se hâta protester le vieil Anglais, ce que j’ai à vous con doit être entendu de vous seul.

– Mon père, répondit avec fermeté Charles, Spi dione n’a pas de secret pour nous. souffrez que nous n’en ayons pas pour lui.

– Soit !... si vous ne craignez pas de vous en repent Angel fit un mouvement d’impatience.

– Voici la mission que m’a confiée M. de Laffén commença l’ambassadeur, un peu contrarié de pouvoir accomplir son mandat dans les termes rigoureux du programme : après s’être plaint sans trop récrimination pourtant, du trouble que vos prétentions menaçaient de porter dans le cœur de sa fil il s’en est remis franchement à moi, sollicitant u même que, profondément attendri, j’ai promis d’i intervention que je n’ai pas osé refuser. Je dit tercéder en sa faveur, et je compte trop, en ceci, s votre profonde amitié, pour ne pas être certain q vous me sacrifierez volontiers de frivoles galanteri J’ai promis donc que vous éviteriez dorénavant to les endroits où vous pourriez rencontrer M^{lle} Cécile Laffémas.

Qui eût cru que l’homme sénile et paterne qui s’exmait ainsi fut le même que l’agitateur de jadis, craignant pas d’embaucher jusqu’à des brigands service de ses combinaisons désorganisatrices ? Le De physique était aussi considérablement changé ; chevelure roux flamboyant avait passé à la neige, flanqué avait pris du ventre !

Le désir de son père adoptif rompait en visière au uveau plan du bâtard de Biron ; aussi résolut-il n seulement de ne pas acquiescer, mais d’user de ute son influence sur le vieillard, pour le faire ir en complète contradiction avec sa promesse à ffémas.

– Mylord, dit-il avec beaucoup de déférence. soire, croyez-le, je me serais fait un point onneur d’exécuter ce pour quoi vous m’avez ationné. si moi-même, je n’avais pris un gagement antérieur avec ma conscience.

– Lequel, mon cher fils ?

– Celui que vous inviterez à votre fête masquée es prochaine de l’ambassade, sans qu’un refus soit esible, M., M^{me} et M^{lle} de Laffémas, ainsi que tous personnages présents ce soir à la cérémonie des nçailles.

Williams regarda Angel avec des yeux où se gnaient une véritable stupeur.

– Y songez-vous ! exclama-t-il. Donner ce bal au ment où la France est presque envahie. Et le nant, convier à semblable fête ceux que je veux as soustraire ? Sans doute vous voulez plaisanter ? – Je parle sérieusement, et vous supplie de écouter patiemment. Ce bal, devant lequel vous rulez, a sa raison d'être, car demain, au plus tard, on saura dans Paris que Corbie, au lieu d'e emporté par l'invasion, arrête les Espagnols de J de Werth. Votre fête aura ceci de flatteur pour France que vous semblerez l'offrir à la plus gran gloire de ses défenseurs. –

– S'il en est ainsi, je n'ai plus d'objections sérieu à vous faire, si ce n'est qu'il me paraît inu d'inviter Mlle de Laffémas. Sa présence ne sei qu'une tentation de plus offerte à votre ami et, malgré mon amitié pour vous Charles, m l'ambassadeur d'une grande puissance, je ne trempe pas dans vos intrigues galantes.

– Mais, si vous n'invitez pas sa fille, le lieutena civil ne viendra pas. par la plus simple convenances... Peut-être même la favorite s'autorise t-elle de cet exemple pour manquer aussi à vol appel... Ne devinez-vous pas, mylord, vous, perspicace conspirateur d'autrefois, qu'il se cac derrière mon insistance une question autreme grave que mes amourettes ?... Il me faut chez vc toute cette famille Laffémas. que j'abhorre, par que j'entraîne à sa suite.

Il s'arrêta, l'œil enflammé.

– J'entraîne à sa suite, répéta-t-il, si bas que auditeurs se rapprochèrent pour l'entendre, j'entrai vers moi. la personne même du roi de Fran Oui, pour attirer cette royale proie, le pipeau le pl sûr, le plus infallible, c'est Guzla, puisqu'il faut nommer. j

– Guzla ? le roi de France ? répéta stupe Williams Montaigu ? dans quel but ?

Le bâtard de Biron éclata d'un rire saccadé sauvage.]

– Vous me demandez dans quel but ? Vous qui onnaissez l'ex-novice Angel et le filsdu décapité, le le devinez-vous pas ? Je veux que sous le même oignard périssent l'époux, la femme, mes ennemis » moi, ainsi que l'amant, dont le père a fait mourir non père ! Je veux que sous la même vengeance la ille, à jamais déshonorée, n'ait plus d'autre refuge ue le cloître. Voilà ce que je veux.

– Insensé ! murmura le vieillard qui contemplait avec effroi l'homme sur lequel il avait reporté depuis longtemps toutes ses affections. Pourquoi cette héca-Dmbe 1 et quel besoin d'englober pour des torts égers, peut-être, tant de victimes à la fois.

– Décidément, vous n'avez pas compris ! L'amant est le fils aîné de ce Béarnais exécré qui ordonna la mort infamante du maréchal de Biron, son ami. Et je suis l'esclave du talion hébreux, qui punit presque la quatrième génération du coupable. Quant au mari et à la femme, il vous est permis d'ignorer que c'est elle qu'Angel poursuivait dans le Ventoux ; que c'est lui qui la rendait traître et parjure.. que ce sont eux qui ont fait lancer dans un gouffre le corps palpitant de votre fils d'aujourd'hui !

– Elle ! s'écria lord Montaigu en proie tout à coup une émotion indescriptible. M^{me} de Laffémas est-elle fatale créature ?...

– Elle-même.

, Le vieux Williams courba la tête.

– Ah ! reprit le renégat en acceptant ce silence comme un consentement, vous voyez clair maintenant dans ma vengeance ; et le sang que je veux verser ne vous éclabousse plus autant !...

L'ambassadeur semblait profondément réfléchir.

– Mais, cette fille innocente et du meurtre du duc de Biron, et du crime de la cantatrice, cette jeune et pure Cécile, pourquoi l'englober dans l'horrible sacrifice ? demanda-t-il enfin.

Angel, avant de répondre, sentit son cœur ému d'une pitié étrange. Il s'avoua tout à coup l'insigne cruauté de sa poursuite, envers cette douce créature qui n'avait d'autre tort à ses yeux que d'être née du sang de sa traîtresse maîtresse et de son rival infâme, de porter le nom abhorré de ce dernier ; mais refoulant cette pensée généreuse, qui sait ? ce cri incompris du sang, au plus profond de son cœur, il appela à son secours tous les mauvais instincts de sa nature. Il se répondit à lui-même qu'il devait implacablement remplir jusqu'au bout sa tâche exterminatrice, avec l'impassibilité du dieu indien de la destruction.

– Elle est le trait d'union, dit-il, entre l'odieuse Guzla et le monstrueux Isaac ; c'en est assez !

– Mon fils, reprit gravement le lord ambassadeur après un nouveau silence, je ne veux pas approfondir si la vengeance est un moyen naturel de réparation excusable jusqu'à un certain point devant l'opinion publique. Mais, n'ayant plus les passions pour prêter la main à votre plan régicide. Devant ce batrice d'autrefois, investi d'un poste officiel, c'est selon moi lèse-majesté et trahison d'Etat, d' considérations, je refuse toute participation directe. et tout concours tacite à cette œuvre ténébreuse. Si le crime s'accomplit, ce sera loin de mes yeux, sans l'aide même de ma pensée.

– Et moi, mon père, déclara avec véhémence le bâtard de Biron, je considère votre abstention comme une rupture entre nous, si vous persistez dans vos conclusions.

– Soit ! proféra le vieillard avec des larmes dans sa voix.

– Seulement, poursuivit Angel, comme il ne peut, comme il ne doit plus y avoir entre nous ni solitarité, ni liens d'aucune sorte, j'irai partout révélant la vérité, vous écrasant sous un énorme scandale : je prouverai que mon adoption n'est qu'une complaisance de ma part, un moyen de satisfaire votre orgueil nobiliaire ; car, en réalité, le sang qui coulait dans mes veines n'est pas celui des Mon-aigu !... Vous avez fait inscrire un faux au livre d'or Albion !

– Tais-toi ! murmura le lord éperdu, en cherchant comprimer de sa main la bouche de l'apostat.

Le bâtard de Biron repoussa son protecteur.

– J'ajouterai, poursuivit-il, que j'ai endossé votre héritage aristocratique uniquement pour vous complaire. Et si l'on vous flétrit pour votre vaniteuse empercherie, on m'excusera peut-être de l'avoir acceptée. à cause des services énormes que j'ai rendus mon bienfaiteur, services, après tout, qui dépassent mon bienfait intéressé !

– Te tairas-tu ! répéta l'Anglais suppliant et acablé.

– Et, seul au monde, j'irai cacher mon amère exception au fond d'une tombe. où pourtant, je le sens déjà, un souvenir navrant et cher viendra souvent me visiter : celui de notre fraternité d'autre-fois ; quand, sur un mot de vous, sur un simple signe saurais poignarder votre ennemi, fût-ce par derrière, avec-il de mon propre sang.

L'ambassadeur suffoquait. Deux ruisseaux de larmes coulaient silencieusement le long de ses joues amaigries.

– Charles, dit-il enfin, domptant une répulsion qui inondait son front de sueur froide, Charles plutôt que de te perdre, plutôt que de nous séparer je cède, moi vieillard, moi prudent, moi rentré dans la voie légale, à tes rancunes anarchiques et fou gueuses. Je donnerai ce bal où tu veux attirer le roi Louis XIII. à une condition, toutefois.

– Laquelle ? demanda Angel avec une certaine méfiance.

– On enlèvera, on fera disparaître, s’il le faut l’auguste souverain, mais sans l’assassiner !

Le régicide réfléchit quelques secondes.

– Soit 1 dit-il, il sera fait ainsi que vous le désirez mais à une condition, j’en oppose une autre aussi formelle : Puisque, pour pénétrer dans la fête, il faudra rigoureusement cacher sa personne sous le masque, le Bourbon ne pourra s’introduire chez vous qu’en se nommant à vous-même. Vous me le désignerez ensuite ; c’est tout ce que je sollicite de votre aide directe. En échange de cette complaisance, en attendant cette suprême partie, je vous jure à mon tour, de ne plus revoir Cécile à partir de demain ; vous pouvez le garantir à messire le lieutenant civil.

Là-dessus, le bâtard de Biron tendit à son père adoptif une main que celui-ci serra cordialement en guise de réconciliation ; puis, le lord quitta son tyrannique élève, devenu son maître, pour aller accomplir la mission dont il venait de le charger.

VII

LE BILLET ANONYME

Dès que Charles de Montaigu se trouva seul avec Spiridione par la sortie de lord William, il se retourna vers son silencieux ami.

– Je t’ai fait rester, dit-il, mon cher Paoli, pour soulever à tes yeux un coin du voile qui cache mon effrayant passé. Tu sais, maintenant, quel sujet de naine implacable j’ai contre la favorite et les siens. J’ai jugé que notre intimité ne voulait plus d’ombre, que tu devais me connaître tout entier. Jure-moi donc, sur ton salut éternel, sur ta foi catholique, de ne jamais révéler à qui que ce soit, à Guzla surtout, La résurrection du novice Angel.

Le serment qu’il demandait au dévot italien était Téellement le seul qui pût l’enchaîner. Pratiquant exalté de l’ultramontanisme, superstitieux à l’excès, de Toscan résumait la mysticité dans ce qu’elle a de plus sombre et de plus fanatique. Il hésita quelque peu à formuler la promesse sacrée, si résolument demandée. Il ne s’y résigna que devant l’espèce de suspicion soulevée par son silence trop prolongé ; mais, à peine Spiridione se fût-il séparé de son dévoué frère de lait, rentrant dans la fête, qu’il prit en lui-même un solennel engagement, annihilant jésuitiquement, au besoin, celui qu’il venait d’accepter.

Il se jura d’empêcher à tout prix, madame de Laffémas de tomber dans les pièges de son ancien mmant. Cette résolution, pour n’être pas d’une franchise et d’une reconnaissance à toute épreuve, résumait cependant d’une manière rationnelle les impressions de son âme, aussi trouble que ses yeux. Le surnois bigot était amoureux fou de la favorite. A sa première rencontre avec elle, il s’était épris d’une passion exclusive et sauvage pour cette splendide créature, qu’il suivait dans la foule, humblement, obscurément, sans espoir.

Inconnu d’elle, ne sachant pas s’il serait jamais assez heureux pour en être distingué, il lui rendait un de ces cultes qui, mystérieux, concentrés,

n'en sont pas moins comme un pivot immuable, sur lequel tourne une existence entière de dévouement et d'abnégation, fut-ce dans le crime. Tout plein de cette unique pensée, dès qu'il avait connu la conspiration des carrières, si menaçante pour le cardinal et pour sa protégée, il n'avait pas hésité à trahir la cause de ses amis par l'envoi d'un billet anonyme. Le traître signalé par les conjurés, c'était Paoli. Rencontrant Guzla en carosse, il avait inostensiblement jeté à ses pieds ce mot qu'il avait écrit en toute hâte et dont le laconisme suffisait à mettre en éveil la prudence de la Géorgienne : « Veillez et défiez-vous des ennemis de Richelieu. » C'était le même système qu'il voulait encore employer pour l'instruire de la nouvelle combinaison, autrement périlleuse pour elle. Aussi, dès qu'il fut seul, tira-t-il de son pourpoint des tablettes minuscules sur lesquelles il crayonna rapidement un second avis. Puis il rentra dans les salons pour le glisser habilement à sa secrète idole. Ici son embarras devint extrême. Fidèle à la promesse qu'elle avait faite à ses invités, l'ancienne cantatrice chantait au milieu de l'admiration générale. Son adorable talent, vanté sur parole, ne s'était manifesté à Paris que dans quelques réunions presque intimes du Louvre. Aussi, raffinés et précieuses l'entouraient-ils avec une expression de béatitude, d'extase et de curiosité qui l'excitait à se surpasser. Ce n'était donc ni le lieu ni le moment de lui remettre son cachette le billet préparé par Spiridione, qui se mêla simplement à la foule des admirateurs, laissant aux événements le soin de décider.

Paoli remarqua cependant, malgré sa préoccupation constante, l'absence, parmi ce monde choisi, de deux de nos principaux personnages : M^{lle} de Lafféimas et Charles de Montaigu. Il n'y attacha qu'une légère importance. La fiancée du comte de Moret s'était retirée un instant auparavant, sous le prétexte d'un malaise passager. Mais le triomphe de sa belle-mère était le motif réel de sa retraite, tant les succès de la favorite froissaient sa candide belle-fille. Elle avait cherché un refuge dans ce même boudoir où précédemment s'étaient accomplies la séduction de Guzla et la captation de l'ambassadeur d'Angleterre. A demi couchée sur une ottomane, la pauvre enfant récapitulait en elle-même ses joies et ses déceptions, laissant voguer sa pensée confuse, endolorie, dans un océan de réflexions anxieuses. Tout à coup, elle entrevit vaguement comme une ombre qui se dessinait devant

elle. Instinctivement, elle porta les yeux sur cette forme indécise. et jeta un léger cri. Sur le seuil de la porte se tenait, immobile et silencieux, Charles de Montaigu. La jeune fille se leva pour échapper par la fuite aux conséquences de cette apparition. bien que sa pudeur de sensitive ne s'en épouvantât pas. Mais ses forces la trahirent.

A chaque pas de l'émule de Don Juan qui se rapprochait d'elle, sous son regard profond qui l'enveloppait tout entière, elle éprouvait comme une torpeur irrésistible, quelque chose de pareil à la sensation de l'oiseau attiré par le serpent. Et pourtant, rien de matériel ne s'agitait dans son être épuré.

– Cécile, prononça le tentateur, dès qu'il fut aux côtés de l'enfant, Cécile répéta-t-il avec une inflexion si douce, qu'elle pénétra dans l'âme de l'adolescente, en éveillant l'idée de cette tendresse maternelle que la mort lui avait ravie, croyait-elle ; Cécile, ' laissez parler votre cœur jusqu'ici fourvoyé ; laissez-le s'énivrer d'une passion contre laquelle vous voudriez enfin résister, parce que, seule, elle peut et doit emplir votre existence. Je vous aime de toutes les forces de mon être. pour vous-même et uniquement pour vous ! Vous aussi, vous m'aimez. N'essayez pas de le céler !... Entre le fiancé qui vous devient indifférent et le père qui vous hait, je veux être le bon génie qui vous gardera de l'un et vous défendra de l'autre. Dans vos défaillances, quand mes conseils vous seront nécessaires. et que ma présence vous manquera, achetez un bouquet à la marchande juive qui se tient d'ordinaire à la porte de votre hôtel : l'esprit des fleurs inspirera et consolera leur jeune reine !...

Il n'attendit pas la réponse de M^{lle} de Laffémas dont l'émotion indéfinissable se traduisait, chose bizarre non par les battements sensuels d'une gorge adorable, mais par des pleurs tombant comme des diamants de ses paupières soyeuses. Il s'éloigna lentement, à reculons, la couvrant de son regard fascinateur. Presque au même instant, Spiridione trouvait de son côté l'expédient qu'il attendait du hasard. A l'issue

concert, au moment où la dernière trille de la mtatrice s'éteignait sous un tonnerre d'applaudissements, l'Italien s'aperçut que des mains tremblantes de la jeune femme, s'échappait son mouchoir. Il se précipita pour ramasser le tissu. et le tendit tremblant à la triomphante sirène. après y avoir bilement glissé son billet. Dans cet empressement solite, Guzla devina un but caché.

Mais elle dut, sur un temps, dissimuler sa vive curiosité. Il y avait tout d'elle une trop nombreuse réunion pour qu'il lui fut permis d'éclaircir ses soupçons sans en attirer d'autres. Alors, profitant de cet instant de silence qui fit invariablement les grands succès artistiques, le comte, s'adressant à l'assemblée toute entière, émit une proposition qui captiva l'attention générale.

– Mesdames et messieurs, disait le lord de Mon-Aigu, apprêtant l'invitation imposée par Angel ; j'ai bonheur de vous annoncer, la nouvelle m'en est revenue tout à l'heure, l'heureux obstacle apporté à l'union coalisée en Picardie. Les Espagnols sont rôtés devant Corbie !

Des bravos chaleureux accueillirent ces paroles. Le comte Williams continua :

– Pour célébrer dignement cet héroïque résultat la valeur française, j'ai résolu de donner à l'ambassade une fête vénitienne, à laquelle j'ai l'honneur vous convier en masse. Que ceux qui veulent faire honneur à leur pays un témoignage de patriotisme acceptent mon invitation, dont le but deviendra en quelque sorte politique, puisqu'il sera comme une justification en faveur de l'allié actuel de la loyale nation.

Cette proposition britannique par son originalité même, faite ainsi à brûle-pourpoint, laissa les auditeurs légèrement ahuris. Chacun se regarda comme pour se demander si la chose était sérieuse.

M^{me} de Laffemas sauva fort heureusement la situation..

– Monsieur l'ambassadeur, fit-elle, au milieu du murmure équivoque des conviés, nous sommes tous ici patriotes. C'est vous dire assez que nous saluons avec enthousiasme la glorieuse résistance du drapeau des lys. La fête, joyeusement, comme vous le proposez, est une bonne fortune, pour des cœurs vraiment français. Pour ma part, j'accepte donc avec empressement la cordiale signification de votre fête. J'y sera la première.

Ce fut alors un entraînement général. Les bravo s'élevèrent avec une unanimité qui n'eût pas manqué de chatouiller agréablement l'amour-propre du noble anglais, s'il n'avait su quel abîme se cachait sous les roses de son offre.

– Nous aussi ! répétaient à l'envi les gentilshommes – et les précieuses ! nous irons au bal du généreux ami de la France. 1

Quelques instants après. Cécile, en se retirant définitivement, donnait le signal de la dispersion aux convives de ses fiançailles. Or, tandis qu'Angel s'en revenait triomphant à l'ambassade anglaise, tandis que Spiridione l'accompagnait anxieux et lord Williams, secrètement effrayé, la fiancée du comte de Moret se demandait avec hésitation si son devoir ne l'obligeait pas à avertir son père de l'audacieuse démarche de Charles de Montaigu. Ou, ce qui lui semblait infiniment moins difficile, s'il ne valait pas mieux accepter passivement cette domination dont rien en elle ne lui dénonçait le péril. De son côté, la Guzla, rentrée chez elle, soigneusement affermée, développait avec toutes sortes de précautions le mouchoir... qui renfermait son salut, eût-être. Elle y trouva le billet de Paoli... et resta bouleversée de la lecture qu'elle en fit.

Il contenait ces mots :

« Si le roi vient à la fête de l'ambassadeur, il est perdu, et vous avec lui. »

Pour signature, il y avait :

« Un homme qui vous aime assez pour être :

JUDAS. »

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

LE MENDIANT ET LE ROI

I

DANS LES BOIS DE BAGNEUX

Au centre du bois de Bagneux, dans une clairière en tourée de broussailles épaisses une centaine d'individu à l'air rébarbatif se tenaient échelonnés, le mousque au poing, pour défendre ou protéger un petit groupe de personnages assis au pied d'un chêne plusieurs fois séculaire. Ces hommes étaient les bandouliers de Carrefour, réconcilié depuis peu avec son antagoniste Angel.

Grâce à sa robuste complexion, le général avait peu souffert du coup, capable d'assommer un bœuf que lui avait porté le délégué dans les carrières, pour dégager, on se le rappelle, la Guzla en péril de mort. Aussi n'avait-il gardé à son vainqueur qu'une rancune passagère, qui ne pouvait résister longtemps à ses intérêts personnels. Charles de Montaigu, payant et payant bien les services qu'on lui rendait, avait bientôt vu revenir à lui l'athlète parfaitement soumis et tout dévoué.

Cette digression nécessaire nous explique pourquoi le fils adoptif de l'ambassadeur anglais se trouvait, ce jour-là, en compagnie des bandits célèbres de l'époque.

Sa présence, au milieu de cette minuscule forêt n'avait pas seulement pour motif de discourir avec je ! *érial* Carrefour, touchant des projets que nous oierons bientôt. C'était aussi un alibi qu'il y savait chercher, car notre drame reprend après les çailles de Mlle de Laffémas, le matin même du où devait être tenté l'enlèvement du roi. Parti Paris dès l'aube, Angel s'était fait accompagner de li, prétextant une chasse aux loups dans les irons, et promettant de revenir quelques heures es.

ais, tandis que le chasseur poursuivait sa route as la direction de Bagneux, l'Italien, lui, retour-seul à Paris, répandant la fausse nouvelle d'un dent survenu à son ami. D'après son récit conpu, lord Charles s'était laissé désarçonner par son val, et se trouvait momentanément paralysé d'une be. La blessure était légère, mais suffisante pour pêcher de se rendre à la fête de l'ambassade, où riste figure d'ailleurs n'eut pas manqué de refroi-la joie des invités. En conséquence, il préférait ieurer une huitaine de jours dans l'auberge où saient mené quelques paysans de rencontre, et ne araître que frais et dispos au milieu des raffinés isiens.

ette fable, dans les prévisions du conspirateur. [pouvait qu'assurer le triomphe de sa cause, en surant complètement la Guzla, car, en protestant ant la favorite de sa renonciation définitive à menée politique, il avait pu n'inspirer qu'une fiance relative à cette fine mouche. Une fois tenue de son égarement sensuel, elle devait croire e effet, qu'un homme aussi fortement trempé que rles de Montaigne n'abandonnerait pas ainsi, pour yeux, si beaux qu'ils fussent, d'une femme tarée, des projets depuis longtemps poursuivis, et, part elle pouvait à la dernière heure, sachant l'agitat à Paris, refuser d'assister au bal masqué, éloigner ainsi son jaloux couronné.

Tel était le principal moteur du brusque départ de l'accident simulé d'Angel. Quand au second cas qui l'avait fait se diriger vers le bois de Bagneux préférence à toute autre retraite, c'est qu'il sava trouver, dans son repaire favori, le chef des bands liers, Carrefour, et, qu'avec cet homme étrange avait à régler aussi quelques détails de mise en sci

Il s'était assuré, par l'entremise de Petit- Jacque la coopération des détrousseurs de grand chen bien autrement redoutables que les larrons urbai Il leur laissa ignorer toutefois qu'il s'agissait d regicide. Il leur fit accroire que le complot s'attaque purement au lieutenant civil, à cette bête noire les bandits haïssaient au point de brûler Paris, l'y rôtir comme dans une souricière, si ccla avait en leur pouvoir.

Ils devaient pénétrer, le soir même, dans la ca taie ; fomenter une émeute devant l'hôtel de myl Montaigne, et l'envahir si la chose était nécessa au signal de Charles, le cri : A sac, Carrefour ! moment où nous reprenons la suite de ce récit bâtard de Biron, tout eu discourant avec son m cenaire associé, attendait avec une inquiétude déguisée le retour de son

ambassadeur. Paoli, pa depuis quatre ou cinq heures, tardait trop à rever
Que faisait-il auprès du vieux Williams auque était chargé de porter les
dernières instréution Angel ne pouvait opérer sa rentrée secrète de Paris
qu'après le retour du messenger. Celui-ci ait et ne s'en pressait pas davantage
en appace.

– Qui vive ? lança tout à coup une des sentises.

– Ami ! répondit une voix.

– Le mot d'ordre ? ajouta celui qui venait de don-[l'éveil.

sarre four se leva et reconnut, malgré l'éloignent, l'arrivant qui
s'annonçait d'une façon paque :

– Laisse passer 1 cria-t-il.

de bandoulier abaissa son mousquet, et le dernier ou put enfin pénétrer
dans le cercle, si soigneusement interdit aux profanes.

– Paoli ! fit le rénégal en apercevant son intime. marchant à la rencontre
du perfide Italien, il sa gaiement son bras sous le sien, tout en l'entraînant à
l'écart,

– Eh bien ! lui demanda-t-il alors.

– Lord Montaigu rechigne toujours, répondit Spione.

– As-tu vaincu ses derniers scrupules ?

– Oui, mais pas aussi facilement que ta l'espérais.

– N'importe ! le principal, c'est qu'il n'intervienne contre nous. Qu'il
garde la neutralité, et notre cès ne sera pas douteux.

– Il accepte néanmoins les hommes que tu lui imes es. Ce soir, sous
prétexte d'augmenter son domesie, il recevra sous la livrée Petit-Jacques et
pluurs de ses plus résolus enfants perdus.

– Bien 1 Et les invitations ?

– Les voici.

s'aoli remit à son compagnon un paquet de larges 1 missives,
soigneusement pliées. Lord Charles rega avec avidité les noms des invités.
C'étaient ceux personnages très-authentiquement connus, m hostiles à
l'influence anglaise. Ils ne pouvaient d pas s'étonner de ne point être
conviés à la fête l'ambassadeur. Le bâtard de Biron devint radie

– Que veux-tu faire de ces paperasses ? lui manda sournoisement
Spiridione.

– Sois tranquille, répondit Angel avec une sa faction croissante qui l'empêchait d'approfondir curiosité de son ami. Aucune d'elles ne sera perd Je les réserve à de vrais gentilshommes, ma quoique ruinés ou proscrits, et forcés pour vivre déchoir à couper parfois, secrètement et nocturi ment, quelques bourses sous les ordres de Pet Jacques. Ils porteront fièrement leur costume et se trahiront pas, je te le promets ! Munis de ces pass élégamment déguisés, ils pénétreront dans le b ils sauront se reconnaître, grâce au nœud de rub couleur flamme qu'ils auront sur l'épaule gauche.

– Et. tu les trouveras tous assez à temps ?

– Certes ! puisqu'ils sont convoqués et stylés p leur chef suprême, le roi des larrons.

– Où cela ?

– Dans les carrières. Nous irons les prendre retournant ensemble à Paris.

Spiridione se mordit les lèvres. Il ne comptait p apparament sur ce renfort, qui détruirait peut-èt une de ses contre-mines.

– En sorte, reprit-il, qu'ils auront sans doute rôle le plus actif dans l'affaire ?

– Ils m'obéiront aveuglément sur un signe, quai il leur faudra cerner la personne que je leur indiquera

– Cette personne, comment la reconnaîtras-tu imême ?

– Elle se désignera toute seule, puisqu'elle sera a lettre d'invitation ; mais j'ai d'autres moyens constater son identité. D'abord, la Guzla devra s doute, par précaution salutaire en apparence, er l'incognito de son cavalier pour lord William ; mite celui-ci, quelles que soit ses répugnances, is afin d'être fidèle à sa parole, me signalera le sal jaloux.

cette conversation était échangée entre les deux ils, tout en marchant, sans qu'ils se fussent une le fois retournés pour s'inquiéter des bandouliers ode Carrefour. Quand ils revinrent sur leurs pas, iridione constata que les détourneurs n'étaient as au rendez-vous.

– Est-ce encore dans le programme ? demanda-

– Toujours ! Ils se sont éparpillés pour rentrer à cris avant la fermeture des portes. Hâtons nous ssi, si nous voulons arriver sans encombre, après ioir terminé tous nos préparatifs.

Les deux hommes s'engagèrent au travers du bois ? des chemins à peine frayés. Parvenus à la lisière, carrosse fermé et non armorié qui avait apporté poli les reçut et les remporta à fond de train. Une heure après, grâce à la vitesse des chevaux, voiture s'arrêta dans la plaine de Montsouris, ste à l'entrée des carrières où nous avons déjà eu scasion de pénétrer. Angel et Spiridione s'y engarent. Les ribauds élégants de Petit-Jacques étaient leur poste, n'attendant plus pour partir que le ef qui leur était signalé. Celui-ci et son affidé n'avaient plus eux-mêmes qu'à revêtir leurs dégi ments, ce qu'ils firent avec une promptitude surp nante.

Par un étrange effet du hasard, ils n'avaient r prévu, ni rien ordonné pour le choix des costumes bâtard de Biron s'était recouvert d'une toge à la B tus ; l'autre sous un froc de fantaisie, n'en semblait moins la vivante image de Jacques Clément. Ils ne permirent aucune remarque sur ces bizarres assim tions de déguisements avec leurs régicides desseï Peut-être ne s'en aperçurent-ils pas. Au moment le visage encore découvert. ils s'apprêtaient à me leurs masques, une apparition se dressa devant e à la lueur des torches. C'était l'idiot des carriè : rampant silencieusement dans l'ombre des exca tions comme un gigantesque crapaud. Le vieille selon son habitude invétérée, était sous le coup l'ivresse.

– Je vous reconnais, dit-il en saisissant par le vêtements les deux complices : je vous reconn misérables ! fourbes ! imposteurs ! Vous deviez livrer Laffémas. Combien vaut votre parole ?

– Au diable cet ignoble rebut de l'enfer ! s'éc avec une sorte d'horreur le bâtard de Biron en poussant l'ivrogne.

Celui-ci trébucha ; mais, dans sa chute, retint 1 des jambes de Spiridione, à laquelle il s'accro malgré ses efforts. Alors, rej etant violemment arrière sa jambe ainsi prise dans un étau, il donna talon contre le front de l'idiot. Presque aussitôt sentit sa marche libre, et vit le vieillard étendu sa mouvement.

– L'ai-je tué ? se demanda-t-il.

hâta le pas pour rejoindre les conjurés qui avaient les devants.

dehors, une série de voitures attendait les tilshommes déchus : Petit-Jacques était un digne nd d'Angel pour tout organiser à souhait. Ces rosses pénétrèrent dans Paris par les différentes es de la rive gauche d'où ils

étaient sortis sous exte de promenade, les panneaux soigneusement « à cause du soleil, » quelques heures auparavant... Les derniers des apocryphes invités qui desdirent devant l'hôtel de l'ambassade anglaise, rue nt-Honoré, aperçurent, accroché derrière leur iicule, le mendiant René Ruggieri, cherchant à étrer avec eux dans la somptueuse demeure.

– Qu'on assomme cette canaille, dirent-ils aux rais.

russitôt on se rua sur le pauvre diable, qui s'enfuit s une grêle de coups.

ua fête de l'ambassadeur d'Angleterre présentait un ip d'œil vraiment féérique, par l'éclat des lumières, diversité des costumes, la foules des conviés. Ce tait plus la soirée toute intime de M^{me} de Laffémas, chacun des invités, renfermé dans un cercle relasement étroit, pouvait, en quelque sorte, nommer n après l'autre ses voisins les plus proches. Ici, le dre s'élargissait d'une façon si grandiose qu'on garait pour ainsi dire dans ce dédale de salons et couloirs.

II

LE PIÉGE ROYAL

Au moment où Angel et Spiridione pénétrer dans la brillante mêlée, l'animation semblait à s comble. Une déception bien grande attendait, pl que à son arrivée, le conspirateur, pour remettre question ses espérances si longtemps carresséef comte de Moret et sa fiancée se trouvaient là soui patronage du vieux Condé, que son fils d'Engh avait subitement quitté pour aller faire ses premiè armes sur le Rhin. Mais Laffémas avait tout à c averti l'amphytrion que, mandé près du cardinal dernier instant, il lui fallait renoncer à prendre p à la joyeuse solennité.

Richelieu, lui-même, avait refusé l'invitation l'ambassadeur pour des motifs à peu près semblabl affaires d'État. Il allait, selon ses prévisions, pa : dans la nuit pour Amiens, afin de rétablir complè ment de ce côté la puissance défensive de la Fran Quant à la favorite, que ses allures très indépenda tes dispensaient d'accompagner sa belle-fille, viendrait probablement à la soirée vénitienne, m seule et dans la nuit. Les initiés aux mystères gala de la cour devinaient un peu pourquoi. Ces nouvel parvinrent aux oreilles d'Angel, apportées par murmure général, c'est-à-dire par lambeaux. E produisit sur son imagination une impression plus pénibles.

L'absence du lieutenant civil lui parut un ind alarmant, le présage d'un piège prémédité, en qu'elle coïncidait avec les allures soupçonneuses certains invités. En dépit de leurs masques, l'ex- capitaine d'aventure, expert à deviner l'homme r sous tous les déguisements, avait parfaite me reconnu le prince de Marsillac, Henri de Guise, Pa

Gondi et quelques autres seigneurs qui chuchotaient d'une façon inquiétante. C'était, on le sait, des mtillshommes dévoués à Louis XIII ; leur réunion r un seul point ne pouvait, à coup sûr être l'œuvre u hasard.

Le bâtard de Biron traduisit cette idée à Spiridione. elui-ci se troubla. Il comprenait, lui, ces défiances, en qu'il n'eût rien tenté de plus que son avis anovme à la favorite ; mais, d'après les probabilités, le avait dû confier son secret à ses intimes parmi s raffinés. Cependant le fourbe italien trouva sur i-même assez d'empire pour cacher son trouble à gel, bien qu'alors les remords de sa trahison luttasnt cruellement avec sa passion pour Guzla. La ncontre de lord Williams vint mettre un répit aux irplexités des deux frères de lait. S'approchant de n fils adoptif, et le tirant dans l'embrasure d'une nêtre :

– M^{me} de Laffémas, lui dit-il vivement, est entrée ans le bal depuis un quart d'heure ; elle porte un estume splendide d'almée persane.

– Est-elle seule ? demanda Angel avec une inflexion ni trahissait son émotion.

– Non pas 1 elle est au contraire escortée de deux asques en arméniens.

– Deux ! que faire ? Lequel est le roi ? Louis est-il eme parmi les deux ? Il se tourna vers Spiridione demeuré seul près de ai, dans la baie profonde de la croisée.

– Paoli, dit Angel avec une énergie concentrée, nous sommes trahis, du moins je le crains. pas assez toutefois pour que je ne puisse encore triompher!... D'abord, Guzla n'a-t-elle pas pris le change sur mon désintéressement dans la lutte ?... J'ai moyen d'être édifié à ce sujet... Tu connais mes projets, je n'ai pas à te les rappeler. Suis bien mes indications, retiens surtout mes paroles et pas d'indécision !

Il se recueillit un instant.

– Écoute, reprit-il tout bas, en regardant fixement son interlocuteur, qu'il forçait ainsi à l'obéissance passive, par une sorte de fascination. Je vais attirer la favorite dans la pièce choisie et disposée pour enlever le Bourbon, dont la suppression doit avoir lieu que hors d'ici, pendant l'émeute de bandouilliers, pour tenir à ma façon mon engagement à lord Montaigu. Quand je serai enfermé avec royale courtisane, tu signaleras notre tête-à-tête façon à être entendu des deux mystérieux chevaliers : de la maudite. Si l'un d'eux est le jaloux monarque cette manœuvre aura pour effet de le pousser à intervenir dans notre secret entretien. Ce sera le signe de sa perte. Tu masseras aussitôt les gens au nœud de flamme épars dans la foule, de façon qu'ils empêchent le reste de l'assemblée de parvenir jusqu'à traquenard.. Si tu fais bien cela, la partie est gagnée

Paoli balbutia quelques paroles d'acquiescement « regarda s'éloigner son dominateur. Charles de Montaigu avait reconquis toutes ses puissantes facultés. Jamais, dans son existence de conspirateur, aucun moment n'avait été plus solennel, plus décisif que celui-ci. Il s'agissait presque de réussir ou de périr aussi cherchait-il avec des yeux allumés par une volonté implacable la femme qui devait, si involontairement et si puissamment, l'aider dans son terrible projet. Guzla recevait déjà l'hommage des muets empressés autour de sa personne, car, pour l'incognito du travestissement était une pure vention. Les compliments les plus précieux pleuient à son adresse, quand une voix assourdie qui la tressaillir jeta dans son oreille ces paroles menaçantes

– Suivez-moi !... Il s'agit du salut de votre fille. La reine galante se retourna vivement. Devant ce se tenait, roi de et hautain dans sa toge romaine, masque rouge qui venait de l'interpeller tout bas.

– Pardon, messieurs, dit-elle aussitôt à son tourage, dans un instant, j'aurai l'honneur de venir à votre conversation ; pour quelques minutes,

peine, il me faut subir l'ennui d'être privée d'un si and charme.

En même temps, elle passa son bras sous celui de nconnu et se laissa guider par lui. L'anxiété de la une femme s'augmentait en proportion directe des écautions dont s'entourait son étrange cavalier, et temps qu'il mettait à trouver un endroit propice ses explications. Cette double perplexité l'empêcha remarquer certains détails qui n'eussent pas mané d'exciter sa défiance. Derrière elle, chaque rte se refermait, soigneusement, sous la pression masques ayant tous un nœud pareil à l'épaule. nuls enfin dans une pièce qu'un large corridor sépafit des salons envahis par la foule, le muet person age qui l'accompagnait, ôta, d'un geste rapide, son np de velours écarlate, et rejeta la toge lui cachant reste de la tête.

– Charles de Montaigu exclama la favorite.

– Moi-même.

– Pourquoi tant de mystère ? et qu'avez-vous m'apprendre touchant le salut de ma fille ? deman la Géorgienne en laissant deviner d'intimes terreur Angel la regarda, un sourire sardonique sur lèvres.

– Ai-je parlé de votre fille ! dit-il.

– Sans doute !

– En ce cas, je me suis mal expliqué, madam je voulais simplement dire : votre belle-fille.

La mère cachée de Cécile respira. Cette rectifie tion la délivrait d'un poids énorme, d'une crain écrasante.

– Eh bien, poursuivit-elle, en prenant un a dégagé, fille ou belle-fille, c'est tout un pour mo j'aime assez M^{lle} de Laffémas pour la croire volontie mon enfant. Quel danger la menace ?

– Aucun.

– Aucun ? Je ne comprends plus alors pourqu vous m'avez attirée si loin des invités, et ce que no faisons ici.

– Vous ne le comprenez pas ?

– Non !

– Ingrate ! qui refuse de se rendre à mon amou et qui ne veut pas reconnaître un subterfuge de II part, pour me ménager un tête-à-tête, loin du brui loin du monde. Un tête-à-tête d'autant plus dou qu'il est sans

contrainte, puisque votre maître souverain ne vous a pas suivie, selon les prévisions de notre dernière entrevue.

La favorite regarda fixement son interlocuteur pour s'assurer s'il parlait sérieusement. Elle ne perçut que cet éternel sourire qui, loin de la rassurer, augmenta encore son instinctive inquiétude. Il y avait en effet, dans les lèvres plissées du renégat, comme l'expression du chat jouant avec la souris. avant de la tuer. En ce moment, la femme du lieutenant civil se rappela l'avis ambigu de Paoli, et de soudains soupçons s'élevèrent dans son âme. Jusque-là, elle avait refusé de croire à l'écrit anonyme : aveuglée par sa passion amoureuse, elle craignait de perdre Charles de Montaigu, en dénonçant à Richelieu un complot qui, selon elle, devait être la même trame dont son soupirant lui avait annoncé la dissolution. Toutefois, elle avait paré de son mieux aux éventualités et aux possibilités, avec l'aide unique de son mari, qui voyait là-dedans peut-être une occasion d'arriver à supplanter le puissant premier ministre !

– N'est-il pas vrai, ô mon adorable enchantresse, poursuivit le fallacieux Angel, que votre tigre royal nous a laissé la soirée toute entière. pour repâtrer nos âmes de l'amour qui les enivre ?

– Et il essaya de presser dans ses mains la taille voluptueuse de sa compagne. Celle-ci lui échappa avec une visible épouvante.

– Laissez-moi, par grâce, balbutia-t-elle en défaillant presque sous la prunelle ardente du bâtard de Biron. Souffrez que je me retire., .

– Laisser fuir comme un éclair une joie du paradis ? Jamais ?

– Me retenir davantage serait indigne d'un galant homme. Ce serait me perdre.. et mettre votre propre vie en péril !

La favorite faiblissait de plus en plus.

– Ma vie en danger ! exclama Angel, se plaisant à torturer sa victime dont il avait ressaisi fortement la main. Que dites-vous là ? Que redoutez-vous puisque ni l'un ni l'autre de vos maîtres n'assiste à cette fête.

– Je vous répète, supplia la Géorgienne envahie, de plus en plus par une terreur folle, je vous jure qu'il faut que je rentre dans le bal, et cela tout de suite, sans une seconde de délai !

– A la condition que j'y consente ?...

– Vous y consentirez, à ma prière, devant mes craintes poignantes !

– Encore une fois, quelles craintes peuvent vous glacer ce soir ?... Je les dissiperai à l'ardeur de ma tendresse !... ;

Il l'enlaça dans ses bras et approcha ses lèvres de sa bouche.

En cet instant, M^{me} de Laffémas crut entendre un léger bruit à l'une des portes de la salle. Un effroi immense suspendit les battements précipités de son cœur. Ce fut d'une voix râlante qu'elle articula à peine ces mots :

– Sa Majesté m'a suivie. Vous me perdez en me retenant prisonnière.

Et malgré sa forte trempe, brisée par tant d'émotions diverses, elle s'affaissa presque évanouie.

III

JUDAS PAR AMOUR

Le demi évanouissement de Guzla, car elle n'avait pas perdu complètement connaissance, ne dura que quelques minutes. Ce qui le provoqua, ce fut surtout l'imperceptible mouvement d'un rideau placé devant i, portière qui avait craqué une seconde auparavant. a favorite, en voyant s'agiter l'étoffe, qui dénonçait insi quelque observateur indiscret, avait pu croire ue, sous l'épaisse tapisserie, se cachait son royal mant lui-même. Cette pensée seule aurait suffi pour rovoquer sa légère syncope, et il fallait y ajouter es doutes navrants sur la sincérité d'Angel. Lorsu'elle reprit ses sens, ce dernier n'était plus à ses ieds ; il avait disparu. A sa place, se tenait, immoile et pâle, le sombre Spiridione. Le front du Toscan uisselait

d'une sueur froide qu'il étanchait en vain, a féroce jalousie la ramenant aussitôt essuyée. uzla le regarda avec des yeux hagards, ne comprenant rien à sa substitution à la place de Charles e Montaigu.

– N'ayez aucune crainte, dit l'Italien en allant au devant de la pensée de M^{me} de Laffémas, l'homme qui 3 cachait derrière la draperie, non pour vous espionner, mais pour vous protéger, c'était moi. Rassurez-vous donc, madame, je vous le répète, car un dé feneur dévoué se tient maintenant à vos côtés.

– Vous, monsieur ? répondit la Géorgienne, que cette déclaration ne tranquillisait guère. N'êtes-vous pas l'ami de M. de Montaigu ?

A cette question, le traître tressaillit et courba la tête.

– Son ami ? non, dit-il, depuis que je suis le vôtre.

– Le mien ?

– Oui. avant tout !... et, à cause de cela même, le dois vous l'avouer : Charles de Montaigu, auquel vous livreriez sans doute en toute confiance votre vie et votre honneur, Charles de Montaigu, dis-je, vous trompe odieusement, il ne vous aime pas ! Comédi que sa passion pour vous ! 1,

– J'en ai eu le pressentiment ce soir ! s'écria-t-elle.

– C'est au profit de ses projets régicides qu'il vous circonvient, et moi, moi qui vous adore, poursuit l'ardent Toscan, tout en baissant la voix ; moi qu : vous ai fait secrètement tenir deux dénonciations anonymes, j'achève de désertir sa cause, qui n'a pour elle à mes yeux ni le bon droit, ni la justice. puisqu'elle n'est pas la vôtre !

Il marcha vers la tapisserie qu'il écarta vio. lement. Une issue dérobée apparut à la jeune femme.

– Vous le voyez, continua-t-il en désignant du doigt la secrète sortie, je déjoue la machination en ce qui vous concerne... Fuyez !

– Fuir ? et pourquoi ? {

– Parce que, en ce moment, madame, Charles de Montaigu, secondé par de redoutables bandits, pousse vers un piège mortel votre souverain qui, dans cette pièce même, se trouvera tout à l'heure cerné, pris, enlevé, massacré peut-être... Fuyez donc, car je ne veux pas, moi, que vous succombiez sous les coups de quelque brigand, vous rendant passible des répressions de votre mari, le lieutenant civil.

La Géorgienne trompa l'attente du Judas. Impassible et sereine à l'annonce certaine du péril dont le doute la minait jusque-là, elle releva la tête avec un superbe courage. La trahison constatée d'Angel, en blessant son orgueil, rendait tout son ressort à cette organisation léonine.

– Fuir, alors que le roi est en danger ? dit-elle idement et dédaigneusement, vous m'avez mal gée, monsieur. Non-seulement je saurai ne pas bandonner, mais encore je veux mourir avec lui, votre puissance ne va pas jusqu'à nous sauver s deux.

Une perturbation subite s'opéra dans la volonté déloyal Paoli, à ce cri que dictait la droiture fonère de la favorite, exaltée par son désespoir d'avoir été indignement trompée et jouée. Lui, il jugea fausement de sa vaillance :

– Il y a donc un homme qu'elle préfère à Charles Montaigu ! pensa-t-il.

Cette idée suffit pour le faire rentrer en lui-même pour modifier et atténuer sa jalousie haineuse contre son frère de lait. Du moment où celui-ci était pas un rival préféré, Spiridione voulait bien souvenir qu'il avait été son sauveur autrefois. es lors, sa trahison lui apparaissait dans toute sa deur.

– Que faire ? se demanda-il, en promenant son citation au travers de la pièce.

Machinalement, il arriva près de la fenêtre, regarda dans la rue et vit, au milieu d'un ramassis de endiants faux ou véritables, gueux de la cour des iracles, et larrons déguisés, l'idiot des carrières. né Ruggieri, aussitôt débarrassé du pourchas des quais, étant revenu devant l'hôtel, dont l'illumina-on attirait les badauds, les pauvres et les voleurs. lon le sens obtus de l'ivrogne, là-dedans devait se cacher cet Isaac abhorré qu'il cherchait, puisque s'y ouvaient ceux qui lui avaient promis de le livrer à , rage. Et il montait toujours sa faction obstinée et stupide ! Sa vue fut une inspiration soudaine pour Paoli.

– Jurez-moi, dit-il en revenant vers Mme de Laffé mas, jurez-moi qu'on ne poursuivra ni Charles de Montaigu, ni les siens cette nuit. et je vous garantis, en revanche, le salut de Louis XIII.

Alors, un nouveau personnage se dégagea brusquement de derrière une draperie, verrouillant en toute hâte le panneau qui venait de lui donner accès. Sa taille et son port étaient déguisés par une large robe d'Arménien ; son visage s'abritait sous un turban et un masque soigneusement fermé. |

– Au nom du roi, je jure qu'on oubliera ces filou jusqu'à demain, proféra solennellement la saisissant apparition.

Spiridione regarda curieusement celui qui répondait à sa question, peut-être sans autorité, et ses yeux : se portèrent de l'intrus à la Géorgienne.

– Vous pouvez croire à sa parole, prononça-t-elle à voix basse. C'est. *lui* !

Paoli s'inclina profondément, puis il s'élança dans l'issue secrète où le bruit de ses pas s'éteignit bientôt. Alors le royal prisonnier démasqua cette face pâle soucieuse, ascétique, aux moustaches noires à la mince barbiche, que le pinceau de Philippe de Champaigne a conservée pour l'histoire, et regarda silencieusement sa passagère maîtresse d'un œil où l'ennui le disputait presque au réel.

– Sire ! murmura la jeune femme en se laissant tomber à genoux, pardonnez-moi.

– Relevez-vous, madame, articula lentement Louis XIII en adoucissant la rigidité de son organe où vous êtes coupable, c'est d'étourderie peut-être ; mais que moi, je le suis bien plus, d'avoir oublié que le roi de France doit rester au-dessus des faibles humaines, et n'avoir point de folle jalousie... je m'ennuyais tant !... Enfin rassurez-vous... n'est pas perdu. Et si je ne craignais le scandale je prouverais à ces misérables que je sais manier l'épée de mon père Henri IV assez pour m'ouvrir un passage à travers leurs rêts ténébreux !

A-t-on donc osé quelque attentat sur Votre Altesse personne ? interrogea anxieusement la femme euténant civil.

On a tout au plus commencé. Il m'a semblé, moins, que j'étais enveloppé de gens suspects, la fête. Des poignards brillaient sous les déguisements.

Ciel ! il fallait crier à l'aide.

Votre mari, madame, qui veillait auprès de ma tante, sous un costume exactement semblable au mien, m'a fait observer judicieusement qu'appeler à l'aide scousse les seigneurs royalistes, éparpillés çà et là, à donner le signal du crime ; et nous avons feint d'être, sans y rien voir de mal, à la pression qui poussait vers ce salon écarté. A l'entrée, un quel que mouvement en arrière de M. le lieutenant m'a permis de m'enfermer ici avant que les gens aient pu m'y suivre.

Oh !... vous allez être délivré !

Délivré 1 répéta le prince, qui sait ! Ecoutez. ? sourdes pesées se faisaient entendre. videmment on essayait de forcer la porte sans er l'attention. La favorite regarda le roi d'un air eversé.

– Que font vos fidèles ? Où sont leurs yeux, ' sont leurs oreilles ?

– Mes fidèles, madame, sont séparés de nous une galerie tout entière. Oh ! le complot est vrain bien ourdi. Tandis que les conjurés travaillent bruit du bal déguise leurs efforts. Je n'ai pas mé la leçon biblique de David et Bethsabée. Dieu punira justement Louis le Juste 1

– Et cet homme, qui ne revient pas, saccada Guzla, sous le coup d'une anxiété mortelle, en rendant du côté par où Spiridione avait disparu. Le bruit devenait de plus en plus distinct. On tendait parfaitement le grincement d'une pince cherchait à faire sauter le pène de la serrure.

– Sire ! il faut à tout prix quitter cet hôtel infer exclama Mme de Laffémas, parvenant à retrou quelque énergie. 1

Louis XIII répondit par un sourire empreint d' profonde mélancolie.

– La fenêtre est grillée, dit-il, en montrant à maîtresse un tissu de mailles serrées qui formai comme un épais filet.

– Par cette porte !

Elle désignait l'issue dérobée qui menait dans rue.

Le roi s'en approcha :

– Verrouillée au dehors ! déclara-t-il.

– Décidément. nous somme perdus !

Tout à coup l'huis s'ouvrit, et Spiridione rep a sur le seuil en murmurant :

– Prince ! vous êtes sauvé !

Et il faisait signe au Bourbon d'entrer dans passage obscur. Après avoir disparu, cinq minu paravant, par cette issue, l'Italien s'était trouvé ce à face au bas de l'escalier, avec Petit Jacques, i n'avait voulu confier à aucun second la garde cette essentielle communication des conjurés, du dans au dehors de l'hôtel.

– Tu vois cet homme ! lui avait-il dit, en lui dégnant René Ruggieri, dans la foule qui interptait la rue. Il faut, pour quelques instants, ntroduire céans !.... Répète-lui ces mots, et il te ivra.

Puis il avait parlé à l'oreille du roi des larns.

– Bien, avait répondu l’habile voleur, qui s’était bitué depuis longtemps à considérer Paoli comme *l’ter ego* d’Angel.

Et, courant au mendiant :

– Viens vite ! ordonnait-il à celui-ci, je vais te vrer ton ennemi.

– Laffémas ?

– Lui-même.

L’idiot s’était élancé, avec un rire frénétique, sur s pas de son introducteur, qui l’avait laissé à ntrée du dégagement dérobé, en présence de Spiiione.

– Pour avoir Isaac à ta merci, lui avait déclaré ce r nier, du ton d’un dompteur de bêtes fauves, il ut m’obéir en tout : attendre tranquillement et silence, exécuter à la lettre ce que je t’ordonne-i !...

– Dispose de moi, répondait le vieillard, dont la unelle étincelait d’une haine presque intelligente. Quelques secondes après, Paoli répétait au monarde captif :

– Majesté, vous êtes sauvée si vous daignez m’ac accompagner..

N’était-ce pas là un nouveau piège ? Entre deu dangers différents, Louis XIII choisit le moindre e apparence, il se laissa guider par le Toscan san songer, dans son égoïsme royal, qu’il abandonna. sa favorite à la rancune de ses ennemis désappointé ! Au bout de deux minutes, l’Italien rentra pou la seconde fois dans le salon. où un masque en Arrm nien pénétra sur ses traces. Petit-Jacques avait-donc eu vent de l’évasion du souverain, et l’avait-empêchée ?... Au moment même, la porte principppale sourdement assiégée, céda enfin sous le flot de conj urés. Une masse d’hommes pénétra comme un avalanche dans la pièce retirée où les attendaiei forcément, selon eux, leurs victimes. Le bâtard d Biron marchait en tête, brandissant un poignarc D’un bond il se précipita sur celui qui devait êtr l’héritier légitime d’Henri IV.

IV

DEUX VIEUX AMIS

Derrière Angel était entrée toute la horde de conspirateurs, contenant à grand'peine ce secon Arménien, dont avait parlé Louis XIII. Dans sa résistance, il vint rouler jusqu'auprès de l'apostat qu'refoulé par le choc, fut obligé de lâcher momentanément sa proie humaine. Quand il s'élança de rech e sur elle, un des conjurés enlevait à celle-ci le mas que sous lequel se cachait sans doute le visage d roi de France.

– Trahison ! rugit Charles de Montaigne en remnaissant, au lieu du souverain, l'idiot des carères !

Mais sa rage inassouvie, sa déception farouche Lrent presque aussitôt distraites par une scène range qui se produisit soudainement. A deuxpas de ni, l'Arménien signalé précédemment avait perdu son loup de velours dans sa chute. Quelques-uns de ses assaillants reconnurent alors le lieutenant civil.

– Laffémas ! exclama l'un d'eux.

A ce nom, René Ruggiéri se releva terrible, regarda son ennemi encore terrassé, et, accourant sur lui, le saisit à la gorge pour l'étouffer ! Puisant dans son insatiable besoin de vengeance une force extraordinaire pour sa débilité habituelle, il eut accompli son œuvre meurtrière, en moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire, car personne ne s'opposait à son dessein sinistre, au contraire !... Heureusement pour saac, la joie du triomphe suffoqua tellement son ennemi, qu'il desserra bientôt les doigts et tomba sur le plancher, comme frappé d'apoplexie. Pendant cette lutte si courte, Charles de Montaigne avait donné l'ordre à ses hommes d'enlever prestement leur ruban distinctif, et de bien assurer leurs loupes. Cette mesure était aussi sage que nécessaire. Quoi qu'une galerie séparât l'endroit du guet-apens des allons du bal, quelques-uns des véritables invités l'avaient point été sans entendre d'abord le bruit de la porte forcée, puis celui d'un envahissement violent. Ils voulurent savoir ce qui se passait, et l'aperçurent alors que la

communication avec le grand corridor était verrouillée en dehors. Ils se épêtèrent ces inquiétantes observations ; et bientôt, leur masse grossie, opérant de son côté le bris qu les conjurés avaient exécuté du leur, ils se mêlère impétueusement à la bande suspecte.

Il fallait donc de la part d'Angel opérer une vér table confusion, qui ne permit plus de distinguer quel parti on pouvait appartenir, avant le momen des explications.

Dès le début de l'invasion régicide, Guzla, bien qu rassurée sur le sort du souverain, s'était mise d travers de l'issue par laquelle il s'était échapp Paoli, de son côté, entraîné par son invincible amou s'était placé devant la favorite, prêt à la protége contre les sicaires de son frère de lait. L'une cach par l'autre ils assistèrent, pour ainsi dire oubliés d tous, aux diverses péripéties que nous avons précé demment décrites, et Guzla était demeurée comm frappée de la foudre, en reconnaissant dans vieillard ravagé, atteint d'un subit anéantissemen quand il cherchait à étrangler le lieutenant civil, l complice si longtemps disparu de la substitution d sa fille !

M. de Laffémas resta lui-même atterré, de va a cette apparition du criminel associé qu'il croyai mort par l'effet de son poison. Cependant, vaguemem mis en garde par la favorite, Condé, Moret, de Guise Gondi et les autres raffinés de son intimité demain daient impérieusement qu'on leur expliquât les cri proférés un instant auparavant, et surtout qu'on jus tifiât leur espèce d'emprisonnement dans les autre salons. Aucun des conspirateurs ne songeait à trou ver un prétexte plausible, un alibi spécieux, et ce silence augmentait les noirs soupçons des loyaux gentilshommes, quand Petit-Jacques se fit tout à oup le sauveur de son chef et des siens. Accouru lui-même au tumulte, il eut une subtile inspiration.

– La chose est simple, messeigneurs, dit-il en s'adressant aux féaux de Guzla. Un fou a pénétré subrepticement dans l'hôtel ; le voilà gisant lui qui, tout à l'heure, poussait les clameurs barbares entenlues par vous. Pour qu'il ne portât point l'épouvante armi les dames, avant d'essayer de m'en rendre naître, j'ai, de mon autorité privée, avec l'aide le quelques invités, séquestré momentanément le reste de la réunion. Vous voyez qu'il n'y a dans tout ceci rien que de très-simple et de très-naturel.

Un murmure approbateur sembla donner raison au roi des larrons, qui paraissait appartenir à la haute domesticité de lord Montaigu, car il portait la livrée des majordomes de l'ambassade. Pourtant le prince de Condé ne se satisfut pas aussi promptement d'une telle explication, surtout en rapprochant les doutes personnels du trouble que manifestait, à l'écart, le vieux Williams, le maître du logis. Bien loin que lui encore, le lieutenant civil ne pouvait admettre l'audacieuse bourde de Petit-Jacques. Il comprenait que Louis XIII était sauvé, mais un horrible complot avait été ourdi, dont les exécuteurs se trouvaient encore autour d'Isaac. Aussi, quoique

peine remis des rudes secousses de Ruggiéri, il allait user de son pouvoir discrétionnaire de premier magistrat, pour exiger que tous les masques tombassent, lorsque Paoli se pencha à l'oreille de la favorite.

– Madame, lui rappela-t-il, faites respecter le serment du roi !

L'occasion semblait belle pour s'emparer de l'infatigable instigateur de lèse-majesté et l'indigne suborneur qui l'avait si cruellement joué !... Mais la Géorgienne sembla-t-elle hésiter un instant ; mais sa droiture innée, le respect, surtout pour quelque chose d'aussi sacré alors qu'une parole royale, trahissent dans le vif ses indécisions.

– Messieurs, dit-elle en se démasquant, vous pouvez ajouter foi au récit de cet homme, (elle désignait Petit-Jacques.) Le hasard m'a fait assister l'entrée de l'insensé céans.

Devant l'affirmation d'une personne ayant de si fortes attaches au souverain, le prince de Condé se garda de protester. Sans être convaincu, la galanterie traditionnelle de sa race lui faisait une obligation de se taire ; mais M. de Laffemas avait des motifs autrement puissants, lui, d'élucider quand même une affaire d'une pareille importance dont il tenait sa vie.

– Cependant, madame, fit-il, de façon à n'être entendu que de sa femme qui s'était rapprochée de lui, vous savez qu'il y a haute trahison, parricide rébellion, puis que cela : tentative de régicide !... D'où vient votre pernicieuse réserve ?... Pourquoi semblez-vous ménager les coupables ?

– C'est la volonté expresse du roi ! répondit une jeune femme. Jusqu'au matin, point de poursuites

– Puis se tournant vers Spiridione :

– Votre bras, monsieur, lui dit-elle, pour me re conduire dans la fête.

Guzla, apuyée sur son adorateur le plus aveugle traversa la foule, le sourire, aux lèvres. Derrière elle s'écoulèrent lentement les groupes confondus des cons pirateurs et de gentilshommes. René Ruggiéri avait été en levé, encore privé de sentiment, par quelques valets qui le lancèrent au milieu de la rue. Bientôt, il ne resta plus, dans la pièce préparée, que l'implacable Angel et le larron Petit-Jacques. Pressé de questions le dernier indiqua au premier les manœuvres du Toscan, pendant la courte captivité de Louis XIII. Le bâtard de Biron devina ce qui s'était passé.

– Ainsi, s'écria-t-il avec une déchirante amertume, le traître, c'est lui, Paoli, mon frère de lait !

– C'est lui du moins, qui a fait entrer secrètement le mendiant ; c'est lui aussi qui, quelques minutes après, a favorisé la fuite, sous des haillons abjects, d'un inconnu qui devait être le roi lui-même, et que j'ai pris pour l'idiot.

– Alors, malheur au Judas si je le retrouve ! Juana ma mère adoptive, lui-même a biffé mon engagement solennel de le protéger. Que je le rencontre !... et bientôt je te tiendrai ma seconde promesse : il verra ta médaille funeste, présage infailible de sa mort !

Et, la tête en feu, le fils de Paula Dori se mit à la recherche de Spiridione ; mais l'Italien maudit avait changé de costume ou s'était éloigné de la fête, car son ancien ami ne le reconnut plus dans la masse des masques.

V

DUEL A QUATRE

Tant d'émotions diverses devaient amener une certaine confusion dans les idées d'Angel. Trop forte ment trempé pour se laisser abattre, il puisait ordinairement, au contraire, de nouvelles forces dans ses échecs mêmes ; mais il n'avait plus en ce moment le calme de la réflexion, sans lequel il ne pouvait vaincre.

Sa cervelle bouillonnante le poussait à toutes les extrémités, bien qu'il ne trouvât aucun moyen d'assouvir sa soif d'une infernale revanche. Les pensées se croisaient, se heurtaient, se brisaient sous son crâne, sans qu'il en sortit autre chose que la conscience de son impuissance, et confus de ses efforts stériles, il s'assit tristement derrière la vivante tapisserie du bal, les yeux à demi fermés, cherchant dans une sorte de somnolence, pour sa raison chancelante, l'oubli momentané de sa défaite. Quelques minutes de cet état torpide suffirent pour calmer sa tête en feu. Redevenu maître de ses puissantes facultés l'indomptable lutteur remonta, pour ainsi dire le cours des événements.

Il devina, par cette espèce d'intuition qui constituait l'un de ses plus heureux dons intellectuels, que Spiridione n'était, dans la ruine de ses desseins, qu'un instrument dévoyé, comme une espèce de machine subitement retournée contre eux par un moteur ignoré, mais puissant : peut-être l'amour, et, de déduction en déduction, la silhouette abhorrée de la Guzla se dessina dans le clair obscur de son esprit. C'était à la Géorgienne qu'il fallait attribuer la trahison du Toscan, et par suite l'avortement de son plan, jusque là si bien conduit. Aussi, le passé et le présent de sa haine se combinèrent pour l'exaspérer de nouveau. Il se releva plus exalté que jamais, pressurant son cerveau pour en faire sortir une idée exterminatrice.

– Il faut, pensait-il, que j’inflige à cette créature exécrée une si cruelle souffrance que, désormais, la vie soit pour elle un fardeau. Il faut encore que le châtiment soit prompt, terrible foudroyant 1 qu’il ait lieu cette nuit même. Mais comment ?

Une lueur étrange traversa tout à coup sa pensée.

– Oui, murmura-t-il, c’est cela, torturons-là par sa fille, puisqu’elle l’adore. A bas les scrupules ! trêve aux révoltes de mon cœur, si singulièrement timoré par la bâtarde d’Isaac ! puisqu’on n’arrive sûrement à l’assouvissement de la vengeance que par la honte et le crime, il faut s’y plonger résolument à travers une fournaise pour conquérir un trésor.

Sous le stimulant infernal d’une telle résolution, le renégat parcourut les salons à ’pas précipités, ne cherchant plus qu’une victime : Cécile de Laffémas.

f Il la trouva démasquée, se reposant auprès du vieux prince de Condé, pendant que son fiancé, par convenance, allait inviter sa belle-mère pour la prochaine danse. Il s’approcha sans affectation. Avec le plan de sa mauvaise action, la lucidité nécessaire pour la faire réussir lui était venue.

| – Cécile ! murmura-t-il en s’appuyant au dossier de son fauteuil.

La jeune fille tourna la tête et resta comme fascinée, devinant sous le masque celui qui la dominait si complètement.

– Cécile, je veux vous parler, continua-t-il, ne craignez rien 1. Vous parler sans quitter ce salon, au milieu du monde qui nous regarde, et pourtant sans qu’il m’entende. Il me faut un prétexte, une pavana, par exemple ; voulez-vous bien me l’accorder ?

Sans prononcer une parole, la fiancée de messire Jean-Baptiste se leva, s’inclina devant son illustre chaperon, qui la regardait assez étonné, et tendit sa main tremblante à Angel. Celui-ci entraîna sa proie au milieu de la fête où, perdus tous deux, pour ainsi dire, dans le bruit et le mouvement, il put commencer la réalisation de son projet corrupteur.

– Cécile, dit-il tout à coup, n’essayez pas de vous cacher à vous-même vos propres sentiments, essayez encore moins de lutter avec eux, car, j’en ai la preuve, vous m’aimez, mon doux ange.

Mlle de Laffémas, comme toujours, sentit s’émouvoir en elle une tendresse immense, mais pure, aux carressantes paroles de cette espèce de

démon qui la circonvenait. Elle eut cependant le sentiment des devoirs que lui imposait son imminent mariage. Elle fit de la tête un geste de dénégation.

– Vous m’aimez, vous dis-je, reprit Angel avec son intonation la plus mélodieusement perfide. Vous m’aimez ?... car vous avez tous les jours accepté le bouquet symbolique, répétant sans cesse : « Je vous aime, » que vous offrait de ma part celle que je vous ai désignée.

Cécile courba la tête et ne répondit pas. Le charmeur continua :

– Savez-vous ce que cela signifie, selon moi, que cette acceptation persévérante et bénie de mes fleurs contre la prudence même ? Cela signifie que dans votre âme candide et pure se creuse un abîme que ne saura, que ne pourra jamais combler l’amour, décuplât-il, de votre fiancé. Si vous ne le détestez pas encore, vous n’avez du moins pour lui que l’estime. Or, quand le mariage est une immolation du cœur, ma bien-aimée, de l’estime à la haine, il n’y a qu’un pas et ce pas est ranchi au lendemain même de l’union imposée. Eh bien, tandis qu’il en est temps, évitez-vous de cuisants chagrins, des remords inutiles dans l’avenir. Rompez résolument un engagement encore transitoire ; échappez-y en vous confiant toute entière à moi.

Angel n’eut pas le temps d’achever. Il allait proposer un enlèvement à cette innocence, que la voix secrète du sang lui soumettait bien plus que toutes ses insidieuses et menteuses séductions, quand une main lui toucha l’épaule.

Le bâtard de Biron tourna la tête. Antoine de Bourbon se tenait là, froid et sévère. Comme plusieurs des gentilshommes qui n’avaient aucun intérêt à conserver l’incognito pendant tout le bal, il s’était démasqué.

– M. de Montaigu, dit-il simplement je suis à vos ordres.

Il y avait dans l’attitude du fiancé trahi, comme dans son geste et dans la façon d’accentuer sa phrase, une sorte de commandement qui n’échappa pas à son rival. Rien qu’au regard altier de Moret, Angel comprit qu’il était sur les traces de sa félonie.

C’est qu’en effet la Guzla venait, un instant auparavant, de dessiller les yeux du trop noble et trop confiant jeune homme. Poussée par l’amour maternel, en voyant sa fille écouter l’être satanique qui l’avait perfidement

abusée elle-même ; exaspérée aussi par son orgueil blessé et son amour dédaigné, elle avait guidé le futur mari de Cécile, elle l'avait presque forcé à se glisser sous le lourd rideau d'une fenêtre, près de laquelle s'était arrêté le couple du tentateur et de sa douce victime. Là, messire Jean en avait surpris assez pour comprendre, non pas les défaillances de sa fiancée dans ses premiers sentiments pour lui, mais la corruption dont son nouvel ami cherchait à entourer la naïve enfant. Le bâtard de Biron s'expliqua cela en un clin d'œil ; c'était donc une affaire d'honneur à vider, sans esclandre, avec les égards que réclamait la position réciproque des adversaires.

– Monsieur, répondit-il tout 'bas à Antoine de Bourbon, je vous demande avant d'être pareillement à votre disposition quelques instants encore : le temps que durera la pavane que Mlle de Laffémas daigne m'accorder.

La danse allait commencer, les instruments donnaient déjà le signal préliminaire. La jeune fille, les yeux baissés, absorbée dans ce qu'avait d'incompréhensible pour elle la phrase finale du beau Charles à son adresse, ne remarqua pas l'intervention, d'une seconde à peine, opérée par M. de Moret.

La pavane s'acheva sans incident nouveau qui pût éclairer Cécile à ce sujet ; mais elle trouva singulier pourtant que son danseur ne reprît pas l'entretien où il l'avait laissé avant de la ramener aux côtés du prince de Condé ; c'est qu'il n'était plus possible au don Juan de poursuivre une tentative dont l'issue, au reste, semblait assurée d'avance. Messire Jean le suivait ardemment de l'œil tout en lui rappelant sa promesse d'un signe impérieux.

Les deux rivaux se rapprochèrent, quand Angel se fut séparé de Mlle de Laffémas, et, tant ils comprenaient tous les deux la nécessité d'éloigner les soupis de l'assemblée, se prirent le bras avec une parente cordialité, puis, gagnant sans affectation sortie des salons, ils descendirent ensemble dans vastes jardins de l'hôtel. A peine enfoncés sous l'allee la plus obscure, ils cessèrent une contrainte qui pesait aussi bien à l'un qu'à l'autre.

– Monsieur, dit Antoine de Bourbon avec un écart mépris, je veux oublier un instant qu'un sang val coule dans mes veines, pour pouvoir descendre hâter un infâme tel que vous.

Le bâtard de Biron regarda son antagoniste avec ses yeux empreints d'un sauvage défi ; il n'était pas loin de cette injure pour qu'il fût prêt au combat. avait trop dissimulé, en feinte amitié pour Moret, une implacable haine qu'il vouait dans l'âme à quiconque était de la lignée du roi maudit, ayant fait décapiter son père.

– Monsieur, dit-il ironiquement au bâtard Henri IV, il y a grand cœur de votre part à oublier sang si précieux dont vous parlez. Mais avouez, dès tout, que la chose est pour vous d'autant plus cile que monsieur votre père vous en a donné longtemps l'exemple.

A cette outrageante allusion aux difficultés apprises jadis à la reconnaissance de sa filiation par Béarnais lui-même, le fils de Jacqueline de Beuil émit de colère. Il tira de son fourreau, avec la rapidité de l'éclair, l'épée qu'à cette époque un vrai gentilhomme ne quittait jamais en public, même dans un bal, même sous un travestissement. Charles Montaigne, au contraire, dégaina avec une affection de railleuse insouciance, qui ne fit qu'augmenter encore la fureur de son adversaire, devant lequel il rompit jusque dans un rond-point, où paraissait, affaiblie, l'illumination de la fête. Les lames se croisèrent alors et le combat commença ; au même instant des voix se firent entendre à quelques pas. Puis deux formes humaines se dégagèrent presque aussitôt d'un épais massif de feuillage. C'était Henri de Guise et Paul de Gondy, à la recherche des combattants. Ils avaient vu leurs amis s'échapper des salons, et cette sortie furtive, dans un temps où l'on se battait sur tous et même sans prétextes, leur faisant deviner une altercation, ils prétendirent maintenant en savoir la cause.

– Un instant, Messieurs, dit l'un d'eux, on ne s'égorge pas ex-abrupto et incognito sans un mot très puissant. Qu'avez-vous donc à vous reprocher de si grave, que vous ne puissiez vider votre différend demain dans les formes et avec les témoins accoutumés.

Moret, retrouvant soudain son sang froid, se chargea d'une explication de fantaisie.

– Mon cher de Gondy, répondit-il, c'est tout simplement une leçon d'escrime. M. de Montaigne prétend qu'il est plus fort que moi ; j'affirme au contraire que je le passe d'adresse ; de là cet assaut d'armes. dont le prix gagné consistera en un coup d'épée reçu par le hâbleur. |

Cela était bien dans les mœurs bravaches des raffinés. Pourtant le futur coadjuteur de Retz avait déjà une pénétration trop subtile pour ne pas sentir autre chose de bien plus grave, dans le conflit subit.

– Vous nous la baillez belle, monseigneur, permettez-moi de vous le déclarer pour l’acquit de notre rit, sinon de notre conscience, à M. de Guise et à moi, fit-il en ricanant.

Mais alors il se produisit un bizarre et comique incident. Le petit-fils du Balafre avait pris, lui, bon moi, bon argent, la justification présentée par messire au à son duel avec le bâtard de Biron. Il se froissa ses paroles de Gondy, qui le taxait par ricochet de duplicité, puisqu’il ne partageait pas sa sceptique opinion.

– Pourquoi donc, l’abbé, douter de la véracité d’un Bourbon ? dit-il avec hauteur ; on voit bien que l’es plus habitué à porter le petit collet, que la tpière, pour ne pas comprendre combien celle-ci recherche toute occasion de prendre l’air, pour narguer les édits de M. le cardinal.

– Votre Grandeur oublie, riposta son ami, avec une intention des plus mordantes, qu’elle devrait voir, moins que moi encore, l’habitude de l’épée, sa main droite étant consacrée à tenir la crosse archiépiscopale.

– Mordieu !... Je me servirai de la gauche pour te punir de ta malsonnante allusion. Cela équilibrera tes chances, mon petit abbé, puisque tu es à moitié lyonnais..

– Accorde-moi la dispense hiérarchique, monseigneur l’archevêque de Reims, et je travaillerai à égayer les infirmités en te faisant borgne !

– Soit. et en garde. j’espère te dispenser aussi, moi, de courir de longtemps après une abbaye...

Ces deux singuliers ecclésiastiques, pour lesquels la plus irritante provocation était de leur rappeler leur sainte profession, mirent là-dessus flamberge au vent, en spadassins consommés..

– Messieurs, déclara Henri de Guise, à Moret et à Montaigne, nous vous croyons sur parole, et, comme nous prenons goût à votre jeu, de Gondy et moi, souffrez que nous vous tenions compagnie. en ferraillant quelque peu de notre côté.

– Ma foi, répliqua l’impassible abbé, je traite, moi : la chose en salubre pénitence. Après les affadissements de la fête, les austères émotions du

duel, c'est dans mes principes religieux. <

Le comte Antoine n'avait pas attendu le consentement de ses amis pour renouveler le combat. Il avait vigoureusement attaqué en homme presque sûr de sa supériorité, et qui s'était promis de ne pas ménager son perfide offenseur. Angel se tint d'abord sur la défensive.

Les deux autres combattants se chargeaient tour à tour, avec autant d'acharnement que s'ils eussent eu à venger une sérieuse injure.

Messire Jean, nous l'avons dit, avait été un vrai raffiné, presque un bretteur. Sa réputation, sous ce rapport, était justement établie. Il maniait son arme avec une dextérité, une adresse qui le rendait des plus redoutables ; mais il avait affaire à forte partie.

Charles de Montaigu avait peut-être moins de légèreté dans l'attaque ; mais il montrait dans la défense une tenacité terrible. Les chances étaient donc à peu près égales. Pendant près de cinq minutes, on n'entendit qu'un cliquetis d'acier presque régulier. A de rares intervalles, quelques étincelles éclairaient, de leur lueur fugitive, le visage menaçant des adversaires. Ils tenaient bons, de part et d'autre, ne rompant pas d'une semelle, et s'animant l'un en plus par les railleuses interpellations qu'ils essaient.

En vérité, Monsieur le Don Juan, disait Moret, avant d'avoir fatigué son ennemi, dont le poignet urdissait ; en vérité vous n'êtes pas si fort à ce en quoi à courir les ruelles. Et je vais vous tuer, – être.. Qu'en pensez-vous ?

J'en pense, Monsieur l'homme au sang riche, y a beaucoup à rabattre dans votre assertion si vous voulez remplacer la force qui vous manque par l'arrogance dont vous avez de trop. Serait-ce une sottise ? et pensez-vous, en babillant comme pie, m'étourdir assez pour paralyser mes rires ?

Non pas !... parez donc cette botte à l'italienne, monsieur le corbeau anglais.

C'est fait. Et maintenant, en échange de votre ,, un bon conseil : Obliquez légèrement à gauche, n'avez plus derrière vous ce gros arbre très-vert sur lequel j'aurai l'honneur de vous clouer comme une chouette, si vous vous obstinez à le prendre pour appui. Cela le tachera d'un sang illustre, quoique contesté d'origine !

Il y eut un redoublement de rage chez le comte, quand il s'entendit brocarder pour la seconde fois au sujet de sa bâtardise.

– Ah ! mécréant ! fit-il en chargeant Angel, ce qui a celui-ci à rompre malgré lui, je saurai bien en rentrer tes paroles dans ta gorge. et les y enfoncer si solidement, du fer de mon épée, qu'elles sortiront plus jamais.

– De la vanterie, toujours vantard, ce messire Jean ! répliqua l'autre en reprenant ses avantages. Voilà que vous rompez à votre tour.

Antoine de Bourbon était blême de fureur. De son égarement, il oubliait jusqu'aux plus simples éléments de l'escrime, ferraillant pour ainsi dire l'aventure, et ne se couvrant plus que par une exécution de parades inutiles, dangereuses même.

Jugeant le moment favorable, il se fendit à fond croyant atteindre son rival en plein cœur. Mais d'une opposition foudroyante, celui-ci fit dévier le coup droit. et le fiancé de Cécile vint s'enfoncer la même l'épaulé sur l'arme ennemie. Le blessé resta comme insensible à la douleur ; pourtant une larme de dépit s'échappa de ses yeux, en voyant rouler terre son épée, que sa main ne pouvait plus soutenir.

– Voilà qui interrompt notre explication, monsieur, prononça Charles de Montaigne en redevenant subitement courtois et grave. Ce sera maintenant pour plus tard, si vous ne vous jugez pas satisfait et que vous m'honoriez d'une demande de revanche.

Messire Jean resta muet et sombre.

– Avez-vous donc fini là-bas ? cria alors de Goncourt toujours aux prises avec de Guise. j

– M. le comte vous attend, répliqua Angel, car ne saurait rentrer dans le bal, et vos soins lui sont nécessaires. j

– Fort bien, nous terminons à l'instant. A ces mots, celui qui les prononçait s'affaissa sur le gazon. Son adversaire venait de lui traverser la cuisse.!

– Parfait !... cher ami, s'accablait de Gondy, qui nait et riait tout ensemble. Cette estocade prouve que j'avais tort. Tu tiens encore mieux la rapière que la crosse. Mais te voilà deux écloppés sur les bras car M. de Montaigne ne saurait rester davantage. On le reconnaîtrait et sa présence à Paris semblerait très louche, puisqu'on le prétendait en capilot-à-franc Bayeux. Plante-nous donc là tous deux. absolution archiépiscopale et *in articulo mortis* nous étant pas

indispensable. et va quérir de 3 pour qu'on nous reconduise tranquillement chez

Oh !... je n'ai qu'une forte égratignure, protesta Antoine de Bourbon, et, mon épaule bandée, je [rai rentrer dans le bal. pour surveiller un traître-ajoutait-il avec énergie à l'oreille du renégat. M. de Moret, lui répondit sur le même ton le ird de Biron, je ne frappe jamais un ennemi à Soyez donc sans crainte devant votre fiancée nuit. Puisque vous seriez impropre à la protésur ma foi de gentilhomme, je renonce à toute ative galante contre elle dans l'hôtel de l'ambas-anglaise.

remit son masque rouge.

Messieurs, reprit-il, s'adressant aux trois seiurs, j'ai, en effet, des raisons capitales de conser-"incognito, que cette affaire d'honneur m'a fait re pour vous.

Dès à présent, nous avons oublié pour tous votre Diitre, nous le jurons 1 répondirent presque tous mble messire Jean, Gondi et de Guise ngel se sépara des trois amis et se dirigea audacement vers les salons de son père adoptif.

VI

A SAC, CARREFOUR !

Si courte qu'eût été la disparition de Charles Montaignu, et elle avait duré à peine un quart d'hei M^{me} de Laffémas la remarqua cependant. La favo devina même les raisons qui la causaient, puisqu' avait contribué à la provocation du fiancé de Céc mais les procédés de l'implacable conspirateur à égard avaient été tels, qu'au lieu de se sentir ém elle espérait,

tant son fol entraînement se transformait vite en orgueilleuse rancune, être débarrassé jamais de ce mauvais génie. Elle comptait pour sur l'épée de messire Jean, son nouveau champion sur la force qui le distinguait à l'escrime.

Aussi, loin de donner l'alarme en voyant s'échapper des salons les deux adversaires, s'était-elle appliquée à légitimer leur éclipse, le cas échéant. Néanmoins malgré tout, son anxiété devenait poignante à mesure que les minutes se passaient, avec une lente désespérance, selon elle.

– Qui rentrera ici ? se demanda-t-elle effrayée. Lequel des deux reviendra tout à l'heure, du féal du suborneur ?

Tout à coup, elle pensa s'évanouir. Le Brutus n'était qu'un d'écroule appaissait à une portière, la haute, la démarche assurée, l'aspect comme illuminé de son récent succès ; mais le caractère de la Géorgienne avait la trempe de l'acier, qui plie pour dresser avec plus de véhémence. Elle réagit aussi contre sa lâche défaillance et en raison de la loi extrêmes, elle devint aussi forte qu'elle était faible auparavant. D'un pas ferme, elle marcha à l'encontre de celui qui la poursuivait sans relâche. Sa résolution agressive s'exaltait surtout de la pensée que ce féal avait simulé l'amour pour lui tendre un piège : t-appe politique, et qu'à ce crime impardonnable d'une femme, il venait sans doute d'en ajouter un nouveau à ses yeux, celui d'avoir tué le seul homme, en dépit de son passé, fut prêt à la démentir en toutes circonstances !

– Monsieur, dit-elle en serrant avec force la main de son ancien amant, vous venez de commettre l'acte le plus noir, la plus méprisable qu'un réprouvé puisse accomplir : Vous avez assassiné M. de Moret.

– Comment le savez-vous ? demanda l'impassible gardien Angel.

– Ne rentrez-vous pas seul dans l'hôtel ?

– Ainsi, vous connaissez, madame, le but de la promenade de messire Jean avec votre serviteur au milieu des perdus de ce logis ?

– Oui. déclara la favorite dont l'expression haïeuse n'échappait pas à son interlocuteur,

– Dois-je vous féliciter de cette rencontre, où j'ai assisté l'insolence de messire Jean ?... car tout me porte à croire qu'il n'y était poussé que par vos conseils.

– Et quand cela serait ?

– Si cela est, madame, ne me reprochez pas d’avoir mmis une action odieuse, car la vôtre, en ce cas, le rait plus encore.

[La Géorgienne le toisa d’un regard étincelant.

– Allons donc ! fit-elle.

– Il serait à croire, en effet, continua le bâtard de ron, que vous n’avez compromis l’existence de votre futur gendre. que pour satisfaire vos propres sentiments. –

A ces mots, la colère que M^{me} de Laffémas maîtr avec peine éclata soudain.!

– On croirait vrai et juste, monsieur, dit-elle ton tellement menaçant, que les groupes qu’ils tra saient s’arrêtèrent stupéfaits. Ne faut-il pas un *b* à une femme, poursuivit Guzla en assourdissai voix, puisqu’elle ne saurait venger mortelleme] directement son injure. sauf par le poison !

Il y avait comme un sinistre et involontaire à tissement dans ces dernières paroles.

– Une arme appréciée peut-être dans votre fan madame ? riposta audacieusement Angel.

– Non, monsieur, ne craignez encore rien ce rapport ; il me reste heureusement d’autres sources dont j’entends disposer auparavant. M aujourd’hui, il y a de ma part trêve forcée. demain !... demain ! murmura sourdement la favc je vous aurai perdu ; demain l’armistice royal expiré ; demain Louis XIII et Richelieu sauron se cachait cette nuit sous le déguiseme ntemblêmal de Brutus ; ils sauront que cet homme est le plus le plus lâche, le plus criminel d’entre tous, qu nomme Charles de Montaigu.

Le masque rouge accueillit cette déclartio guerre sans merci par un rire de pitié.

– Madame l’ex-diva d’Avignon, dit-il froiden le jour où, par votre fait, je serai arrêté, tué peut-ce jour-là, Cécile saura qu’elle a pour mère une c tisane éhontée, justiciable des galères.

L’allusion était aussi sanglante que signifia Le suppôt de l’enfer en savait long sur le p ipable de M^{me} de Laffémas. Mais comment ?... stère effrayant, aussi le regardait-elle comme asée, ne trouvant plus une parole, sinon pour se stifier, du moins pour se défendre. Elle entrevoyait lement les conséquences d’une telle menace de la rt d’un pareil déterminé Elle ne

douta pas un insat qu'il l'accomplit si lui-même était dénoncé. Elle vit maudite par son enfant, quand celle-ci connaissait enfin la maternité réelle qu'elle avait abdiquée par un crime. Cette pensée lui mordit le cœur.

– Le monstre ! pensait elle, comme il me tient désormais en ses mains. Oh ! je trouverai l'occasion de perdre d'une façon imprévue par lui. Oui, mais lui Durt, il l'a dit, mon secret et le sien lui survit. Pour se répandre partout. C'est à devenir folle !... Quand elle releva les yeux, Angel s'était éloigné. Sa place se tenait respectueusement un autre personnage, dont un ample domino dissimulait les forces, pas assez toutefois pour qu'il ne semblât un eillard tout courbé. Il se redressa une seconde et releva son masque : c'était Paoli.

– Rassurez-vous, madame, dit-il d'une voix fréissante à la favorite, je veillerai toujours sur vous, oui. Je vous garderai de *l'autre*. fut-ce en le tuant, il trouble trop votre quiétude.

La femme du lieutenant civil se rattacha à l'espérance du séide par amour. Elle sentait qu'il y avait quelque chose à tirer de l'antagonisme entre les deux anciens amis, aujourd'hui séparés pour jamais. Un Durire de sirène remercia l'Italien.

– Venez demain chez moi, murmura-t-elle au traître, nous nous entendrons pour utiliser votre dévouement. que j'accepte. Merci donc, mon cheval Cette nuit veillez seulement à distance sur ma sonne.

Tandis que ces incidents se vidaient d'une j M. de Laffemas agissait de son côté, poussé par instincts policiers. Au mépris de l'engagement ro qu'il cherchait à fausser par des arguments captifs il se demandait complaisamment par quel subterfuge il pouvait, dans la fête même, découvrir les conjus Plus il examinait chacun des masques, moins il rivait à discerner les amis des ennemis. Tous semblaient avoir semblables allures, et quand par hasard un mot suspect s'échappait de ses lèvres, aussitôt menace de mort frappait son oreille, sans qu'il surprenne le hardi et fantastique personnage chaque fois se perdait dans la foule multicolore. magistrat, se sentant pris sous une vaste toile d'araignée, se taisait par nécessité en attendant qu'elle rompit d'elle-même, peut-être avant la fin du bal. passant auprès du prince de Condé, alors en conversation avec quelques gentilshommes non douteux aperçut Henri de Guise rentré depuis peu, et pérorait au milieu du groupe. D'après les ordres d'Antoine Bourbon qui, pour se conformer aux lois tacites parfait

gentilhomme, voulait sauvegarder son riv l'étourdi racontait assez haut qu'après une quere futile, messire Jean et de Gondi s'étaient battus av des inconnus et qu'ils avaient été blessés tous deu

– Au reste, disait-il, les blessures sont légères ; plus grave nécessitera à peine quelques jours de repo Néanmoins, cette nouvelle provoqua une certaii émotion, que le lieutenant jugea profitable à ses pe fides projets. j

– Pardon, messieurs, dit-il en intervenant dans la onversation. Malgré les assurances données par mon-igneur l'archevêque de Reims, il n'en reste pas oins une infraction grave aux édits de Son Émience le cardinal. Il y aura une enquête prochaine, s duels étant punis sévèrement, et comme le délit est commis à l'ambassade, il faut qu'on puisse à nstant se compter. En vertu de mes devoirs de maistrat et de mes fonctions discrétionnaires, j'ordonne n'on se démasque.

A cet ordre, proféré à pleine voix, il y eut de toute art un mouvement de surprise presque indignée. hacun se demanda dans quelles limites on pouvait céder aux impérieuses paroles du bourreau de Rielieu. Un ferment de résistance travaillait l'assemblée, peu disposée d'ailleurs à rien céder de ses préroatives de déguisement au profit d'un justicier testé. Puis, insensiblement, un murmure presque énéral s'éleva et se traduisit intelligiblement aux eilles de Laffémas ; on refusait !

– En ce cas ! prononça le redoutable autant qu'exécé Isaac, j'obtiendrai par la force ce qu'on ne veut is accorder au respect de la loi. Mes gardes de la révôté sont en bas, dans la salle d'armes.

[Il fit un pas vers la porte pour les appeler. Cette esure, vexatoire pour tous, périlleuse pour quelques-ms, devenait mortelle pour le bâtard de Biron, qui, lon son propre avis, aurait dû être retenu loin de aris par une blessure de chasse. Il comprit avec sa vomptitude ordinaire d'appréciation devant le daner. Une résolution désespérée naquit de son péril trême. Sans laisser à son ennemi intime le temps accomplir sa menace, il courut à l'une des fenêtres donnant sur la rue, l'ouvrit, et lança au dehors appel *tonnant*, qui produisit l'effet d'une traîné poudre :

– A sac, Carrefour !

Le même cri se répercuta par toute la voie blique au grand ébahissement de la plupart invités, pour qui il devait être un énigme.

– A sac, Carrefour ! hurlaient les bandits Petit-Jacques et ceux de son redoutable compère

Tout à coup, par toutes les ouvertures de l'hôtel prêtant face à la rue, se rua une horde furib de gens à mine effrayante, proférant la clan sinistre, renversant tout sur leur passage, brandissant les courtes haches, les grands coutelas, les pes, les dagues qu'ils avaient tenu, jusque-là, ca sous leurs haillons. Ce fut une horrible mêlée. Pris à l'improviste, n'ayant pour se défendre leurs épées de cour, les invités reculèrent sous choc, préservant à peine les femmes qui s'enfuya ça et là affolées de terreur. Ce désordre dura un m d'une minute, le temps pour les assaillis de recevoir un peu d'une si grande surprise.

– Trahison ! s'écria M. de Laffémas, parvenant prudemment à gagner l'escalier intérieur qui communiquait avec la salle des gardes. A moi, aidez-moi de la prévôté !... Que l'un de vous aille chercher renfort.

Une douzaine de hallebardiers urbains pénétrèrent dans les salons et protégèrent de leurs longues tuisanes une partie de la réunion contre les assa désordonnés des bandits déjà un peu contenus Henri de Guise et les raffinés de sa trempe. vaillants jeunes gens essayaient d'établir une barrière avec les meubles, pour abriter les dames, et, n'y réussissant pas, assommaient les assaillants avec des teuils vigoureusement lancés. Cependant l'invasion des bandouliers et des larrons eût facilement vaincu toute résistance si l'instinct de rapine n'avait rainé une partie de ces gueux au pillage plutôt au combat. Les hommes d'élite du crime continuent pourtant avec acharnement leur œuvre quinaire. La mêlée ne cessait pas vers les fenêtres-Trop vivement pressés, quelques gentilshommes taient par ces dangereux débouchés, entraînant avec eux comme une grappe humaine d'assassins, comme une meute de chiens dévorants.

La panique augmentait toujours parmi les femmes-Au premier rang des envahisseurs, excitant les autres, agissant lui-même, un géant se distinguait par la sûreté de ses coups, par une audace vraiment téméraire. D'une colichemarde énorme, qui tournoyait flambloyante, il tailladait sur les groupes des raffinés, laissant sur son passage plus d'une trace sanglante. On avait affaire à forte partie : on faisait le vide autour de lui. Bientôt, il jeta de côté son arme démesurée, pour accomplir quelque nouveau dessein. Mlle de Laffémas :

là, à sa portée, évanouie, soutenue dans les bras de sa mère. Il arracha la jeune fille aux étreintes de sa favorite, la jeta sur son épaule et tenta de s'en aller avec elle.

A moi, cria la Géorgienne avec un accent d'autant plus déchirant qu'il accusait son impuissance à urir Cécile. A l'aide !

Le cri fut entendu par deux hommes dans les parties prises. Le premier qui errait, l'épée au poing, à travers la bagarre, comme un lion cherchant proie, se plaça soudain en face du ravisseur.

– Laisse cette enfant, Carrefour, dit-il.

– Vous, maître ! murmura le général des détachés, reconnaissant cette voix impérieuse. Cepen Petit-Jacques m'avait recommandé de votre part de ne pas se mêler de sa mise à sac.

– Je suis lié cette nuit par un serment sur l'honneur, l'interrompit gravement le masque rouge c'était lui.

– Alors, pourquoi ne pas fuir, car le coup de poignard paraît manqué ?

– C'est que je veux avant tout punir un abominable traître.

– Mais mes bandoulières plient, abandonné cette canaille de larrons pillards !

– Cours les soutenir tu en vaudras cent !

Le gigantesque brigand, flatté de l'éloge, dé Mlle de Laffemas dans les bras mêmes de son interlocuteur et alla s'opposer aux charges des arcs dont les pertuisanes atteignaient de loin et sûrement leurs ennemis. Le rapide dialogue ci-dessus duré juste le temps voulu pour que le second intervenant, qui fendait la masse tumultueusement appels désespérés de Guzla, arrivât près de celui dont l'horreur paralysait tous les membres.

– Point de rapt. ou je te tue ! proféra ce don se trompant sur l'intention du masque rouge, rapportait Cécile aux côtés de sa mère, et lui barrait résolument le passage.

L'interpellé s'arrêta net et son vivant farc glissa sur le tapis.

– Paoli ! exclama-t-il.

Le timbre voilé du Toscan l'avait dénoncé, malgré son loup de velours.

– Oui, Spiridione ! déclara avec audace le félon. Et je te défends d'enlever ta victime !

Il brandissait en parlant un long stylet.

– Ah ! Iscariote ! tonna l’homme masqué d’écarlate. C’est ta recherche qui me retenait ici. Tu vas expier ta trahison.

Dédaignant de ramasser sa rapière, qu’il avait abandonnée pour soutenir la fiancée pâmée de Moret, il passa avec une merveilleuse agilité sous le fer de l’Italien, , et lui saisissant le poignet d’une main, il le lui broya à faire tomber son arme, tandis que, de sa droite puissante, il lui comprimait la gorge à l’étouffer. Paoli se tordit sous l’étreinte et râla comme un moribond ; mais pendant cet épisode, un renfort imp révu avait subitement changé les chances du combat général. Ceux des gentilshommes qui s’étaient réel happés revenaient solidement armés, suivis eux-: mêmes de nombreux soldats de la prévôté. A leur tête, et quoique blessé, se tenait messire Jean-Baptiste. Tandis qu’on s’emparait des issues, Antoine de Bourbon courut aux derniers combattants, ou, pour p arler plus justement, à Paoli, demi-mort, et à son v ainqueur.

– A bas le masque, monsieur, fit le fiancé de M^{lle} de Laffémas, blême de colère, et portant la main gauche au visage de cet homme, aux pieds duquel gisait la jeune fille. Vous êtes, sans nul doute, l’auteur de l’ignoble guet-apens. qui annule nos conventions d’incognito... Donc, à bas le masque.

En achevant, il arracha le rouge velours qui cachait les traits de. son rival. Une impression de stupeur se produisit chez les invités de l’ambassadeur anglais, qui gisait, privé de sentiment sous la rude atteinte d’un tabouret, à volée perdue, depuis le commencement de l’algarade. Tous venaient de reconnaître le prétendu fils de leur hôte : Charles de Montaignu 1 Trop occupé de punir Spiridione, le conspirateur n’avait rien vu, rien entendu de ce qui se passait depuis un instant. L’action de Moret le tira seule de son absorption ; ce que Carrefour et Petit-Jacques, refoulés, avaient vainement tenté de faire, en battant en retraite. par les croisées. Il devina tout, jusqu’au danger qu’il courait, jusqu’à l’impossibilité apparente de la fuite, car le lieutenant civil, rassuré, ordonnait à ses archers au complet de l’envelopper.

– Rendez-vous ! commanda M. de Laffémas.

– Pour toute réponse, Angel prit son élan, – un vrai bond de taureau furieux, – renversa violemment quelques soldats sur son passage et s’élança dans la rue par une fenêtre brisée.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE

CINQUIÈME PARTIE AUX HAINES MORTELLES, CHATIMENTS DIVINS

I LE PLUS GRAND PÉRIL DU CARDINAL DE RICHELIEU

Le lendemain de ce fameux bal où rien n'avait bouti des projets d'Angel, au moment où il sortait, avesti et grîmé en fort de la halle, d'un de ces hystériques asiles que l'inextricable Paris d'alors ffrait à quiconque avait des raisons majeures de raindre une arrestation, il se heurta à un individu, êtu en grison, qui l'enveloppa de son regard perant, et le retint presque aussitôt par la manche.

– Je vous cherche depuis l'aube dans toutes nos aches, lui dit rapidement à l'oreille le quidam. A instant chez mon maître : il vous attend avec impaïence.

Le bâtard de Biron avait reconnu le limier ordi.aire du comte de Montrésor, un gaillard plus habile découvrir une piste que le meilleur agent du polier Laffémas.

– Chez Claude de Bourdeilles ? se demanda le prosrit cherchant à deviner ce que pouvait avoir à lui ire le grand veneur de Monsieur, qu'il n'avait pas evu depuis la conj uration avortée des carrières. Il se rendit au palais Médicis, où résidait le genâlhomme, donna à un valet le mot de passe voulu, et ut introduit tout de suite près de lui. Montrésor, quoique bon physionomiste, n'avait pas la subtilité presque devinatoire de son envoyé.

Charles de Montaigne dut lui dire son nom ; mais alors le complice ordinaire de Gaston d'Orléans ouvrit cordialement les bras au faux portefaix.

– Arrivez ! brave et malheureux conspirateur ! lui dit-il d'un ton à moitié enjoué, à moitié sérieux. Il n'est bruit, par toute la ville, que de votre échec d'hier, et je vous ai fait venir un peu pour vous consoler.

– Je vous remercie de l'intention, répondit Angel : mais l'état de mon esprit, en ce moment, rend vos consolations à peu près superflues.

– Vous n'êtes pas abattu par cette défaite ?

– Nullement, puisque que je suis prêt à recommencer.

– La main pour cette bonne parole, et, asseyez – vous, cher ami, car nous avons à causer longuement

– De choses sérieuses, j'imagine ?

– On ne peut plus sérieuses D'abord, sachez que, pour un certain temps, vous jouirez, à Paris d'une sécurité à peu près complète, attendu que vos ennemis sont occupés ailleurs.

– Que me dites vous là ?

– Les dernières nouvelles. Corbie vient d'être emporté par les troupes du cardinal Infant.

– Corbie pris ! exclama Angel. Mais c'est la capitale menacée décidément par les Espagnols des Flandres !

– Ni plus, ni moins.

— Ah ! je comprends d'où viendra le repos et la sûreté que vous m'annoncez : justement ; s'accaparentes inquiétudes du roi et de son ministre.

– Ils sont partis ce matin même pour Amiens, menant avec eux Monsieur. Ils se rendent au camp français, pour juger de près et peut-être aussi condamner de même, le comte de Soissons.

– Déjà ?

Ils n'ont pas perdu ce qu'on appelle une minute ; nouvelle de la catastrophe est arrivée la nuit dernière. Mais à quoi songez-vous ?

Le bâtard de Biron releva sa tête, qu'il avait essuyée dans ses mains.

– Je songe, dit-il, que deux de mes ennemis au moins ont assez de leurs affaires pour négliger de occuper des miennes !... et ce ne sont pas les plus harnés.

– Je vous comprends. Seulement, j’aurais pu vous dire que les autres sont partis avec la Cour.

– Tous ?

– Sans exception ! Louis XIII, par des raisons. le vous devinez, a exigé que la favorite accompagne son mari, M. de Laffemas, qui suit ou plutôt précède le cortège royal, pour organiser la police de l’état. Quant à Cécile, elle ne pouvait rester seule à Paris, d’autant plus que le prince de Condé va rejoindre le roi et son frère. Elle partage donc le voyage de ses parents, sans doute avec d’autant plus de plaisir que Messire Jean lui-même, toujours vaillant, toujours chevaleresque, dès qu’il s’agit de combattre pour le salut de la France, est parti comme simple volontaire.

– Ceci touche presque au roman, répondit d’un air soucieux Charles de Montaigne. Il y a là une accumulation de faits qui me semble être la combinaison de Dieu. ou du diable. Je ne sais, après tout, si je dois m’en rejouir, ou m’en attrister, car l’éloignement de tout ce monde ; le répit qui, forcément, en découle, non-seulement n’avancent pas mes projets, mais les reculent indéfiniment.

– Ils les avancent, au contraire.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que, décidément, M. de Soisson est déterminé à profiter de la présence de Richelieu à Amiens, pour se débarrasser de lui, car le roi accuse de plus en plus son cousin de nos récents désastres. Qui lui soufflerait, à ce monarque fainéant sans cœur et sans énergie, une telle accusation, si ce n’était l’éminence rouge, il faut donc que l’odieux : prélat meure, et cette fois encore, Monsieur consente à la suppression.

– Lui ? fit Angel d’un air de doute. j

– Lui, vous dis-je, Il est assez engagé pour ne plus reculer. Et nos projets échoueront ou réussiront, suivant l’empressement que vous apporterez à les exécuter.!

– J’écoute.

– Vous allez réunir au plus tôt les gens obscurs mais d’action de notre précédente conjuration. J’ai : là pour eux les uniformes d’une garde d’honneur que les Amiensais offrent au cardinal-duc. Cette milice, improvisée pour la circonstance, et composée en majorité de vos hommes,

accompagnera le premier ministre lorsqu'il ira recevoir, le surlendemain, Louis XIII et son frère, revenant de devant Corbie. Car ils doivent tenir, au palais épiscopal d'Amiens, un grand conseil de guerre, et y passer quelques jours. C'est ue moi-même, et mon ami Saint-Ibal, nous frapons Richelieu. tandis que vos bandouliers masreront sans pitié l'entourage du prélat et du roi, tente de s'opposer à. l'exécution.

mesure que ce plan se développait dans tous ses ails, la physionomie du bâtard de Biron s'illumi: d'une joie cruelle. Il y voyait l'occasion, ou ais, d'anéantir pour son propre compte les deux itiers du meurtrier de son père. A la dernière ble de Claude de Bourdeilles, il prit ses mains .s les siennes, et les pressant avec force :

– Comptez sur moi, lui dit-il. Je vais à l'instant ne travailler à notre œuvre commune.

– Je n'en attendais pas moins de votre part, répli-Montrésor, et la meilleure preuve que j'en puisse nir, c'est que j'ai préparé à l'avance tout ce qui favoriser vos efforts. Vous trouverez, dans la r de Diane, un carrosse constamment à vos ces, et, dans le coffre de devant, tout l'or dont s avez besoin... Quant aux costumes de garde, on rra les faire prendre ici même, sur un mot signé votre main.

ngel prit congé de son ami avec une effusion e que celui-ci se sentit ému malgré lui. Le tilhomme faisait honneur de tout ce zèle à la se apparente de MM. d'Orléans et de Soissons... le se doutait guère qu'il servait lui-même la geance occulte du fils du décapité contre son pre maître et contre un plus puissant et plus 'é encore. Le bâtard de Biron passa le restant du jour à découvrir les repaires de Petit-Jac-et de Carrefour. Ce n'était pas une chose aisée la défection de Paoli et après la déroute qui s'en était suivie. Chacun des bandits avait tiré son côté, se souciant peu d'aller grossir le nomb des cadavres qu'une brise plus ou moins légère b lançait doucement au gibet de Monfaucon, et da les tripots suspects, dans les antres infâmes de cour des Miracles, rien ne révélait la présence d' seul larron, du plus petit bandoulier.

j

Angel commençait à désespérer de ses démarche il savait, par expérience, que s'il trouvait seuleme un des « Frères de la Samaritaine, » il

aurait bi vite les autres sous la main ; mais, ainsi que premier pas, le seul qui coûte, le premier tire-lai se faisait de plus en plus attendre.

Néanmoins, il battait la ville, enfermé dans s carrosse, ou il avait trouvé un déguisement de c constance, celui de conseiller au Parlement, qu cachait sous un large manteau d'officier recrute lorsque ses investigations le forçaient à faire si tionner sa voiture au coin de quelque ruelle impr ticable dont il désirait explorer les bouges. Ce e ainsi qu'il arriva sur la place de Grève, au mome où il y avait un grand concours de populaire à pendaison d'un couple des envahisseurs de l'a : bassade anglaise. Il descendit de son véhicule, ay grand peine à percer la foule, pour tâcher de recc naître quelque détrousseur dans ce rassembleme Tout à coup, il remarqua, au plus épais de la près une sorte de villageois ahuri qui, pour voir de pl loin sans doute, se tenait debout sur le bât de son âr Pr ès de lui stationnaient cinq drôles à la mine na quoise, qu'il regarda surpris, mais tout à la fi charmé. L'un d'eux coupait les courroies de la sel tandis que les quatre autres la soutenaient le moi tensiblement possible. Ce travail achevé, le preder tira doucement le baudet par la bride, et se erdit avec sa conquête entre les groupes : le rustre ontemplait toujours bouche béante, *Monsieur de Paris*, opérant dans le lointain.

Alors, ceux qui faisaient l'office de cariatide lâchè-Bnt soudain le bât et le paysan déconfit tomba tout 'une pièce croyant d'abord que la terre engloutissait a bête et lui. Les rires et les huées de la populace urent les seules consolations que recueillit l'infortuné campagnard. Quand aux voleurs, ils détalaien avec une telle prestesse qu'Angel eut quelque peine

rejoindre le moins alerte. C'était un gros bonlomme dont le ventre exorbitant contrastait avec l'agilité de ses jambes :

– Doucement, lui dit le bâtard de Biron en lui mettant la main sur le collet, je désire une légère explication

Pour toute réponse, le truand, arrêté dans sa course, se retourna subitement, et la lame d'un couteau brilla dans sa main ; mais, comme le faux officier de recrutement avait effacé les rides du prétendu fort de la halle, son visage était assez reconnaissable. En l'apercevant, le tire-laine abaissa soudain son arme menaçante.

– M. de Montaigu ! murmura-t-il,

– Petit-Jacques ! répondit Angel, non moins étonné. As-tu donc engraisé à ce point depuis quelques heures ?

Le roi des larrons frappa sur son abdomen qui rendit un son voilé.

– Tout crin ! fit-il.

Un sourire effleura les lèvres hautaines du conspi-rateur, qui dirigea précipitamment son affilié jusqu'au carrosse. j

Une fois installés dans le véhicule, les deux hommes purent parler sans contrainte. 1

– Où sont nos hommes ? demanda Angel.

– Les plus compromis, ceux de Carrefour, aux carrières de Monsouris, où les rej oindront, avant la fermeture des portes, mes gens à moi, après avoir pris le mot d'ordre sous la première arche du Pont-Neuf.

C'étaient les seuls endroits que n'eût point encore visités le proscrit. Après avoir touché au palais Médicis pour prévenir Montrésor en une demi-heure ils furent dans les futures catacombes. Cependant, il fallut attendre jusqu'au soir, que tous les bandits libres eussent rejoint leurs chefs. Les propositions d'Angel excitèrent un enthousiasme unanime, que justifiait la somme importante qu'il distribua. Au milieu de la nuit, les détrousseurs désignés se mirent en route par petits groupes, pour ne pas éveiller l'attention. Pourtant, l'idée de gagner Amiens pédestrement, à marche forcée, leur souriait assez peu. Aussi, furent-ils agréablement surpris au matin, après avoir dépassé Saint-Denis, d'être rejoints par une demi-douzaine de charrettes ou Petit-Jacques les invita à monter. Ces fourgons à moitié pleins de paille, permirent aux mercenaires de s'enfouir si profondément que leur présence devait échapper aux investigations des curieux.

Angel et Petit-Jacques, costumés en gros fermiers, suivaient, montés sur de petits bidets, la dernière voiture qui, conduite par seul homme, contenait les uniformes des gardes d'honneur, sous une couche en disposée de fourrage. Partout sur son passage, caravane échelonnée pouvait reconnaître aisément l'une main protectrice veillait à ses besoins. A ancourt, à Breteuil, à Boves, on trouva des relais ut préparés, des brocs pleins jusqu'au bord, d'âmes victuailles, des granges discrètes pour cesser rovisoirement d'être *empaillé*. C'est que le limier récieux du seigneur de Bourdeilles précédait

d'une ape la horde des conjurés, payant sans marchander, mais se faisant obéir despotiquement.

Vers dix heures du soir les charrettes et les deux ivaliers s'arrêtèrent tout à coup dans un petit bois, une faible distance de la ville d'Amiens. Là, Humant des torches, les aventuriers se dépouillèrent la hâte de leurs vêtements ordinaires pour revêtir ; costume militaire qui devait leur permettre de énétrer dans la place. D'ailleurs, l'un des portiers onsignes était gagné d'avance et se tenait prêt ouvrir sa poterne, qu'un poste tout dévoué au comte e Soissons et averti par lui occupait seul. Angel 'avait donc aucune inquiétude de ce côté.

Ce qui ne le laissait pas sans préoccupation, penant son voyage de trente-deux lieues, c'était la jopération pleine, aveugle, sans restriction, qu'il ésirait obtenir de son compagnon Petit-Jacques. [résolus d'éclaircir ses doutes à ce sujet, avant d'aller lus loin, quitte à perdre, une fois encore, le dévouement absolu dont il avait besoin pour poursuivre son terrible but.

Nous voila, dit-il sans ambages à son complice, au moment d'agir. Dans une heure ou deux, nous erons aux prises avec les événements. Jusqu'où suis je compter sur toi ?

Ma foi, maître, jusqu'où vous voudrez. Avez vous à me reprocher d'avoir désobéi, même d'un iota aux ordres que vous m'avez donnés ? Eh bien, pour quoi cette interrogation d'aujourd'hui ?

– C'est que, jusqu'à ce jour, ce que je t'ai com mandé, ce que je t'ai fait faire quoique périlleux e funeste en ses résultats, n'était, après tout, qu'un besoin ordinaire pour toi, accoutumé aux mill dangers de ton métier réprouvé. Aujourd'hui, ce que j'ai à t'ordonner est tellement au-dessus des au daces communes. que ta volonté pourrait faiblir que ton bras pourrait retomber sans frapper, devant le prestige de la victime désignée !

Petit-Jacques croisa de nouveau son regard avec son interlocuteur. Ses yeux accusaient la résolution froide, énergique, implacable qu'on lui demandait.

– Fût-ce le roi, répliqua-t-il, ma volonté resterait ferme, mon bras resterait fort ; je frapperais quand même, sur votre commandement.

– Souviens-toi de cet engagement, et quel qu'il soit, poignarde celui que je t'indiquerai.

Les bandits étaient prêts, et, quoique revêtus d'une livrée étrangère à leurs habitudes, avaient bon air pour soutenir leur rôle. Tel était l'engrenage de ce nouveau complot qu'il semblait marcher presque seul, sans exciter la curiosité des nombreux individus qui n'en étaient au surplus que les instruments. j

Un officier, sorti on ne sait d'où, vint prendre le commandement de la petite troupe et la conduisit dans l'ombre près d'une des fortifications extérieures d'Amiens. Le pont-levis était discrètement baissé, Sous la poterne, le complaisant portier ne s'éveilla même pas pour parlementer. Les portes les plus paisses s'ouvraient, et roulaient sur des gonds soigneusement graissés. En dedans de la place, le poste de sûreté avait laissé s'éteindre le fallot qui brûlait l'ordinaire et n'avait pas jugé utile de le rallumer ; la sentinelle intelligente s'était éloignée le plus loin possible, en regardant, le dos tourné aux arrivants, si quelque ennemi n'apparaissait point à l'horizon obscur, si bien que les mercenaires se trouvaient bientôt après dans une salle basse du palais épiscopal : mêlés aux gardes d'honneur réels qui y bivouaquaient, attendant, ces prétendus frères d'armes, recrutés à Abbeville, selon des on-dit habilement répandus par M. de Soissons, pour renforcer la cohorte Amiénoise un peu maigre. Il était minuit alors.

Le cardinal-duc devait se mettre en marche à six heures du matin, le cortège royal au devant duquel il allait se porter, ayant quitté nocturnement le camp retranché entre Amiens et Corbie. Avant l'aube, deux seigneurs tout poudreux traversèrent la salle pour prendre rang dans les appartements supérieurs. Le bâtard de Biron échangea avec eux un signe rapide d'intelligence. C'étaient MM. de Mon-résor et de Saint-Ibal, arrivant officiellement de Paris pour rejoindre leur maître, Gaston d'Orléans. Enfin une grande agitation se produisit dans la partie de l'édifice occupée par le ministre omnipotent. Une véritable cour civile et militaire envahit la vaste pièce où se tenait la garde d'honneur. Cavais, le capitaine des gendarmes de Richelieu, qui avait provisoirement emmené un simple peloton de ce corps d'élite, annonça :

– Son Eminence !

Et le *duc rouge*, la figure amaigrie par les travaux surhumains de l'esprit et les souffrances physiques, mais son œil d'aigle toujours fulgurant, parut

le dernier, costumé en cavalier espagnol, sans épée pourtant, avec une croix d'or sur la poitrine pour rappeler sa dignité ecclésiastique. Il traversa la foule des courtisans qui s'inclinaient jusqu'à terre, passa du majestueux vestibule dans la cour, où l'attendait sa monture ordinaire, un genet d'allure douce, tenu en bride par son écuyer Rochefort, et fut bientôt en selle,

– En route, messieurs ! cria Cavois.

Pendant plusieurs minutes, on n'entendit que le commandement des chefs, le hennissement des chevaux et le bruit des mousquets, puis la colonne s'ébranla lentement, sortit de l'évêché et se dirigea vers la porte d'Amiens, par où devaient arriver le roi et Monsieur. Dans le groupe des gentilshommes entourant le cardinal, se trouvaient le comte de Montrésor et M. de Saint-Ibal, dans l'escorte d'honneur Angel et Petit-Jacques avec leurs bandouliers déguisés. Les quatre conspirateurs espéraient surtout, pour leur réussite, d'une rencontre avec le cortège royal au milieu des rues tortueuses. Dans les plis de leur visage se lisait une inquiétude quasi mortelle, en ne voyant rien qu'une foule curieuse et gênante échelonnée de chaque côté des maisons. Tout à coup des vivats éclatèrent, nombreux, puissants, rapprochés. j

– Le roi ! le roi ! criait-on. Vive le roi !

Louis XIII et son frère Gaston, en tête d'un brillant pèle-mêle équestre, débouchaient, en effet, d'une voie transversale. Un instant plus tard, Sa Majeste et son *alter ego* se croisaient sans se rencontrer, séparés par un îlot d'habitations.

Ce fut d'abord un inextricable désordre occasionné par la surprise : les deux cortèges se trouvaient pour ainsi dire nez à nez, dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer en rang, pressés de tous côtés par une foule compacte. Le bâtard de Biron profita du trouble général pour se glisser du côté du roi, entraînant après lui Petit-Jacques auquel il désigna Monsieur.

– Tu le vois, dit-il à l'oreille du déterminé bandit. Quand Montrésor et Saint-Ibal frapperont le cardinal, poignarde-le sans miséricorde. Moi je me charge de l'autre. Je suis gourmand, ce matin.

Cependant un peu de liberté de mouvement s'établit. Richelieu mit pied à terre. Les cavaliers de sa suite l'imitèrent jusqu'au dernier ; mais quelque diligence qu'ils y eussent apporté, Louis XIII et son frère les avaient

devancés. L'Eminence s'arrêta respectueusement à quelques pas du monarque, s'apprêtant à le complimenter.

Derrière lui deux hommes se tenaient immobiles, une main dans leur pourpoint, le regard fixé sur Gaston d'Orléans. C'étaient Claude de Bourdeilles et Saint-Ibal. Ce qu'ils tenaient de leurs mains cachées, c'était le manche d'un poignard, ce qu'ils attendaient de Gaston, c'était le signe affirmatif qui leur ordonnerait de frapper. L'irrésolu prince n'avait pas encore levé les yeux qu'il fermait à demi avec une sorte d'affectation. Il avait pris peur du crime qu'on allait commettre par sa volonté ; il n'osait plus donner le signal ! Et les gentilshommes qui se sacrifiaient pour lui, le regardaient toujours, mais inquiets, dépités. Le temps se passait, les compliments touchaient à leur fin, les yeux de Monsieur restaient voilés !... Tout à coup il releva le front. Saint-Ibal et Montré-sortirèrent à moitié leurs stylets. Le signe de tête qu'ils attendaient se traduisit négativement ! Les deux seigneurs refoulèrent leurs armes au fourreau avec une colère et un dédain intraductibles.

Le cardinal de Richelieu venait d'échapper, par la versatilité et la couardise du duc d'Orléans, au plus grand péril qu'il eût jamais couru. Pendant ce temps, Angel et son complice s'étaient de plus en plus rapprochés du roi et de son frère. Petit-Jacques frôlait presque ce dernier, attendant pour l'égorger de son coutelas que le meurtre de l'Éminence rouge s'accomplît ; mais l'irrésolution de Gaston fut aussi son salut.

Le roi des larrons n'osait pas prendre sur lui de l'assassiner, Richelieu restant vivant. Un remous de la foule trancha ses indécisions en l'éloignant subitement et violemment de la victime désignée. Angel vit tout cela : et le refus de Monsieur, et le désespoir de Montrésor, et le puéril scrupule de Petit-Jacques. Il en blémit de fureur.

– Tous ces hommes sont des lâches ! pensa-t-il. Moi seul je serai brave.

Et, brandissant soudain sa dague de garde d'honneur, il se rua sur le dernier et vivant obstacle qui le séparait de Louis XIII.

C'étaient trois hommes coiffés de feutres aux bords rabattus, qui s'obstinaient à se tenir serrés devant lui, quoiqu'il eût déjà essayé de s'insinuer entre eux... A son attaque violente, qui renversa l'un d'eux, les autres se retournèrent, s'attachant de toutes leurs forces à ses vêtements...

Leurs chapeaux tombèrent dans la courte lutte... La fausse barbe du bâtard de Biron fut arrachée.

– Lui ! c'est bien lui ! s'écria alors celui qui se cramponnait le plus vigoureusement au régicide. Je ne me trompais pas !

De son côté, le fils de Paula Dori avait reconnu, non sans surprise, dans ce cornette de cheveu -légers royaux, son frère de lait Spiridione, dont le second était messire Jean, en manteau de volontaire des mousquetaires. Le personnage terrassé d'abord se releva, montrant les traits affreusement pâlis d'Isaac de Laffémas. Tous trois avaient accompagné leur souverain au camp devant Oorbie ; avant leur départ, Guzla avait présenté le Toscan aux deux autres.

– Lèse-majesté ! hurlait le lieutenant-civil. Rescousse au roi ! sus au parricide !

Louis XIII entendit-il ces cris ? craignit-il pour sa vie dans la confusion même qu'ils provoquèrent ? Ou la rencontre solennelle destinée à remonter l'enthousiasme amiénois, était-elle parachevée ? Toujours est-il que l'héritier du Béarnais remonta précipitamment à cheval, son frère Monsieur, le cardinal et les gentilshommes de leur suite disparurent derrière lui, au galop effréné de leurs montures, dans la direction du palais épiscopal ; mais les escortes purement militaires, fausses ou vraies, demeurèrent.

Les détraqueurs travestis, comprenant que le moment de leur intervention était venu, se colletèrent, heureusement pour le bâtard de Biron, avec les gardes d'honneur et les soldats non suspects. Il n'en restait pas moins aux prises avec ses trois acharnés adversaires. De plus la foule du populaire enveloppait le régicide.

– Mort à l'assassin ! clamait-elle.

Mais l'imitateur de Brutus n'avait pas encore fait abandon de son existence. Ce qui le sauva, ce fut sa décision électrique de promptitude. Abandonnant par un mouvement imprévu sa soubreveste aux mains crispées de Paoli et de Moret, qui voulaient le prendre vivant, il glissa sous la rapière de Laffémas, et, se frayant à coups de poignard un passage sanglant dans les premiers rangs du peuple, qui reculaient épouvantés, il se trouva presque aussitôt emporté par le tourbillon des fuyards. Ses trois ennemis le cherchaient encore dans le rayon où la troupe régulière

dispersait enfin les bandits, qu'il était déjà caché au fond d'un bouge de ce dédale riverain d'Amiens, appelé par Louis XI la petite Venise.

II

UN VRAI FILS DE ROI

L'édifice que le roi habitait à Amiens, et que l'évêque avait abandonné, pour lui fournir, ainsi qu'à son frère et au cardinal une hospitalité digne d'eux, était l'évêché lui-même, situé auprès de la fameuse cathédrale romane. Cette vaste construction de l'époque féodale, derrière laquelle s'étendaient de grands jardins clos de murs épais, hauts et solides, offrait un dernier refuge aux prélats batailleurs d'un autre âge. Aussi tenait-elle tout à la fois du palais et de la forteresse. Un système de passages secrets reliait entre eux les différents corps de logis séparés les uns des autres. Louis XIII, Monsieur et Richelieu n'occupaient que l'aile principale ; les dépendances inférieures étaient abandonnées à M. de Laffémas, à sa femme et à sa fille.

La Guzla vivait presque entièrement aux côtés du roi, de plus en plus épris d'elle, de plus en plus jaloux, et, néanmoins, fait que comprendra quiconque a étudié le caractère ascétique de ce singulier prince, de plus en plus platonique dans son amour coupable, depuis que cette passion avait manqué lui coûter la vie à l'ambassade anglaise. Le lieutenant civil cachait la honte et peut-être le chagrin de sa triste position d'époux complaisant dans un travail en apparence accablant. Il s'occupait à découvrir

l'introuvable Charles de Montaigne, décidément signalé comme auteur de deux tentatives régicides.

Complètement isolée, n'ayant plus même l'appui insignifiant de la vieille Fohé, en ce moment malade, Cécile se détachait de plus en plus de son fiancé, messire Jean, pour reporter vers le proscrit Angel, sa tendresse égarée. L'inexplicable attraction qui l'attirait invinciblement vers lui, avait repris toute sa force, du moment où elle avait appris, par la rumeur publique, sa présence dans Amiens. Elle ne doutait pas un instant que l'intrépide conspirateur ne fit une tentative pour se rapprocher d'elle, et, loin de redouter cette audace, elle l'appelait au contraire de tous ses vœux. Non pas qu'elle mêlât dans ses espérances un sentiment charnel ; elle n'avait pas cessé d'être la pureté innée, mais elle entrevoyait, dans ce rapprochement de leurs âmes, comme une secrète volonté du ciel, qui les jugeait créés l'un pour l'autre.

Cette pensée, la seule avec laquelle elle vécut, dont rien ne venait la distraire, prenait involontairement les allures d'une douce monomanie, à laquelle elle obéissait complaisamment. Depuis la scène mystérieuse du bal de l'ambassade, elle ne trouvait plus de bouquetière qui lui fit parler les fleurs de la part du beau Charles ; elle y suppléait en interrogeant elle-même l'emblème symbolique de l'amour, la marguerite des prés, tout à la fois si naïve et si poétique. Elle se disait, en regardant passer dans le bleu du ciel, sous le vent d'automne qui le chassait comme une flèche, un nuage transparent et doré, que c'était là peut-être un message de son amant, un signe de son existence, saisissable pour elle seule, par lui fixé des yeux en même temps que par elle. Dans le champ si vaste du rêve, elle marchait avec l'illusion de ses seize ans, inconsciente de ses égarements hors du réel, donnant au contraire un corps à ses plus vaporeuses chimères.

C'est ainsi qu'au lendemain de l'échauffourée d'Amiens, elle avait cru remarquer au guichet du jardin situé derrière sa résidence, et chaque fois qu'elle distribuait ses aumônes, soit un mendiant, soit un moine qui, malgré sa vieillesse factice avait dans la voix ou le regard quelque chose du séduisant Montaigne. Cette découverte, une des mille visions qui lui traversaient l'esprit, quand il s'agissait de l'insaisissable agitateur, la rendait plus pensive, plus indécise, plus inquiète. Elle ne rentrait guère qu'à la nuit

au logis paternel, explorant tout le jour des yeux les bosquets, les massifs et jusqu'aux charmillles, croyant à chaque instant apercevoir le visage bien-aimé. Le noble fiancé de M^{lle} de Laffémas n'avait pu s'aveugler longtemps, devant une indifférence de plus en plus visible et grandissante. Mais lui, il l'adorait en raison inverse, et sa crainte poignante était d'acquérir la certitude de son illusion perdue, ce qui devait infailliblement amener une explication entre IX.

Déjà il avait retenu plusieurs fois sur ses lèvres les leçons qu'il voulait adresser à Cécile touchant ce sujet douloureux. D'abord, il espéra n'avoir affaire l'un de ces caprices qui naissent dans l'âme des jeunes filles, et qui s'éteignent d'autant plus vite qu'on est moins pressé de les heurter. Le temps l'avait convaincu du contraire. Sans être taxé d'indigne faiblesse, il ne pouvait reculer davantage son interrogatoire. Profitant de son retour du camp devant Orbis, il chercha l'occasion d'un tête-à-tête avec sa tante. Ce fut dans le vaste jardin épiscopal qu'il la trouva mélancolique et rêveuse, mais sous l'influence d'irritabilité à laquelle sa vue n'était pas étrangère. Il la salua du plus loin qu'il l'aperçut.

– M^{lle} de Laffémas me permettra-t-elle de lui présenter mes humbles hommages, dit-il en s'approchant respectueusement. Après quelques jours passés loin d'elle, il me semble l'avoir perdue de vue depuis des années, hélas !... bien que son souvenir ait été sans cesse présent à mon cœur.

Elle lui rendit un salut contraint et le regarda avec une sorte d'effroi.

– Est-ce ainsi que je devrais retrouver ma future mère, reprit messire Jean d'un ton amer qui froissa sa fière enfant.

– Il ne tenait qu'à vous, monsieur, répondit-elle, jouissant dans son injuste colère de raides paroles, il ne tenait bien réellement qu'à vous de rester près de moi. Je ne sache pas qu'on vous ait obligé d'emporter son souvenir, pour me le rapporter ensuite avec des loges dont je vous dispense.

Antoine de Bourbon resta confondu. Il croyait une réserve croissante, glaciale même ; mais il n'attendait pas à cette rudesse tranchante qui témoignait presque de la haine, chez une créature d'ordinaire si douce. Aussi reprit-il d'un air navré :

– Pardonnez-moi, mademoiselle, si j'ai manqué involontairement à votre culte ; car, de tous mes vœux, le plus cher est de consacrer uniquement ma vie

à votre bonheur.

– Mon bonheur, répéta-t-elle, qui donc ici s'oc cupe de mon bonheur ? Serait-ce par hasard M. d Laffémas, qui, jamais dans mes souvenirs, n'a de se lèvres effleuré mon front, et qui me donne en mariag comme on se débarrasse d'un meuble inutile ? Serait ce ma belle-mère, l'odieuse créature ! qui traîne dan la boue un nom confié imprudemment à son honneur ? Serait-ce vous, enfin, monsieur, vous qui m connaissez à peine, qui m'avez vue depuis quelque mois seulement ? qui est-ce donc alors ?

– – Vous êtes cruelle, mademoiselle, et, permettez moi de vous le dire, aveugle aussi. Les preuves d'ar fection qui vous ont manqué, prétendez-vous, échap pent peut-être à votre perspicacité, justement parc que vous les attendiez d'une certaine façon, quan elles se manifestaient autrement. M. de Laffémas n' pu, qu'à de rares intervalles, presque à la dérobo s'occuper de ce lien sacré qu'on nomme la famille mais son amour paternel, pour être concentré, n'e est sans doute pas moins vivace. M^{me} de Lafféma elle-même, a veillé sur votre jeunesse avec sollicitude et, si elle a oublié ses devoirs personnels, elle n'en sa : pas moins respecter votre vertu. Quant à moi, made moiselle., . oh ! n'invoquez pas, pour douter du su lime dévouement que vous m'inspirez, le peu de temps pendant lequel j'ai eu la félicité de vous connaître ! Il est de rares créatures, des anges terrestres. comme vous, pour lesquelles on se sent une héroïque idoration, à la première vue, au premier mot. Pour lles, on rêve toutes les gloires, tous les bonheurs, et quand elles ont ou qu'elles croient avoir été la proie le l'adversité, c'est avec une joie immense, avec un our désintéressement surtout, qu'on jure de les protéger dans l'avenir, et d'être pour elles un refuge, une providence !

Le bâtard du Béarnais était superbe de foi et d'exaltation amoureuse en parlant ainsi ; il toucha Cécile.. mais il ne la convainquit pas.

– Je ne doute pas de vos intentions bienveillantes., monsieur, répondit elle d'une voix émue, mais il aurait fallu pour moi qu'elles fussent la conséquence naturelle de ma vie. Vous m'êtes imposé, en quelque sorte, non par M. de Laffémas, le seul après tout dont j'aie à respecter les ordres, mais par une femme méprisable qui, jusqu'ici, n'a su que me dépouiller de l'affection paternelle. Cela ne me force-t-il pas à supposer qu'elle veut, en

me donnant à vous, m'immoler à des calculs n'ayant d'autre base que sa dégradante ambition.

– Mademoiselle ! exclama le comte de Moret offensé, me supposez-vous capable de me prêter à d'aussi lodieuses combinaisons 1

– Pardonnez-moi ce que mes paroles peuvent avoir de blessant ; mais, la main sur le cœur, monsieur, en prenant pour un instant ma place, dites-moi si je puis aimer, et, partant, accepter pour époux l'homme qui s'est fait l'ami, le confident, le défenseur d'une misérable qu'on nommait autrefois la Guzla, qu'on appelle aujourd'hui M^{me} de Laffémas. et la favorite du roi ?

Antoine de Bourbon courba la tête sous cette accusation, d'autant plus terrible qu'il y avait une tristesse, et non de la récrimination dans la façon dont sa fiancée la prononçait

Désolé et découragé jusqu'au plus profond de l'âme, il abandonna toute justification et toute espérance de vaincre les préventions de Cécile.

– Mademoiselle, dit-il d'un accent brisé par la douleur, je prends le ciel à témoin qu'aucun autre sur la terre ne vous aime et ne vous aimera autant que moi, avec autant de désintéressement. Dussé-je mourir, je romprai, et ce sera ma suprême preuve d'abnégation, oui, je romprai ce mariage arrêté, que je ne saurais accepter désormais devant votre persistance à voir en moi, non votre adorateur absolu, mais l'instrument des prétendus projets de votre belle-mère, dont vous vous croyez l'enjeu !... Avant une heure, M^{me} de Laffémas aura ma renonciation, dans une heure vous serez délivrée de toute attache à moi.. Et maintenant, adieu, mademoiselle, soyez heureuse, malgré votre injustice, soyez heureuse, je le désire, car toujours, toujours, jusqu'à ce que mon cœur ait cessé de battre.. il battra pour vous !

Sur ces derniers mots, le jeune homme s'éloigna sans que Cécile cherchât à le retenir. Quand il eut disparu, cependant, deux larmes vinrent mouiller ses paupières mais Cécile les essuya rapidement pour se nier à elle-même qu'elles eussent coulé. Puis, elle se dirigea en toute hâte vers le mur extrême des jardins. Sous une fenêtre grillée défilaient, dans la ruelle exieure, ordinairement à cette heure, les malheureux .elle soulageait par l'aumône, et elle espérait trouver parmi eux celui qui, sous certains aspects lui mblait être Montaigne le proscrit.

III

LA COURONNE D'ÉPINES

Lorsque Cécile arriva près de la grille, une troupe mendiants s'y trouvait réunie comme d'habitude ; l'apercevant venir, chacun d'eux fit un véhément ort pour devancer son voisin, il en résulta un tuulte et une confusion de quelques instants, qui mit à la jeune fille de promener sur cet ensemble gueux un regard investigateur. Elle y cherchait démon ou cet ange qui seul, avait la puissance de nuer toutes les fibres de son âme, celui dont l'inence occulte la poussait maintenant, en rompant ec messire Jean, à accepter par contre une lutte prême avec l'être implacable qu'elle appelait son re. Angel n'était pas là, ou s'il y était, du moins, il tenait parfaitement caché sous ses haillons.

M^{lle} de Laffémas pensa alors peut-être à la vérité ; que i imagination la trompait sur la présence du Protée aucune parole de lui jusque-là n'avait confirmée son oreille. Cette idée l'attrista. Néanmoins, les ivres reçurent de sa main l'aumône qu'elle leur ervait, sauf cette différence qu'elle abrégua la Itribution le plus possible, au lieu d'échanger avec acun d'eux le court dialogue qui lui permettait jouter les consolations morales aux secours matériels. En cinq minutes, elle eut congédié toute ce tourbe famélique, sauf un dernier mendiant.

Un instant Cécile crut reconnaître, dans le le manteau déchiqueté qui recouvrait ce cagot, le désiré Charles de Montaigu ; car l'homme, quel q fut, lui tendait obstinément une sorte de couron qui pouvait être, après tout, un emblème, un sigr une chose importante, enfin. Elle s'en saisit, to

tremblante d'émotion, mais sa main laissa pres aussitôt retomber le présent. C'était un tortil d'é nes ! En même temps, l'étrange personnage l'acc blait d'injures sanglantes.

– Fille de courtisane et d'empoisonneur, lui dit en collant sa face hideuse sur les barreaux de la fe tre, reçois de mes mains débiles ce cadeau, image la vie qui t'est réservée. Va prévenir les tiens qu châtiment les guette, que la vengeance est proche s'ils te demandent le nom du messenger de malhe dis-leur que je me nomme René Ruggieri.

Cécile avait été saisie d'effroi à l'aspect de ce sin tre vieillard. Instinctivement elle avait reculé d' pas quand il s'était approché pour lui cracher au sage des menaces auxquelles elle n'avait compris auxquelles elle ne pouvait rien comprend

– Cet homme est fou, pensa-t-elle, en regarda à ses pieds la couronne dérisoire.

Puis elle se pencha timidement pour examiner le guichet les gestes singuliers de l'idiot qui s'éloignait en gromelant. Il remontait la voie assez roi et elle levait le regard pour le suivre, lorsqu'elle se tit l'empreinte de deux lèvres qui touchaient s doigts, crispés aux barreaux de la croisée. Elle je un petit cri et baissa les prunelles. Surgi comme u arition, un moine se tenait là, un franciscain qui tendait un bouquet de lis. Malgré sa déception nte, elle n'hésita pas à s'emparer des fleurs, elle pressa sur son cœur. L'inconnu devina l'inion plutôt qu'il ne la vit, car il se rejeta tout sitôt dans une impasse étroite et sombre, qui déchaît en face de la voie grillée du mur.

'est que, de quart d'heure en quart d'heure, se saient à cette place les rondes de sûreté, envelop t extérieurement le palais épiscopal avec toutes ses pndances. Celle qui s'approchait en ce moment it pour chef le traître Paoli. Quelque promptitude l eût mis à paraître et à s'enfuir, Cécile avait bien onnu cette fois Charles de Montaigu. Elle chercha parmi les lys, se doutant qu'elle devait y trouver ce chose que leur odeur pénétrante. Elle y décou, en effet, un billet tout ouvert. Dans l'état de son t, poussée par la confiance aveugle qu'elle avait ée au proscrit, par la tendresse calme autant que fonde qu'elle ressentait à son égard, elle n'eut pas nstant l'idée de rejeter sans le lire cet écrit du heureux en incessant péril de mort.

oici ce qu'il lui marquait ;

Chère Cécile, ce que je vous demande, au nom de mon amour, c'est une entrevue, ce soir même, à onze heures. Si je reste à Amiens jusqu'à demain, j'ai la certitude d'être arrêté, et, pour moi, c'est le sabbat ou le billot. Pourtant, je ne fuirai qu'après vous avoir vue. Il doit être facile à la fille du lieutenant civil de se procurer la clé de la poterne, ouvrant sur la rue presque inhabitée où les pauvres tendent ses aumônes. Cette porte servait naguère la domesticité du palais pour sortir en ville. C'est » là que j'attendrai ; c'est là qu'à l'heure désignée » j'apprendrai si je dois vivre ou si je dois mourir :

Point de signature, d'ailleurs inutile, au bas de billet, tout à la fois laconique et complet. Mlle de La Fémas le lut avec un intérêt trop facile à comprendre pour qu'il soit nécessaire de le commenter ici ; rien ne le trouble qu'elle en ressentit fut bientôt dissipé d'autres événements. A peu de distance derrière elle elle entendit un bruit léger, comme le pas de promeneurs sur le sable des allées. Elle se retourna vivement et se trouva en présence de messire Isaac, qui accompagnait, par extraordinaire, Guzman sa femme Cécile n'eut que le temps de comprimer le papier de sa main.

L'aspect du lieutenant civil était sévère et redoutable ; celui de la favorite avait, au contraire, quelque chose de tendre et d'inquiet. Le premier se pencha vers sa fille putative qu'il couvrit d'un regard farouche avant d'articuler une seule parole. Ce qu'il avait à expliquer pouvait être facile ou presque impossible selon qu'il imposerait un ordre ou qu'il chercherait convaincre par la discussion. Son tempérament ne lui permettait pas d'entreprendre une tâche aussi lourde que celle de la diplomatie en face de l'informée qu'il détestait. Il se décida pour le moyen facile. D'ailleurs, il était sous l'influence exaspérante de l'entretien si bref qu'il venait d'avoir avec mess Jean.

Celui-ci lui avait annoncé sa renonciation à main de Cécile, sans ajouter aucune espèce de commentaire à sa déclaration froidement polie mais ce que le jeune homme n'avait pas dit. Le ténébreux policier avait su le deviner, par son esprit inquisitorial. Il attribuait cette rupture à la froideur visible et croissante de son fiancé. Or, il voulait leur mariage ordonné, parce qu'il se séparait ainsi d'une enfant la présence était à chaque instant pour lui, vivante reproche de ses crimes passés ; il voulait leur mariage encore, l'avare, parce qu'il n'avait à verser en dot qu'une somme insignifiante, par rapport à son immense fortune ; il voulait leur mariage enfin, l'ambitieux, parce qu'une

pareille al-ce raffermissait son crédit chancelant, en l'apant sur un gendre semi-royal. Et comme déduction es motifs son intention formelle était de détermi-sa fille, devant la loi, à ramener à elle et à épou3 comte de Moret, dût-il employer la violence. a favorite avait compris tout cela lorsque, venant mer son mari que le roi le convoquait pour le elle l'avait trouvé livide de rage en quittant oine de Bourbon. Elle craignit pour Cécile les emements du magistrat indigne, et elle s'était atta-à ses pas, décidée, le cas échéant, à modérer la alité d'Isaac par son intervention.

a vue de sa victime, au lieu de calmer le trans-de Laffémas, ne fit que l'exciter davantage. Un ur jaillit de ses vertes pupilles quand il la regarda ; s la jeune fille, de son côté, soutint admirablement ce présage de l'orage, prête à subir aussi ageusement tous les coups des foudres pateres.

Je quitte à l'instant M. le comte de Moret, emoiselle, déclara le lieutenant civil en se connt à grand'peine. Il m'a conté une étrange nouà laquelle, non-seulement je ne m'attendais guère, mais qui me surprend assez pour m'empêc d'y croire.

– Quelle nouvelle. monsieur ? demanda Céc en hésitant sur la qualification qu'elle devait don à son père.

– Il prétend qu'une union entre vous est im] sible, et, quoiqu'il prenne sur lui cette décision s daine, quoiqu'il s'accuse en se prétendant indi, de vous, je vous attribue, moi, cette désastreuse ture. Qu'y a-t-il de vrai dans ma supposition., dans la renonciation au mariage arrêté ?

– Tout.

La Guzla se rapprocha de sa fille, prête à s'in poser entre elle et son mari, car elle sentait veni moment où pouvait éclater chez celui-ci l'aveu fureur dont elle redoutait les violences.

– Ainsi, demanda M. de Laffémas, en s'a mant, vous avouez que votre détestable f deur et votre folle versatilité ont repoussé v fiancé ?

– Je l'avoue.

– Vous avouez de plus que votre odieuse résolut de rompre avec lui est assez invincible pour ne pa rappeler si je vous y invitais ?

– Je l'avoue aussi.

Le magistrat eut un éclat frénétique.

– Misérable ! exclama-t-il en levant le poing la fille de la Géorgienne, tu veux donc me pousser t'écraser !

La favorite se jeta au-devant du coup assez à ter pour l'arrêter. Puisant dans son exacerbation – force nerveuse extraordinaire, le vieillard étreignit poignet de sa femme et l'envoya rouler à quelq sur le gazon. Mme de Laffémas se releva meurtrie et rit vaillamment s a place entre le bourreau et Cécile.

– Il faudra me tuer, dit-elle, avant que vous ne chiez cette enfant.

saac se maîtrisa un peu et la regarda de son œil tuque :

– Je ne vous ai pas fait l'honneur d'une question, dame, gronda-t-il ; plus tard, quand j'aurai terné avec le louveteau, peut-être m'occuperai-je la louve. Jusque-là, croyez-moi, ne vous jetez 5 impunément au travers de mes devoirs et de s châtiments paternels.

Puis, s'adressant à la jeune fille :

– Ainsi, vous espérez me braver et faire prévaloir ; re volonté sur la mienne ! Vilain jeu que celui-là ; terrible ! où vous avez plus à perdre que moi, qui is vous briser sous la loi, comme je brise cette .nte.

ci, le magistrat inique broya sous son pied la tige nce et flexible d'un rosier. Cécile l'écoutait, muette yeux baissés, opposant la résistance de l'inertie à furibondes attaques.

– Sachez-le, reprit plus cauteleusement le polier, moi qui vois tout, j'ai percé à jour vos moteurs votre expérience ; je puis les anéantir, par contre. us ne refusez Antoine de Bourdon que par un manesque entraînement pour Charles de Mongu. Est-ce bien cela ? Ai-je deviné vos secrets les is intimes, ceux que vous considérez comme impétables ? Répondez 1 Je le veux.

Le mutisme obstiné de Mlle de Laffémas lui semait le narguer, et un second flot d'irritation, plus pressant que le premier, montait dans son âme fielleuse. Aucune réponse n'affirma ou repoussa qu'il venait d'avancer.

– Vous gardez le silence ! Soit ! proféra-t-il pa saccades. En ce cas, écoutez-moi, et prenez ce que, vais vous dire pour l'expression d'une résolutio irrévocable. Si demain, je vous accorde jusque-là vous n'avez pas sollicité votre illustre futur de re prendre la parole qu'il m'a rendue, si vous n'obten pas qu'il avance le jour de votre hymen ; celui qu vous semblez lui préférer, un infâme régicide, paie de sa tête, oui, de sa tête 1 la séduction

perfide dor il s'est rendu coupable à votre rencontre Je saur bientôt où se cache le réprouvé, et cette nuit même mes gens seront en mesure de le captiver. Quant vous, l'inceste d'un couvent vous engloutira à jamais

– Cécile, murmura Guzla sanglante, acceptez < qu'il propose, obéissez à sa volonté, je vous le demande à genoux.

Mais la vaillante enfant, exaltée par la menace du lieutenant civil à l'adresse de son idole, éclata enfin. À défaut de l'adversaire que le respect filial lui interdisait, son véhément désespoir s'adressa à celui qu'elle considérait comme son intime ennemie dont elle jugeait la protection une indigne comédie

– Arrière ! lui dit-elle en se reculant pour échapper à son contact. Votre entremise n'est qu'une révolte tant de hypocrisie. Vous écoutez, vous, Madame, qui n'avez pas su garder l'honneur de mon père. Serait-ce que vous espérez, en me donnant un époux de votre choix, qu'il me sera plus facile de le tromper d'imiter ainsi vos exemples ! Eh bien, non, je repousse votre appui. J'invoque pour m'aider à vous venger l'ombre de ma mère, dont la mort étrange semble planer sur votre front le soupçon d'une complicité. Ah ! j'ai médité mieux que la justice, moi, décès frauduleux de l'infortunée dont vous deviez invoquer le titre légitime. vous la maîtresse de son mari. comme vous êtes aujourd'hui celle du crime !... Oh ! ma mère martyre, morte chérie, sainte paradis sans doute, demande à Dieu, pour moi la loyauté et l'énergie qui vaincront la méchanceté des assassins !

Elle se tut, laissant la Géorgienne écrasée. Isaac avançait sur elle, livide, écumant, épouvantable. Ses yeux dilatés avaient une expression de férocité féroce, et ses mains, agitées d'un tressaillement orible, se tendaient vers le cou de la jeune fille, même pour l'étrangler. Cécile eut peur enfin, peur de mourir avant la consommation du parricide elle supposait, peur du forfait autant pour la responsabilité du criminel devant le Tout-Puissant que pour elle-même, la victime. Un nuage sanglant se tout à coup sur ses paupières qu'elle avait instinctivement fermées. Puis sa pensée s'éteignit. Elle resta privée de sentiment. Le lieutenant civil la vit morte ; il savait, ce monstre, qu'une émotion violente peut frapper comme l'apoplexie, et, il rouvra presque une horrible joie d'avoir évité le mal où l'entraînait sa haine, tout en obtenant finalement le même résultat homicide. Cette sa-action abominable lui

rendit un peu de son sang-id. A côté de la jeune fille abattue, il vit la la éplorée, la Guzla qui appelait au secours.

– Sauvons les apparences, pensa-t-il, en rassuit du geste la favorite.

Puis il se dirigea à travers les vastes et ombreux jardins, pour envoyer à l'aide les caméristes de femme confinées dans les derrières du palais où habitait lui-même. Tandis qu'il s'éloignait, la mère de douleurs, penchée sur le corps de son enfant cherchait à le ranimer de son souffle, à le réchauffer sur son sein, et, devant l'immobilité persistante du cadavre apparent, elle se demandait si la v avait pour toujours abandonné ce fruit de ses entrailles, au profit duquel elle s'était véritablement diffamée et perdue, en lui cachant son sacrifice, grandiose, en lui dissimulant son titre sacré.

Mesurant alors ses fautes au châtiment affreux qui briserait le seul lien la rattachant encore à l'existence, qui la frapperait par sa fille morte en la maudissant, elle tournait vers le ciel ses regards désolés et poignants, qui l'accusaient de vindicte barbare. Mais un faible mouvement de Mlle de Laffemas rassura presque aussitôt, et changea son désespoir en joie délirante.

Tout à coup, comme elle baisait avec transport la main encore froide de Cécile, elle aperçut entre les doigts un papier froissé.

– Qu'est cela ? dit-elle en enlevant machinalement le billet d'Angel à l'étreinte relâchée de son destinataire inconsciente. Ses yeux tombèrent sur les premières lignes. Elle tressaillit, et parcourut fiévreusement le reste de la lettre.

IV

TROIS AMOURS AUX PRISES

Ce que contenait le billet de Charles de Montaigne, nous avons eu l'occasion de le dire, et nous n'avons pas besoin de le rappeler ; mais pour Mme de Laffemas qui croyait finies les tentatives d'Angel, sur sa fille, il fut une révélation terrible, une source d'anxiétés nouvelles.

– Puisqu'il veut déshonorer mon enfant, cet homme pour lequel mon cœur a battu une dernière fois, pensa-t-elle, plus de pitié pour lui.

Cependant une réflexion, humble et amère pour le-même par comparaison, traversa son cerveau :

– Après tout, malgré les intentions perfides de : suborneur, qui me dit que Cécile ne saura pas résister à ses tentations ? Le sang des courtisanes coule-t-il à ce point, dans les veines de leurs filles, d'elles soient fatalement, irrésistiblement destinées tomber comme elles ? Non ! la régénération des ces peut s'opérer par l'éducation, par la pratique des vertus, et, sous ce rapport, Cécile n'est pas née de Guzman, c'est un ange tombé du ciel.

Une seconde réflexion vint en quelque sorte corroborer la première et tranquilliser un peu la mère capable :

– Pourquoi ne fuirait-il pas seul ? se demanda-t-elle, en faisant allusion à Angel. N'ai-je pas le moyen de le perdre ou de le sauver, suivant qu'il résistera ou qu'il tentera de flétrir celle que j'adore au-dessus tout ?

Car, au fond de sa conscience, une puissance mystérieuse plaquait toujours pour l'ancien novice D'ailleurs le frapper à mort l'épouvantait : elle se rappelait la menace qu'il avait proférée, de révéler alors à Cécile sa véritable mère, et son passé rempli d'iniquités. Tout cela avait duré deux minutes à peine, pendant lesquelles la jeune fille se reprit de plus en plus à la vie. Son évanouissement alla complètement cesser. La favorite se hâta de lui replacer dans la main la lettre du proscrit. Bientôt M^r de Laffemas rouvrit les yeux. Une seule personne était là près d'elle, la couvrant d'un long regard d'amour.

– Reviens à moi, semblait-elle lui dire, abandonne toute douleur, tout effroi ; celle qui se tient à tes côtés te protège contre toutes les embûches qui menacent !

Tout à coup, Cécile se releva, en proie à une folle terreur.

Elle venait de reconnaître la favorite.

– Vous encore, madame, lui dit-elle en refusant l'appui de son bras, quoiqu'elle pût à peine se soutenir ; ne m'approchez pas, ne me touchez pas !

Guzla se cacha le visage et se prit à pleurer.

Bientôt Isaac reparut avec deux suivantes. La jeune fille, encore trop faible pour marcher seule s'appuyait contre un arbre ; elle accueillit avec une sorte de reconnaissance la présence des nouveaux venus qui la délivraient du tête-à-tête avec sa belle mère,

Elle trouva même, par comparaison, que son père était plus calme devant elle, plus doux peut-être qu'au début de leur discussion, bien qu'il eût encore dans la voix un accent de rudesse, dernier regain de sa colère.

– Serez-vous plus raisonnable ? demanda-t-il à Cécile, tout en l'escortant.

Celle-ci répondit par une phrase équivoque, à laquelle se laissa prendre l'avare.

– Faites de moi ce que vous voudrez, dit-elle. M. de Laffémas crut à l'obéissance passive de sa victime. Pour lui, cela signifiait qu'elle ferait, auprès de messire Jean, la démarche qu'il avait exigée. Cette pensée le satisfit assez pour qu'il se montrât presque tendre envers Cécile. la tendresse de l'ogre rassurant sa proie réservée. Il voulut lui-même l'accompagner jusqu'à sa chambre, malgré la résistance qu'elle fit, déclarant éprouver un mieux sensible qui présageait le retour très-prochain de ses forces ordinaires. A peine rentrée chez elle, elle relut avidement la lettre de M. de Montaigu.

* La scène atroce qu'elle venait d'essuyer avait brisé le dernier lien de résignation et d'habitude qui l'attachait à son père putatif. La voix du sang ne pouvait lui parler en faveur de ce monstre, qui avait éteint lui-même, par ses ignobles fureurs, le sentiment de respect imposé et appris, grâce auquel il ; avait dominé jusque-là sa prétendue fille. Celle-ci traduisait par de l'horreur pour l'impudeur et la chute de la favorite, l'impression étrange de douleur qu'elle lui causait. Mlle de Laffémas ne voyait donc qu'un refuge dans sa détresse immense : Angel, vers [lequel la poussait une inexprimable confiance, peut-être explicable pour le lecteur par l'instinct filial, ignorant forcément son vrai nom. Quoi qu'il en soit, la seconde lecture du billet du

proscrit, sa menace surtout de livrer sa tête déterminèrent la malheureuse et enthousiaste Cécile.

– Non, tu ne mourras pas, se dit-elle avec l’accent des résolutions immuables, tu ne mourras pas, et tu me sauveras moi-même, seul et véritable ami qui me reste. 4

La dernière partie de la journée s’écoula pour elle dans un calme extraordinaire. Assise, auprès d’une fenêtre, elle regardait attentivement le soleil s’abaissant graduellement et s’éteignant à l’horizon dans des flots de pourpre ; l’espérance de revoir bientôt l’être bien-aimé la pénétrait d’une douce joie, d’une bizarre quiétude. A l’heure du crépuscule, elle se leva lentement, passa de sa chambre dans celle de la vieille Fohé, et profitant du sommeil maladif qui clouait la gitane sur son lit, s’empara du trousseau de clés pendu à son chevet. {

– Me voila prête, dit-elle en cherchant, parmi, toutes, celle qui devait ouvrir la poterne.

Tandis que sa fille préparait ainsi son évasion, la favorite, de son côté, s’occupait à déjouer les tentatives de Montaigu. Tout d’abord, elle fit mander chez elle le cornette aux chevaux-légers, Spiridione Paoli. L’Italien, à la suite de sa trahison dans l’affaire de l’ambassade d’Angleterre, avait carrément accepté, à la prière de Mme de Laffémas, un grade dans la garde du roi, comme sauveur de Louis XIII. Le loup s’était déclaré à tout jamais l’ennemi et le traqueur de ses frères ! Il s’étourdissait sur cette dernière félonie en récapitulant les avantages qu’elle lui procurait.

C’était, d’abord, de voir à chaque instant du jour la Guzla, son idole ; de lui parler sous le moindre prétexte, et d’arriver, avec le temps, à toucher son cœur ; ensuite, il rompait franchement avec ses anciens complices ; qui se savaient, par cette séparation lême, bien connus et parfaitement dénoncés. A apposer qu’ils ne prissent point la fuite, l’acte cynique du Toscan supprimait toute explication futile, et le plaçait sans ambage en face d’adversaires déclarés, qu’il espérait vaincre par la force. Quand il se présenta devant la favorite, celle-ci le reçut de air le plus affable, un sourire gracieux sur les lèvres.

– Il y a longtemps que nous n’avons eu le plaisir de vous voir, signor Spiridione, lui dit-elle avec un léger accent de reproche qui rendit le visiteur

un peu mfus. Est-ce que nous vous ferions peur, par haard ?

Paoli pâlit légèrement, mais il accepta l'entretien ir le terrain galant où l'on semblait vouloir l'enaîner.

– Peur, oui madame, repartit-il, si vous entenez par là le danger que mon cœur peut courir à oté du vôtre. un diamant qui se brisera comme erre !

– Oh ! monsieur, répondit la rusée comédienne en mulant une confusion pleine de charme ; votre .adrigal en prose est fort séduisant, mais je dois repousser puisqu'il s'adresse à une femme dont l'âge, ont le visage ne peuvent guère inspirer. que le espect à votre jeunesse.

– L'âge, le visage, le respect, dites-vous ? reprit rec passion le nouvel officier. J'ai mal entendu sans oute ? Qui donc est plus jeune, qui donc est plus belle le vous ! Qui donc encore, peut mieux allumer un de s foyers ardents qui dessèchent, et consomment l'âme, quand un peu d'espoir ne leur sert pas d'aliment. Ah madame, si vous croyez vraiment ne devoir inspire : que le glacial respect laissez-moi vous convaincre du contraire. Mais si vous me l'ordonnez par dédai gneuse coquetterie, c'est que vous avez juré de m rendre fou !

Le jeune homme, en effet, était arrivé du premier coup au paroxysme de la fièvre amoureuse. Il regar dait la favorite avec des yeux égarés, débordant d, désirs.

Il y avait, dans cette nature vicieuse, le levain qu fait les séides du Vieux de la Montagne, assassins pa soif de voluptés. La Géorgienne le comprit d'autan mieux qu'elle ne s'était abaissée jusqu'à ce nouve adorateur que pour en faire un instrument aveugle Aussi, loin de calmer sa fougue sensuelle, mit-elle en œuvre les ressources de son art de sirène pou : l'augmenter encore.

– Taisez-vous ! lui dit-elle de sa voix de velours ou vous me feriez croire fausement que vous m'ai mez comme je veux l'être. Vous avez pour mo quelque affection, je penche à le croire, mais de ce point à l'amour que vous affichez, il y a la distance qui sépare la raison de la folie. Je ne puis être complice de votre mensonge enchanteur. 4

Ces paroles produisirent sur Paoli le même effet que l'huile sur un brasier.

– Vous doutez de ma passion dévorante et exclusive, s’écria-t-il, Vous la niez même !

– Oui. Parce qu’on ne peut avoir deux sentiment dominateurs dans le cœur, sans que l’un tue l’autre, et je sais que le premier est encore trop enraciné op vivace chez vous, pour qu’il puisse s’anéantir us celui que vous affichez pour moi.

– De quel sentiment voulez-vous parler ? demanda Paoli avec quelque surprise.

– Pas de feintes, s’il vous plaît ! Nous savons uelle amitié à la Pylade vous avez vouée à M. de [ontaigu, affection trop légitime d’ailleurs, que ous ne chercherons pas à détruire, mais dont nous mstatons la puissance tyrannique et tenant du sorlège. Que peut, je vous le demande, votre passager mour d’une femme, contre cette fraternité morale .mentée par le temps, éprouvée par les événements ? ien.

– Quoi ! c’est là l’explication de votre doute, madame, fit le fébrile amant sans deviner le piège, nais remis presque aussitôt des alarmes que l’obscurité du débat avait fait naître en lui. Non ! non, ous savez que votre amour a creusé, entre Montaigu t moi, un abîme où notre amitié s’est perdue. Laissez-moi, si vague quelle puisse être, l’espérance de ous faire partager la flamme qui me dévore !

– Vous êtes encore prêt à vous dévouer pour Montaigu, vous dis-je et votre apparente dénonciaion cache peut-être un piège dans lequel mon mari, e roi et moi nous donnons tous en ce moment.

– Et moi, je dis que je hais ce séducteur que je ’exècre aujourd’hui, que je suis prêt en à faire le .erment sur l’Évangile, si vous l’exigez ! Allons donc ! Puis-je, moi, qui vous aime, concevoir autre hose qu’une rancune implacable contre qui s’est fait non rival, fût-ce mon frère, fût-ce Charles ? Et pourtant je l’ai respecté, admiré, vénéré, oui, du plus profond de mon âme, jusqu’au jour où j’ai découvert l’étrange secret qui le plaçait entre vous et moi. L’excuse de ma versatilité est tout entière dans votre axiome : On ne peut avoir deux sentiments dominateurs dans le cœur sans que l’un vainque l’autre.

Paoli se tut et regarda Mme de Laffémas devenue pensive depuis un instant. Celle-ci l’enveloppa à son tour d’un coup d’œil de charmeresse,

mais sans oser parler, comme si l'aveu qu'elle avait à faire pesait trop à sa conscience.

– Ecoutez, dit-elle en fin, car il faut en finir je saurai ce soir si vous m'aimez et si vous exécutez le proscrit, en me suivant où je vous conduirai, pendant le conseil secret du roi. Avant tout, il faut me promettre une obéissance passive. 1

– Je vous la promets.

– Si je vous ordonne de sauver le régicide, le ferez-vous ?

– Oui, prononça Spiridione.

– Si au contraire je vous ordonne de le tuer ?

– Madame, prononça Paoli en frissonnant, cette pensée ne m'était pas venue. Ce que vous me demandez est plus qu'un crime ; c'est un fratricide ! Je ne frapperai pas de sang froid mon frère de lait. Je ne saurai lui tendre un guet-apens. à l'exemple de Caïn !

L'enchanteresse envisagea Spiridione avec des yeux de menteuses et voluptueuses promesses.

– Même si je dirige votre bras en acceptant votre amour ? demanda-t-elle.

– Le visage du misérable s'illumina subitement.

– Pour votre possession, je poignarderais mon père, répondit-il.

La Guzla lui tendit sa main que le fanatique rougit de baisers convulsifs.

– A ce soir, donc, dit-elle.

V

TOUS AU RENDEZ-VOUS

Il y avait cette nuit-là conseil nocturne au palais scopal.

ichelieu, le roi, Monsieur, les maréchaux de Chaulet de Brézé, devaient délibérer d'abord pour en r avec Corbie, qu'assiégeait le comte de Soissons, is sans pouvoir arrêter les excursions des Espaols, dont une division brûlait, en ce moment me, tout le faubourg de la Hotoie d'Amiens. Puis, ardinale avait mandé auprès des princes M. de fémas, pour savoir s'il était enfin sur les traces l'audacieux régicide dont le nom n'était plus un stère pour personne. Tout se combinait pour oriser les projets de Cécile. Il était alors onze dres du soir, et la jeune fille avait pu descendre cachette aux jardins. Malgré l'obscurité de la nuit, vaste étendue du terrain choisi pour le rendez-us, était presque aussi éclairée que si le jour n'avait disparu depuis longtemps.

.es grandioses lueurs du faubourg incendié pénéient cette sorte de parc jusque dans ses replis, ne façon même inquiétante, s'il s'était agi de cacher es yeux indiscrets la mystérieuse entrevue des deux ants.

L peine quelques bosquets plus touffus ou plus irés que les autres échappaient-ils à cette espèce urore boréale qui augmentait toujours en intensité. is ces ombrages se tenaient cachées deux formes uiètes, épiant soigneusement jusqu'aux moindres .its, qu'ils vinssent du dehors ou du palais lui-même. C'étaient Paoli et la Géorgienne qui, l'un < l'autre, avaient devancé Mlle de Laffémas.

La favorite connaissait admirablement le secre de tous les passages cachés qui faisaient communi quer entre elles les différentes'parties de l'évêché ; el pouvait ainsi diriger avec certitude les moindre marches et contremarches de Spiridione. La consigi de celui-ci était aussi simple que laconique : Frappe de mort Angel, s'il déterminait Cécile à le suivr Si, au contraire, le redoutable agitateur partait seu le cornette masqué lui remettait un sauf-condui pour qu'il quittât la France sans délai. Quant Mme de Laffémas, qui tenait en ses mains les fi conducteurs de l'entreprise, dissimulée dans les bo quets, elle se réservait d'épier l'entrevue nocturne Bientôt, Cécile apparut à leurs yeux, se dirigear sans effroi comme sans hésitation, vers la potern Elle ouvrit doucement la porte, et deux homm au lieu d'un, se présentèrent devant elle. Cette pa ticularité n'échappa ni à Spiridione ni à la court sane ; ils se regardèrent en se demandant ce qu pouvait signifier ce luxe de précaution. 1

- Pourquoi n'est-il pas seul? risqua à voix bas la Guzla intriguée.
- Peut-être, répondit le Toscan, parce que Charl de Montaigu vient ici pour autre chose qu'un rendez-vous d'amour.
- Le croyez-vous !
- Vous ne connaissez pas les ressources de son imagination ; pour arriver à son but régicide, cet homme est capable de revêtir tous les masques, remuer toutes les passions. Sous prétexte d'enlèvement, qui nous dit qu'il ne cherche pas à pénétrer jusqu'à sa Majesté ; en ce cas, que faut-il faire ?
- Vous exagérez. Ce compagnon, qu'il amène, fit que quelque complice, chargé de veiller à sa sûreté, rien de plus. Vous avez des pistolets : un coup de feu suffirait pour attirer à votre aide les 3tes d'alentour et les escouades de ronde. Allez régler la sortie. Mais, quoi qu'il arrive, pas de bruit avant que je vous appelle à l'aide. Une esclandre compromettrait Mlle de Laffémas, et je ne veux courir à ce moyen qu'à la dernière extrémité. Je exige.

L'Italien s'inclina en signe d'acquiescement, puis, glissant comme une couleuvre de massif en massif, il alla se poster près de la porte entrebaillée. Dès que Guzla eut acquis la certitude qu'il avait agné sans encombre son embuscade, quittant elle-même la charmille qui la cachait, elle suivit comme l'ombre, sous le couvert, le groupe de Cécile etengel, qui s'enfonçaient dans les allées.

Elle apportait un grand soin à se dissimuler derrière les arbres, car, à quelques pas du couple, le serviteur probable de Montaigu, accompagnait respectueusement.

Moins distrait que son maître, il pouvait se rejeter au moindre bruit, et donner l'alarme en apercevant la Guzla. Cet homme était Petit-Jacques, le damné du diabolique aventurier. Quand tous les trois eurent disparu derrière une haie épaisse, la femme du lieutenant civil contourna rapidement l'obstacle, s'approcha le plus qu'elle put, et prêta l'oreille. Le tentateur et sa proie s'étaient arrêtés. – Vous avez lu ma lettre, Cécile ? demandait Montaigu, avec un ton de froideur qui surprit la favorite.

1

- Je l'ai lue, répondit-elle d'une voix calme et douce.
- En ce cas, vous savez que ma vie est désormais en vos mains, chère enfant ? Dois-je mourir en restant ici, ou consentez-vous à me suivre ?

– Charles, je veux que vous viviez, s’écria Cécil en s’élançant au cou du proscrit..

Le bruit d’un baiser vint traverser comme une flèche aiguë, l’âme de la malheureuse mère. Elle frémit dans tout son être et pensa s’évanouir. Mais, la voix d’Angel la galvanisa. Pour ne rien perdre de ses paroles fallacieuses, elle fit un effort sur elle-même et dompta sa faiblesse par une énergique volonté.

– Merci ! répondit le séducteur, merci à vous, noble créature, qui, sans hésitation, quittez volontairement une fortune, une famille, pour vous attache désormais à l’existence d’un condamné ! car vous avez bien réfléchi, n’est-ce pas, Cécile ? Vous avez tout pesé en vous associant à ma lutte, qui commence déjà terrible, qui se poursuivra dans la misère, et qui sans doute, se terminera par la hache du bourreau

– Charles, murmura M^{lle} de Laffémas, je vous aime assez saintement pour vous guider au ciel. en passant par l’échafaud !

Et elle appuya sa tête charmante à l’épaule du bâ tard de Biron. Devant ce front si pur qui devait tenter les baisers d’un amant, Angel ne ressentit aucun trouble sensuel. Il ne trouva pas une phrase, pas un mot passionnés. Il s’étonnait à part lui de cette espèce d’impuissance qui le laissait de glace, auprès d’un être adorable et digne d’exciter toutes les convoitises amoureuses. Il s’en indignait même en songeant qu’il avait affaire, après tout, à la fille de Laffémas et de ex-cantatrice, ses assassins au moral et au physique, lui. Mais en dépit de ces excitations au mal, au contraire, elles étaient respectueusement et presque éternellement tendres ! D’ailleurs, un autre but l’avait poussé à affronter les périls de cette entrevue et Laffémas, à la rigueur, pour paralyser ses projets de rédition.

Il se doutait qu’une communication quelconque existait entre la demeure actuelle du lieutenant-civil les appartements royaux, secret que Cécile devait connaître, et qu’une habile manœuvre pouvait lui faire avouer. Il cherchait cette habileté diplomatique, et, oubliant le motif donné par lui-même à son rendez-vous avec M^{lle} de Laffémas.

– Charles ! dit enfin celle-ci.

Cet appel arracha le proscrit à ses réflexions. Il regarda la jeune fille qu’une pensée amère et triste dominait en cet instant.

– Ne m’avez-vous pas écrit, continua-t-elle, qu’en étant à Amiens, vous courez les plus grands daners ?

– Oui.

– Qui donc vous y retient, puisque je suis prête à ous accompagner ?

La demande était nette, franchement formulée, ns équivoque. Elle déconcerta Angel.

Qui m’y retient ? répéta-t-il pour chercher une rain plausible à la prolongation de sa station dans les rdins. J’hésite maintenant, pauvre ange, à vous itraîner dans les périls de ma fuite !...

– Vos périls !... Mais je les oubliais moi-même, in – nsée que je suis !... Quittons ce parc, car ils y sont rus grands que partout ailleurs, ces dangers mortels !

– Plus grands que partout ailleurs ? fit comm écho le conspirateur.

– Oui, plus grands 1 Songez qu’habite ici le puissant et le plus acharné de vos ennemis, mon qui peut nous surprendre d’un instant à l’autr revenant du conseil où s’agitent, en ce momen mesures à prendre contre le régi., contre enfin.

Le bâtard de Biron réprima un tressaillement : joie : il entrevoyait enfin la possibilité et les me de pénétrer ce qu’il avait tant à cœur de conna Une obstination en apparence dangereuse, allait cer Cécile à s’expliquer.

– Comment votre père nous surprendrait-il si du palais ? demanda-t-il avec une insouciance s rieusement jouée. 11 ne saurait rentrer chez lui par la porte d’honneur où grâce à Dieu, j’a espions ; un signal convenu m’avertira de sa sence.

– Non, car ce n’est pas par cette voie qu’il ren dans les dépendances de l’évêché.

Angel simula la surprise.

– Par où donc, alors ?

– Par ce passage étroit, obscur, à moitié c sous le lierre, et qui communique aux appartem qu’occupent le roi et son frère.

La jeune fille désignait du doigt le fond d grotte artificielle, au bout de l’avenue. C’était que n’en voulait savoir le conspirateur.

– Alors, vous avez raison, chère enfant, dit-combinant tout un plan en un clin d’œil, il faut et fuir sans délai.

A ce moment, un léger bruit, comme un fro ment d'arbrisseaux se fit entendre derrière eux. Ils regardèrent et ne virent qu'une ombre informe, aussitôt disparue.

– Qu'est-ce ? demanda Cécile.

* – Rien ! répondit Angel, en entraînant Mlle de Laffémas.

En lui-même, il se disait :

– Dans la ruelle sont mes bandouliers. Je les ap-belle. Nous rentrerons en force. Nous pénétrerons usqu'aux Bourbons par la voie découverte, et alors !... Mais, au détour d'une haie vive, une apparition menaçante se dressa soudain devant lui. C'était Guzla.

VI

UNE MÈRE AUX ABOIS

– Vous ne passerez pas ! fut le premier cri de la favorite.

Angel leva la tête et reconnut son ancienne maîtresse.

– Place ! répondit-il froidement en cherchant à l'écarter du geste.

Cécile de son côté, avait reconnu sa belle-mère, la personne qu'elle redoutait le plus de rencontrer en ce moment après Isaac.

– Fuyons ! murmura-t-elle éperdue.

– Vous ne passerez pas ! répéta la Géorgienne.

Et pour appuyer sa résistance, elle se cramponna au bras de l'aventurier.

– Ou du moins continua-t-elle, ce sera sur mon cadavre.

– Soit !... si vous poussez un cri, répondit le tard de Biron, portant la main à son poignard.

– Je n'appellerai pas. si vous m'écoutez r qu'une minute.

– Parlez donc.

– Ah ! fit-elle en envisageant avec une sorte provocation le régicide. Nous voici encore une fois présence, tous deux : vous le traître et le fourbe, la victime principale de vos honteux projets.

– Place, madame ! répéta-t-il, si vous n’avez des injures futiles à me dire.

– Guzla ne parut pas entendre cet ordre.

– J’arrive à temps, n’est-ce pas, pour vous dém quer, gentilhomme sans honneur et sans foi, poi suivit-elle. Calculateur odieux qui, sous prête d’amour, se sert de cette pauvre enfant comme d instrument aveugle de royal parricide !... Est-ce b cela ? ai-je tout deviné, ai-je assez sondé les so. bres profondeurs de votre âme, monsieur de M taigu ?

Il y avait de quoi démonter un caractère mo bien trempé que celui de cet être de fer, dans les criminations presque devinatoires de la mère de cile. Lui, il les brava avec une cynique audace.

– Que croyez-vous de cela ? demanda-t-il à jeune fille.

– Rien ! répondit-elle sublime de confiance.

– Rien ! exclama la favorite en s’exaltant. Que m’est-il possible de te prouver à l’instant, pauv égarée, que ces serments prononcés à tes pieds, g rantis sur l’honneur, cet homme me les a adressé tendresse à toutes deux ! Ah ! tu le mépriserais, alo moi, de la même manière, se jouant ainsi de n L lieu de te faire sa complice ; tu le repousserais, au eu de le défendre ; tu le renierais, pour te jeter dans es bras !

Mlle de Laffémas envisagea la Géorgienne avec une pression d’indicible mépris.

– Ce qui m’étonne le plus en vous, dit-elle, c’est facilité prodigieuse avec laquelle vous inventez des lomnies sur les choses les plus saintes.

Non, je ne crois à rien de ce que vous affirmez : us êtes pour moi l’incarnation du mensonge. Quant vous avoir eue pour rivale, je ne suis ni assez perrse, ni assez dédaignée pour supposer ce rapproement dégradant... Cherchez de nouvelles perfidies, plus spécieux subterfuges ; car ceux-ci sont véribleme nt trop grossiers et ne peuvent avoir cours l’entre des créatures à votre image, s’il s’en trouve aussi dégradées !

– Malheureuse 1 s’écria la mère coupable, en jetant r sa fille un regard navré. Rétracte ces paroles imes, au nom du Dieu qui nous voit, au nom du

Dieu i nous juge ! car si tu savais à qui tu les adresse, n'aurais plus assez de gémissements pour les reetter, assez de larmes pour les effacer... Mais je ne is rien t'expliquer, moi, je ne puis rien te dire. Un onstre m'impose le silence aussi sûrement que le rureau l'obtient de certains patients baillonnés !

– Partons, balbutia Cécile, qui sentait une sourde notion la gagner.

M^{me} de Laffémas la retint par ses vêtements en se récipitant à ses pieds.

– Grâce ! se lamenta-t elle. Pitié ! Écoute encore !... che-le, je suis intervenue aussi pour éviter une prême douleur à ta folle passion.

Et, baissant la voix, elle ajouta :

– Qui sait si un pas de plus ne causera pas la de celui qui te perd.

A cet avertissement menaçant, la jeune fille se procha vivement d'Angel. D'un geste plus rapide l'éclair, elle arracha le poignard qu'il portait ceinture.

– Par le Dieu que vous invoquiez, proféra-t-avec la flamme des résolutions héroïques aux y Je le jure, madame ! s'il arrive malheur à mon protecteur en ce monde, je me frappe aussitôt pc suivre ou le précéder dans l'autre.

La conviction était dans l'accent de Cécile. C ne douta pas du fatal accomplissement de son ser conditionnel. Cette idée la jeta dans une ang pire que la mort. Elle entrevit, comme au tr : d'un brouillard sanglant, le cadavre de sa fille. s'entendit maudire par la moribonde au mome rendre le dernier soupir, et la honte de son pass lui clouait la bouche sur son titre sacré de mère vanouit devant cette épouvantable vision. Se tra sur les genoux, baisant la robe de cette cruelle en qui la torturait dans ses entrailles maternelles allait lui avouer le terrible secret qui lui donc peut-être une autorité neutralisant la funest fluence de l'infernal Montaigu.

– Révoque ton engagement sacrilège, râla-t Crois-moi, Cécile, je suis ton salut. et ce misér ta perdition ! Pour te convaincre, dussé-je expir confusion à tes pieds, connais enfin la vérité. suis ta

L'infortunée n'acheva pas. Sur un signe d'A Petit Jacques s'était glissé derrière elle.

au moment où le mot suprême devait, en s'échapet de ses lèvres, révéler à M^{lle} de Laffémas l'énigme sa naissance et les droits de Guzla, celle-ci se

iva subitement baillonnée. En même temps, le des larrons appuyait sur la poitrine de la favorite stylet à lame aiguë.

– Faut-il achever l'œuvre ? demanda-t-il à son être.

Mais alors, la fille de la Géorgienne éprouva sans comprendre une étrange et poignante appréhension. ui sembla que, si l'on frappait cette femme terras-elle ressentirait elle-même le coup mortel ! Un sourd lui échappa, elle s'attacha au bras de l'assin :

– Grâce ! cria-t-elle.

puis elle s'affaissa, privée de sentiment, auprès de favorite.

– Deux ! au lieu d'une, prononça philosophique Petit-Jacques, en regardant tour à tour M^{me} et de Laffémas, la situation se complique ! Que dois-je – e ?

– Abandonner la mère et te charger de la fille, ondit froidement Angel. Tu jetteras celle-ci dans i tière qui nous attend au prochain carrefour, et tu onneras, par la même occasion, à tes hommes de iir me joindre ici, dans ce jardin.

Le roi des larrons déployant la singulière vigueur tranchait tant avec sa taille exiguë, enleva nme une plume le corps inerte de Cécile, et commça son mouvement de retraite vers la poterne. Le sard de Biron, de son côté, enlaça de ses bras ner-IX Guzla frémissante, mais qu'une solide entrave calysait dans tous ses membres, qu'un mouchoir bien enroulé condamnait au mutisme le plus abso] Il la traîna, ainsi domptée, jusque dans un pavill rustique, dont il ferma soigneusement la porte. Pe dant ce temps, son affidé traversait les jardins toujours chargé de son précieux fardeau, sans s'apercevoir qu'à l'issue par laquelle il allait passer, que qu'un veillait dans l'ombre.

Spiridione était là, masqué par la porte aux tro quarts ouverte, prêt à tout, même au guet-apens et l'assassinat Il n'avait rien saisi de la scène terril entre la favorite, sa fille et Angel, tant cette sorte parc offrait d'épais et assourdissants massifs. Ma qu'avait-il besoin d'entendre ! Il avait une consig absolue autant qu'atroce : poignarder Montaigu s emportait Cécile, et cette consigne, il allait l'exécute pensait-il, car le groupe du ravisseur chargé de jeune fille n'avait pas échappé à son œil scrutateu

Cependant, à mesure que le couple bizarre se ra] approchait, il éprouvait, sinon une défaillance, c moins un frissonnement d'horreur. Sa conscience li

reprochait, à cet homme si facilement vendu, meurtre de son bienfaiteur. Il ferma les yeux pour échapper à cette obsession énervante et sinistre, tout en assujettissant dans sa main le manche d'un poignard.

Quand il rouvrit les paupières, Petit-Jacques n'était plus qu'à quelques pas de lui ; mais une fulguration de l'incendie du faubourg de la Hotoie, se ralluma plus vivace, vint éclairer, comme l'éruption soudaine d'un volcan, jusqu'au moindre détail de l'évêché et de ses dépendances. Paolo tressaillit de surprise. Grâce à la clarté des flammes, il avait constaté que l'homme emportant M^{lle} de Laffemas n'était pas son frère dit. Celui-ci ne l'escortait même pas. Il se sentit oppressé d'un bien grand poids. Il allait donc frapper sans regret, sans émotion ! Mais si courte qu'eût été en hésitation devant la surprenante substitution, le roi des larrons avait permis, sans en douter, le danger suspendu au-dessus de sa tête. Avant de s'engager sous la poterne, il modula un sifflement particulier.

Spiridione n'eût que le temps de se couler sans bruit derrière le vantail dans un des deux bouquets de chèvrefeuille décorant l'entrée. Une masse d'une quarantaine d'individus solidement armés, paraissant tout à coup sortir de dessous terre que de la ruelle, s'introduisit en un clin d'œil dans le jardin et se réunit autour de Petit-Jacques dans le plus profond silence. Les redoutables intrus marchaient pieds nus. Quand le dernier se fut rapproché de lui, le roi des larrons lui donna à voix basse une indication précise, qu'un signe du doigt rendit encore plus claire. Il leur montra la direction à suivre pour trouver Angel, et tandis que les bandouillers s'acheminaient au travers des sarmilles, Petit-Jacques franchissait la poterne. Il reprit comme une proie le corps toujours inanimé de Cécile.

VII

LA JUSTICE DE BRUTUS EST CONDAMNEE DE DIEU

Charles de Montaigne achevait à peine de fermer le osque ou s'agitait, dans une rage impuissante Mme s Laffémas, quand il entendit crier sourdement, derrière lui, le sable des allées.

Il se retourna et vit arriver, au flamboiement du gigantesque incendie de la Hotoie, le renfort que lu adressait Petit-Jacques.

Bientôt les quarante bandits l'entourèrent, muet et résolu.

– Obéissance passive.. ou la mort ! leur dit Ange en appuyant sa recommandation d'un geste énergique. Marchez comme des ombres à ma suite. N'attendez aucun ordre préventif. Contentez-vous de m'imiter en tout ce que je ferai.

Puis se plaçant à la tête des coupe-jarrets, il eût bientôt atteint la grotte où s'ouvrait le passage indiqué comme aboutissant aux appartements de Louis XIII et de Gaston d'Orléans. Là sous un revêtement artificiel de lierre, le bâtard de Biron démasqua, sans peine, la porte de fer, dont le secret fut un jeu d'enfant, pour deux des plus subtils *riffodés* de Paris qui appartenaient à cette bande de sac et de corde La fermeture de cette porte découvrit une galerie souterraine en pente douce, où régnait l'obscurité de l'Erèbe.

– Ayons des yeux aux doigts de la main gauche un poignard ou un pistolet au poing droit, dit tout bas à ses gens le fils du décapité.

Le premier, il s'enfonça dans l'étroite et ténébreuse ouverture.

Les quarante réprouvés, qu'il dominait absolument, le suivirent les uns après les autres avec l'insouciance diabolique et la marche féline de désespérés larrons qu'ils étaient. Mais avant que Cécile eût indiqué à son séducteur cette très ignorée communication, entre les immenses jardins et le

palais proprement dit de l'évêché, un de nos principaux personna-s, M. de Laffémas, y avait repassé. Sorti plus tôt 'il ne l'espérait de chez le roi, le lieutenant civil tait rendu en toute hâte à l'appartement de sa fille itative.

Il voulait lui annoncer une grande nouvelle, selon – le monarque daignait signer à son contrat de ariage ! Il ne la trouva ni chez elle, ni chez hé.

– Maudite enfant ! grommela-t-il. Où peut-elle e ? Dans le parc, sans doute, car je lui ai passé la Die d'y rêvasser parfois le soir Pourtant elle abuse jourd'hui de la permission. Il est près de onze heus de nuit !

Il descendit des derrières du château et s'engagea s le dédale des allées et des bosquets. Une pensée rsistante et agréable contrebalançait l'ennui de ses cherches.

– Bientôt j'en aurai fini avec ma tâche ingrate de ere... officiel, se disait-il. Bientôt aussi, je ne craindrai lus pour ma fortune. avignonnaise. Le mariage eut être célébré dans quelques jours, grâce à l'inrvention du roi dans cette affaire. Et de ce moment serai vraiment heureux, dégagé de la lourde resonsabilité de cette étrangère, j'échapperai à la suscion sans cesse renaissante de la mère et de la fille, ortes d'espions femelles acharnées à mes actes.

Le vieillard s'arrêta court. Un flot d'absinthe se lêlait au rayon de miel qu'il s'offrait !

– Vraiment heureux ! ricanna-t-il comme un amné. J'oubliais ma folle passion pour ce démon qu'on appelle ma femme !... Eh bien, l'or et l'ambition ne consoleront de ses dédain !

Il reprit sa marche, que le hasard dirigeait dans la partie des jardins diamétralement opposée à cell se passaient les scènes précédemment décrites, et qu s'enchaînaient en moins de temps qu'il n'en a fall pour les lire. De sorte qu'il revint dans la direction de la poterne ouverte par M^{lle} de Laffémas, que ques minutes après que la horde de Petit-Jacques l'eut franchie pour rejoindre immédiatement Angel. Là, au détour d'une charmille, il se rejeta brusque ment en arrière. Quelque chose, qu'il avait pris dans l'ombre pour un tas de feuilles mortes, s'était dressé devant lui, sous une forme humaine et menaçante. Un écroulement, dans le faubourg-incendié, projeta d'énormes et rouges éclats jusque sur l'Evêché. Isaa reconnut le sordide mendiant qui lui barrait ! voie.

– Eh ! fit-il avec surprise, mais sans trop perdre de son sang-froid. C’est maître Ruggieri, si je ne m’abuse.

– Moi-même, répondit d’une voix étranglée par la haine triomphante, l’ancien complice du magistrat, en le saisissant à la gorge avec une vigueur étonnante de la part d’un être aux apparences si débiles. Moi-même qui m’acharne à ta suite, voleur et empoisonneur !... Je sais à quelle hauteur de fortune t’a élevé l’échelle de tes crimes. Je devine aussi à quelles grandeurs sociales tu aspiras encore, mais je prouverai tes forfaits et flétrirai ta mémoire. Car, de ma rencontre de ce soir, spoliateur et assassin, date le terme de tes prospérités et de ton existence.

Laffémas se débattait en vain sous les doigts frénétiques qui le retenaient, en étouffant ses cris à l’aide.

Mais son ennemi avait achevé l’explication qu’il se faisait une joie féroce de lui donner avant de le frapper à mort. René le lâcha donc de sa main droite lui tira de dessous ses haillons un couteau tout ourvert. Il en porta un coup terrible au cœur du monstre. Celui-ci trébucha sous le choc.

A la grande stupeur de Ruggieri, il se raffermir presque aussitôt sur jambes et resta debout. Cependant, l’arme avait porté, puisque la lame s’était brisée presque au ras du manche.

– Peste ! fit ironiquement le lieutenant civil, profitant de la surprise de René pour échapper complètement à son étreinte, vous n’y allez pas de mainmorte, monsieur mon ex-ami, et vous méritiez une meilleure réussite. N’en soyez pas trop affecté, toutefois, il n’y a pas de votre faute.

En même temps, le policier écartant son pourpoint, laissa voir au mendiant déçu une chemise de mailles. Mais tel n’était pas son seul but, car il découvrit en même temps une ceinture d’où sortaient les crosses de deux pistolets. Le limier en chef de M. le Cardinal était un homme à précautions salutaires, que les rancunes justement conjurées contre lui prenaient rarement sans vert.

– Maître René, reprit-il en goguenardant, toute peine, même infructueuse, vaut selon moi, un salaire. Je me charge du votre pour votre tentative à mon encontre. Il sera immédiat et vous ôtera pour toujours l’idée de régler nos comptes antérieurs.

Ruggieri n'écoutait plus ; il tournait autour du magistrat, l'œil injecté, la face décomposée par la fureur. Il cherchait évidemment à bondir sur Isaac pour le déchirer des ongles et des dents. Enfin, il s'élança. Une détonation retentit.

Le mendiant étendit les bras dans le vide, tourna deux fois sur lui-même et tomba lourdement à la renverse, la poitrine traversée par une balle. Mais à peine l'explosion eût-elle eu lieu, que le bruit d'une course précipitée parvint aux oreilles de Laffémas qui, à tout hasard, arma son second pistolet. Un homme, l'épée à la main, déboucha soudain d'une allée transversale.

– Qu'avez vous fait, monseigneur ! s'écria ce nouveau personnage, en distinguant le haut magistrat, grâce à l'illumination sinistre dont nous avons souvent parlé déjà.

De son côté, le lieutenant civil reconnut le cornette Paoli.

– Vous le voyez, répondit-il, je me suis victorieusement défendu contre un meurtrier Il désignait le corps sanglant de René.

– Oui, mais peut-être aussi, en m'empruntant mon signal, avez-vous tué par ricochet Mme de Laffémas.

– Quel signal ? demanda le vieillard qui n'y comprenait rien.

– Ce coup de pistolet ?

– Expliquez-vous !

– A la détonation d'une arme à feu, les postes qui m'obéissent et que j'ai consigné dans leurs corps de garde, aux alentours de ces jardins, doivent accourir pour cerner toutes les issues des dépendances de l'évêché, car Charles de Montaigne est ici depuis une heure.

– Eh bien ! tant mieux alors, il ne nous échappera plus ! De quoi vous plaignez-vous ?

– De ce qu'à présent, il n'est plus seul ; d'autres artisans l'ont rejoint ; ils ont pénétré dans le parc ut à l'heure. et j'ai lieu de craindre que madame otre femme ne soit en leur pouvoir.

Isaac tressaillit, mais l'ambitieux et le haineux emportèrent en lui sur l'amoureux sénile.

– Monsieur, répondit-il d'un ton compassé, les ommes d'honneur, les serviteurs fidèles de la royauté oivent savoir sacrifier leur fortune, leur

existence, eur famille même, quand de tels sacrifices sont néessaires au salut du monarque. Que M^{me} de Laffémas érissé, ce sera son titre de gloire, puisqu'elle nous ura livré en mourant les plus implacables ennemis e Sa Majesté : l'infernal régicide Montaigu et ses omplices.

Spiridione courba la tête ; il n'avait pas envisagé a question à ce point de vue philosophique et politique. Ainsi qu'il venait de l'annoncer, du reste, les escouades postées par lui en surveillance faisaient irruption de toutes les poternes ; celle par où s'étaient ntroduits Angel et les siens n'ayant évité les visites les rondes nocturnes que précisément pour servir de souricière au proscrit, sur l'ordre de Guzla. Mais les événements imprévus venaient de prendre cette dernière dans son propre piège ! Ce n'était, à la lueur intermittente de l'incendie, que scintillement de casques et de cuirasses ; que cliquetis de pertuisanes et d'épées. Cette troupe disciplinée, conduite par des chefs habiles, qui prirent langue du cornette Paoli, manœuvra avec ensemble, pour fouiller à fond chaque allée, tandis que des sentinelles nombreuses bloquaient les issues. Mais, à la révélation de l'invasion du parc, par la horde du bâtard de Biron, une soudaine inspiration avait frappé le chef de la police royale : s'assurer si les envahisseurs n'avaient pas surpris le secret du passage conduisant dans le palais proprement dit. Il courut à la grotte : on entendait encore la sourde rumeur de la bande engagée dans la voie souterraine.

– C'est là qu'ils sont ! cria M. de Laffémas, appelant à la rescousse tous les soldats du Toscan à portée de sa voix. Pas un n'échappera si, à l'autre extrémité, la grille résiste cinq minutes !

– Ils s'épuisent en efforts pour briser les barreaux énormes, déclara Spiridione.

– Alors, à l'assaut ! Tuez tout ce qui grouille au fond de cette galerie.

Les garde royaux s'engoufrèrent dans l'étroit espace désigné. Ils étaient une centaine, armés jusqu'aux dents.

Presque aussitôt quelques coups de feu retentirent dans les profondeurs du noir passage.

– Tête à l'attaque ! proféra une voix tonnante qui fit tressaillir Paoli.

C'était celle de son frère de lait.

– Guzla, ton ennemi est perdu pensa-t-il en frémissant.

Alors, il se serra contre le lieutenant civil, et tous deux écoutèrent anxieusement, à l'entrée, ce qui se passait sous la voûte au long prolongement. Les bandits, obéissant à leur chef, s'étaient retournés contre les soldats, et les partis se heurtaient, s'étreignaient, se confondaient. Une lutte titanesque s'engageait, corps à corps, dans cet étroit espace. Parfois des cris déchirants s'élevaient de cette masse humaine, agitée comme les flots de la mer. Mais ces désespérés blasphèmes étaient presque aussitôt étouffés sous les clameurs des vainqueurs du moment. Tombés dans la mêlée, de malheureux blessés disparaissaient sous le piétinement de leurs camarades, et devenaient ainsi comme un plancher mouvant, où se livraient de nouvelles et mortelles luttes. Cela dura quelques minutes, pendant lesquelles Isaac et Spiridione se demandèrent plus d'une fois qui triompheraient, de leurs adversaires ou de leurs partisans. Personne ne reparaisait à l'orifice de ce souterrain, qui semblait rugir comme un Léviathan antédiluvien, ayant englouti tous les hommes entrés dans sa gueule sans vouloir rendre aucune de ses proies. A chaque tentative qu'ils avaient faite pour pénétrer dans l'ancre de la ténébreuse tuerie, le lieutenant civil et le cornette avaient reculé d'effroi, devant les hurlements, les imprécations, la rage, et aussi les balles perdues de ce tourbillon d'enragés combattants, où il leur était impossible de reconnaître les- leurs. Enfin un refoulement s'opéra. Quelques soldats reparurent, chassés violemment du passage.

– Lâchez-vous donc pied ! exclama Laffémas bous culé par leur soudaine irruption. Volte-face, canailles, ou je vous- fait massacrer par vos compagnons qui cernent les poternes !

Cette menace produisit l'effet attendu. Les fuyards essayèrent une tentative pour reprendre la position perdue, et rentrer dans la galerie. Mais un nouveau. groupe de gardes en sortit encore, projeté au dehors comme un boulet sous l'action de la poudre.

– Ils se laissent vaincre ! proféra le chef de la police partagé entre la fureur et le désespoir.

Paoli empêchait de son côté que la retraite ne devint une déroute. Bientôt, le reste de la troupe royale, décimée de moitié par la mort, rétrograda de la grotte dans l'avenue.

Puis apparurent à sa suite les larrons de Petit-Jacques, sinon victorieux, du moins devenus agresseurs. Mais à l'appel de Spiridione, ses chevaux-légers, démontés, avaient quitté les gendarmes, veillant aux issues des jardins, pour se joindre à la cohorte refoulée, dont les mousquets allaient pouvoir servir, dans cet espace large et découvert.

– Feu ! commanda le cornette à l'espèce de bataillon carré, qu'il avait formé avec une rapidité vraiment militaire.

Une fusillade bien nourrie abattit les plus intrépides des aventuriers d'Angel, lancés par lui en avant. Les autres se hâtèrent de rentrer sous la voûte qui devenait pour eux un passager refuge. Cette défaillance devait être leur perte. Elle permit aux soldats d'exécuter le mouvement habile ordonné par Paoli : Ils se formèrent en une double haie qui semblait être le prolongement animé, à ciel ouvert, des murailles du passage secret.

– Nous les tenons maintenant, déclara le Toscan au lieutenant civil, réconforté par sa parole. Un de mes sergents court prévenir, par la voie ordinaire, les mousquetaires de service dans le palais proprement dit. Ils vont ouvrir la grille que les régicides n'ont pu forcer, et les pousser, l'épée aux reins, de ce débouché opposé vers celui-ci, où à mesure qu'ils reparaîtront, les scélérats seront massacrés sans pitié entre notre double haie.

En effet, cinq minutes après, les bandouliers traqués et cernés, venaient donner un à un, rugissant et maudissant, dans la herse funeste que formaient les piques des chevaux-légers. Quand celles-ci les avaient arrêtés, la rapière, le poignard, les crosses de mousque s'abattaient sur les misérables, aveuglement engagés dans le traquenard humain si savamment organisé. Des cris victorieux poussés du milieu du souterrain, firent comprendre au chef de police que les mousquetaires du roi avertis dans la salle d'armes de l'Evêché, avançaient rapidement, balayant ce qui restait de bandits, et que bientôt le noyau des conjurés aurait vécu.

– En avez-vous fini avec tous ces bandits ? demanda-t-il, quand il crut reconnaître, au fond de la grotte, les grands manteaux d'ordonnance des gardiens d'honneur de Louis XIII.

– Non ! fit un homme à l'épée ensanglantée, apparaissant au seuil. Il en reste un monsieur de Laffémas !

– Charles de Montaigu ! exclama le lieutenant civil en reconnaissant cette sorte d’archange exterminateur que les mousquetaires, massés derrière lui, épargnaient avec le respect traditionnel des braves pour le héros ayant déjà soutenu la lutte impossible d’un seul contre tous.

– Oui, Charles de Montaigu, répartit le bâtard de Biron avec un rire superbe de dédain. Oui, le vrai régicide, qui vendra chèrement sa vie, s’il ne peut la sauver, mais qui l’arrachera quand même à ta hache, valet de bourreau !

Et avec une souplesse de tigre, il bondit tout à coup sur un des chevaux-légers, passant sous les hallebardes, frappant ensuite d’estoc et de taille les soldats stupéfiés, abattant quiconque lui résistait. Il s’ouvrit ainsi en un clin d’œil un sanglant passage, et s’enfuit dans la direction par laquelle il était entré.

– Malédiction ! gronda Isaac. Il est sauvé !

– Non ! répondit Spiridione : il se perd plus sûrement ; toutes les portes sont fermées, et à chacune est une embuscade.

Angel fuyait avec une vitesse d’autant plus grande qu’il se sentait poursuivi. En quelques élans il fut à la porte close. Mais comme il essayait d’en forcer la serrure avec son poignard, il entendit de l’autre côté qu’on armait des mousquets. Il se retourna vers les jardins.

Un quadruple cercle de piques se formait autour de lui.

– N’importe ! dit-il, je ne puis pas me rendre tant qu’il me restera une épée entière.

Alors, il troua quelque poitrines avec une rage telle, qu’on hésitait à s’élancer sur lui. Cependant, une rapière croisa enfin la sienne. Il regarda l’audacieux qui ne craignait pas de se mesurer avec un désespéré de sa trempe.

– Lui ! lui ! fit-il, sans plus songer à se défendre. Oh ! le reniement de Judas !

Au même instant, son arme se brisa en deux sous un choc habile de celle de son adversaire.

– Qu’on le saisisse ? ordonna le cornette.

Du tronçon qui lui restait, le bâtard de Biron frappa Spiridione au visage.

– Tiens ! infâme ! lui dit-il en le marquant d’une rouge meurtrissure, voilà la tache de Caïn. Maintenant, ajouta-t-il, se croisant les bras, mousquetaires, emparez-vous de moi. mon frère de lait vous l’a commandé.

VIII

LA VENGEANCE EST. IMPIE

Aucun des soldats présents n’osait ou ne. voulait arrêter Angel, bien qu’il fût sans défense. Ils attendaient que M. de Laffémas, en sa qualité de policier, remplit lui-même cet office, mais celui-ci semblait méditer profondément. Tout à coup, au milieu de cette scène étrange surgit une femme affolée, la Guzla. Délivrée enfin par des gendarmes, qui exploraient soigneusement tous les recoins et cachettes des jar.. dins, de crainte que quelques rebelles n’y fussent réfugiés, elle accourait, stimulée par l’angoisse, pour conjurer, s’il en était temps encore, les dangers auxquels son enfant se trouvait sans doute en proie

Elle jeta sur les assistants un regard éperdu, cherchant un guide, un appui parmi ces hommes, chez qui sa douleur n’avait pas même un écho. Au milieu d’eux, elle aperçu Angel, Angel vaincu ! Elle s’élança vers lui les mains crispées le cœur torturé, la raison vacillante.

– Ma fille ! cria-t-elle ! Rends-moi ma fille !

Ces exclamations arrachèrent le lieutenant civil à ses méditations.

– Que faites-vous, madame ? demanda-t-il inquiet, en l’arrêtant vivement par le bras. Etes vous folle ?

– Plut au ciel que je le fusse tout à fait, répondit la favorite avec égarement. Je n’aurais pas à comprendre qu’il s’agit du déshonneur de mon enfant ! car vous l’ignorez peut-être ; mais il me l’a volée, cet homme ! Sur son ordre, un de ses sicaires a enlevé ma Cécile chérie, ma fille adorée. Je veux qu’il me fasse rendre. Je le veux ! Je...

– Vous délirez sans doute, madame, l’interrompit sèchement Isaac, cherchant à la fasciner sous son œil d’oiseau nocturne, pour arrêter l’expression si com promettante de sa maternelle détresse. Pourtant, ma tendresse de père, naturellement supérieure à votre amitié de belle-mère pour Cécile, s’inquiète de vos improbables divagations. Supprimez-les donc.

– Trêve à vos mensonges ! s’écria la Géorgienne de plus en plus exaltée. Assez de vos hypocrisies. Vous savez quels sont mes droits réels, mes titres cachés, mon autorité naturelle sur la victime de ce vampire. Il me la faut, je la veux, quand on devra : torturer son ravisseur pour qu’il me la restitue !

– Vos droits ? votre autorité ? Vous parlez un si vulgaire langage, et je ne vous reconnais aucun de titres que vous invoquez. Allons, madame, retirez-vous ! Rentrez dans vos appartements. En prolongeant ce débat, déjà ridicule, vous pourriez donner prise aux calomnies de mes ennemis.

– Me retirer !... Vous ne me comprenez donc pas monsieur ?... Mon enfant. le vôtre, si vous voulez nous est ravie !... Je vous en supplie à genoux. que vos soldats se lancent tout de suite sur ses traces. qu’ils battent Amiens et ses environs pour la retrouver, pour l’arracher au complice de ce misérable. Oh ! monsieur, ordonnez cela. et je vous bénirai. et je vous aimerai ?

Le lieutenant civil resta atterré. Il n’y avait plus à le nier, celle qui portait son nom, et dont le prochain mariage entraînait dans ses ambitieux projets subsistait un scandaleux enlèvement. Sa domination sur lui-même lui avait permis de dissimuler d’abord son bouleversement causé par une pareille nouvelle, afin qu’elle parût fautive à son entourage et qu’elle fût mise sur le compte d’un passager égarement d’esprit de la favorite. Il espérait alors faire ressaisir Cécile par ses limiers les plus discrets, et tenir ainsi secrète, pour la cour entière, la scabreuse aventure de la jeune fille, promptement ramenée sous le toit paternel.

Mais la convaincante et publique persistance de Guzla détruisait le plan rapidement conçu de l'astucieux Isaac.

Il allait se déterminer à user de violence, forcer au silence la mère désespérée en la faisant emporter chez elle, lorsque la poterne, gardée extérieurement, s'ouvrit tout à coup. Une blanche apparition la franchit, et, glissant avec sa souplesse de fantôme entre les chevaux-légers qui entouraient Angel, vint se précipiter dans les bras du prisonnier.

– Cécile ! s'écria celui-ci avec la joie profonde d'un triomphe inespéré.

Et, à part lui, il se dit que si la vengeance de son père avait échoué, la sienne propre lui revenait complète.

– Ma fille ! s'était exclamée la favorite, s'abonnant tout d'abord à un transport irrémédiable de bonheur en revoyant celle qu'elle croyait perdu à jamais.

M. de Laffémas comprenait mieux, lui, la conséquence de l'acte de la jeune fille, qu'il foudroyait du regard, malgré le saisissement qui le pétrifiait.

– Toi ! reprit le proscrit en pressant la malheureuse enfant sur son cœur et en lui rendant devant tous le baiser qu'elle appliquait à son front sanglant comme un dictame. Toi ici ! pourquoi ?

– Je suis revenue à moi dans ta voiture, répondit elle sans songer et sans s'apercevoir peut-être qu'une foule l'enveloppait et l'écoutait. J'étais seule.. on m'avait abandonnée. probablement pour aller te secourir dans la bataille, dont le bruit parvenait jusqu'à moi. Alors, j'ai eu comme un pressentiment sinistre. et trop réalisé, hélas !... Je t'ai vu vaincu, captif, massacré peut-être ! Il me fallait parer ton sort jusqu'au bout, mon sauveur. et, moi bien aimé ! Je courus à cette porte, dont les gardiens me reconnurent. et me voici. et je subirai ta destinée quelle qu'elle soit. et nulle puissance ne me séparera de toi. que j'aime par-dessus tout

Elle était transformée, la frêle et douce créature par l'ardeur des dévouements sublimes ; elle toisait d'un air de défi M. et Mme de Laffémas, écrasés de stupeur.

Le bâtard de Biron regardait sa victime avec un infernal sourire ; il écoutait avidement les paroles qui perdaient pour tous cet ange de pureté, et qui tombaient sur son cœur embrasé du feu de la haine comme une rosée

bienfaisante, il jouissait de la honte d'Isaac et du désespoir de la Guzla, dés honorés tous deux publiquement dans leur fille. La réparation qu'il rêvait à Biron le décapité avait avorté, mais au moins la vindicte du novice-renéga Angel allait éclater grandiose.

– Au nom de mon autorité paternelle, dit enfin Cécile le lieutenant civil, domptant un peu son trouble, je vous ordonne de me suivre à l'instant même. Mlle de Laffémas se serra plus étroitement contre la robuste poitrine du régicide. Mais celui-ci se cacha de cet enlacement.

– Obéissez à votre père, articula-t-il avec une ; anique ironie. Obéissez-lui, car vous ignorez jusqu'à quel point il a pour vous l'amour paternel... afin de vous légitimer, vous le fruit de ses adultères relations avec la comédienne Guzla, il n'a pas osé de vous substituer à l'héritière morte-née de première femme. Il est vrai que cet acte ultrama-hanime lui permettait d'escamoter à son profit le superbe héritage de la défunte !

– Que dit-il ? murmura avec égarement Cécile.

La Géorgienne croyait rêver entendant ce mélange vérité et d'erreur sur son passé sortir de la bouche Charles de Montaigu, un inconnu pour elle presle la veille encore. Dans son indicible effroi, elle insultait l'ex-avocat d'Avignon d'un œil hagard ; : lui-ci partageait son affreuse émotion, mais il avait encore la dissimuler sous une colère dont la violence allait éclater bientôt.

– Cet homme est un ignoble menteur, hurla-t-il. ardes, traînez-le au fond de l'oubliette épiscopale. Rien que par son air superbe, le bâtard de Biron empêcha les mousquetaires d'obéir au haut policier.

– Je mens ! reprit-il avec un dédaigneux sourire. Voulez-vous, Monsieur le magistrat intègre, que je retracede les péripéties de cette nuit de meurtre. où René Ruggieri vous seconda si bien ? Voulez-vous que je rappelle les conditions de l'association de votre maîtresse à votre crime ?

– Non ! non ! supplia Guzla, en se jetant éplorée aux genoux d'Angel. Grâce ! Pitié pour Cécile, pour cette pauvre innocente, qu'une révélation semblable achèverait de tuer, en lui montrant quelle mère abominable elle a eue jadis !

– Point de pitié pour la fille de la courtisane pour l'héritière de tant d'infamies ! Qu'elle aille rejoindre le couple odieux qui l'a produite. C'est

pou vous châtier par elle que je suis descendu à la séduire

En disant ces mots, le renégat repoussa vers 1 : favorite l'infortunée qui s'était perdue pour lui. Pa un cri de réprobation ne s'échappa de son sein pou flétrir l'odieuse action de son surborneur ; mais ell jeta sur lui un regard d'une séraphique douceur, 1 seul reproche qui s'exhala de son âme brisée.

Le bâtard de Biron fut inévitablement frappé de cette résignation de martyr. Il reçut cet éclair d'azu trempé de larmes commes une flèche qui lui tra versa le cœur, troubla sa conscience, lui fit cour ber le front ; mais la parole de Mme de Laffémas l'ar racha à ses remords naissants pour envenime sa rancune :

– Ah ! le monstre ! gémit-elle. Que lui avons-nou fait pour nous frapper avec tant d'atroce barbarie !

– Ce que vous m'avez fait ? répéta l'apostat en si redressant de toute sa taille. Je vais vous le dire Mais, il faut, pour cela, Madame, nous reporter plus de seize années en arrière. A l'époque où, insou cieuse artiste, vous donniez sans regret, comme san calcul, votre amour tout entier à celui qui vou adorait, au mépris de ses serments et de sa consécration à Dieu... Est-il déjà si loin ce temps, que vou l'avez oublié, dites ? Tant d'événements se sont-il passés que vous ne vous souveniez plus du novice Angel ?

La Géorgienne fixait sur le prisonnier ses grands yeux où se peignait une poignante anxiété.

– Angel ? dites-vous ! balbutia-t-elle, pantelente.

– Angel ! Eh bien, Angel c'est moi !

– Vous ! fit-elle, livide de terreur, sans croire encore pourtant aux paroles de son ancien amant.

– Vous doutez, n'est-ce pas ? Angel est mort, vous l'avez vu jeter dans l'horrible et profond précipice, et vous ne vous êtes même pas opposée à cette exécution suprême de son corps, où restait peut-être une étincelle de vie ? Ah ! meurtrière ! les morts res – suscitent parfois 1 Parjure ! le ravin du Ventoux a endu sa proie vivante. Tenez, M. de Laffémas m'a econnu, lui 1 C'est un esprit fort et un limier habile. Ma haine a suffi pour lui prouver mon identité. Il remble, mais il admire la trame où je vous ai enveoppés tous les deux... tous les trois... N'est-ce pas rrai, M. l'envoyé de Richelieu au légat Barberini ?

Le magistrat ne crut pas devoir répondre à ce arcasme. Une pensée bien autrement importante 'absorbait déjà : comment conjurer les révélations u'allait entraîner la reconnaissance de l'ex-novice ominicain ?

Quant à Guzla, elle ne doutait plus ; mais l'horreur t le désespoir la suffoquaient ; enfin elle parvint à rracher un cri navrant de ses entrailles materelles.

– Malheureux ! sanglota-t-elle, ta vengeance s'est tournée contre toi ; tu viens de flétrir ta fille.

– Ma fille ? répéta d'abord machinalement le roscrit.

Le lieutenant civil se précipita sur sa femme, et de sa main'droite essaya de lui comprimer la bouch

– Silence ! proféra-t-il violemment.

La favorite se délivra, avec une vigueur de tigres de l'étreinte du vieillard.

– Arrière ! lui dit-elle, vous la cause de tout mes fautes et de tous mes malheurs. Je ne vous cor nais plus que pour vous mépriser et vous désobéir. De cet instant, il n'y a plus de commun entre nou que nos crimes, en attendant nos expiations !

Les témoins de cette scène épouvantable, officie et soldats, immobilisés par l'étonnement, se deman daient à part eux ce qu'il y avait de vrai dans ce accusations mutuelles de gens également irrité Angel, lui-même, refusait d'admettre jusqu'à possibilité de sa paternité, dans la crainte d'un ruse de la Géorgienne pour désarmer sa vindicte a profit de Cécile ; mais une voix retentit alors coma un glas funèbre, et vint reporter l'attention généra sur un nouveau personnage.

Un homme, tout ruisselant de sang, s'était traîr en rampant presque aux pieds d'Isaac, sans qu personne prît garde à sa présence, jusqu'au momei où sa parole gémissante et accusatrice se fit entendr C'était René Ruggieri, que Laffémas croyait avo tué, et qui était sorti de l'évanouissement causé p sa blessure mortelle. Il se redressa par un suprên effort. et il marcha presque sans trébucher droit a bâtard de Biron.

– Ce qu'a dit la royale courtisane, râla-t-il, es la vérité. toute la vérité !... J'ai constaté sa gros sesse avant qu'elle ne vous trahît, moi. le médeci

d'Avignon. Mlle de Laffémas est l'enfant de l'apostat. et non de l'empoisonneur !...

Ses yeux à moitié éteints se tournèrent du côté de son ancien complice.

– Lui ! poursuivit-il en s'affaiblissant à chaque flot sanglant qui coulait de son horrible plaie, lui. c'est. un assassin et un faussaire. J'en ai la preuve écrite, là, sur ma poitrine.

Il s'affaissa à genoux. Angel, plus pâle que l'agonisant, fouilla convulsivement sous ses haillons. et en retira des papiers maculés d'un rouge sinistre.

– Je vous les donne, murmura par hoquets lugubres Ruggieri, expirant. Je vous les donne. pour votre vengeance et pour la mienne !... Isaac ne pourra nier... puisque le vrai père existe... et que c'est vous. Perdez-le ! Je le maudis. et je l'attends.. en enfer !...

Il roula sur le sol. Ses paupières se fermèrent et un tressaillement nerveux parcourut tout son être..

Cette fois, René était bien mort.

– Monsieur, proféra aussitôt de Laffémas en s'avançant vers le proscrit, vous êtes mon prisonnier. Je vous somme de me remettre ces pièces à conviction

– Ces papiers m'appartiennent, répondit le bâtard de Biron, et vous ne me les enlèverez pas par la force, car j'en appelle à la loyauté de mes vainqueurs pour les soumettre à une justice plus haute que la vôtre.

A ce moment, l'issue du passage secret, qu'on entrevoyait au fond d'une avenue, s'illumina d'une subite clarté

De la grotte sortit une imposante figure en simarre rouge, au milieu des porte-torches et de gardes cuirassés

— Son Eminence ! Son Eminence ! répétèrent ceux qui le reconnurent de loin.

C'était, en effet Richelieu, averti de l'attaque avortée, qui avait quitté le conseil royal, et qui s'acheminait lentement vers la foule haletante, en jetant ça et là un regard curieux sur les traces encore apparentes du combat. Le chef de la police jugea utile à ses intérêts d'aller au devant du cardinal auquel il devait un récit circonstancié des événements. Tout en marchant à ses côtés, il se hâtait de lui raconter et la capture de Charles de Montaigu, et

sa résistance à lui remettre certains documents importants. L'omnipotent ministre regardait son interlocuteur, de la façon dont un maître regarde ses laquais.

– Qu'ai-je besoin de paperasses justificatives pour mes coups de hache ? répondit-il quand il fut à quelques pas du prisonnier. Regardez-ma robe : les éclaboussures de l'échafaud ne sauront la tacher.

Puis il envisagea Angel de son œil profond et lumineux ; du premier jet il reconnut un adversaire avec lequel il fallait compter.

– Monseigneur, supplia Isaac, réclamez ces pièces et confiez-les mois... dans l'intérêt de Sa Majesté !

– Soit, acquiesça l'Eminence rouge avec un indéfinissable sourire. Le roi n'est pas comme moi, au-dessous ou au-dessus de la loi pour les attentats et les complots.

Et, s'adressant gravement au bâtard de Biron :

– Je suis grand justicier du royaume, monsieur. Cette qualité vous semble-t-elle suffisante pour me remettre le dépôt que vous refusez à mon lieutenant civil ?

Angel comprit qu'il n'avait plus de motifs réels de résistance ; mais, avec la conviction de sa paternité, une révolution soudaine s'était opérée en lui. Il se dé-iait le droit de punir, lui, dont la haine aveugle, avait longtemps cotoyé le plus abominable des inestes.

Tout à coup, au lieu de tendre à Richelieu les reuves devant perdre Laffémas et la favorite, il es présenta à la flamme d'une torche qui les conuma.

– Plus de vengeance, dit-il, la vengeance est impie ; la vengeance est sacrilège ! Par elle, j'ai rappé mon enfant pure comme un céleste messenger le rémission et de paix !

Et se courbant humblement devant Cécile, dont es yeux limpides exprimaient toutes les clémences.

– Pardonne-moi, ma fille bien-aimée, lui dit-il, moi, qui n'ai point deviné ton titre sacré et qui te poussais odieusement à l'abîme... Pardonne-moi, puisque dans l'avenir je ne saurai réparer mon rime... car on m'ôtera bientôt le poids de son écrasant remords à traîner sur cette terre.

– Que dites-vous ! mon père ! réondit-elle degeant toute tremblante et lui baisant les mains. Que Darlez-vous de pardon, de faute, de remords 1 Vous ! vous humilier devant moi, votre enfant, qui vous lemande à genoux votre bénédiction ? Que signifie aussi votre présage sinistre ?... On ne vous ôtera pas de ce monde. sans moi !

Une larme s'échappa de la paupière aride du prisonnier et tomba sur le front du terrestre chérubin. C'était le baptême de sa paternité. Mais Angel eut tout à coup une inexprimable angoisse en songeant à l'avenir de Cécile. Il lui sembla que son cœur se serrait comme dans un étau.

– Qui veillera sur toi ? Qui te protégera désormais ? dit-il.

– Moi, répondit ardemment Guzla.

Le rénégat regarda la favorite avec une amère tristesse.

Celle-ci courba la tête, accablée.

– C'est vrai ! balbutia-t-elle, il y a des protections qui flétriraient même un ange !

Alors, l'un de ceux qui accompagnaient le cardinal. duc entra dans le cercle lumineux et ôta son large feutre :

C'était Antoine de Bourbon !

– Madame, dit-il en s'adressant à la mère trop punie, mais de façon à ce qu'Angel ne perdît pas une de ses paroles, je redeviens le fiancé de mademoiselle votre fille. Je réclame à ce titre l'honneur de veiller sur elle, vous promettant en échange de faire si bonne garde que si ma renommée ne suffisait pas à la protéger contre tous, mon épée saurait à l'instant imposer à tout audacieux le respect dû à sa vertu. Le voulez-vous ?

– Ah ! vous avez le plus noble des cœurs ! s'écria M^{me} de Laffémas.

– Comment réparer l'indigne erreur de vous avoir méconnu ? murmura Cécile, d'une voix où messire Jean retrouva les tendres notes d'autrefois.

– Je suis le bâtard du duc de Biron, décapité par ordre de votre père, monsieur, déclara solennellement Angel. Mais par sa magnanimité envers mon enfant, ' le fils légitimé d'Henri IV comble le fossé sanglant que je voyais entre tous les bourbons et moi. Soyons donc amis.!

Le premier ministre de Louis XIII, qui avait conféré avec le lieutenant civil, intervint en ce moment, e sa voix tranchante il rappela qu'un

châtiment xemplaire était réservé à celui qui, conspirant contre État, avait tenté d'assassiner le roi.

– Vous êtes entre nos mains, dit-il sous forme de onclusion, et vous n'en sortirez que pour être jugé mmairement et exécuté dans les quarante-huit eures qui suivront. Monsieur de Laffémas conduisez 3 régicide à la prison épiscopale.

Le proscrit fit un éloquent et triple signe d'adieu à a fille, de réconciliation à Guzla, de reconnaissance au omte de Moret. Il suivit l'éminence rouge, son boureau judiciaire Isaac, et leurs gardes, dans la voie souerraine qui communiquait avec le palais et aussi avec ses cachots. Bientôt il ne resta plus, aux abords de la oterne, que Cécile et sa mère, pétrifiées par la désolation, non loin du noble Antoine, triste et grave.

La Géorgienne, en retrouvant son premier amant, avait retrouvé aussi dans toute sa puissance, son premier et unique amour, déjà réveillé inconscient quand l'ancien novice se cachait sous le pseudonyme de Charles de Montaigu.

Mais en quel instant et dans quelles circonstances terribles se révélait à elle l'ascète qu'elle avait poussé par sa passion et sa trahison à l'apostasie ! Elle regardait douloureusement sa fille en songeant au sort probable que subirait l'auteur de ses jours, et celle-ci, muette d'abattement, partageait ses angoisses.

Ces deux femmes semblaient ainsi se complaire dans une sorte de torture morale, sans vouloir essayer de se consoler mutuellement. Il y avait comme la volupté du désespoir dans leur silence obstiné. Enfin Guzla murmura quelques mots qui firent tressaillir la jeune fille.

– Pauvre enfant !... qui n'aura connu son pér que pour en recevoir les suprêmes adieux !

– Courage ! dit alors avec énergie messire Jean Rien n'est encore perdu, je l'espère. Je vais faire appeler à Amiens l'ambassadeur d'Angleterre qui n laissera pas condamner son fils adoptif sans tenter a moins de le sauver du bourreau. Et moi-même, j'a girai pour lui obtenir par influence, force ou ruse.. la liberté !

Il y eût un ardent remerciement dans le regard qu Mme de Laffémas adressa au comte pour sa consolant intervention. L'œil bleu de Cécile lui

exprima un admiration où se mêlait quelque chose de plus doux Mais un homme caché dans l'ombre d'une charmille comme un de ces oiseaux qui, la nuit, guettent leur proie, entendait tout du fond de sa retraite. C'était Spiridione Paoli, le jaloux démon.

– Ne chantez pas sitôt victoire, mes beaux amoureux ! se disait-il avec un vénimeux sourire. Je veille moi, et je saurai déjouer vos tentatives de salut. Celui qu'aima la Guzla et qui la posséda le premier, ni doit pas vivre, si moi-même je reste vivant.

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE

SIXIÈME PARTIE

LES EXPIATIONS

I

LE CASTEL ABANDONNÉ

C'était un rude assaut pour la France que l'invasion hispano-flamande de 1638. Comme après la fatale journée de Saint-Quentin sous Henri II, le royaume fut de nouveau mis à deux doigts de sa perte par la prise de Corbie. Peu s'en fallut que le cardinal de Richelieu, qui avait provoqué cette guerre pour ruiner l'influence dominatrice de la maison d'Autriche sur toute l'Europe, n'y compromit le salut de son pays, dont il rêvait pourtant la glorieuse prépondérance. Heureusement, d'une part se trouvait l'admirable ressort du peuple français contre tout envahisseur ; de l'autre, le génie si prompt à réparer ses fautes du grand ministre. Ces deux suprêmes ressources se réunirent, se combinèrent, se fondirent dans un ensemble invincible. Et bientôt l'assailli devint l'assaillant, et bientôt l'étranger fut traqué à son tour dans ses propres foyers !

Mais, au moment où s'achève notre drame, les troupes du cardinal-infant tenaient encore victorieusement la campagne, – si victorieusement qu'une de leurs divisions, commandée par le fameux Jean de Werth, un croquemitaine pour les parisiens de cette époque, avait pu incendier la Hotoie d'Amiens, sans être inquiété par aucune sortie de la garnison de la ville proprement dite.

Il convient d'ajouter que cette garnison d'une cité où était alors le roi Louis XIII, se réservait surtout pour la défense du souverain, si sa passagère résidence devenait l'objet d'un siège en règle par le prince Thomas de Savoie, le général en chef des coalisés. En attendant, Jean de Werth, le farouche capitaine aux heureuses audaces, ne s'en tenait pas à insulter par le feu la capitale picarde : pour séparer celle-ci du corps d'observation du comte de Soissons, campé entre elle et Corbie, il rompait derrière lui, en

rejoignant sur les hauteurs de la province le gros de l'armée espagnole, les digues de la plupart des cours d'eau du plat pays, où fleuves et rivières étaient en crue. Aussi, le lendemain du brûlement de la Hotoie, presque tout le bassin de la Somme, déjà si marécageux dans son état normal, présentait l'aspect d'un lac immense, où les points de terrains les plus élevés, les villes ou certains villages formaient comme autant d'îles et d'îlots.

Amiens se débattait dans l'inondation qui couvrait sa partie basse et menaçait le palais cédé par son évêque à son roi. Mais ce nouveau désastre avait au moins un avantage : s'il empêchait provisoirement toute communication entre la ville et ses défenseurs du dehors, il la préservait par contre de tout retour d'attaque des ennemis.. Il était impossible, même à un simple bataillon, d'arriver en bon ordre, militairement, devant la place, par les rares chemins que leur altitude garantissait d'une submersion complète, mais qui surnageaient à peine, rompus, défoncés, fangeux à empêtrer en certains endroits gens et bêtes jusqu'au ventre, sur le limoneux niveau qui couvrait toute la contrée. Cette triste sûreté permettait d'employer les soldats gardant la cité amiennoise à combattre les ravages de l'inondation ; et, le surlendemain de l'arrestation du bâtard de Biron, plusieurs des portes fortifiées manquaient de poste et de sentinelle, comme si l'on eût été en pleine paix.

La sécurité garantie momentanément contre le péril extérieur, qu'avait-on en effet à craindre ? Les factieux du dedans ne s'étaient-ils pas faits égorger jusqu'à l'avant-dernier, réservé pour le bourreau, dans la sanglante souricière où l'aveugle fatalité les avait engagés d'eux-mêmes ? Toute surveillance faisait défaut, surtout vers l'extrémité de la ville la plus éloignée de la Somme. Ce quartier d'ailleurs était presque désert, ses habitants, peu nombreux, ayant été requis en masse pour secourir leurs concitoyens, aux prises avec le cataclysme. Un unique portier-consigne se tenait sous la poterne du mur d'enceinte qui correspondait à la route d'Anvers, alors dépendance des Pays-Bas espagnols. L'homme en question attendait évidemment quelqu'un ou quelque chose, car ses yeux interrogeaient sans cesse la voie urbaine s'ouvrant devant lui en une longue ligne presque droite. Comme il n'y apercevait, à de rares intervalles que des

chiens errants, il fronçait le sourcil avec une inquiétude fort nuancée de mauvaise humeur.

Enfin, deux heures de relevée tintant au beffroi, un carrosse fermé, traîné par deux vigoureux chevaux, parut au bout de la rue qui convergeait vers le centre d'Amiens. Le portier consigne se fit un abat-jour de sa main droite, constata que le conducteur du véhicule, une sorte de géant, portait une croix rouge sur son pourpoint sombre, et se mit aussitôt à ouvrir la porte de fer, puis à tourner la manivelle baissant le pont-levis confié à sa garde. A peine cette double besogne était-elle exécutée avec une rapidité exception-

* nelle, que la voiture signalée s'engageait sous la voûte de la poterne, et que, d'un des panneaux en – trebâillé, une bourse tombait avec un son aurifère aux pieds du gardien.

– *Remember !* lui dit-on vivement par la sus-dite ouverture. A la nuit, autre carrosse : somme double s'il passe aussi !

– Il passera. quand je devrais griser ivre-mort tout le poste, au cas probable où l'on me le renverrait, répondit l'interpellé avec assurance.

Le véhicule, une minute arrêté, reprit le galop et franchit le fossé. Le portier releva le pont et rétablit en un clin d'œil la fermeture de l'issue, qui aurait dû rester close pour quiconque ne pouvait présenter un exeat, signé du gouverneur de la place. La voiture suivit, dans la campagne inondée, ce chemin d'Arras, qui serpentait, au milieu du déluge boueux, comme une gigantesque anguille s'étant roulée dans l'argile avant d'expirer. Parfois l'eau envahissait la voie, et il fallait les efforts stimulés de l'énergique attelage pour en arracher les roues enterrées jusqu'au moyeu dans les ornières. Les chaumières éparses dans le voisinage de la route étaient complètement abandonnées, les unes n'offrant plus que quelques murailles noircies par l'incendie, les autres pillées et déjà noyées à la base par le débordement des eaux.

Les bandes wallonnes de Jean de Werth avaient passé par là, en se retirant pour rejoindre l'armée du cardinal-infant, dans laquelle elles constituaient cette infanterie d'élite, invincible depuis Charles-Quint, victorieuse à Pavie comme à Saint-Quentin, et qu'allait anéantir bientôt à Rocroy, avec le prestige militaire de l'Espagne, le juvénile héros dont la silhouette est apparue un instant à nos lecteurs, le duc d'Enghien, plus tard

le grand Condé. Les Wallons avaient consciencieusement rempli leur mission exterminatrice ; s'il restait des êtres vivants, c'était vers les bornes de l'horizon, où les incursions des Enfants perdus n'avaient pas atteint, mais où l'inondation, déchaînée par eux, étendait en revanche ses nappes glauques. Sur ce niveau mortel, au fond beaucoup plus bas que les bords du chemin d'Arras, émergeaient des toits presque tous couverts de formes humaines, aux lamentations perçantes, des bouquets d'arbres clair-semés, et quelques terrestres sommets, que piétinaient des animaux domestiques hennissant ou mugissant lugubrement. Sur l'interminable et factice étang s'agitaient aussi des embarcations diverses, des radeaux de tourbière, jusqu'à des cuves, le tout transformé en moyens désespérés de sauvetage, et prenant des aspects fantastiques à travers la distance estompée par la brume. Le mystérieux carrosse roulait au milieu de cette désolation depuis environ une heure. Tout à coup son guide, qui guignait obstinément un amas indistinct, assez loin devant lui, proféra, d'une voix tonnante, un énergique juron.

– Qu'y a-t-il donc, master Carrefour ? demanda, par le mantelet de devant, le voyageur enfermé dans la machine roulante.

– Il y a que la crue s'élève encore,

– Qui vous le prouve ?

– Cette pile de cadavres amoncelés par messieurs les espagnols ; du plus loin que je l'ai aperçue, quatre assises surnageaient, et maintenant, il n'en reste plus que trois !...

C'était, en effet, un monceau de corps morts qui concentraient, depuis cinq minutes, l'attention du général des bandouliers déguisé en cocher ; pauvres diables de paysans, ayant mal reçu les envahisseurs, fusillés et dressés en pyramide exemplaire ! La guerre avait souvent de ces iniques répressions alors.

– La route doit se relever graduellement j jusqu'aux confins de la vallée de la Somme, répondit-on de l'intérieur du véhicule.

– Probable ! mais si l'eau monte toujours jusqu'à ce soir, bernique !... Il sera impossible de faire franchir ce passage à n'importe quelle carriole.

– A plus de deux lieues d'Amiens, reprit la voix, mon fils n'aura pas tant à risquer en se montrant. Il traversera à gué sur un des chevaux. Donc, à la

grâce de Dieu ! *Forward* !

– En avant, soit ! grommela Carrefour, qui enveloppa son attelage d'un maître coup de fouet.

Les deux bêtes menèrent un train d'enfer durant un quart d'heure, mais soudain leur conducteur les arrêta court d'un retrait de sa main d'hercule.

– Voilà bien, se dit-il en regardant sur sa droite, la héronnière que m'a décrite Petit-Jacques. Pas moyen de se tromper, d'ailleurs, les dames guettent à la principale fenêtre.

La gentilhommière dont parlait le général des larrons était située à quelque cent pas de la route, à laquelle la reliait une étroite chaussée de pierres, traversait la tourbière submergée où s'élevait le monticule, évidemment artificiel qui supportait le petit castel.

Cette éminence, minée par l'inondation, devait infailliblement s'effondrer dans un temps donné, entraînant avec elle, sous un niveau vaseux, impraticable à la marche comme à la natation, la construction qui la surmontait.

Cependant une bande de terre encore assez consistante, s'étendait derrière le châtelet, jusqu'à un chemin de traverse qui conduisait à Corbie. Carrefour ne se trompait pas, deux pâles visages féminins se collaient au vitrail central du manoir, entre les mignonnes poivrières qui flanquaient sa façade. Quand l'hétéroclite cocher eut fait tourner son attelage en le lançant au grand trot sur la chaussée en pierre, les deux femmes ouvrirent la croisée et se précipitèrent sur le balcon avec des gestes qui peignaient la plus poignante anxiété. Le carrosse franchit un ponceau dont le tablier seul dépassait l'eau débordée de son fossé, et s'arrêta dans un semblant de cour d'honneur, devant la grande entrée du minuscule édifice. Les deux dames avaient quitté la fenêtre et étaient déjà sur le perron, les bras étendus, la poitrine haletante. Un homme, un vieillard descendit de la voiture qu'il occupait seul.

– Lord Montaigu ! s'écria Guzla dans un soudain sanglot où son cœur sembla se briser.

Sa compagne ne proféra pas un mot, mais elle s'affaissa, comme une fleur brusquement fauchée, sur le sein de sa mère, qui l'étreignit avec un passionné désespoir.

C'étaient, en effet, M^{me} de Laffémas et sa fille Cécile que nous retrouvons, le surlendemain de la capture d'Angel, dans un castel abandonné par ses maîtres légitimes, qui avaient été chercher, à la ville voisine, un abri contre les exactions et les massacres de Jean de Werth.

II

AUX PIEDS DU ROI

En se séparant du généreux messire Jean, dans le parc de l'évêché d'Amiens, la favorite s'était déterminée à une démarche immédiate moralement héroïque. Prenant par la main Cécile, elle l'avait guidée, presque portée, défaillante d'horreur, dans ce passage souterrain, que la lutte acharnée des partisans du bâtard de Biron et des gardes royaux venait d'encombrer de corps mutilés, de blessés expirants. Son intimité, tacitement reconnue, avec le monarque lui avait fait ouvrir cette grille, contre laquelle s'étaient brisés les efforts du régicide, et qui donnait accès dans le logis d'honneur dupalaisépiscopal. Elle savait trop pour sa réputation, hélas ! comment parvenir jusqu'au roi, n'importe à quelle heure, et sans rencontrer aucun obstacle. Toujours entraînant sa fille, elle pénétra dans l'appartement particulier de Louis XIII, quelques instants après que celui-ci eut congédié les gentilshommes appelés à l'assister dans la cérémonie de son coucher. Quoique cet acte fut officiellement accompli, le fils aîné du Béarnais ne se

tenait pas dans un lit monumental. Il l'avait déserté presque aussitôt, et, enveloppé dans une simple robe de chambre de velours noir, il s'était assis, les coudes appuyés à une table d'ébène, le front dans les mains, rêvant plus mélancoliquement encore que d'habitude.

En sortant du grand conseil du soir, il avait appris qu'une tentative à force ouverte, d'assassinat ou d'enlèvement dirigée contre lui, était en train de se déjouer.

Avec un regard soupçonneux, il avait aussitôt consigné son frère Gaston dans l'aile opposée du château. Puis il envoyait tous ses conseillers miliïres, maréchaux et généraux, aux remparts, de crainte que cette audacieuse attaque ne s'accordât avec un plan d'assaut de l'Espagne qui brûlait la Hotoïe ; car les rebelles du dedans se coalisaient presque toujours avec l'ennemi du dehors, depuis que les dissensions religieuses avaient sapé par sa base, le patriotisme français. De son côté, Richelieu quittait alors Sa Majesté pour s'enquérir en détail du complot et organiser le châtiment légal des conjurés, si quelques-uns échappaient à l'écrasement sommaire. L'omnipotent ministre ayant promis à son prince de lui rapporter le résultat de sa terrible intervention, n'importe à qu'elle heure de nuit qu'elle se terminât, c'est lui que Louis XIII attendait, quand Mme de Laffémas et sa fille se présentèrent inopinément à sa vue.

Le roi éprouva une véritable stupeur en reconnaissant quelle compagne bouleversée entraït avec la favorite, exaltée et frémissante. Sans lui donner le temps de se remettre ni de l'interroger, Guzla se précipita à ses pieds, et là, tout d'un trait, fébrilement, sommairement, mais clairement, confessa son scabreux passé, avoua sa première passion pour le novice Angel, et, au nom de sa maternité véritable, réclama la protection souveraine pour Cécile, contre le lieutenant civil, son père apocryphe par un double crime.

Le dévôt et pudibond Louis le Juste resta d'abord muet comme une statue, à l'audition de ce récit de la Géorgienne. Pourtant son visage, contracté par une sorte d'horreur, exprimait assez ce qui se passait dans son âme timorée ; la flamme adultère qu'il réprouvait déjà, venait de s'éteindre à tout jamais, devant cette révélation selon lui menaçante pour son propre salut : la femme dont il s'était épris, en enfreignant les lois divines, en

démentant son titre de chaste, avait été la musulmane et sacrilège maitresse d'un moine apostat !

Aussi repoussa-t-il la suppliante comme si sa bouche exhalait tous les feux de la géhenne, quand elle essaya de lui baiser les mains pour le déterminer à exaucer ses vœux.

– Tout ce que je puis faire en votre faveur, madame, proféra-t-il alors d'un ton glacial, c'est d'empêcher qu'on vous sépare de votre enfant. si vous consentez à l'emmener avec vous dans un cloître. Elle y expiera l'abomination de sa naissance. et vous, nos communs égarements. J'interdirai à mon frère légitimé Antoine de Bourbon toute alliance avec la funeste héritière d'un renégat. Je disgracierai M. de Laffémas pour l'avoir abominablement et frauduleusement adoptée. Voici l'ordre qui vous délie toutes deux de l'autorité légale de cet indigne magistrat. et qui vous enjoint, sous les douze heures, de quitter Amiens, en vous interdisant désormais le séjour des villes où je résiderai, sauf le cas de claustration monacale.

Il avait rapidement écrit plusieurs lignes, qu'il signa, sur un des parchemins dont était couvert sa table de travail ; il le tendit du bout des doigts à la Géorgienne. Celle-ci, habituée à l'influence dominatrice de ses charmes, n'en croyait pas ses oreilles. Elle niait l'évidence du subit et complet détachement qui lui enlevait son royal amant. Elle avait encore une faveur, aussi précieuse que la radiation de la fausse paternité d'Isaac, à en obtenir : la grâce par l'exil du régicide Angel, pour lequel se réveillait impétueux son premier amour. avec la honte grandissante de sa position vis-à-vis du lieutenant civil et du monarque.

Mais à peine put elle articuler quelques mots sur ce nouveau sujet. Louis XIII l'interrompit sans même l'avoir entendue.

– Sortez, madame, s'écria-t-il avec véhémence. Mais sortez, donc ! Ne comprenez vous pas que, plus votre présence se prolonge, plus vous rendez cuisants en moi les remords des péchés mortels auxquels votre fatale beauté m'a incité, plus vous redoublez mon humiliation d'y avoir succombé ? Sortez. et ne reparaissiez jamais à mes yeux, trop longtemps fascinés par les embûches du démon de la luxure !

Il courut s'agenouiller sur un prie-Dieu. Mme de Laffémas vit bien qu'elle ne tirerait dorénavant qu'une haine croissante de ce cœur, dont une

égoïste bigoterie l'avait chassée pour toujours. Elle se releva pâle et digne, reprit le bras de Cécile, qui se cachait le visage, et toutes deux gagnèrent la chambre de l'ex-favorite.

C'était le premier tête-à-tête entre la mère et l'enfant depuis la catastrophe qui avait appris à celle-ci le secret de son origine.

Guzla redoutait plus que la mort ce moment solennel ; elle éprouvait des transes affreuses à l'idée de se trouver seule à seule avec cette chair de sa chair, qui allait sans doute lui reprocher de lui avoir créé la situation abhorrée d'une bâtarde de courtisane, portant un nom volé !

Et pourtant, cherchant une expiation dans son propre abaissement devant elle, l'infortunée s'était infligée la torture de la conduire chez le roi, comme témoignage irréfragable de sa dernière chute ! La malheureuse s'apprêtait à subir les malédictions filiales, sans répondre que toutes ses dégradations, toutes ses fautes, tous ses crimes même avaient eu pour moteur sa tendresse maternelle, aveuglement déréglée par son propre excès. A peine enfermée avec Mme de Laffémas, Cécile, la figure inondée de pleurs, tomba aux pieds de sa mère, et lui demanda grâce et rémission, pour les mépris qu'elle lui avait prodigués, avant de connaître son titre sacré.

Guzla essaya de la relever en sanglotant, en s'accusant. Ce fut une lutte sublime.

Plus l'ex-favorite se déclarait couverte d'ignominies, plus sa fille exagérait ses torts envers elle et la justifiait. Enfin, la rédemptrice et la régénérée confondirent leurs effusions, et en tirèrent une espérance pour leur vivant trait d'union, menacé de ne les relier bientôt plus que par un cadavre.

– Messire Jean, le noble et le magnanime, sauvera mon père, dit avec exaltation Cécile. Quand le proscrit sera en sûreté, ô ma mère, oui, nous obéirons au roi : nous nous enfermerons ensemble dans le même asile de pénitence, loin des hommes, aux pieds du Christ miséricordieux !

Brisée d'émotions, accablée de fatigue elle se tut. Bientôt une torpeur somnolente courba sa tête charmante sur le sein qui l'avait portée. Mme de Laffémas retenait son souffle pour ne pas interrompre ce repos, que quelques mots troublaient encore, hélas ! La fiancée de monsieur de Moret murmurait le nom d'Antoine de Bourbon dans son sommeil, avec l'accent

du regret profond ! Elle le haïssait presque la veille encore, mais la haine, entre sexes différents, est parfois l'envers de l'amour : il suffit d'une secousse pour retourner le tissu moral. Ses récentes preuves de grandeur d'âme avaient provoqué, en faveur du comte, cette révolution dans le cœur de la jeune fille. La Guzla se disait cela en en tirant la conséquence affreuse qu'elle était le principal obstacle, elle, la créature diffamée et perdue, au bonheur peut-être encore possible de son enfant ! Tandis qu'elle s'absorbait dans cette nouvelle désolation, voici ce qui se passait chez Louis XIII.

Le cardinal, comme il le lui avait promis, était revenu près de son débile souverain, mais suivi du lieutenant civil, dont l'arrivée causa un mouvement de colère et de dégoût au prince gratifié du surnom de Juste.

Abdiquant son indécision habituelle, il apostropha Isaac, en lui jetant à la face les flétrissures que lui avait révélées l'ex-cantatrice. Mais l'astucieux Laffémas, avait calculé que la générosité d'Angel, détruisant par le feu les papiers accusateurs de René Ruggieri, anéantissait ainsi toute preuve de sa fausse paternité et de ses autres crimes. Il nia effrontément les dires de sa femme, et revendiqua avec audace ses droits légaux sur Cécile, songeant à part lui à la retenir pour otage ou moyen de vengeance, en conservant surtout par elle l'héritage devenu immense de la première madame de Laffémas. Il cria à la calomnie : la Géorgienne s'était entendue avec le bâtard de Biron, son ancien amant, pour le perdre et lui enlever sa seule consolation : sa fille chérie ! L'héritier du Béarnais tressaillit en entendant citer un descendant illégitime au rebelle que son père avait fait décapiter.

L'Eminence rouge confirma l'existence de ce vengeur insatiable poursuivant la revendication biblique, l'auteur de tous les attentats dirigés contre les Bourbons directs, le chef captif du crime de lèse-Majesté tenté une heure auparavant. Ces détails blanchirent par ricochet le lieutenant civil dans la conscience du roi, haineux et jaloux rétrospectivement.

Il pencha à se croire la dupe de son ennemi de famille et du séducteur primitif de Guzla, ayant circonvenu la favorite pour l'accomplissement de quelque occulte et noir projet. Il se repentit de la réunion accomplie par lui-même entre Cécile et sa mère.

Il s'en voulut d'avoir soustrait la première à la puissance d'Isaac. Cependant le fait était consacré par son auguste signature, qui entraînait de

plus la faculté, pour les deux femmes, d'échapper à toute violence de leur persécuteur. L'atrabilaire et faible monarque sortit de cette impasse par un de ces compromis avec la stricte droiture, auxquels le rendait coutumier son caractère à la fois violent et pusillanime. Il se rappela que son espèce de sauf-conduit enjoignait à Guzla et à Cécile de s'éloigner d'Amiens dans les douze heures.

– Si elles n'ont pas obéi demain avant midi, déclara-t-il à Laffémas, j'autorise M. le cardinal à me présenter une ordonnance vous rendant vos pleins pouvoirs sur ces misérables femmes. Or, on prétend que les Espagnols commencent à couper les levées de la Somme, ce qui bloquerait bientôt cette ville, de façon à empêcher personne d'en sortir.

Puis s'adressant à l'Eminence rouge :

– C'est à bien plus haut que moi, à feu mon révérend père le grand Henri, que la haute trahison du bâtard de Biron remonte. Mon devoir filial me commande donc d'être impitoyable. Il faut qu'une commission extraordinaire condamne le régicide à la roue. si toutefois vous trouvez l'arrêt équitable, monsieur le duc. Dans ce cas, le coupable sera mis en chapelle après demain, puisque notre féale Picardie à emprunté ce pieux usage à la domination de la très-catholique Espagne. Et il sera exécuté le soir, aux flambeaux. Sur ce, Dieu vous ait en sa sainte garde.

Il congédia ainsi Richelieu et celui qu'on qualifiait son bourreau, puis il alla se prosterner devant une image de la Vierge, qu'il avait en vénération particulière.

Il la pria longuement d'intercéder auprès du Très-Haut pour lui obtenir l'absolution de son honteux mais court débordement, à cause surtout du repentir qu'il prouverait à sa dame et légitime épouse Anne d'Autriche, dont il suppliait la mère de Dieu de bénir les entrailles, pour doter enfin la France d'un héritier présomptif de la couronne des lys !

III

PERPLEXITÉS

Messire Jean s'était séparé de Cécile et de sa mère dans les jardins de l'évêché, avec la ferme résolution d'arracher par tous les moyens à l'échafaud le père de celle qu'il n'avait jamais cessé d'adorer. Dans ce but, il songeait à combiner en même temps les influences capables d'obtenir la grâce du régicide, et les ressources illicites propres à le sauver à défaut de la clémence légale.

Il lui fallait d'abord, à Amiens, l'ambassadeur d'Angleterre pour intercéder près du roi ou du tout-puissant Richelieu, en faveur de son fils adoptif, pour aider de sa richesse corruptrice à l'évasion du condamné, si son crédit échouait. Antoine de Bourbon se dit en conséquence qu'il devait envoyer tout de suite un messenger sûr et rapide à lord William, afin de l'appeler sous les vingt-quatre heures dans la capitale picarde. Croyant trouver son homme en un maquignon qui lui avait vendu un cheval l'avant-veille, il sortit du parc par la poterne si fatale au bâtard de Biron, pour se rendre au domicile du courrier qu'il comptait se procurer.

Son manteau de mousquetaire lui fit ouvrir la porte, maintenant gardée par des cheveau-légers démontés, et qui ne se referma derrière lui qu'une minute à peine, car un officier de ce corps la franchit alors avec circonspection, et s'attacha à ses traces, en véritable espion. La nuit, redevenue ténébreuse par l'extinction partielle de l'incendie du faubourg miennois, favorisait ce quidam glissant contre les aurs et marchant sans plus de bruit qu'une ombre. Tout à coup, à l'endroit où la ruelle qui bordait les lépendances du palais épiscopal débouchait sur une autre voie, trois

inconnus débusquèrent d'un porche de la maison, et fondirent, l'épée à la main, sur M. de Moret.

L'individu qui le suivait en cachette se blottit contre une grosse borne. Quant au comte, il bondit en arrière, non pour fuir, mais pour dégainer sa rapière. Son mouvement fut si prompt que les assaillants, au lieu d'une poitrine à trouer, rencontrèrent une lame flamboyante, brisant, au premier choc, la plus longue de leurs trois flamberges.

– Courage, dit aux deux autres celui qui venait d'être ainsi désarmé, une sorte de nain. Vengez notre chef !... J'ai des yeux de chat : C'est ce messire Jean qui tenta naguère de le faire arrêter à l'ambassade anglaise. Il est donc !... à mort !..., .

Malgré ces excitations, les bandits ne parvinrent même pas à blesser l'habile bretteur. Au contraire, au bout de cinq minutes, l'un gisait la gorge transpercée, l'autre tombait sur son camarade, l'épaule traversée. Alors le petit bonhomme, au fer brisé tout d'abord, sembla pris d'une rage folle. Sautant comme le félin dont il prétendait avoir la vue, il franchit littéralement l'épée d'Antoine de Bourbon et le renversa du choc avec lui. A terre il chercha à lui plonger un poignard au cœur. Mais, quoique d'une vigueur extraordinaire pour son exigüité physique, il avait affaire à plus forte partie que lui. Le bâtard du Béarnais tenait de son père la robuste agilité du montagnard.

Bientôt le stylet de son ennemi fut dans sa main et la poitrine de celui-ci sous son genou.

– Finissez-en vite avec moi, lui dit alors froide ment le nabot. Et merci ! au moins Petit-Jacques ne survivra pas au grand Angel !

A ces deux noms, messire Jean, au lieu de frapper le roi des larrons, lui tendit le poing pour se relever. Il ne tarda pas à le convaincre ensuite, que le régicide vaincu n'avait pas maintenant d'ami plus ardent à sa délivrance que lui, le fiancé de sa fille, en somme.

Le séide du proscrit expliqua à son interlocuteur comme quoi, préposé avec deux compagnons à la garde de la litière où il avait déposé Cécile, le bruit de la lutte au fond du parc de l'évêché, les avait avertis que leur maître suprême était tombé dans un piège. Dans l'espoir de le secourir, ils abandonnèrent la belle enlevée encore évanouie.

Mais en vain ils rôdèrent autour du domaine épis copal, soudainement enveloppé de troupes royales ils ne purent y pénétrer, pas plus que leur héros n réussit à en sortir. Désespérés de son destin funeste ils se concertèrent alors pour tenter sa vengeance ; leur façon, en détail, sur les soldats qui s'isoleraient cette nuit fatale, de la masse sous laquelle le célèbre conspirateur avait succombé. Delà, l'attaque si funeste à deux d'entre eux, dirigée contre Moret, portant l costume de volontaire des mousquetaires. L'essentielle pour le comte, c'est qu'il avait trouvé ainsi le meilleur des messagers à expédier chez lord Montaigu, à Paris

En effet, une demi heure après, Petit-Jacques sortait d'Amiens sur un excellent coureur, par un guichet opposé au côté de la place que menaçaient les Wallons de Jean de Werth, et cela sans le moindre encombre !

Le subtil garçon s'était souvenu du portier-consigne naguère gagné par le comte de Soissons pour introduire la fausse escorte d'honneur du cardinal de Richelieu.

Une allusion à sa dénonciation possible et cet honnête gardien lui avait procuré avec enthousiasme son exécutif clandestin. Juste trente heures après, le roi des larrons rentrait dans la capitale de la Picardie, mais officiellement, en carrosse, et sous le déguisement du secrétaire de lord Montaigu, ambassadeur d'Angleterre, qui occupait le banc d'honneur du véhicule, guidé par le *cocher* Carrefour.

Non-seulement, quoique ne touchant que passer à Paris, Petit-Jacques y avait déterminé le départ immédiat du vieux William, mais il s'y était procuré l'adjonction de son *compaign*, le général des bandouliers, dont le concours lui semblait précieux en cas de délivrance violente du captif. Puis, prodigant l'or anglais et crevant les chevaux sur toute la route respectée par l'inondation, il avait réalisé ce miracle de vitesse, d'arriver à Amiens le jour que le condamné ne devait pas voir finir.

L'ambassadeur se rendit aussitôt à la résidence royale.

* En vain il sollicita une audience à Louis XIII. Le prince, comprenant ce qui l'amenait si précipitamment, et ne voulant pas pardonner au régicide, refusa de le recevoir. Le vieillard résolut de se rabattre sur le premier ministre, alors à l'Hôtel-de-Ville, pour obtenir des subsides de l'échevinage. En remontant dans sa voiture, il y trouva messire Jean, vêtu

1 d'un costume sombre de bourgeois et presque méconnaissable, car sa soyeuse barbe était complètement rasée, ses cheveux blonds coupés. A l'air désolé de lord Montaigu, Antoine devina son échec.

– Voyez le cardinal, et si vous n'obtenez non plus aucune clémence de lui, exécutez à la lettre mes instructions. Pendant qu'on vous allait quérir, j'ai agi ici dans la prévision que vous rencontreriez des cœurs de pierre.

– Parlez !.... Que faut-il faire ?... Tout pour le sauver ! s'écria William.

– Si le duc rouge repousse votre supplique, vous ordonnerez à votre cocher d'attacher sur son épaule gauche -cette croix d'étoffe rouge. Il se renseignera pour gagner tout de suite la porte d'Arras ; j'en ai acheté le concierge auquel vous donnerez vingt louis, avec promesse du double, à toucher contre la sortie d'un second carrosse vers la nuit.

– Et ensuite ? interrogea le vieillard.

– Ensuite, votre équipage suivra le chemin au galop, jusqu'à un petit castel situé sur la droite, et reconnaissable aux doubles tourelles de sa façade. Il était abandonné hier encore. J'ai découvert ce fait en battant l'estrade. Vous y pénétrerez, et vous y trouverez là Mme de Laffémas, sa camériste Fohé. et ma fiancée, la fille de votre.

– Petit-Jacques m'a tout appris, interrompit l'ambassadeur. Mais comment Guzla et Cécile se trouvent-elles ainsi hors d'Amiens ?

– Ce matin je suis parvenu incognito jusqu'à elles, au palais épiscopal. Le roi leur avait donné une espèce de sauf-conduit conditionnel qui leur laissait la liberté provisoire de sortir de la ville. Mais je ne doutais pas que les machinations du lieutenant-civil ne fissent bientôt révoquer l'ordre royal. Aussi j'en profitai immédiatement pour mettre hors de portée des griffes de l'infâme Isaac la mère et son enfant, qui m'avaient manifesté la volonté immuable départager le sort du proscrit dans l'exil. si nous le sauvons de la mort !

– Nous le sauverons, n'est-ce pas, dit avec anxiété lord Montaigu.

Messire Jean devint soucieux et sombre.

– Tout ce qui est humainement possible sera fait pour cela, répondit-il d'une voix mal assurée. Petite-Jacques agit en conséquence, et je vais le rejoindre. Si vous n'obtenez aucune commutation de peine, il n'y a rien à tenter par la force dans une cité pleine de soldats. Reste la ruse. Je me suis

arrêté au projet de déterminer le confesseur ordinaire des condamnés ici à prendre la place de son pénitent, qui s'échapperait sous le froc du moine.. Son lieutenant et moi, nous l'attendrions devant la geôle pour le conduire en toute hâte à la voiture.

– Mais moi, quel rôle jouerai-je dans cette œuvre de salut ? réclama William.

– Celui de consolateur auprès des pauvres femmes que leurs angoisses dévorent. Votre intervention active, à vous si connu, dans une scabreuse partie où il faut dissimuler notre jeu, serait une chance de plus contre nous. Donc, si Richelieu se montre aussi impitoyable que Louis XIII, rejoignez sans perdre une minute M^{me} de Laffémas.. et ma chère Cécile ; encouragez-les à patienter, à espérer.

– Soit !... quoique moi-même, j'aie l'effroi dans l'âme !... Oh ! j'aime Angel comme s'il était mon véritable fils,

– Une dernière recommandation. Le prince de Condé est arrivé à Amiens d'hier. Je l'évite. Il a pris au sérieux sa délégation de tutelle que nécessitait mon union, sous un pseudonyme, avec M^{lle} de Laffémas ; et je sais qu'il prétend me convaincre de renoncer à Cécile, reconnue pour être la fille du bâtard de Biron. Je vous le répète, je fuis ses remontrances. Vous êtes exposé à le rencontrer auprès de l'Éminence Rouge. Alors, pas un mot sur moi : nous ne nous sommes point vus !

Sur ces paroles, le comte de Moret se glissa du carrosse dans un flot de populaire, qui passait à côté, pour se porter au secours du quartier inondé. Il se perdit en un clin d'œil au milieu de cette foule dont son habit modeste ne le distinguait pas. L'ambassadeur d'Angleterre trouva, en effet, le grand ministre à l'Hôtel-de-Ville, mais glacial et dur comme la hache elle-même.

– Point de grâce, lui déclara-t-il, d'autant moins que le criminel a conspiré la perte de sa Majesté et non la mienne. Si je l'arrachais à la peine capitale, on dirait que je me réserve, à moi seul, le bourreau pour défenseur.

Le représentant du roi Charles I^{er} argua ensuite de son adoption du bâtard de Biron, qui créait ce dernier sujet anglais, et il prétendit le réclamer pour le soumettre à la justice britannique.

– Jamais la France ne laissera à l'étranger le droit de punir un attentat commis contre son souverain, proféra fièrement Richelieu. Si cette doctrine

froisse selon vous la dignité de votre pays, milord, réclamez-moi vos passe-ports.

Sur ce hautain congé, il tourna le dos à William a terré, et rejoignit M. de Laffémas qui accourait, air triomphant avec le cornette Paoli, l'oeil animé 'une joie non moins sinistre. Ils étaient précédés du rince de Condé qui marcha droit au vieux Montaigu, fc l'attira dans un coin de la vaste pièce.

– Voici, lui dit-il d'un ton narquois, en lui remettant un pli cacheté, de graves communications pour non pupille Antoine. Je suis obligé de les lui écrire, puisqu'il n'a pas reparu dans son milieu ordinaire 'amis, depuis l'exécrable forfait de l'Évêché. J'ai la conviction que vous le découvrirez plutôt que moi, et e fais en conséquence appel à votre loyale courtoisie, lilord, pour lui transmettre mon importante misive.

Sans attendre de réponse, le tuteur nominal de nessire Jean salua l'ambassadeur et alla transformer n trio le tête-à-tête de l'Eminence Rouge et du lieutenant civil, sur l'estrade d'honneur de la salle municipale.

– Oui, monseigneur, murmurait en ce moment saac, le roi notre sire vient enfin de s'en rapporter à vous, pour décider si je pourrai ressaisir mon indigne femme et ma fille abusée, partout où je les retrouve-Paris De plus, je vous amène le sauveur de Sa Majesté a Paris et à Amiens. Il croit être sur la voie d'une odieuse tentative en faveur du régicide.

Le premier ministre ordonnait à Spiridione de s'approcher, quand lord William disparaissait presque furtivement de l'Hôtel de Ville pour monter dans son carosse, après avoir traduit tout bas à Carrefour les instructions de M. de Moret. Le diplomate anglais se sentait bourrelé d'inquiétude. Le message impératif de Condé, son allusion directe à la rencontre prochaine de Montaigu et de messire Jean, la réunion devant Richelieu des deux mortels ennemis d'Angel Laffémas et Paoli ; tous ces faits lui semblaient de mauvais présage. On avait sans doute vent d'ur projet libérateur en faveur du captif, on en connaissait le chef et l'on savait que l'ancien agitateur y trempait.

Le vieillard aurait voulu, pour tout au monde avertir Antoine de Bourbon ; mais où le trouver quand il entrait sans doute dans les plans du jeune homme de disparaître, jusqu'à l'heure de l'action décisive ? «

Il n'y avait décidément qu'à suivre la ligne de conduite déjà tracée par lui. En conséquence, lord William alla rejoindre Guzla et Cécile, dans le castel abandonné de la route d'Arras.

Nous avons raconté quel effet terrible produisit, sur les deux pauvres femmes, sa venue solitaire ! Elles espéraient que l'accompagnerait exilé, sinon gracié, celui qui leur était si cher. Il fallait donc que le condamné courut décidément les chances d'une évasion presque impossible ! L'ambassadeur essaya de leur communiquer une confiance qu'au fond 'il n'avait que bien faiblement.

– Rien ne sera perdu, leur affirmait-il. tant que messire Jean et Petit-Jacques ne reviendront pas.. seuls ! i

Il ne put cacher cependant qu'il apportait, pour le comte, une missive de la part du prince, son tuteur officiel depuis la sorte d'interdiction résultant pour lui de sa révolte armée de Castelnaudary. Il dissimula mal aussi combien l'avait frappé désagréablement la façon dont on l'avait chargé de cette lettre.

Mme de Laffémas devina confusément et instinctivement un nouveau coup à son adresse ou à celle de sa fille, peut-être des deux, dans le pli cacheté aux armes de Condé. Ses accablantes perplexités en redoublèrent.

Alors la fiancée de M. de Moret, sortant de sa orpeur désespérée, la supplia de s'associer à elle pour rier ardemment le Seigneur tout puissant de protéger Angel.

Jusqu'au soir elles restèrent toutes deux agenouillées, pleurant et invoquant la divine mansuétude, ur le grand prie-Dieu qui supportait un Evangile n-folio, et que les Wallons pillards avaient respecté, lans la principale chambre du châtelet dévasté. Lord dontaigu, de plus en plus pâle, sondait sans relâche, du balcon, les profondeurs du chemin vers Amiens. Enfin quand la pleine lune, succédant presque immélatement au soleil couché, augmenta les clartés : répusculaires sur la voie brune que l'inondation coupait par places de traînées agentées, un objet novant pointa, s'avança et grossit. C'était bien a seconde voiture attendue, car Petit-Jacques, reconlaissable à son buste exigü, en conduisait les deux chevaux.

La mère et la fille, suivies à grand peine du bon William, descendirent, ou plutôt se précipitèrent sur le perron du castel. Mais une poignante incertitude les attendait encore. Deux hommes masqués, couverts de longs manteaux, sautèrent du siège et de l'intérieur du carrosse, qui entra dans la cour. Les arrivants auraient dû être trois : le bâtard de Biron, messire Jean et le roi des larrons. Qui donc manquait ?...

IV

L'HOSPITALIÈRE ET LE RENÉGAT

On avait accompli à la lettre « le bon plaisir » de Louis XIII, surnommé le Juste à cause de son adresse dans le tir de l'arquebuse. Par jugement sommaire une sorte de cour prévôtale, instituée vu le cas de guerre, avait condamné Charles-Angel de Gontaut bâtard du dernier duc de Biron, coupable, comme son père, de lèse-majesté et de haute trahison, au supplice de la roue, lequel il subirait aux flambeaux sous les vingt-quatre heures.

– C'était un duel à mort entre les héritiers légitimes du Béarnais et moi, le vengeur naturel de son ami, renié et immolé, déclara froidement le conspirateur. Je suis vendu, on me tue. Merci 1 Toute clémence royale m'eût contraint à m'exécuter moi-même. par le suicide.

On l'emmena, non à la prison épiscopale, mais à la geôle de l'Hôtel de ville, où se trouvait le cachot-chapelle des condamnés aux peines capitales. Le roi connaissait bien l'usage amiennois sur ce chapitre. Dans la lugubre et avant-dernière demeure des malheureux destinés au suprême châtiment, un autel couvert de drap noir était dressé et portait un grand crucifix d'argent entre deux cierges.

Pendant le court séjour du vivant voué au trépas prochain et certain, des religieuses non cloîtrées se succédaient aux pieds de l'image rédemptrice, priant le Sauveur, de grâcier l'âme de celui dont la justice humaine prendrait le corps. Cette tâche traditionnelle incombait aux Hospitalières des Filles-Dieu, auxquelles leur règle imposait aussi le devoir d'en-, errer les exécutés et les morts par accidents ou en captivité.

Chaque religieuse restait une heure prosternée levant l'autel et enfermée avec le prisonnier, qu'on enchaînait assez loin d'elle pour la préserver de quelque violence possible de la part des scélérats endurcis subissant malgré eux le pieux tête-à-tête. Cette coutume subsistait vivace dans la capitale de la Picardie, parce qu'une Fille-Dieu avait obtenu jadis d'un criminel l'aveu de son forfait, obstinément nié au confesseur ordinaire, et trop peu prouvé au peuple, qui taxait les juges d'iniquité.

Huit Hospitalières s'étaient déjà remplacées auprès d'Angel, et aucune d'elle n'avait osé adresser un mot de pitié à ce renégat dédaigneusement impassible, dont l'histoire étrange se murmurait jusque dans leur couvent, confuse, mais pas assez néanmoins pour ne point les scandaliser. Il s'isolait de son côté dans une méditation stoïque. Loin de l'effrayer, la mort prochaine le consolait. Elle lui semblait le meilleur dénouement à sa situation vis-à-vis de Guzla et de Cécile, de sa fille surtout, pour laquelle son ineffable tendresse du présent n'effacerait jamais, selon lui, ses aveugles et abominables tentatives de souillure dans le passé. Lui couché sous la terre, c'était de moins l'obstacle capital au bonheur de son enfant avec le loyal et amoureux Moret. Quant aux préoccupations d'outre-tombe, encore si généralement pleines d'horreur à cette époque dévote, avouons-le, elle n'exerçaient aucune prise sur l'ex-novice dominicain, dont la carrière aventureuse avait complètement usé la foi primitive et étroite. Il s'en

remettait à la grande âme universelle de retremper et d'épurer la sienne, s'y fondant au sortir de l'enve loppe humaine.

L'après-midi touchait à sa fin. Une dernière religieuse allait terminer les stations légendaires, puis le confesseur des condamnés la remplacerait, et ensuite le lugubre cortège des huissiers, des sbires et des bourreaux prendrait le patient pour le mener à la roue.

La nonne qui sortait du cachot se croisa, dans l'entrebaillement de la porte bardée de fer, avec celle qui venait la remplacer.!

– Vous, mère Sainte-Croix ! s'écria-t-elle vivement surprise. Quoi, malgré votre âge, votre état maladif et votre réclusion volontaire, vous ici !

– Cet homme, répondit l'Hospitalière d'une voix creuse, ce malheureux est bien le régicide dont on m'a parlé hier dans ma retraite. et qui se dit le bâtard de Biron ?

La jeune sœur fit un signe affirmatif.

– Alors laissez-moi à mon tour prier pour lui.

L'huis refermé sépara les deux Filles-Dieu, mais la mère Sainte-Croix, au lieu de se diriger vers l'autel, demeura au milieu de la prison, regardant avidement Angel, que cet incident n'avait pas réussi à tirer de sa rêverie. Cette femme était la doyenne de la communauté.

Depuis plus de vingt ans elle étonnait Amiens par ses austérités et ses macérations au moins autant qu'elle l'édifiait. Elle n'avait pas trouvé assez rigoureux la règle et les devoirs de son ordre. Elle s'était, enfermée dans un coin de son couvent, prenant de pain et d'eau juste ce qu'il faut pour ne pas mourir d'inanition, supportant toutes les intempéries, tremblant presque continuellement la fièvre, refusant tout secours, et cela quand il lui eut suffi de tirer un verrou pour rentrer dans la vie ordinaire de ses compagnes.

Mais, à cette existence de *saehette*, la fanatique avait gagné d'être en odeur de sainteté, et, le croirait-on, cette réputation, dont le bruit parvenait jusqu'à elle allumait dans son âme une passion véhémence et dernière : l'orgueil ascétique ! Pour rien au monde, elle n'aurait consenti à perdre un peu du prestige mystique, que sa dure pénitence ou son rude renoncement lui valait comme une préventive auréole. Quelle puissance extra-humaine l'avait donc tirée aujourd'hui de la cellule semi souterraine, où elle végétait,

depuis tantôt trois lustres, à la plus grande gloire de Dieu ou plutôt de son bigotisme de recluse ?

Elle demeurait immobile, sous la robe blanche et le grand manteau noir, qui lui donnaient l'espect des spectres : dans son visage émacié et sillonné de rides, ses grands yeux flamboyaient 1

Ils fixaient obstinément le condamné pensif, les coudes appuyés aux genoux, les mains soutenant son large front. Le captif avait été dépouillé de son pourpoint.

Pour respirer plus à l'aise, dans ce cachot au soupirail étroit, il avait ouvert le col de sa chemise. Tout à coup, la mère Sainte Croix poussa un cri terrible :

La lueur tremblotante d'un des cierges se reflétait dans un objet brillant, la médaille de Juana Paoli, que le bâtard de Biron portait sur sa poitrine.

– Lui ! c'est donc bien lui ! exclama la nonne.

Le songeur sortit complètement, cette fois, de son absorption. Il se dressa tout d'une pièce, interrogeant du geste, avec un grand étonnement, la religieuse qui tendait vers lui ses deux bras frémissants.

– Ce médaillon, reprit-elle, par saccades, vous le tenez. d'une nourrice toscane ?...

– La mienne.

Mais presque aussitôt, une sorte d'illumination morale se fit dans son esprit. Il se rappela ce que la donatrice du pieux bijou lui avait dit au sujet de sa mère, peut-être expiant la faute de sa naissance, à lui, sous les arceaux d'un monastère.

– Ah !... proféra-t-il d'un accent où se trouvaient l'explosion et la révélation d'une nouvelle tendresse, vous êtes Paula Dori !... vous êtes ma.

Elle s'élança vers lui par un mouvement désordonné, et ses traits de marbre parurent s'animer d'un sentiment d'amour, eux qui ne semblaient plus appartenir, depuis vingt ans, à une vivante. Mais le captif tendit en vain dans toute sa longueur sa chaîne fixée au mur. L'Hospitalière s'était arrêtée à trois pas de lui, en croisant convulsivement sur sa poitrine ses mains d'abord ouvertes. Le respect humain ou plutôt la vanité monacale avait envahi et pétrifié le cœur de la cousine de Léonora Galigai, car c'était bien elle.

Reconnaître son fils ! cela entraînait l'aveu qu'elle avait sacrifié jadis et pudeur et vertu, elle le modèle de la rigidité des mœurs, de l'annihilation des sens maintenant.

De plus, à cette descente de son austère piédestal s'ajouterait une honte cent fois plus dégradante.

La confession de sa première chute la pousserait peut-être malgré elle, à mettre Angel sur la voie du double et abominable crime, par lequel la maîtresse de Charles de Gontaut, duc de Biron, avait vengé l'illustre décapité. Ici, il est temps que nous expliquions des faits déjà devinés probablement par plus d'un lecteur. La nocturne visite de Paula Dori à Ravailac, pour déterminer le visionnaire au régicide, avait eu une conséquence infâme et flétrissante, comme l'acte même de la misérable insensée. En prostituant ses charmes à une œuvre de mort, elle avait reçu dans son sein la vie pour un autre être ! Son état de grossesse changea complètement le cours de idées de l'Italienne. D'une dévotion exaltée, elle considéra sa nouvelle fécondité comme un châtiment divin.

Le Tout-Puissant marquait sa réprobation du meurtre d'Henri IV, dont elle avait été la cause déterminante ; il continuait, en elle et par elle, la race du monstrueux assassin, pour infliger à sa complice l'indélébile stigmaté et l'ineffaçable souvenir de leur parricide ! Les remords l'envahirent, surexcités par la crainte de la déchéance mondaine qui l'atteindrait, quand on s'apercevrait à la cour de sa position matérielle. Elle résolut de cacher son déshonneur et le dégradant résultat de son abandon à Ravailac, fut-ce en devenant une marâtre pour l'enfant déjà né de ses premières amours, comme pour celui encore à naître de sa suprême haine. Puis elle expierait ses fautes énormes par une pénitence à leur taille, dans le plus humble et le plus pénible des ordres religieux. L'immolation du sentiment maternel, l'essence même de la femme, lui paraissait seule capable par sa grandeur, d'apaiser le céleste courroux, tant les superstitions ultramontaines transformaient la Providence en esprit implacable et jaloux, dans cette âme à la foi étroite.

Paula quitta Paris furtivement, trois mois avant sa délivrance.

Elle s'installa dans un obscur village du Dauphiné, et appela près d'elle Juana Paoli, cette servante dévouée de sa famille ; qui élevait, non loin

d'Avignon, le bâtard de la Dori et de Charles de Gontaut, alors atteignant sa septième année. La *contadine* reçut l'ordre de placer le petit Angel dans un couvent de Frères prêcheurs, où il prononcerait plus tard les vœux monastiques.

En le condamnant aussi au cloître, son aveugle mère supposait qu'il contribuerait par sa piété forcée ou non, à la recheter de l'enfer ! Ayant donné le jour à un enfant mâle, elle l'abandonna aux soins de l'ancienne nourrice de son premier-né, en lui prescrivant de l'emmener dans son village natal, au bout de quelques années. Juana devait l'y présenter comme étant sa propre progéniture, qu'elle avait eu pendant son séjour en France, sans indiquer de date exacte.

Au contraire il fallait faire passer Spiridione pour plus âgé qu'il ne l'était réellement, il fallait que nul fil conducteur ne conduisit les autres ou lui à soupçonner son exécration origine ! Car, providentiel retour de la destinée, ce Paoli, continuel obstacle aux projets régicides du bâtard de Biron, c'était le fils du régicide Ravailac, c'était aussi le frère utérin de l'ennemi mortel des Bourbons, héritiers d'Henri IV assassiné !

L'un par une mystérieuse fatalité, servait de bouclier à la race du Béarnais, mort sous le couteau de son père, race contre laquelle l'autre brandissait un poignard, parce que ce même Béarnais avait fait tomber la tête de son père sur l'échafaud ! Et, dernière étrangeté de cette situation extraordinaire, chacun d'eux ignorait les liens de parenté qui faisaient leur lutte fratricide. Le cadet ne savait même pas quel démenti il donnait au sang paternel en trahissant l'œuvre vengeresse de l'aîné. Quand la Dori eut largement payé l'obéissance absolue de sa servante, dont la fidélité n'avait pas besoin d'être achetée, elle s'en revint à Paris, pour entrer dans la communauté des Filles-Dieu, qui l'envoya bientôt à sa succursale d'Amiens. La vieille Toscane tint scrupuleusement son serment de considérer Paula comme morte, et celle-ci le sien de ne s'informer jamais de la nourrice emportant son second enfant, pas plus que du sort du premier.

On sait le reste.

Mais, ce qu'on ignore, depuis que le bruit public avait apporté à la mère Sainte-Croix, la semi certitude de retrouver Angel, une sorte d'horreur la glaçait à son égard. Lui aussi était convaincu d'avoir tenté le forfait

accompli jadis par Ravailac, qu'elle, son odieuse instigatrice, essayait d'expier en vieillissant sous la haire ! De plus, il s'était dérobé à la mission latente de concourir au salut maternel, en apostasiant, et jetant le froc aux orties !

Si, au lieu d'abandonner complètement son dernier né, elle l'avait confié comme l'autre à un asile de paix et de prière, lui ne serait peut-être pas devenu un renégat et un criminel de lèse-Majesté ! La Dori le sentait, le fils dont elle ignorait le sort lui tenait plus aux entrailles que celui dont la carrière connue épouvantait sa conscience timorée, scandalisait son égoïste rigorisme.

Aussi eut-elle un cri presque involontaire quand elle reconnut au cou du condamné la médaille de Juana : il l'avait donc revue, et, sans doute avec le triste rejeton de Ravailac, avec le préféré actuel de Lasachette ? L'élan d'Angel, reconnaissant sa mère entraîna une seconde celle-ci, mais toutes les causes précédemment énumérées la pétrifièrent de nouveau comme nous l'avons montré.

– Silence, lui dit-elle en arrêtant sur ses lèvres par un regard de glace, le titre sacré qu'il allait proférer. Je ne saurais rien être à un réprouvé qui a renié toute autorité divine ou humaine, car je m'en souviens, moi, depuis vingt-cinq ans, sous tous les cilices. Ce n'est pas à cause de vous que je suis ici puisqu'on prétend votre conversion impossible. Vous avez nommé la contadine Paoli ?... Le seul désir de savoir ce qu'est devenue cette femme de bien m'attire. Voulez-vous me répondre ?

Le bâtard de Biron demeura d'abord atterré. Voilà où en était celle qui l'avait mis au monde, car elle avouait tacitement son identité ! Le fanatisme religieux avait consumé en elle la dernière fibre de la maternité.

Cette conviction serra le cœur du prisonnier comme dans un étau, mais son énergie foncière, sa force de caractère l'empêchèrent de montrer sa douleur.

– Madame, réussit-il à dire froidement, ma nourrice Juana est morte il y a longtemps déjà.

– Et son fils murmura l'Hospitière avec une émotion qu'elle ne put maîtriser, son Spiridione. où est-il ?... Vous le connaissez sans doute !... Il n'a pas suivi une pente fatale. comme vous ?

Elle commettait involontairement une cruauté sans nom, vis-à-vis de cet infortuné qu'on allait atrocement supplicier. Il ignorait, nous le répétons, que le prétendu Paoli fût son frère, et sa mère semblait porter à un étranger l'intérêt qu'elle lui refusait, même devant sa tombe ouverte 1 Un souffle véhément d'indignation emporta soudain la dignité lu'Angel s'imposait comme un masque.

– Madame, s'écria-t-il, ce Spiridione a marché lans mon chemin, au contraire, jusqu'au moment où l'esprit qui inspirait Judas lui conseilla de me ivrer. C'est par lui que je vais périr. Si j'échappais par un miracle au guet-apens où m'a poussé le raître, je l'exterminerais de ma main !

La religieuse avait écouté dans une torpeur cataleptique cette terrible sortie. Elle parut d'abord ne pas la comprendre. Mais tout à coup le sens des mots parvint à son intelligence comme un jet de laoudre.

Ses enfants étaient ennemis à s'égorger, à renouveler le sacrilège pour lequel la Bible montre toute la partie de l'humanité maudite de Jéhovah ! C'était trop que le fratricide greffé sur le régicide, se présentant brusquement à la pensée de cette femme usillanime, dont le jeûne avait épuisé les forces et : mysticisme miné la raison. Elle s'affaissa tout une pièce. Sa tempe, portant sur un angle des larchés de l'autel, s'y ouvrit une mortelle blessure.

Angel, au comble de la stupeur, la secoua pourtant bientôt, pour essayer de secourir celle dont le sang répandu le rappelait au sentiment filial. Mais chaîne l'empêchait toujours d'atteindre l'endroit où gisait Paula. En proie à une réelle douleur à un sincère désespoir, il allait crier, appeler l'aide. lorsque la mourante se releva péniblement sur les genoux, se débattant en même temps contre l'agonie et contre le délire. Évidemment, elle allait l'enlever à la folie dont le désordre perçait dans les paroles qu'elle râlait ;

– Ravailiac I. Biron !... O châtiment de Dieu

Ce médaillon !... qu'il l'ouvre avant Au moi : point de fratricides Non plus de.

La Dori n'acheva pas, elle retomba le front sur pieds du grand crucifix, prosternée comme si elle pria

Elle était morte, morte en emportant le secret qui, connu de Spiridione et d'Angel, aurait changé sans doute en fraternel amour leur rancune impie. Elle allait répondre devant le souverain Ju des crimes du passé, amenés par sa

vindicta passio née. et de ceux de l'avenir, causés par son orgueil et sa honte. Le condamné était tellement terrifié cette catastrophe subite et imprévue, lui enlevant mère à peine retrouvée, car il ne doutait pas que fut elle, il était si absorbé par cet inimaginable malheur, qu'il ne remarqua même pas l'introduction presque furtive d'un moine dominicain, dans le cachot aussitôt fermé.

V

LE CONFESSEUR DES CONDAMNÉS

Le bâtard de Biron fut tiré de la morne contemplation, qui clouait son regard sur le cadavre de Paul par l'interposition d'un être vivant entre lui et cette vision funèbre.

– Ah tant mieux, murmura-t-il, croyant reconnaître le moine à son froc, c'est le confesseur de la dernière heure.

– Non, c'est le libérateur ! répondit le nouveau venu, qui bondit, un mouchoir à la main, vers la forme roide, agenouillée sur les degrés de l'autel.

Mais il recula d'horreur, après avoir fait le simulacre de baillonner la Fille-Dieu.

– Cette religieuse est morte ! s'écria-t-il.

Son mouvement violent avait rejeté sur ses épaules le capuchon lui recouvrant la tête.

Les traits de messire Jean apparurent à Angel.

– Cette femme, dit le condamné d’une voix triste comme un glas, est ma mère ; elle est venue expirer accidentellement ici en me reniant. Il faut que je sorte de ce – monde d’où ma repoussé, en cessant de battre, jusqu’au sein qui m’a porté. et le dévouement dont votre déguisement m’offre la preuve sera inutile. J’attends le bourreau qui m’apportera, lui, la suprême délivrance.

– Et moi je vous déclare, articula Moret, avec véhémence que vous révoquerez cette résolution désespérée. Si vous ne vous dérobez pas au supplice qui s’apprête, votre fille et sa mère, en ce moment hors du pouvoir de Laffémas, sont déterminées à reprendre sonjou, afin de périr plus vite, écrasées sous sonpoids.

– Cécile. ne m’exècre donc pas ? demanda presque timidement Charles de Biron.

– Elle refuse tout bonheur dans l’avenir, si vous n’êtes pas là pour vous en réjouir avec elle.

– Et Guzla ?

– Elle n’aspirera qu’à vous suivre dans la tombe.

Le prisonnier tressaillit, puis demeura muet et pensif.

– Écoutez, continua Antoine de Bourbon, du ton le plus pathétique, vous aimez paternellement ma fiancée, n’est-ce pas ? Eh bien, sauvez-la. et sauvez-moi. J’ai reconquis sa tendresse, mais elle ne sera jamais ma femme, elle séparera pour toujours nos existences, si votre échafaud sanglant se dresse entre nous deux. Quand même vous l’eussiez adorée, vous n’auriez pas épousé une héritière de Henri IV, vous ?... Cécile a votre âme implacable. Et pourtant elle ne maîtrisera son amour pour moi maintenant qu’en vouant le reste de sa vie à d’affreuses tortures morales.. Et moi, moi qui ai changé mon inimitié de race en abnégation à votre personne, une rupture irrévocable avec votre enfant me tuera. aussi sûrement que la roue où l’on va vous étendre. Ayez pitié de nous deux. Fuyez !!

Angel hésita une longue minute encore. Cependant messire Jean, comme s’il en avait obtenu l’aveu de l’intéressé, ouvrait sa ceinture de fer avec une petite clé qu’il tenait cachée sous son froc.

– Soit, dit enfin le bâtard de Biron en entendant sa chaîne tomber sur le sol. Puisque trois êtres meilleurs que moi souffriraient tant de ma perte, que

faut- il faire pour la conjurer ?

– Revêtir d’abord cette robe.

– Ah 1 je vous devine. Non, je ne consentirai pas à une pareille substitution qui vous expose.

– Tout au plus à une arrestation d’une heure, acheva le comte de Moret.

Alors il expliqua brièvement à Angel son plan pour le sauver. Avec l’or de Montaigu il avait gagné le guichetier du cachot-chapelle et le geôlier de la prison.

Ne pouvant apitoyer le dominicain qui confessait d’ordinaire les condamnés à mort, en faveur du rénégat régicide, il lui avait tendu un piège grâce à l’astuce de Petit-Jacques, et profitant de sa séquestration provisoire, il s’était chargé de son rôle, que ses intelligences dans la place lui permettaient de remplir, sans crainte d’être démasqué avant le temps voulu.

L’évadé enfroqué allait donc sortir de la geôle, non loin de laquelle le roi des larrons déguisé l’attendait, pour le conduire à la voiture qui devait l’emporter au castel abandonné de la route d’Arras. Quant à Antoine de Bourbon, il resterait au lieu et place du condamné. On reconnaîtrait la substitution, au moment où l’on viendrait chercher celui-ci pour le mener à l’échafaud. On renfermerait son remplaçant en attendant que le lieutenant civil ait décidé de son sort, et porté jusqu’à Richelieu le récit de sa fraude hardie.

Mais, pendant ces allées et venues, les deux porte-clefs à la dévotion de messire Jean le délivreraient à son tour, en l’affublant d’une de leurs livrées. et il galopperait ventre à terre vers le rendez-vous du châtelet inondé, que les sbires royalistes le supposeraient toujours sous les verrous. Il ajouta qu’au pire, s’il lui était impossible de rejoindre ses amis dans la nuit, par trop de bonne garde autour de lui, il se tirerait facilement de ce mauvais pas. « Frère légitimé du roi, en somme, je serai bien vite amnistié, pour mon concours capital dans l’évasiun d’un conspirateur vaincu, termina-t-il. Devant ma haute naissance, mise en regard de mon acte libérateur, le Duc Rouge reculera sans oser me demander des comptes. »

Sa conviction gagna le condamné, qui revêtit le froc, déposa un baiser de rémission au front pâle du cadavre maternel, serra ardemment la main de son libérateur. et sortit sans encombre de la prison.

A peine sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le faux dominicain se vit aborder par un mendiant déguenillé, qui lui demanda tout haut la charité et lui insinua à voix basse de l'accompagner dans une des ruelles avoisinantes alors désertes. Ce gueux n'était autre que Petit-Jacques, dont d'énormes talons, habilement dissimulés, allongeaient beaucoup la taille et surtout les jambes.

– Hâtons nous, grommela-t-il. Depuis l'après-midi, ce scélérat de Paoli rôde par ici, habillé en bon bourgeois et clignant de l'œil à une cinquantaine de drôles travestis aussi. Évidemment il a vent de quelque chose et surveille la prison avec des estafiers de police. C'est par des miracles d'agilité et d'adresse que j'ai échappé à son investigation jusqu'à présent ; c'est par une véritable protection de Dieu qu'il n'a point levé ce capuchon à votre sortie, ni à l'entrée de messire Jean dans la geôle. Et tenez, voilà l'attention de ce louche Judas qui s'attache sur nous. Alerte !

Les deux compagnons se jetèrent dans une voie transversale, et, quoiqu'ils ne connussent guère Amiens, l'instinct merveilleux du voleur aidant pour dépister tout limier, ils arrivèrent chez ce maquignon où les attendait ce second carrosse, qui franchit heureusement comme le premier, l'enceinte mal gardée de la ville. Cependant, c'était bien Spiridione qui guettait la prison, et avait cru vaguement reconnaître le cagou, s'éloignant avec le confesseur des condamnés. Le traître, on se le rappelle ou on le devine, s'était acharné à la piste de M. de Moret, dans la nuit de l'arrestation du bâtard de Biron. Mais après la rencontre de celui-ci avec Petit-Jacques, un véritable lynx pour y voir dans l'obscurité, il n'avait pu poursuivre son espionnage.

Le fils de Ravailac n'en devina pas moins à peu près la vérité ; l'existence d'un complot devant arracher le régicide au châtiment, avec le comte Antoine, le roi des larrons et peut-être l'ambassadeur anglais pour moteurs ; seulement il se trompa sur les moyens d'exécution. Il en supposa deux. Le premier : un coup de main tenté contre l'escorte d'Angel marchant à la roue, afin de l'enlever ; chose possible et probable dans une exécution nocturne. Le second : un coup de tête du jeune héros de Castelnaudary, qui pousserait peut-être l'audace jusqu'à risquer la surprise de la geôle en plein jour, surtout si l'arrivée à Amiens du représentant de l'Angleterre offrait au

prisonnier délivré la chance de se réfugier à l'abri du pavillon inviolable de sa nation d'adoption. Il courut confier ses conjectures à Laffémas, exaspéré par la disparition de sa femme et de sa fille putative. Il lui démontra que l'événement en suspens contribuerait puissamment à les remettre dans ses mains. En effet, qui les avait enlevées et cachées ? Évidemment messire Jean, lequel irait leur reporter, avec non moins d'évidence, l'échec du projet libérateur qu'il machinait, fait aussi évident à leur instigation. Donc, il s'agissait uniquement de ne plus perdre de vue M. de Moret, quand on aurait déjoué ses tentatives pour ressaisir Guzla et Cécile.

Paoli se chargeait de tout, si Isaac lui obtenait des pleins pouvoirs en conséquence. Le lieutenant-civil se hâta de le présenter à Louis XIII. Mais l'irrésolu monarque les renvoya tous deux à Richelieu, qui accueillit leur requête, la venue de lord Montaigu étant une sorte de confirmation des suppositions du fils de Ravailiac. Le cornette des chevau-légers organisa aussitôt la surveillance remarquée par le subtil Petit-Jacques, surveillance inostensible, pourtant ; car il fallait un commencement d'exécution au plan prêté à Antoine de Bourbon pour en tirer le parti final qu'espérait le farouche adorateur de la Géorgienne. Plus encore que le mari de celle-ci, mais secrètement, il avait soif de la retrouver, de la tenir sous sa griffe, dans le désordre d'une arrestation dirigée par lui.

Alors la favorite disgraciée, à tout jamais séparée par la mort de son premier et dernier amant, se rendrait peut-être à sa merci amoureuse, faute d'un autre protecteur contre l'exécrable Isaac. Ou, si elle ne cédait pas de bonne volonté. Les yeux faux de Spiridione s'enflammaient en finissant mentalement sa pensée dont la violence était infâme. Cette idée tenace l'avait distrait de l'impression de défiance instinctive qu'il ressentit, quand il trouva comme une ressemblance aussi mal définie qu'inquiétante dans le mendiant qui avait abordé le confesseur du condamné.

Messire Jean dut à cette distraction accaparante de ne pas voir son généreux subterfuge découvert trop tôt. Car Paoli avait droit, à sa volonté, de constater la présence du captif. C'était en prévision d'une vérification faite à la hâte, et pour donner le plus d'avance possible au fugitif, que le fiancé de Cécile laissait le temps s'écouler, ne profitant point déjà des facilités présentées à sa propre fuite, par son entente avec les deux geoliers

et par la chute du jour. Accroupi dans le coin le plus obscur du cachot, il pouvait réellement tromper tout examen sommaire, et le cadavre de l'Hospitalière simulait non loin de lui l'extase et la prière, semblait une garantie pour l'identité de la victime si impatiemment attendue par les bourreaux.

Enfin la nuit se fit complète, l'heure marquée pour la marche au supplice sonna lentement au beffroi d'Amiens. Le lugubre cortège du condamné pénétra dans la prison, et le fils de Ravailac, qui le guidait, ouvrit la chapelle funèbre. A la lueur soudaine des torches, il se trouva face à face avec l'héroïque jeune homme, bâtard légitimé de ce roi qu'aavait assassiné son père' ; il recula d'un pas, comme s'il eût marché sur quelque reptile vénimeux. En même temps, un cri immense s'échappa de sa poitrine gonflée par tous les souffles de la haine.

– Ah ! balbutia-t-il ensuite, et quand le premier moment de stupeur se fut dissipé, je comptais sur un lion, j'ai eu affaire à un renard. Au lieu de m'arracher ma proie, on me l'a sournoisement volée 1

Puis un souvenir traversa son cerveau, cette fois avec la vive clarté de l'éclair.

– C'était Petit Jacques.. avec *lui* ! ajouta-t-il.

Mais alors, comme par magie, l'homme audacieux retrouva son sang-froid, peut-être avec la conception soudaine d'une de ses combinaisons, ordinairement si habiles et tout à la fois si ténébreuses.

– Monseigneur, dit-il à Antoine de Bourbon, qui le regardait avec le calme stoïque de sa grande âme, vous rendrez compte de votre acte de rebellion à Sa Majesté elle-même. De ce pas je vais l'avertir de la façon singulière dont vous avez empêché la punition légale du régicide. En attendant la décision souveraine sur ce qui vous concerne, je vous laisse ici, sous la responsabilité de vos gardiens ; leurs têtes répondront de votre personne.

Il sortit blême et furieux, entraînant sur ses pas sa suite désorientée, autant que stupéfaite, d'exécuteurs, de soldats, de sergents, de pénitents et d'huissiers ; mais à peine hors de la cellule, il chargea tout bas un exempt de police d'avertir Monseigneur le cardinal de ce qui se passait. Celui-ci préviendrait à son tour le roi Louis XIII lui-même. Il adressa un autre

messenger au lieutenant-civil pour le mander immédiatement près de lui ; puis, quittant furtivement le gros de ses gens, massés sous le vaste porche de la geôle, il contourna dans l'ombre le massif édifice, jusqu'à ce qu'il fut arrivé devant une poterne de dégagement située par derrière. Quelqu'un maintenait un cheval fougueux devant cette issue, Paoli s'était fait accompagner de ce Pallioly, moitié voleur, moitié espion, que Laffémas comptait parmi ses limiers les mieux choisis.

– Retourne quérir deux des meilleurs chevaux du cortège, lui dit-il dans un souffle de rage, amène-les au coin de la ruelle. Que messire Jean les y rejoigne. et que ceux qui sont bons écuyers parmi l'escorte, soient prêts à nous suivre au premier signal. Surtout de la promptitude. Val

Il se blottit dans un retraits du mur, guettant dans l'ombre ; sa vue de chat-huant ne quittait plus l'huis bardé de fer qui servait habituellement à enlever les corps des malheureux morts sous les verrous. Au bout de dix minutes, le battant de la porte fut brusquement poussé, une sorte d'ombre s'élança dehors. Enfourcher la monture qui attendait, passer rapidement près de la cachette du cornette, fut pour elle l'affaire d'un instant.

Ce fantôme équestre se croisa, au bout de la rue, avec deux autres cavaliers et un cheval de main. C'étaient Laffémas et Pallioly. Leur rencontre avait eu lieu devant la prison. Le dernier conduisait les bêtes de selle demandées un instant auparavant par le fils de Ravailac. Celui-ci bondit plutôt qu'il ne monta sur le coureur libre, et montrant l'inconnu qui prenait le triple galop devant eux :

– Messire Jean ! dit-il.

– Il faut appeler à la rescousse et lui courir sus.

– Non ! reprit Spiridione, avec une volubilité qu'expliquait l'importance de la situation. Qu'il ne se croie traqué que par un couple d'hommes. Il comptera s'en débarrasser facilement en rejoignant Angel, Cécile et Guzla ; mais Pailloly, avec mes cheveau-légers, nous suivra d'autant mieux à son tour que la lune se lève. Ventre à terre, alors, quand je déchargerai ce pistolet, et notre renfort nous arrivera à temps.

Tout en parlant, il éperonnait avec rage son alezan, pas assez cependant pour qu'il ne laissât gagner du terrain au comte de Moret, dont le cheval faisait feu des quatre fers sur le pavé, martelé par sa course furibonde. Isaac

se maintenait quoique à grand'peine et au risque de vider les arçons, botte contre botte avec son digne ami. Quant à l'inventeur de la poire d'angoisse, il avait rétrogradé vers la geôle, sur l'ordre de ce dernier. Antoine de Bourbon arriva au ravelin d'Arras, dont le portier consigne, averti de loin par un cri convenu, abaissa le pont-levis sans lui causer une minute d'attente ; mais le gardien n'eût pas le temps de relever la bascule : un coup de feu l'abattit roide mort. Une minute après, Paoli franchissait son cadavre et sortait de l'enceinte d'Amiens, toujours flanqué de Laffémas.,

VI

LES DEUX ROUTES

On sait maintenant quel était l'homme masqué qui descendait seul de la seconde voiture ayant pour cocher Petit-Jacques, sur le perron du castel occupé momentanément par Guzla, Cécile, lord Montaigu, Carrefour et Fohé. A la vue de l'évadé, ce fut dans cette réunion comme un soulagement moral de la part de tous ses membres. L'horrible étreinte de l'angoisse disparut comme par enchantement. Cécile se pendit au cou d'Angel, le bon William lui serra paternellement les mains, la Géorgienne exprima avec timidité la joie de le voir sauvé. Cette effusion, néanmoins, dura peu, car tous les périls n'étaient pas conjurés.

Un homme était revenu sain et sauf, c'était beaucoup ; mais un autre manquait encore, dont l'absence agitait certaines âmes. Une question était

là, sur toutes les lèvres, sans que personne osât l'adresser, dans la crainte d'une déception cruelle. Cécile rompit la première ce silence de mauvais augure.

– Et, M. de Moret, demanda-t-elle, avec un tremblement dans la voix.

– M. de Moret, répliqua le bâtard de Biron, s'est fait mon sauveur. Il a bravement pris ma place dans le cachot d'où je ne paraissais devoir sortir que pour marcher à la mort.

Un enthousiasme frémissant s'empara de la jeune fille, et des larmes tremblèrent aux cils de ses beaux yeux.

– Au moins, il ne court aucun danger ? reprit-elle timidement.

– Je l'espère, il avait le calme que donne la force et son espoir était de nous rejoindre bientôt.

Il n'en fallut pas davantage pour sécher les paupières de la douce enfant. L'espoir de son fiancé, pour elle, ne devait être qu'une réalité qu'elle attendait de toutes les forces de son âme.

– Ça, dit alors l'ambassadeur anglais à son fils d'adoption, il est prudent, je crois, que tu ne t'arrêtes pas une minute de plus dans cette résidence encore trop rapprochée de tes ennemis. Il faut fuir d'ici promptement.

– Certes ! appuya Mme de Laffémas avec véhémence

Puis se tournant du côté de Carrefour qui semblait partager l'opinion générale :

– Attendez tout de suite, dit-elle, le carrosse qui a amené mylord, et dont les chevaux sont reposés. Dans cette voiture gigantesque nous pourrions nous enfuir tous et quitter la place.

– Avant même le retour d'Antoine ? s'écria Cécile comme en dépit d'elle-même.

Il y avait une inquiétude si poignante dans son exclamation, que son père et sa mère en ressentirent un douloureux déchirement.

– Cette enfant à raison, déclara froidement Angel, en apparence, et le soin de notre propre salut nous faisait oublier trop tôt celui d'un autre. Pour moi, je ne quitterai ce châtelet que lorsque mon sauveur m'y aura rejoint.

Milord Montaigu se récria :

– Y songes-tu dit-il ! d'un air contrarié, ta présence ici n'ajoutera rien de plus aux chances que M. de Moret a de s'évader, tandis qu'elle est pour toi

une question de mort. Aussi bien, s'il faut que quelqu'un attende, ne puis-je rester, moi, dont la vie n'est pas en question, pour guider sur tes traces le jeune et généreux gentilhomme auquel tu dois la conservation de tes jours ?

– Oui, continua Guzla, comme pour donner plus d'autorité aux paroles du vieillard et décider son ancien amant, fuyez avec Cécile, fuyez ! Milord Montaigu et moi, nous resterons jusqu'à l'arrivée d'Antoine.

– Fuyez, mon père ! fit Cécile suppliante.

Angel formula de la tête un signe de dénégation.

– Je resterai, prononça-t-il avec un ton d'autorité inébranlable.

– Alors, à la grâce de Dieu ! murmura le vieux William qui comprit, par expérience, qu'il n'y avait plus à convaincre son fils d'adoption.

Le guet recommença multiple et anxieux, sur le balcon dominant la route d'Arras. Le roi des larrons qui, depuis un instant, aidait le général des bandouliers dans les préparatifs d'un départ imminent, remonta d'abord de la cour.

– Il y a, bien sûr, quelque nouvelle digue de crévée, annonça-t-il. L'eau gagne tout un côté du manoir. Entendez-vous ces sourds craquements ? L'aîle gauche, minée, menace de s'effondrer.

Mais personne ne l'écoutait dans la pièce d'honneur du premier étage. Chacun n'avait d'oreilles que pour un clapotement lointain, qui pouvait être le trot pénible d'un cheval, sur le sol délayé profondément par l'inondation.

Bientôt le bruit cessa ; mais un point noir, qui se déplaçait incessamment, apparut, sous les clartés lunaires, dans le chemin vers Amiens. D'abord, à perte de vue, l'objet informe grossit rapidement, devint un piéton, et prit toutes les allures d'un homme en qui le désir d'arriver prêtait des forces extraordinaires. Il accourait dans la boue, de toute la vitesse de ses jambes. Quand il ne fut plus qu'à quelques pas, il montra enfin le mâle visage de messire Jean. La figure pâle de Cécile se couvrit des vives rougeurs de la joie ; mais M. de Moret, en apercevant au balcon le condamné, sa fille et Mme de Laffémas, ne put retenir une terrible imprécation où se mêlaient la colère et la déception. En un clin d'œil, il eut escaladé l'escalier.

– Quoi ! s'écria-t-il en entrant les vêtements couverts de la fange des routes. Vous n'êtes pas partis ! Qu'attendez-vous ?

– Nous vous attendions vous-même déclara Angel.

Le comte frappa du pied :

Je ne m'arrêtais ici, moi, que parce que j'espérais y trouver une des montures de ces dames, rendue inutile par l'emploi des carosses, et pour y remplacer la mienne qui s'est noyée. Mais je ne comptais guère vous rejoindre avant l'aurore. Vite, en route, tous ! sans le cataclysme qui gagne, et dans lequel ils ont craint de s'engloutir. j'aurais deux sbires sur mes talons. L'alarme est donnée, on nous poursuit. Derrière l'irruption torrentielle que j'ai franchie, je suis certain que mousquetaires et cheval – légers battent tous les terrains praticables en cherchant un gué ou une berge.

M. de Moret avait débité ce récit tout d'une traite, sans reprendre haleine. Il allait continuer, quand Carrefour, pénétrant dans l'appartement avec une précipitation plus effarée encore que celle qui y avait poussé Petit-Jacques, coupa la parole à l'orateur fiévreux.

– Maître ! articula vivement le vieux bandoulier, sur la droite du château, dans une prairie couverte d'eau peu profonde, des cavaliers nombreux avancent sans trop de peine. De votre observatoire restreint, vous ne les verrez qu'à leur débouché, sur ce point de la route d'Arras ; or, malgré toute notre diligence, nous n'atteindrons, nous, la dite route, par cette chaussée à angles droits, que peu d'instantes avant nos traqueurs, et des coureurs à cheval ont toujours l'avantage sur une voiture. Nous serons atteints, repris.

A cette nouvelle inattendue, l'assemblée se regarda anxieusement. La stupeur paralysa chacun d'eux presque une minute.

Nous sommes perdus ! proféra mylord Montaigu.

– Peut-être ! répliqua messire Jean secouant à la hâte le découragement qui venait de le gagner. J'ai étudié la topographie du manoir, assez je crois, pour définir la situation et conjurer les dangers. Sur les derrières, il existe une langue de terre qui communique avec le chemin de Corbie. Cependant ce dégagement est fort défoncé. Nos poursuivants auraient le temps de nous découvrir et de nous saisir avant que notre véhicule s'en dépêtrât.

Ici le narrateur réfléchit un instant.

– Il faut les dépister par une ruse, reprit-il bientôt : lancer ostensiblement, sur la route d'Arras, le carrosse attelé, emportant les moins compromis d'entre nous, et, pendant que nos ennemis s'acharneront après lui, diriger

vers le camp espagnol l'autre voiture, où monteront ceux dont l'existence est en jeu, n'importe sous quel aspect. Que vous semble du plan ?

– Je le crois bon, déclara Angel.

– Alors hâtons-nous donc dit lord Montaigu. Moi, M. de Moret et Fohé, nous n'avons rien à démêler avec le bourreau, pas plus qu'avec les persécuteurs. Le pis à craindre, pour le frère du roi, serait une courte détention. Occupons la première voiture, et tâchons que l'on nous rattrape le plus tard possible. Venez !

– Le comte demeura immobile.

– Et bien 1

– Je ne saurais me séparer de ma fiancée, répondit simplement messire Jean. Où elle sera je resterai pour la protéger ou pour mourir.

Cécile lui adressa un regard plein d'une ineffable gratitude.

– En avons-nous fini bientôt avec les dévouements inutiles, objecta le vieux William, en qui ces lenteurs désespérantes faisaient bouillonner le sang, et faut-il, pour un amour mal compris, que nous risquions de périr tous ?

– Je ne la quitterai pas, vous dis-je.

– Soit ! Pourtant, vous diminuerez les chances de salut, en alourdissant le second carrosse d'une personne de plus.

– Je ne la quitterai pas, répliqua pour la troisième fois le comte de Moret.

– Enfin ! conclut l'Anglais, en se résignant, nous n'avons guère le temps de discuter. Fohé, fit-il en se tournant vers la bohémienne, partez avec moi. Vous Carrefour sur le siège.

La gitane regardant l'insulaire de son œil cave et terreux

– Je ne quitterai pas l'une ou l'autre de mes maîtresses, répondit-elle.

Il y avait dans le ton de l'octogénaire comme un entêtement invincible que personne n'osa combattre.

– Quant à moi, gronda le général desbandouliers, je suis de ceux dont la tête est à prix. Bien qu'elle ne vaille peut-être pas grand'chose, j'ai la faiblesse d'y tenir encore. Pour ces motifs, je n'aurai pas l'honneur de vous conduire, et je vous invite à réclamer les bons offices de Petit-Jacques.

– Ou le capitaine Spada, ou Charles de Montaigu, ou le bâtard de Biron, ma trilogie unitaire, à moi, est, riposta le roi des larrons, je suis sa doublure

ou son ombre ;

– Ah ! c’est comme cela, fit en s’exaspérant le flegmatique ambassadeur, en se voyant abandonné de tout le monde. Eh bien ! il ne sera pas écrit que l’aide d’un heureux subterfuge aura manqué à mon fils adoptif. Je serai mon propre cocher, on n’en ira que plus vite, ma caisse étant vide. Les sbires n’y erront clair qu’en me rejoignant, et je leur ménage ne longue course.

Il avait retrouvé la détermination des beaux jours e son aventureuse et romanesque jeunesse. Il pressa ur sa poitrine Angel, profondément absorbé, comme uzla, depuis que tous deux avaient surpris les signes e la passion croissante de Cécile pour Moret. Puis, près un cordial adieu aux dames, une poignée de nain au comte, il se dirigea résolument vers la porte ; lais là, il se frappa le front.

– J’oubliais le message de Monsieur de Condé, it-il.

Il remit à Antoine la missive qui avait causé à ex-favorite un douloureux pressentiment. Tandis que ! destinataire rompait le grand scel de l’écrit et en renait connaissance, lord William descendait dans cour, escaladait l’équipage et rassemblait les rênes vec l’aplomb hippique de tout véritable Anglais. a lecture de messire Jean fut courte ; fronçant le burcil, il déchira fébrilement la lettre du prince, et n jeta d’un geste dédaigneux les quatre morceaux ur le parquet :

– Peu m’importe, murmura-t-il. S’il vivait, je raverai le roi mon père lui même, pour cimenter ion union avec elle.

Secouant la tête d’une façon léonine, il courut à la enêtre, par laquelle il observa à la fois, et lord Mon-aigu qui lançait sa voiture sur la chaussée du castel t le peloton des cavaliers royaux, qui débouchait ans le circuit de la route d’Arras, visible du balcon ; nais un cruel hasard avait apporté les fragments du lessage de Condé jusqu’aux pieds de Cécile. La eune fille était déjà singulièrement impressionnée par les quelques mots mystérieux de son fiancé, pa : venus à son oreille. Une de ces curiosités fatales qi incitent la malade à surprendre l’arrêt médical re fermant sa condamnation, un de ces entraînemens indomptables, plus forts que tous les scrupules de plus simple convenance, un élan spontané, poussa la jeune fille à ramasser l’épître en lambeaux et à e rétablir le sens dans son ensemble. Quand elle l’e compris, elle chancela.

Si Mme de Laffémas, qui la couvrait pour ain dire de sa maternelle sollicitude, de sa discrète sur veillance de toutes les secondes, ne s'était rapproché d'elle avec la silencieuse rapidité d'une ombre, elle fût tombée à la renverse. La mère alarmée soutint son enfant sur son sein palpitant.

– Ah ! balbutia la malheureuse et désespérée Cécile, je ne saurai plus avoir d'autre époux que Christ, ma mère. Emmenez-moi dans un cloître, , vous en conjurez 1

La Géorgienne enleva la lettre funeste des doigts défaillants qui la retenaient ; elle la parcourut rapidement, et pâlit jusqu'à la lividité.

C'est mon arrêt de mort, pensait-elle, je l'exécuterai.

Elle ne prononça pas cette lugubre sentence. Pour tant quelqu'un la lut sur ses traits désolés, que, qu'un que la lutte s'agitant autour de lui, et pour lui, brisait et lassait plus qu'une lente agonie, c'était Angel, bourrelé de remords, rivé à ce salut dont : eût fait bon marché, uniquement parce que sa fille le suppliait naguère de vivre pour elle. Angel aussi avait interprété la lamentation de Cécile, et le cri de sourde révolte d'Antoine de Bourbon !

Un long tressaillement ébranla la roide attitude qu'il gardait, et qui lui donnait la sombre apparence de l'effigie de marbre d'un sépulcre. Tout ce drame intime, où l'angoisse l'avait disputé au désespoir, avait duré à peine cinq minutes. M. de Moret n'avait pas encore accompli les constatations qui l'absorbaient dans l'intérêt de tous. Soudain, il se rejeta de balustrade où il se tenait accroupi, et, au même instant, le bruit d'une mousquetade parvint dans l'appartement. Le comte était tombé sur un genou ; mais il se releva avant que sa fiancée, galvanisée par ses craintes pour lui, eût pu lui offrir son aide.

– Etes-vous blessé ? demanda anxieusement l'un-ci.

– Une balle morte m'a frôlé la jambe, déclara-il en souriant. En passant devant le château les tellites qui relancent lord Montaigu ont déchargé tout hasard leurs pistolets sur la façade. Du train où ils galopent, ils sont loin maintenant. Le moment est venu d'effectuer notre fuite sérieuse sur les derrières du castel. Descendons.

Il fit quelques pas comme pour montrer l'exemple. Mais en boitant si cruellement qu'il aurait trébuché de nouveau sans le secours du bâtard de Biron.

– Ne pouvez-vous vous soutenir ? demanda celui-ci.

– Péniblement ! la contusion est plus grave que ne croyais, reprit-il alors. Me voici devenu pour us une charge lourde et gênante, car je suis conamné à ne pouvoir escorter le carrosse à cheval.

– Qu'à cela ne tienne ! Vous voyagerez dedans, et prendrai votre place en selle, dit Charles de Gontut avec une vivacité bizarre. Par ces chemins éfoncés, il ne faut pas trop charger le véhicule.

Puis sans tenir compte des objections de messi] Jean, il ordonna au gigantesque Carrefour d'enlevé le blessé et de le porter dans la voiture, que Petit-Ja ques finissait d'atteler au milieu des communs d manoir, soit à l'opposé de la cour d'honneur. On des cendit la mort dans l'âme, comme au prélude d'ui excursion dont on ignore les péripéties, et dont o redoute le terme. Bientôt Cécile fut installée aux côte de son fiancé, et la vieille Fohé, triste et inutile ga dienne, en semblable occurence, s'assit devant eu :

Quant à Mme de Laffémas, elle se rattacha obst nément à l'observation d'Angel, sur le danger d'em bourber les roues par trop de poids, dans les terrair de plus en plus détrempés.!

– Habile écuyère, affirma-t-elle, je monterai l'u des chevaux, d'ailleurs excellents, sur les lesquel M. de Moret nous à conduites ici, ma fille, sa nourric et moi. 1

Cécile crut devoir insister :

– Voyez, ma mère, dit-elle, suppliante, presque en pleurant, le carrosse est bien grand, nous y som mes peu de monde, il y a largement place pour vous En y montant, vous vous éviterez cette fatigue peu être au-dessus de vos forces.

La Géorgienne repoussa doucement les main qu'elle lui tendait par la portière, tout en les couvrir de baisers. La fiancée du comte les retira en outr mouillées de larmes. Pendant que Guzla acceptai l'épaule du roi des larrons pour s'asseoir chancelant sur sa monture, son ancien amant, lui, parlait éner giquement et sourdement, tout ensemble, au généra des bandouliers, prêt à se hisser sur son siège de co cher.

– C'est bien, acquiesça enfin l'hercule, de son air linaiement bourru, quoique au fond, la manœuvre semble absurde. Au reste, vous entendre, vous, st vous obéir. Je ferai donc ainsi que vous le irez.

Il prit possession des guides et du fouet. Son attelage partit presque aussitôt sous ses sanglades, d'un lope qui prouvait une vigueur de bon augure. A peine la voiture eût-elle fait quelques tours de roues, que Cécile s'aperçut avec frayeur de l'absence d'Angel. – Mon père ! s'écria-t-elle avec des inflexions de voix qui trahissaient sa violente émotion, pourquoi êtes-vous pas sous ma vue, aux mantelets, ainsi que ma mère ?

– Je vous suis, ma chérie, répondit doucement l'interpellé.

Il avait, en effet, enfourché son cheval, dont les seaux effleuraient le dos de Petit-Jacques, grimpé le marche-pied.

– Moi je vous précède, mon ange bien-aimée, dit le comte de Laffémas.

Il gagna ainsi, sans trop de peine, la route de Grèce, mais au bout d'un quart d'heure, cette voie vint tellement effondrée que la Géorgienne arriva à Carrefour qu'elle se portait en avant pour identifier une cavée où l'inondation avait peut-être eusé un obstacle dangereux, sinon infranchissable, le disparut sous les arbres qui créaient à cette place une obscurité impénétrable aux clartés lunaires. L'équipage s'arrêta à l'entrée. La fiancée de l'essire Jean et lui-même, passèrent leurs têtes inclinées par les deux panneaux. Angel devina le motif de leurs alarmes.

1

– Ce n'est rien, ma fille, se hâta-t-il de dire derrière le véhicule. M. le comte, rassurez-la bien, et tout va bien, toujours !

Il répéta ce mot, comme si un sanglot le chassait de sa gorge. Alors une voix déjà affaiblie par la distance, retentit.

– Le passage est bon. Allez !

– Souviens-toi, jeta presque aussitôt, avec un accent rauque, Angel au général des bandouliers.

– C'est bon ! répondit celui-ci dans son laconisme ordinaire. !

La voiture repartit au grand trot et ne tarda pas s'enfoncer dans les ténèbres de la cavée. Petit-Jacques monté en valet de pied, crut entendre un instant malgré le fracas des roues, comme un bruit de galop sur l'une des berges escarpées qui encastraient le chemin creux. Il prêta l'oreille. Par contre, il lui sembla que le piétinement équestre s'assourdissait de plus en plus à sa suite directe :

– Qu'est-ce cela, demanda-t-il intrigué.

Enfin, le carrosse déboucha de nouveau en campagne découverte. Le roi des larrons regarda devant lui. Plus de traces de cavaliers. Il se hissa pour voir par-dessus les larges épaules du conducteur. L'écuyère était pareillement disparue !

– Pour le coup, il y a là crime ou prodige, s'avoua-t-il avec un mouvement de crainte. Eh ! Carrefour cria-t-il de toutes ses forces, arrête !

– Mes ordres sont formels : ne point arrêter en marcher toujours en avant.

Et l'athlète fouetta tellement ses chevaux qu'ils parurent un instant prendre le mors aux dents. Cependant la conversation des deux bandits, si courte qu'elle avait été, avait attiré l'attention des habitants de la voiture. Une fois encore Cécile et Antoine se montrèrent aux mantelets, l'une suppliant, l'autre impérative :

– Arrêtez !

Mais le rude aventurier demeura impassible, farouche même dans le devoir.

– Je ne suis plus maître de mes bêtes, mille diables ! rait-il. Je ne saurais donc attendre, comme vous exigez, M. de Biron et M^{me} de Laffemas, que nous vous dépassés, déjà ! ils nous rejoindront.

Monsieur de Moret essaya d'ouvrir les portières pour sauter dehors malgré sa blessure : mais Angel, qui les avait fermées au dehors, en avait aussi enlevé les poignées mobiles ; alors le gentilhomme eut une suprême idée ; prenant un pistolet dans sa ceinture, il dirigea contre Carrefour le canon de cette arme.

– Que faites-vous, s'écria Cécile, en cherchant à lui retenir le bras.

Le choc, si léger qu'il fut, fit dévier la balle qui se édit dans l'espace. Et le carrosse marchait toujours ! Quant à Petit-Jacques, abandonnant le marche-pied, il se laissa glisser sur la route et rétrograda vers la gorge, tandis que la voiture emportée allait un train furieux, capable de la briser ou de la mener sans répit au camp espagnol de Corbie.

– Je retrouverai mon héros, mon vrai capitaine, grommelait l'âme damnée de Charles de Gontaut. Je me doute où il va. Eh bien, tant mieux ! J'en ai assez de ma peau. Qu'il le veuille ou non, je l'accompagnerai dans le grand voyage.

VII

DOUBLE IMMOLATION

Angel avait profité de l'ombre du chemin creux pour revenir, sans être aperçu, vers le châtelet abandonné. Qu'allait-il y chercher ? Un coin solitaire pour en finir avec la vie.

La tête penchée sur sa poitrine, abîmé dans un océan de réflexions, il avait lâché la bride à son cheval qui, d'instinct, le ramenait tout doucement au point de départ ; c'est qu'en ce moment il réfléchissait au bonheur de sa fille, si intimement lié à celui de messire Jean, et le résultat de sa pensée, c'est qu'il se trouvait, lui, le régicide, le vrai, le seul, l'insurmontable obstacle à ce bonheur. Lui mort, au contraire ; Cécile restait pour ainsi dire orpheline et sans appui réel en ce monde.

Alors le chevaleresque et magnanime Bourbon était irrévocablement engagé envers elle ; car fallait-il compter à Cécile la protection de sa mère, une femme perdue, quoiqu'elle fit dorénavant pour tenter de se relever. D'ailleurs, sur cette terre, , il était sûr de n'oublier jamais le crime monstrueux, l'inceste abominable qu'il avait failli commettre et dont la pensée amenait toujours la sensation d'un fer rouge à travers son cœur. Pour fuir cette intolérable torture, surtout, il voulait le long et éternel repos. De là, l'ordre secret à Carrefour de ne l'attendre à aucun prix, et de lancer, ventre à terre, son attelage jusqu'à Corbie, occupé par les Espagnols. Or,

partout où dominaient ces acharnés ennemis de la France, ils accueillèrent presque en compatriotes les retelles et les exilés français. Parmi eux, le comte, sa fiancée, et M^{me} de Laffémas seraient sauvés du lieutenant-civil, du roi, plus encore, de l'omnipotente éminence rouge.

Au moment où le condamné se disait cela, le claquement sec d'un fer contre un caillou, le poussa machinalement à dresser sa tête qui, ainsi que nous l'avons dit, penchait sur sa poitrine, depuis qu'il retournait sur ses pas. Devant lui, pénétrant au manoir par la langue de terre presque absorbée dans l'inondation générale, une forme féminine à cheval lui apparut, malgré le léger brouillard qui s'était élevé. Presque aussitôt le fantôme disparut sous le porche des communs. Il se frappa le front, puis leva les bras au ciel.

– Elle ! s'écria-t-il, comme saisi d'une émotion subite.

Eperonnant sa monture, il dévora en cinq minutes l'espace qui le séparait de la gentilhommière déserte. Il se laissa glisser de son cheval à terre monta rapi dement l'escalier et arriva comme la foudre dans la pièce d'honneur où se sont déroulées les principales scènes de cet épilogue. Une femme, dans l'attitude de la plus profonde douleur, se courbait sur le grand prie-Dieu qui supportait le massif Evangile. C'était Guzla.

A ses pieds, un flacon à moitié vide avait roulé laissant s'échapper le reste du liquide qu'il contenait encore. La courtisane avait tourné la gorge et escaladé la berge buissonneuse, obstacle naturel qui l'avait masquée à tous. C'est ainsi qu'elle avait pu, elle-même, rentrer aussi dans le castel. Une abnégation maternelle, plus sublime encore que l'immolation préméditée par le bâtard de Biron, y avait ramené la reine déchue du monde de la galanterie. Angel, entrant, jeta un rapide coup d'œil autour de lui. En remarquant la fiole vide, il eut une de ces illuminations intérieures dont l'impression semble pour l'âme le soudain contact de charbons ardents. Il tressaillit.

– M'avez-vous gardé ma part ? murmura-t-il avec l'accent de la douleur et de la résignation.

A ce bruissement de voix inattendu, Mme de Laffémas se retourna, roide et pâle.

– Lui ! articula-t-elle, les traits bouleversés par la surprise.

Il vit alors ce qu'elle faisait, presque affaissée contre le livre saint.

Elle avait ouvert une veine de son poignet. De son sang, avec une épingle de sa coiffure, elle achevait d'écrire au bas d'une des pages sacrées sur laquelle étaient étendus et réunis les quatre fragments de la lettre adressée par le prince de Condé à Antoine de Bourbon.

– N'approchez pas, Monsieur, s'écria la jeune femme, en devinant l'intention de son ancien amant.

Celui-ci n'obéit qu'à sa curiosité et lut enfin cette délicate suprême écrite sous les terribles inspirations de la mort. Il ne trouva du reste aucun empêchement, car la favorite, qui subissait déjà les premiers effets du poison, fut impuissante à lutter. Un engourdissement qui paralysait ses facultés physiques l'empêcha de reprendre l'épître avec ses pauvres mains amollies. Voici ce que contenait la missive écrite de la main du prince de Condé.

Car le vaincu de Castelnaudary, messire Jean, frappé d'une sorte d'interdiction par sa mort supposée, se trouvait maintenant placé sous la tutelle d'Henri II :

« Comte, mon pupille,

» Au nom de notre commune origine, et de par la volonté expresse du roi, notre sire.

» Je vous somme de renoncer à toute alliance avec la fille d'un apostat régicide et d'une courtisane empoisonneuse.

» Rappelez-vous le sang illustre qui coule dans nos veines, et souvenez-vous que moi, le cousin du grand Henri IV, j'ai droit d'ordonner à son fils légitimé qu'il ne déshonore pas notre race, puisque je représente par délégation suprême les droits paternels du héros assassiné.

» Si vous passez outre, S.M. Louis XIII jure sur sa couronne qu'elle fera poursuivre *partout* son indigne frère naturel et sa complice, pour enfermer l'un à perpétuité dans une prison d'état, pour engloutir l'autre à tout jamais dans un *in-pace*.

x Son Eminence le cardinal de Richelieu m'invite à ajouter ce qui suit, et que vous devrez méditer profondément.

» Si la coupable Guzla et l'infâme bâtard de Biron n'avaient pas mis maître Isaac, notre féal, dans l'impossibilité d'établir légalement la paternité qu'il invoque toujours, rien n'empêcherait *messire Jean* d'épouser. *sous ce nom*, Mlle de Laffémas avec le consentement formel de qui de droit.

» Mais, dès que cette personne n'est pas héritière officielle de M. le lieutenant-civil, dès que la flétrit la revendication indélébile des deux criminels se disant ses auteurs, son union dérisoire avec Antoine de Bourbon sera le signal de leur perte commune.

« HENRI II, prince de Condé. »

Quand le proscrit eut dévoré ces lignes, il souleva la tête effrayante de la Géorgienne, qu'elle essayait avec une peine infinie, de maintenir contre la page du Nouveau Testament, dont son écriture rougissait la marge. Lui-même était aussi presque livide que la mourante.

Il lut de nouveau :

» J'ai menti pour me venger de mon mari, en déclarant que Mlle Cécile de Laffémas n'était pas la fille née du premier mariage de messire Isaac.

» J'ai menti encore en la prétendant mienne.

» Mais, on n'en impose plus, devant la mort, quand on s'est, comme moi, sincèrement converti au christianisme.

» Or, je vais mourir, pour échapper à ma terreur de la justice des hommes.

» Si celle, bien autrement puissante, de Dieu, n'est pas impossible à toucher, à côté de la passion du Sauveur qui me rachètera, j'inscris marétractation, et la suprême affirmation de la paternité de M. le lieutenant-civil, calomnié par moi,

» Sa coupable et repentante épouse.

« GUZLA. »

Angel n'articula pas une parole quand il eut pris connaissance de cette preuve du plus héroïque des sacrifices, de la part d'une mère. Il comprit la portée de ce reniement sublime, rendant à celle qui en était l'objet le titre

voulu pour vivre heureuse, au lieu d'être en butte à d'atroces et injustes persécutions.

Il voulut apporter aussi son concours à cette solution redemptrice de l'affreuse complication où se serait broyé le bonheur de sa fille et du généreux comte de Moret. Reprenant l'épingle échappée aux doigts défaillants de Mme de Laflémas, la trempant dans une goutte de sang éclaboussée sur l'Evangile, il traça à son tour sur le livre sacré son admirable imposture :

» Par jalousie effrénée, par haine implacable contre Isaac, je m'étais associé à l'invention sacrilège de René Ruggieri.

» J'ai faussement accusé le magistrat d'une homicide et frauduleuse substitution d'enfant.

» Ce dont je me repens, et ce que je signe

« Charles de MONTAIGU. »

L'œuvre de salut était consommée. En se flétrissant à tout jamais, le père et la mère de Cécile lui garantissaient un nom en apparence honorable, et une alliance foncièrement illustre.

Laffémas, réhabilité, ne torturerait plus son héritière putative, puisqu'en épousant son fiancé, elle laisserait le cupide scélérat jouir en paix de sa fortune. Tandis qu'en réfutant ces subtils arguments, tous les biens mal acquis, dont il disposait, retourneraient faute d'héritiers, à la famille de sa première femme. Cette sorte de testament, porté sur le livre de toute vérité, devait être, dans la pensée d'Angel et de Guzla, recueilli par ceux qui poursuivaient lord Montaigu. quand, reconnaissant leur erreur, ils reviendraient visiter l'endroit où on les avait amusés.

Louis XIII et le Duc Rouge recevraient cette pièce, doublement éloquente, légalisée par un double suicide. Le condamné pouvait donc en finir. Il tira son poignard de sa gaine ; mais avant de se frapper, un entraînement invincible l'attira vers cette femme, le seul amour et la plus forte haine de son existence, son paradis avant d'avoir été son enfer, qui gisait maintenant mourante, après avoir racheté l'énormité de ses fautes, toutes les perditions possibles, par le grandiose exemple de son trépas. Il céda à la tentation touchante d'imprimer à ce front abattu un baiser d'adieu, de pardon, peut-être de tendresse réveillée !

L'attouchement de ses lèvres brûlantes eut un effet presque miraculeux sur Guzla qui s'affaiblissait rapidement dans un état comateux. Elle sortit de son assoupissement morbide. Elle devina à quel usage était réservée l'arme étincelant au poing d'Angel. Tout son être se raidit par un effort spasmodique. Elle recouvra la voix. et aussi la passion initiatrice de sa prime jeunesse.

– Pitié ! Grâce pour toi ! sanglotait-elle, en cherchant à désarmer le proscrit ; il ne faut pas que tu meures, Angel ! Ne dois-tu pas veiller dans l'ombre sur celle que je viens, pour ainsi dire, d'arracher de mon sein maternel ? Qui punira Isaac, si sa revendication cachait par hasard quelque nouvelle trahison contre notre fille ? Moi, la créature souillée, odieuse à elle-même, moi la honteuse favorite dont Cécile connaît les dégradations, moi, la misérable broyée sous l'expiation, moi, j'ai droit au repos de la tombe. Mais toi, l'homme fort, vis encore, lutte pour elle, couvre-la de ton égide et sauve-la de tout danger !

– Non, répondit le proscrit avec cette résolution qui le rendait implacable, mais d'une voix étouffée par un dernier déchirement, non. L'abominable forfait où j'ai failli l'entraîner, a creusé un abîme entre elle et moi ; il m'a légué un inextinguible remords qui brise en moi tout retour de réhabilitation. Moi aussi, j'aspire au trépas ; là seulement, je trouverai l'oubli des actes terribles que m'inspira la soif im – pie de la vengeance.

– Mais je t'aime ! râla la malheureuse créature avec des hoquets d'agonie. Mais je ne veux pas te voir mourir, moi ! Au nom de mon premier, au nom de mon seul amour, qui ressuscite dans mon pauvre cœur si complètement desséché, qu'il est prêt à ne plus battre, fuis ! je t'en supplie à genoux.

Elle essaya de glisser à ses pieds. Le poison avait accompli ses ravages mortels. Il l'étendit contre terre, la face à moitié posée sur le banc du prie-Dieu. Dans cette position son œil se rouvrit, d'abord atone, puis lucide. Il fixait un des morceaux de la missive de Condé tombé à sa portée. Tout à coup, elle poussa un grand cri, et, par une sorte de secousse galvanique, elle réussit à s'asseoir sur ses talons. Les boucles de sa sombre chevelure, brusquement dénouées, descendirent flottantes jusque sur le parquet. Dans cette attitude à la fois grandiose et navrante, elle personnifiait dans tout son

être la Madeleine rêvée par les poètes. Elle étendit vers le papier son bras déjà rigide.

– Ah ! lis ! criait la mourante d'une voix saccadée, sur ce message, il y a : « avec le consentement formel de qui de droit. » Du bord de mon cercueil, je prédis l'avenir. Je vois le piège odieux de Laffémas !... Il s'opposera, le traître, au mariage de Cécile avec messire Jean. Il la retiendra près de lui pour la spolier, pour la torturer, pour la tuer peut-être. Nos mensonges sur le divin testament serviront à la perdre au lieu de la sauver ! Ah ! insensés ! insensés que nous sommes !

Elle retomba sur le parquet, moribonde, en proie à des convulsions épouvantables.

– C'est vrai ! rugit Angel à qui un moment de réflexion avait suffi pour apprécier la perfidie signalée par Guzla. Nous n'avions rien deviné des projets de ce misérable ! Qui donc me le livrera ! Que je le tienne une seconde, seulement une seconde, et l'orpheline échappera pour jamais à toutes ses trames.

Il brandissait son poignard, égaré, farouche, formidable. En ce moment, la porte s'ouvrit. Petit-Jacques parut effaré, dans l'embrasure.

– Maître ! dit-il en s'arrêtant.

– Que veux-tu, toi ? répliqua d'un air sinistre le bâtard de Biron. T'ai-je permis de revenir ?

Le roi des larrons baissa la tête humblement :

– Je vous ai suivi, reprit-il avec des inflexions de voix caressantes, malgré vous, en cachette, et je n'osais vous révéler ma désobéissance ; mais deux faits capitaux me décident à me montrer pour vous avertir. L'inondation a fouillé tout un côté du manoir qui ne saurait résister une demi-heure. Les sbires royaux ont sans doute rejoint lord William, car deux d'entre eux prenant les devants, reviennent au galop vers la chaussée, et j'ai reconnu, de loin, grâce à ma vue d'oiseau nocturne, ces deux cavaliers.

– Qui sont-ils donc ? interrogea le bâtard de Biron frappé par l'aile du pressentiment. Quels sont-ils ?

– Le lieutenant-civil, et Paoli le traître.

– Eux ! Enfin ! proféra le condamné.

Petit-Jacques fut effrayé de l'éclair qui passa dans ses yeux.

– Ah ! pour le coup ! continua Angel avec un terrifiant éclat de rire, je crois en Dieu, puisqu’il les pousse ici ! Je ne serai plus mon propre vengeur mais l’infime instrument de ses châtements célestes !

Un murmure plaintif le fit subitement retourner.

La Géorgienne s’agitait dans un dernier tressaillement.

– Sauve. notre enfant. et sois béni ! articula-t-elle en rendant l’âme.

Le bâtard se jeta sur elle et lui toucha le visage ; mais il recula terrifié.

– Morte ! fit-il d’un accent qui ne semblait plus lui-même appartenir à ce monde. Morte !

Et domptant les appréhensions ridicules que tout être éprouve à l’image de la mort, il s’approcha du cadavre et se laissa tomber à genoux ; puis se penchant à l’oreille de ce corps inanimé qui pourtant ne pouvait plus le comprendre :

– Dors en paix, pauvre martyr, dit-il, tu seras obéie avant que je t’aie rejoint pour toujours dans l’éternité.

Alors, il se releva, et la déposa pieusement sur le prie-Dieu, dans la pose de la prière. Réminiscence) peut-être involontaire, de sa mère expirée sans le bénir, au pied de l’autel, dans son cachot de con damné à mort. Ensuite, il déchira la page évangélique portant la rouge attestation de Mme de Laffémas au-dessus de la sienne propre, il plia soigneusement ce feuillet et le donna au roi des larrons.

– Tu transmettras ce fragment de la passion de Jésus au comte Jean, à Corbie, lui dit-il du ton dominateur qui pliait toute volonté, quelle qu’elle soit, sous la sienne. Tu rempliras avec fidélité cette mission suprême, parce que je t’autorise après à ne plus me survivre Après., entends-tu bien.

– Je vous le promets, répondit Petit-Jacques avec solennité.

– Maintenant, aide-moi à faire de ce lieu un traquenard pour les tigres à figures d’hommes. Quand ils y seront entrés, tu fuiras sur le cheval attaché au porche des communs.

– Si l’éboulement me le permet, répliqua l’âme damnée du bâtard en frissonnant devant l’exposition lugubre du cadavre de la Géorgienne.

– Dieu nous doit cette compensation ; nous l’aurons.

– Mais vous, maître ?

– Moi ? c’est différent.

Il désigna la morte :

– Moi je resterai. avec elle.

Le bandit comprit l'immensité du sacrifice. Quoique sceptique, il se signa, tout en détournant la tête, afin de dérober à son maître la première larme qu'il eût versée dans sa vie. Il voyait bien que le vaillant aventurier dont il s'était fait le séide avait irrévocablement prononcé son propre arrêt de mort.

VIII

ENTRE L'INONDATION ET L'INCENDIE

L'embûche, qu'Angel et le roi des larrons tendaient en ce moment à Isaac et à Spiridionne, était aussi simple que terrible. La pièce d'honneur, au premier étage du petit manoir, n'avait qu'une porte et une large fenêtre, ouvrant sur le balcon qui commandait la chaussée.

Cette croisée, en raison de sa facilité à être escaladée du dehors, se doublait au besoin d'une lourde grille de fer, dont la serrure massive portait encore sa clef. Le bâtard de Biron, avec une activité dévorante, expliquée naturellement par le peu de temps dont il disposait pour tout préparer, aida son féal à entasser tous les objets inflammables à leur portée, dans la partie du vestibule contiguë à l'escalier, qui conduisait à cette chambre, où Guzla

reposait de l'éternel sommeil. Puis il s'assura que l'huis de l'appartement dosait des deux côtés par d'énormes verrous. Il en fit jouer les ressorts pour être bien certain que la rouille ne les empêchait pas de fonctionner.

Cette constatation à peine terminée, un piétinement de chevaux dans la boue commença à s'entendre du châtelet.

– Ils arrivent, dit le proscrit d'une voix sourde.

– Avant une minute, ils seront ici, affirma le roi des larrons.

– Cache-toi sous ce bûcher même. Moi ; je rentre ici. Quand ils auront pénétré aussi, monte doucement les enfermer en ma compagnie. Allume ensuite tous ces débris ; puis vole rejoindre à Corbie messire Jean et ma fille. C'est leur bonheur que tu leur porteras avec l'écrit que je t'ai confié.

– Et nul plus que moi, maître ! n'aura été digne d'un dépôt aussi sacré. Rien qu'une chose m'empêchera de le leur remettre : la mort. Quant à cela je tâcherai d'en ajourner le moment après la commission faite.

Angel remercia le bandit d'un signe de tête affectueux. En ce moment le cornette des cheveau-légers et le lieutenant-civil franchissaient le pont-levis presque submergé. Tous deux, pris de transports frénétiques, en découvrant la ruse de lord Montaigu, avaient gagné une avance considérable sur leur escorte, grâce à leurs coursiers choisis qu'ils éperonnaient à leur déchirer les flancs. Il s'agissait, dans leur projet imbécile, qu'une aveugle fureur les empêchait d'apprécier, d'arriver assez à temps pour surprendre les fugitifs au gîte dont on les avait détournés naguère. Ils espéraient cette surprise car une lumière s'allumait derrière le grand vitrail du castel.

Quant aux conséquences de leur invasion, il ne les craignaient guère, étant armés jusqu'aux dents, et soutenus par cinquante satellites, éloignés au plus d'une demi-lieue.

Ils avaient mis en commun leurs horribles passions quitte à s'égorger lors de l'assouvissement, si elles se nuisaient l'une l'autre. Le fils de Ravailac visait à un but unique : la possession de Guzla, et, comme corollaire, le massacre de ce premier amour, dans les bras duquel il croyait la retrouver. Peu lui importait que ce rival fût son bienfaiteur et lui ait sauvé la vie jadis. Dans sa jalousie effrénée, quoique associé présentement au mari de la favorite, il se tenait prêt à poignarder ce vieillard, s'il tentait de la lui disputer.

Quant à Isaac, la mourante avait eu véritablement une divination prophétique lui montrant le fond de cette âme atroce dans toute sa nudité : rendre l'ex-novice à la roue, et jouir de ses tortures ; ressaisir sa femme disgraciée, dépouillée de tout prestige de toute protection ; et, dans une séquestration domestique, l'accabler sous ses mauvais traitements, ou sous ses caresses plus odieuses encore ; enfin, refuser formellement d'unir sa fille putative à Messire Jean, l'isoler de sa mère et de tous, pour qu'elle s'éteignît promptement dans le désespoir, sous sa griffe impitoyable. Telles étaient les visées de ce monstre qui n'avait d'humain que la forme et dont le fond était un réceptacle d'infamie.

Les deux scélérats avaient franchi la cour du châtelet.

Ils avaient escaladé ensemble, avec une vitesse aveugle, le perron et cet escalier d'honneur, tout en bois sculpté, qui accédait à la grande pièce éclairée. Là devaient être leurs proies. Spiridione assaillit le premier la porte de châtaigner qui céda sans la moindre résistance. Aussi, son élan irréfléchi le mena jusqu'au milieu de l'appartement, où une torche projetait des éclats rougeâtres, coupés par des intervalles de semi obscurité. Isaac s'avança plus prudemment, un pistolet à chaque poing. mais, il entra ! Presque sur ses talons, l'huis se refermait bruyamment, il tressaillit. Cependant, il attribua ce fait à un coup de vent subit ; d'ailleurs, quelque chose de bien autrement important, en apparence, concentra, sur l'heure son attention.

Le luminaire avait repris sa fixité, montrant Guzla prosternée sur le prie-Dieu, et derrière le meuble pieux, Angel, debout, les bras croisés, dans une attitude de statue. A cette vue, Paoli hésita entre l'envie de poignarder le proscrit, ou le désir de s'emparer de l'ex-favorite. Ses fauves ardeurs l'emportèrent. Il s'élança, comme un tigre, sur la Géorgienne, et imprima à son épaule un frémissant baiser. Presque aussitôt, il recula avec un cri d'horreur. Sa bouche avait ressenti le froid contact de la mort. Le cadavre, dérangé dans son équilibre, sous l'impulsion de bête féroce que lui avait imprimée le jeune homme, roula sur le parquet, avec un bruit lugubre. Le fils de Ravailac demeura comme frappé de la foudre ; mais Laffémas, dont la haine primait le sénile amour, braqua ses armes sur le bâtard de Biron.

– Le cercueil me la vole ; mais tu me restes, dit-il avec une effroyable expression dans le regard

– Qu’attendez-vous pour me tuer ? répondit Angel avec un calme qui redoubla la colère de son adversaire.

– Te tuer, moi ? Dieu m’en préserve. Si je l’avais voulu, je l’aurais déjà fait. J’aime bien mieux te conserver pour la roue, qui, du moins te fera souffrir en détail. Allons, rends-toi !

– C’est à vous de vous rendre, proféra le condamné, sans sortir de son immobilité sépulcrale.

Le lieutenant-civil changea de visage ; il ne comprenait rien à tant d’audace.

– Me rendre ? demanda-t-il d’un ton railleur.

– Vous êtes en ma puissance. ou plutôt en la puissance de Dieu.

Un souvenir traversa l’esprit de M. de Laffémas ; il éprouva comme une soudaine panique. En même temps, il courut à la porte et essaya de l’ouvrir, mais vainement ; ses ongles crispés s’y brisaient en inutiles efforts.

– Tonnerre ! elle est fermée en dehors ! s’écria-t-il. Angel le regardait faire avec l’impassibilité d’une statue ; pris d’une inspiration subite, le misérable Isaac déchargea ses pistolets sur la serrure qui sauta ; mais le battant ferré ne céda point, malgré la secousse qui l’avait fortement ébranlé.

– Le démon a poussé sans doute les verrous, reprit-il avec un effroi superstitieux. Qu’importe ! il nous reste cette fenêtre.

Le proscrit le laissa s’y précipiter. Ici comme à la porte, il s’épuisa vainement, car, la grille adaptée hermétiquement à l’embrasure, ne s’entrebailla même pas.

– La clef, dit-il en rugissant, la clef de cette grille, maudit ! et je te promets la vie sauve,

Angel tira de sa ceinture la clef qu’il y avait cachée.

Le lieutenant-civil respira, et tout en exhalant un soupir de satisfaction, il tendit la main vers le talisman que tenait son ennemi ; mais, avant qu’il eût pu deviner l’intention d’Angel, celui-ci lança la clé, seul espoir de liberté, entre deux barreaux de la fenêtre ; elle alla tomber dans le fossé du pont-levis, que l’eau couvrait maintenant jusqu’au garde-fou.

– Geôle pour géôle, fit-il avec un rire sardonique, seulement personne ne saurait plus s’échapper de celle-ci.

M. de Laffémas le regardait hébété, croyant en quelque sorte être le jouet d'un rêve. Il ne comprenait pas encore qu'Angel le sacrifiât bénévolement, après l'assurance qu'il venait de lui donner de lui conserver la vie.

Néanmoins, il chercha fébrilement à se rassurer.

Qu'importe ! dit-il en toisant le bâtard : J'entends le galop de nos soldats ; ils me délivreront, fût-ce par la brèche ! En cet instant, une étrange secousse ébranla tout l'édifice. Dans la pièce, le côté du mur opposé aux montées se lézarda subitement, en déchirant la tapisserie qui le recouvrait. Dans l'escalier se fit un crépitement continu. Une lueur empourprée, sortant du rez-de-cliaussée, monta jusqu'au premier étage, avec une forte odeur de fumée.

– Le feu ! fit Laffémas avec une terreur qui s'en allait toujours croissante.

– Ne craignez rien, dit son ennemi superbe d'ironie ; l'inondation l'éteindra peut-être sous les débris du château.

– L'incendie ! l'écroulement ! A l'aide ! Vous ne comprenez donc pas ! Nous sommes enfermés ! vociférait l'odieux magistrat en secouant frénétiquement Spiridione.

Celui-ci, en effet, n'avait rien entendu. Guzla morte le fascinait dans une sorte de désolation idiote, où il y avait des larmes, peut-être des larmes de crocodile. Il la couvait de l'œil avec une secrète espérance qu'elle n'était peut-être pas morte encore, ou qu'un miracle, celui de son amour, allait tout à l'heure la rappeler à la vie. Enfin, aux appels éperdus de son compagnon, il parut sortir de son rêve enfantin. Il passa la main sur son front mouillé d'une sueur froide, et d'un coup d'œil il se rendit compte du mortel péril.

– Ah ! Seigneur tout-puissant, s'exclama-t-il, je neveux pas périr, moi ! devenir livide comme elle 1 et tomber sans confession dans l'enfer ! Jamais ! au secours ! à nous ! au secours !

Il s'attacha de toutes ses forces au grillage, essayant de le briser, excitant en même temps ses cheveu-légers qui arrivaient à l'entrée de la chaussée déjà submergée, qui hésitaient à s'y hasarder. Mais les flammes, qu'alimentaient les boiseries, s'élevaient par toutes les issues de la salle du bas, et léchant les murailles, lui brûlaient les cheveux à travers le balcon. Elles consumaient l'escalier et attaquaient vigoureusement la porte de la chambre.

Pour sa part, l'inondation continuait son œuvre de destruction. Le plafond se fendait en lapidant sous ses platras les trois hommes, dont l'un d'entre eux ne paraissait pas même s'en apercevoir, et, fait qui poussait les autres dans les dernières limites de la frayeur, c'est que les murailles penchaient lentement, mais incessamment. En sorte que toute l'aile gauche du manoir enfonçait petit à petit dans un fondis qui se transformait à son tour en lac de fange. Vainement le lieutenant civil cherchait à retrouver les prières qu'il voulait murmurer à sa dernière heure. Terrassé par l'épouvante, il demeurait inerte contre le prie-Dieu.

– Isaac, lui dit alors Angel, un de mes hommes, qui m'est dévoué jusqu'à la mort, Petit-Jacques, puisqu'il faut le nommer, porte à présent au comte de Moret une renonciation suprême qui te donne Cécile pour fille, et par conséquent pour héritière.

– Tu mens ! essaya d'articuler Laffémas.

Le bâtard continua comme s'il n'avait pas entendu l'interruption.

– Elle sera la femme heureuse et honorée de messire Jean ; d'autant plus heureuse et d'autant plus honorée que la bête fauve qui lui servait de père ne sera plus à ses côtés, et qu'elle aura, par le fait même de son mariage, perdu jusqu'à son nom même.

– Est-ce donc sur terre le commencement de ma damnation ! scanda le monstre un instant ranimé par le venin de la rage, et ne me sera-t-il pas donné de fuir, rien que le temps d'immoler cette créature que je déteste ; peu m'importe, ensuite, d'être damné, corps et âme, pour l'éternité.

– Plûtôt que de blasphémer, implorez la miséricorde de Dieu, devant lequel vous allez paraître, reprit le bâtard de Biron avec un geste solennel.

Puis, se tournant vers Spiridione, toujours acharné à sa besogne infructueuse :

– Et toi aussi, mon frère de lait, toi qui m'as vendu lâchement, recommande toi à la clémence divine, car, non plus ta dernière heure, mais ta dernière minute est proche.

– Peut-être ! s'écria Paoli, avec une joie insensée.

Sous ses secousses incessantes un des barreaux de la croisée fléchissait. Bientôt son écartement lui permettait d'arriver au balcon, et, lesté comme

un chat-tigre, peut-être franchirait-il l'embrasement qui envahissait le perron, au-dessous de lui.

– Non, articula l'amant de Guzla comme l'arrêt du destin. Non ! il est écrit que nous aurons tous les quatre le même tombeau.

Et, de sa main d'athlète, il arracha le jeune homme de la grille, malgré sa résistance furibonde. Spiridione essaya de lutter ; il voulut étouffer cet exécuter de la justice du Très-Haut, pour reprendre sa tâche laborieuse de salut. Il fut terrassé comme un enfant. Son vainqueur le maintint, un genou sur sa poitrine, ne voulant pas le tuer lui-même, attendant leur anéantissement mutuel dans la seconde prochaine où s'uniraient les destructeurs titaniques : l'eau et le feu. Tout-à-coup, le fils de Ravallac poussa une exclamation d'espérance. Dans sa pose d'archange écrasant le tentateur, Angel laissait pendre le médaillon de Juana attaché à son cou nerveux, et sorti de son vêtement déchiré par la lutte. Les prunelles égarées de Paoli avaient rencontré cet objet :

– Quoi ! dit-il avec la précipitation du noyé se cramponnant à la bouée de sauvetage, quoi ! ma mère vous l'avait confié ?

– Que dis-tu ? demanda Angel, abandonnant subitement sa proie.

L'italien se mit à genoux :

– « N'importe en quelle circonstance, me répétait la bonne femme, quand je partis pour me cacher dans la montagne. N'importe en quelle circonstance, si tu vois cette relique en la possession d'un homme, ouvre-la ! Que tu sois alors en péril, et que cet homme puisse te sauver, il te sauvera ! mais ne révèle ce secret qu'à lui ! »

Le bâtard de Biron se rappela soudain, à ces mots, les phrases sans suite où Paula Dori, expirante, mêlait les noms de l'assassin de Henri IV et ceux de l'illustre rebelle, décapité par sentence de ce roi. Un doute affreux lui serra le cœur. Il s'éloigna de Spiridione. comme s'il eût attenté à la vie même de sa mère. Mais l'enfant adoptif de la Toscane avait déjà mis en jeu ce ressort caché que lui seul connaissait maintenant, et qui ouvrit le médaillon en une sorte de boîte plate, d'où s'échappa un papier d'une finesse extrême et soigneusement plié. Angel le ramassa au moment même où du plancher s'élançait une flamme qui allait le consumer.

Il lut rapidement ce qui suit ;

« Sur ma part de Paradis, avait écrit Juana Paoli, sa nourrice, Charles de Gontaut et Paul Ravailac ; mon prétendu fils, sont nés tous deux de Paula Dori. cousine de Léonora Galigai. »

– Seigneur ! s’écria le proscrit, même en me croyant l’instrument de la justice, j’arrive au sacrilège, au fratricide ! Que je le sauve au moins, Christ miséricordieux.

Il courut aux barreaux, l’incendie leur communiquait une chaleur intolérable. Néanmoins, il y incrusta ses mains brûlées. Son frère tenta de l’aider, mais recula bientôt dompté par la souffrance cuisante. Laffémas, que suffoquait la fumée, se débattait en vain, au fond de l’appartement, car la porte consumée livrait passage à un tourbillon d’étincelles, vomi sans cesse du gouffre incandescent de l’escalier. Cependant le robuste Angel avait complètement déraciné la barre tordue de fer. A travers le rideau de flamme qui enveloppait le balcon et dépassait le toit, on entendait les clameurs des soldats ayant gagné le versant encore à sec du monticule. Le bâtard de Biron saisit par la main le fils de Ravailac pour percer avec lui, comme un éclair, l’infernale ignition. Comme un éclair aussi, ils disparurent tous deux avant d’avoir franchi la fenêtre. Le plancher s’était dérobé sous eux, et, comme si la conflagration du rez-de-chaussée ne se suffisait pas à les pulvériser, un craquement épouvantable, suivi d’un effrayant roulement, annonça l’écroulement général du château, aux fondations longtemps sapées par l’inondation.

Dans un cratère horrible et infect, comme ceux de Sodôme, où la fange combattit et vainquit le feu, s’engloutirent à tout jamais les quatre fatales incarnations de la Vengeance, la déesse saturnienne qui dévore tôt ou tard ses propres sectaires.

Petit-Jacques avait obéi religieusement aux ordres de son héros. Ausitôt sa tâche incendiaire remplie, il s’était jeté sur le cheval reposé qui l’emporta au galop vers Corbie. Il rejoignit messire Jean et Cécile dans la ville momentanément au pouvoir des Espagnols, qui avaient courtoisement accueilli les fugitifs.

Les deux fiancés ne furent pas dupes de la déclaration magnanimement fausse d’Angel et de Guzla. La jeune fille, presque folle de douleur, voulut

retourner se joindre aux généreuses victimes, mais Antoine de Bourbon, qui l'adorait avant tout, employa une sorte de violence pour la retenir. Il comprenait tout le parti à tirer du sublime écrit *in extremis* pour le repos futur de son amie, et pour leur bonheur commun dans l'avenir. Aussi, quand la reprise de Corbie eût amené une trêve entre les belligérants, il en profita pour négocier sa paix particulière avec Richelieu, c'est-à dire, par satoute-puissante entremise, avec Louis XIII. Le grand ministre n'avait pas de rancune à garder au jeune prince, puisqu'en somme, le régicide sauvé par lui de la roue, n'en était pas moins mort brûlé vif, châtement bien autrement terrible. En outre, le cauteleux lieutenant-civil, enveloppé dans la catastrophe, ne pouvait plus réclamer, comme récompense de ses infâmes services, la séparation éternelle des deux amants

Richelieu accorda donc la rentrée en France au comte de Moret, à la condition expresse qu'on anéantirait, cette fois, toute trace de son identité princière, qu'il ne serait plus jamais que messire Jean-Baptiste, et qu'il se retirerait incognito, avec sa femme Cécile, dans sa solitude d'Anjou, pour le reste de leurs jours.

Le bâtard de Bourbon s'engagea, par serment solennel, à se faire passer pour mort, même parmi ses meilleurs amis, les Condé, les Guise, les Gondi, et il tint son engagement au point que plus tard, veuf sans enfants, il ensevelit sa personnalité, un instant si brillante, sous le froc obscur d'un anachorète dont on ignorait complètement l'origine royale, quand il s'éteignit presque centenaire.

Lord Montaigu, navré de la perte de son fils adoptif, se démit aussitôt de son ambassade ; il se retira en France, pour finir sa vie auprès de celle qui conserva toujours le poignant souvenir d'Angel et de Guzla, souvenir si cruel qu'il voila d'une incurable mélancolie le paisible bonheur de son union avec le noble Antoine, désintéressé de toute ambition par son constant amour. Quant à Petit-Jacques, il profita de la permission de son « capitaine Spada ». Il se fit massacrer à Paris, en tenant lui seul, chez une de ses maîtresses, contre tout le guet du nouveau lieutenant-civil, le lendemain du jour où il apprit l'extradition et le supplice du général Carrefour.

Le célèbre chef des bandouliers, arrêté par surprise à Genève, était venu mourir à Lyon, sur la roue infamante, trait d'union effroyable qui avait failli relier, l'un y poussant l'autre, les deux frères dans la vengeance aveugle, les deux fils de la haine effrénée : les bâtards de Biron et de Ravillac.

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le Bâtard de Ravailac, par Édouard Montagne

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6574517k>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LE BATARD DE RAYAILLAC
 1. I - COMMENT LE ROI HENRI IV FUT ASSASSINÉ
 2. II - LES AMOURS SACRILÈGES
 3. III - DEUX RENCONTRES NOCTURNES
 4. IV - UNE PAIRE D'AMIS
 5. V - L'HOROSCOPE
 6. VI - LE DOCTEUR RUGGIERI
 7. VII - PASQUIN ET MARFORIO
 8. VII - LE TENTATEUR
 9. IX - LA TRAHISON
 10. X - LE RENÉGAT
 11. XI - LES BANDOULIERS DU CAPITAINE CARREFOUR
 12. XII - PLUS COUPABLE QUE CAÏN.
 13. XIII - LE SERMENT D'ANGEL
3. DEUXIÈME PARTIE - L'IDIOT DES CARRIÈRES
 1. I - LE CAPITAINE ANGELO SPADA
 2. II - CE QUI DEVINT LES CATACOMBES.
 3. III - UN MYSTÈRE HISTORIQUE
 4. IV - PRÉCIEUX ET RAFFINÉS D'HONNEUR
 5. V - ROI DES LARRONS ET LE GÉNÉRAL DES BANDOULIERS
 6. VI - LE DÉLÉGUÉ DU COMTE DE SOISSONS
 7. VII - LE DÉMON DU TALION
 8. VIII - LE REVENANT
4. TROISIÈME PARTIE - LA FAVORITE LES DÉCOUVERTES DE PETIT-JACQUES.
 1. II - UN CŒUR DE JEUNE FILLE
 2. III - UN DRAME RÉTROSPECTIF
 3. IV - UN ÉTRANGE COUPLE.

4. V - UN HÉRITIER DE DON JUAN
5. VI - LA POULE AYANT COUVÉ UN AIGLE
6. VII - LE BILLET ANONYME
5. QUATRIÈME PARTIE - LE MENDIANT ET LE ROI DANS LES BOIS DE BAGNEUX
 1. II - LE PIÈGE ROYAL
 2. III - JUDAS PAR AMOUR
 3. IV - DEUX VIEUX AMIS
 4. V - DUEL A QUATRE
 5. VI - A SAC, CARREFOUR !
6. CINQUIÈME PARTIE - AUX HAINES MORTELLES, CHATIMENTS DIVINS LE PLUS GRAND PÉRIL DU CARDINAL DE RICHELIEU
 1. II - UN VRAI FILS DE ROI
 2. III - LA COURONNE D'ÉPINES
 3. IV - TROIS AMOURS AUX PRISES
 4. V - TOUS AU RENDEZ-VOUS
 5. VI - UNE MÈRE AUX ABOIS
 6. VII - LA JUSTICE DE BRUTUS EST CONDAMNÉE DE DIEU
 7. VIII - LA VENGEANCE EST. IMPIE
7. SIXIÈME PARTIE - LES EXPIATIONS LE CASTEL ABANDONNÉ
 1. II - AUX PIEDS DU ROI
 2. III - PERPLEXITÉS
 3. IV - L'HOSPITALIÈRE ET LE RENÉGAT
 4. V - LE CONFESSEUR DES CONDAMNÉS
 5. VI - LES DEUX ROUTES
 6. VII - DOUBLE IMMOLATION
 7. VIII - ENTRE L'INONDATION ET L'INCENDIE
8. À propos de cette édition numérique